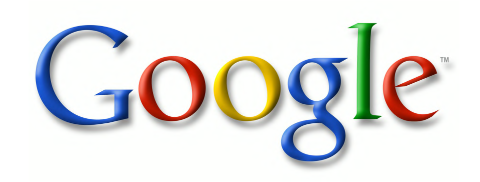

Google





COLLECTION COMPLETTE DES ŒUVRES DE M^R. DE VOLTAIRE.

TOME VINGT-HUITIEME.

MÉLANGES

DE

PHILOSOPHIE,

DE MORALE,

ET DE POLITIQUE.

PAR

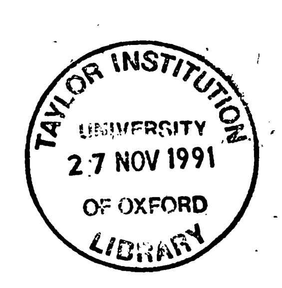
MR. DE VOLTAIRE.

TOME SEPTIEME.



A LONDRES.

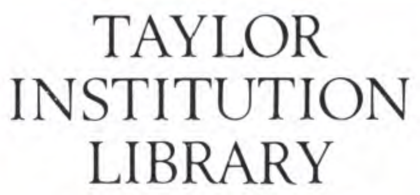
M. D. CC. LXXII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 NOV 1991
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE

DES PIÉCES CONTENUES

dans le Tome VII des Mèlanges.


TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY





COLLECTION COMPLETTE DES ŒUVRES DE Mr. DE VOLTAIRE.

TOME VINGT-HUITIEME.

MÉLANGES

DE

PHILOSOPHIE,

DE MORALE,

ET DE POLITIQUE.

PAR

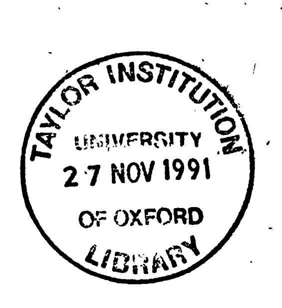
MR. DE VOLTAIRE.

TOME SEPTIEME.



A LONDRES.

M. D. CC. LXXII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 NOV 1991
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE

DES PIÉCES CONTENUES

dans le Tome VII des Mêlanges.

SUPLÉMENT AU PHILOSOPHE IGNORANT.

* 4

FIN DE LA TABLE.

MÉLANGES
DE
PHILOSOPHIE, DE MORALE, ET DE POLITIQUE.

DU TIMÉE DE PLATON, ET DE QUELQUES AUTRES CHOSES.

LES pères de l'église des quatre premiers siécles furent tous Grecs & platoniciens ; vous ne trouvez pas un Romain qui ait écrit pour le christianisme, & qui ait eu la plus légère teinture de philosophie. J'observerai ici en passant, qu'il est assez étrange que cette église de Rome, qui ne contribua en rien à ce grand établissement, en ait seule recueilli tout l'avantage. Il en a été de cette révolution comme de toutes celles qui sont nées des guerres civiles. Les premiers qui troublent un état travaillent toujours sans le savoir pour d'autres que pour eux.

L'école d'Alexandrie fondée par un nommé *Marc*, auquel succédèrent *Athénagoras*, *Clément*, *Origène*, fut le centre de la philosophie chrétienne. *Platon* était regardé par tous les Grecs d'Alexandrie comme le maître de la sagesse, comme l'interprête de la Divinité. Si les premiers chrétiens n'avaient pas embrassé les dogmes de *Platon*, ils n'auraient jamais eu aucun philosophe, aucun homme d'esprit dans leur parti. Je mets à part l'inspiration & la grace, qui sont au-dessus de toute philosophie, & je ne parle que du train ordinaire des choses humaines.

Ce fut, dit-on, dans le *Timée* de *Platon* principalement, que les pères grecs s'instruisirent. Ce *Timée* passe pour l'ouvrage le plus sublime de toute la philosophie ancienne. C'est presque le seul que *Dacier* n'ait point traduit; & je pense que la raison en est qu'il ne l'entendait point, & qu'il craignit de montrer à des lecteurs clairvoyans le visage de cette divinité grecque qu'on n'adore que parce qu'elle est voilée.

Platon, dans ce beau dialogue, commence par introduire un prêtre égyptien, qui aprend à *Solon* l'ancienne histoire de la ville d'Athènes, qui était fidélement conservée depuis neuf mille ans dans les archives de l'Egypte.

Athènes, dit le prêtre, était alors la plus belle ville de la Grèce, & la plus renommée dans le monde pour les arts de la guerre & de la paix, elle résista seule aux guerriers de cette fameuse isle Atlantide, qui vinrent sur

des vaisseaux innombrables subjuguer une grande partie de l'Europe & de l'Asie. Athènes eut la gloire d'afranchir tant de peuples vaincus, & de préserver l'Egypte de la servitude qui nous menaçait. Mais après cette illustre victoire, & ce service rendu au genre-humain, un tremblement de terre épouvantable engloutit en vingt-quatre heures & le territoire d'Athènes & toute la grande isle Atlantide. Cette isle n'est aujourd'hui qu'une vaste mer, que les débris de cet ancien monde, & le limon mêlé à ses eaux, rendent innavigable.

Voila ce que ce prêtre conte à *Solon;* voila comment *Platon* débute pour nous expliquer ensuite la formation de l'ame, les opérations du verbe, & sa trinité. Il n'est pas physiquement impossible qu'il y eût eu une isle Atlantide qui n'existait plus depuis neuf mille ans, & qui périt par un tremblement de terre, comme il est arivé à *Herculaneum*, & à tant d'autres villes. Mais notre prêtre, en ajoutant que la mer qui baigne le mont Atlas est inaccessible aux vaisseaux, rend l'histoire un peu suspecte.

Il se peut faire après tout, que depuis *Solon*, c'est-à-dire depuis trois mille ans, les flots ayent nettoyé le limon de l'ancienne isle Atlantide, & rendu la mer navigable: mais enfin, il est toujours surprenant qu'on débute par cette isle pour parler du verbe.

Peut-être en faisant ce conte de prêtre ou de vieille, *Platon* n'a-t-il voulu insinuer autre

chofe que les viciffitudes qui ont changé tant de fois la face du globe. Peut-être a-t-il voulu dire feulement ce que *Pythagore* & *Timée de Locres* avaient dit fi longtems avant lui, & ce que nos yeux nous difent tous les jours, que tout périt & fe renouvelle dans la nature. L'hiftoire de *Deucalion* & de *Pirra*, la chute de *Phaëton* font des fables, mais des inondations & des embrafemens font des vérités.

Platon part de fon ifle imaginaire, pour dire des chofes que les meilleurs philofophes de nos jours ne défavoueraient pas. *Ce qui eft produit a néceffairement une caufe, un auteur. Il eft dificile de trouver l'auteur de ce monde; & quand on l'a trouvé, il eft dangereux de le dire au peuple.*

Rien n'eft plus vrai encor aujourd'hui, qu'un fage en paffant par Notre-Dame de Lorette s'avife de dire à un fage fon ami, que Notre-Dame de Lorette avec fon petit vifage noir ne gouverne pas l'univers entier: fi une bonne femme entend ces paroles, & fi elle les redit à d'autres bonnes femmes de la marche d'Ancone, le fage fera lapidé comme *Orphée*. Voila précifément le cas où croyaient être les premiers chrétiens qui ne difaient pas du bien de *Cibèle* & de *Diane*. Cela feul devait les atacher à *Platon*. Les chofes inintelligibles qu'il débite enfuite ne dûrent pas les dégoûter de lui.

Je ne reprocherai point à *Platon* d'avoir dit dans fon Timée, *que le monde eft un animal*; car il entend fans doute que les élémens

en mouvement animent le monde ; & il n'entend pas par *animal* un chien & un homme qui marchent, qui ſentent, qui mangent, qui dorment & qui engendrent. Il faut toujours expliquer un auteur dans le ſens le plus favorable ; & ce n'eſt que lorſqu'on acuſe les gens d'héréſie, ou quand on dénonce leurs livres, qu'il eſt de droit d'en interpréter malignement toutes les paroles, & de les empoiſonner : ce n'eſt pas ainſi que j'en uſerai avec *Platon*.

Il y a d'abord chez lui une eſpèce de trinité qui eſt l'ame de la matière ; voici ſes paroles : *De la ſubſtance indiviſible, toujours ſemblable à elle-même, & de la ſubſtance diviſible, il compoſa une troiſiéme ſubſtance qui tient de la même & de l'autre.*

Enſuite viennent des nombres à la pythagoricienne, qui rendent la choſe encor plus inintelligible, & par conſéquent plus reſpectable. Quelle proviſion pour des gens qui commençaient une guerre de plume !

Ami lecteur, un peu de patience, s'il vous plait, & un peu d'atention. *Quand* Dieu *eut formé l'ame du monde de ces trois ſubſtances, cette ame s'élança du milieu de l'univers aux extrémités de l'être, ſe répandant partout au dehors, & ſe repliant ſur elle-même ; elle forma ainſi dans tous les tems une origine divine de la ſageſſe éternelle.*

Et quelques lignes après :

Ainſi la nature de cet animal immenſe, qu'on nomme le monde, eſt éternelle.

Platon, à l'exemple de ſes prédéceſſeurs, introduit donc l'Etre ſuprême artiſan du monde, formant ce monde avant les tems; de ſorte que Dieu ne pouvait être ſans le monde, ni le monde ſans Dieu, comme le ſoleil ne peut exiſter ſans répandre la lumière dans l'eſpace, ni cette lumière voler dans l'eſpace, ſans le ſoleil.

Je paſſe ſous ſilence beaucoup d'idées à la grecque, ou plutôt à l'orientale, comme par exemple, qu'il y a quatre ſortes d'animaux, les dieux céleſtes, les oiſeaux de l'air, les poiſſons & les animaux terreſtres, dont nous avons l'honneur d'être.

Je me hâte de venir à une ſeconde trinité. *L'être engendré, l'être qui engendre, & l'être qui reſſemble à l'engendré & à l'engendreur.* Cette trinité eſt aſſez formelle, & les pères ont pu y trouver leur compte.

Cette trinité eſt ſuivie d'une théorie un peu ſingulière des quatre élémens. La terre eſt fondée ſur un triangle équilatère, l'eau ſur un triangle rectangle, l'air ſur un ſcalène, & le feu ſur un iſoſcèle. Après quoi il prouve démonſtrativement qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps ſolides réguliers, & que cependant il n'y a qu'un monde qui eſt rond.

J'avoue qu'il n'y a point de philoſophe aux petites-maiſons qui ait jamais ſi puiſſamment raiſonné. Vous vous atendez, ami lecteur, à m'entendre parler de cette autre fameuſe trinité de *Platon*, que ſes commentateurs ont tant

vantée; c'eſt l'Etre éternel, formateur éternel du monde; ſon verbe, ou ſon intelligence, ou ſon idée; & le bon qui en réſulte. Je vous aſſûre que je l'ai bien cherchée dans ce *Timée*, je ne l'y ai jamais trouvée; elle peut y être *totidem litteris*, mais elle n'y eſt pas *totidem verbis*, ou je ſuis fort trompé.

Après avoir lu tout *Platon* à mon grand regret, j'ai aperçu quelque ombre de la trinité dont on lui fait honneur. C'eſt dans le livre ſixiéme de ſa *république chimérique*, lorſqu'il dit, *parlons du fils, production merveilleuſe du bon, & ſa parfaite image.* Mais malheureuſement il ſe trouve que cette parfaite image de Dieu c'eſt le ſoleil. On en conclut que c'était le ſoleil intelligible, lequel avec le verbe & le père compoſait la trinité platonique.

Il y a dans l'*épinomis* de *Platon* des galimatias fort curieux; en voici un que je traduis auſſi raiſonnablement que je le puis pour la commodité du lecteur.

Sachez qu'il y a huit vertus dans le ciel; je les ai obſervées, ce qui eſt facile à tout le monde. Le ſoleil eſt une de ces vertus, la lune une autre, la troiſiéme eſt l'aſſemblage des étoiles; & les cinq planètes font avec ces trois vertus le nombre de huit. Gardez-vous de penſer que ces vertus, ou ceux qui ſont dans elles & qui les animent, ſoit qu'ils marchent d'eux-mêmes, ſoit qu'ils ſoient portés dans des véhicules, gardez-vous, dis-je, de croire que les uns ſoient des dieux, & que les autres ne le ſoient pas, que les uns ſoient adorables, & qu'il y en ait d'autres qu'on ne

doive ni adorer, ni invoquer. Ils sont tous frères, chacun a son partage, nous leur devons à tous les mêmes honneurs, ils remplissent tous l'emploi que le verbe leur assigna quand il forma l'univers visible.

Voila déja le verbe trouvé, il faut maintenant trouver les trois personnes. Elles sont dans la seconde lettre de *Platon* à *Denys*. Ces lettres ne sont pas assûrément suposées. Le stile est le même que celui de ses dialogues. Il dit souvent à *Denys* & à *Dion* des choses assez dificiles à comprendre, & qu'on croirait écrites en chifre; mais aussi il en dit de fort claires, & qui se sont trouvées vraies longtems après lui. Par exemple, voici comme il s'exprime dans sa septiéme lettre à *Dion*.

J'ai été convaincu que tous les états sont assez mal gouvernés; il n'y a guères ni bonne institution ni bonne administration. On y vit, pour ainsi dire, au jour la journée, & tout va au gré de la fortune plutôt qu'au gré de la sagesse.

Après cette courte digression sur les afaires temporelles, revenons aux spirituelles, à la trinité. *Platon* dit *à Denys :*

Le roi de l'univers est environné de ses ouvrages, tout est l'éfet de sa grace. Les plus belles des choses ont en lui leur cause première; les secondes en perfection ont en lui une seconde cause; & il est encor la troisiéme cause des ouvrages du troisiéme degré.

On pourait ne pas reconnaître dans cette lettre la trinité telle que nous l'admettons; mais c'était beaucoup d'avoir dans un auteur

grec un garant des dogmes de l'églife naiffante. Toute l'églife grecque fut donc platonicienne, comme toute l'églife latine fut péripatéticienne depuis le commencement du treiziéme fiécle. Ainfi deux Grecs qu'on n'a jamais entendus ont été nos maîtres à penfer, jufqu'au tems où les hommes fe font mis au bout de deux mille ans à penfer par eux-mêmes.

QUESTIONS SUR PLATON,

ET SUR QUELQUES AUTRES BAGATELLES.

PLaton en difant aux Grecs ce que tant de philofophes des autres nations avaient dit avant lui, en affûrant qu'il y a une intelligence fuprême qui arangea l'univers, penfait-il que cette intelligence fuprême réfidait en un feul lieu, comme un roi de l'Orient dans fon ferrail? ou bien croyait-il que cette puiffante intelligence fe répand partout comme la lumière, ou comme un être encor plus fin, plus promt, plus actif, plus pénétrant que la lumière? le Dieu de *Platon*, en un mot, eft-il dans la matière? en eft-il féparé? O vous qui avez lu *Platon* atentivement, c'eft-à-dire, fept ou huit fonges creux cachés dans quelques galetas de l'Europe, fi jamais ces quef-

tions viennent jusqu'à vous, je vous suplie d'y répondre.

L'isle barbare des Cassidérides, où les hommes vivaient dans les bois du tems de *Platon*, a produit enfin des philosophes, qui sont autant au-dessus de lui, que *Platon* était au-dessus de ceux de ses contemporains qui ne raisonnaient pas.

Parmi ces philosophes *Clarke* est peut-être le plus profond ensemble & le plus clair, le plus méthodique & le plus fort de tous ceux qui ont parlé de l'Etre suprême.

Lorsqu'il eut donné au public son excellent livre, il se trouva un jeune gentilhomme de la province de Glocester, qui lui fit avec candeur des objections aussi fortes que ses démonstrations. On peut les voir à la fin du premier volume de *Clarke*; ce n'était pas sur l'existence nécessaire de l'Etre suprême qu'il disputait; c'était sur son infinité, & sur son immensité.

Il ne paraît pas en éfet que *Clarke* ait prouvé qu'il y ait un Etre qui pénètre intimement tout ce qui existe, & que cet Etre, dont on ne peut concevoir les propriétés, ait la propriété de s'étendre au-delà de toute borne imaginable.

Le grand *Newton* a démontré qu'il y a du vuide dans la nature; mais quel philosophe poura me démontrer que Dieu est dans ce vuide, qu'il touche à ce vuide, qu'il remplit ce vuide? Comment étant aussi bornés que nous le sommes, pouvons-nous connaître ces

profondeurs? Ne nous fufit-il pas qu'il nous foit prouvé qu'il exifte un maître fuprême? Il ne nous eft pas donné de favoir ce qu'il eft, ni comment il eft.

Il femble que *Locke* & *Clarke* ayent eu les clefs du monde intelligible. *Locke* a ouvert tous les apartemens où l'on peut entrer; mais *Clarke* n'a-t-il pas voulu pénétrer un peu trop au-delà de l'édifice?

Comment un philofophe tel que *Samuel Clarke*, après un fi admirable ouvrage fur l'exiftence de Dieu, en a-t-il pu faire enfuite un fi pitoyable fur des chofes de fait?

Comment *Benoit Spinofa*, qui avait autant de profondeur dans l'efprit que *Samuel Clarke*, après s'être élevé à la métaphyfique la plus fublime, peut-il ne pas s'apercevoir qu'une intelligence fuprême préfide à des ouvrages vifiblement arangés avec une fuprême intelligence? (s'il eft vrai après tout que ce foit là le fyftême de *Spinofa*).

Comment *Newton*, le plus grand des hommes, a-t-il pu commenter l'Apocalypfe, ainfi qu'on l'a déja remarqué?

Comment *Locke*, après avoir fi bien dévelopé l'entendement humain, a-t-il pu dégrader fon entendement dans un autre ouvrage?

Je crois voir des aigles qui, s'étant élancés dans la nue, vont fe repofer fur un fumier.



FEMMES, SOYEZ SOUMISES

A VOS MARIS.

L'Abbé de *Châteauneuf* me contait un jour, que madame la maréchale de *Grancey* était fort impérieuſe. Elle avait d'ailleurs de très grandes qualités. Sa plus grande fierté conſiſtait à ſe reſpecter ſoi-même, à ne rien faire dont elle pût rougir en ſecret; elle ne s'abaiſſa jamais à dire un menſonge. Elle aimait mieux avouer une vérité dangereuſe que d'uſer d'une diſſimulation utile. Elle diſait que la diſſimulation marque toujours de la timidité. Mille actions généreuſes ſignalèrent ſa vie; mais quand on l'en louait, elle ſe croyait mépriſée: elle diſait, „Vous penſez donc que ces „ actions m'ont coûté des éforts". Ses amans l'adoraient, ſes amis la chériſſaient, & ſon mari la reſpectait.

Elle paſſa quarante années dans cette diſſipation & dans ce cercle d'amuſemens qui ocupent ſérieuſement les femmes, n'ayant jamais rien lu que les lettres qu'on lui écrivait, n'ayant jamais mis dans ſa tête que les nouvelles du jour, les ridicules de ſon prochain & les intérêts de ſon cœur. Enfin quand elle ſe vit à cet âge où l'on dit que les belles femmes qui ont de l'eſprit paſſent d'un trône à l'autre, elle voulut lire. Elle com-

mença par les tragédies de *Racine*, & fut étonnée de ſentir en les liſant encore plus de plaiſir qu'elle n'en avait éprouvé à la repréſentation : le bon goût qui ſe déployait en elle lui faiſait diſcerner que cet homme ne diſait jamais que des choſes vraies & intéreſſantes, qu'elles étaient toutes à leur place, qu'il était ſimple & noble, ſans déclamation, ſans rien de forcé, ſans courir après l'eſprit ; que ſes intrigues, ainſi que ſes penſées, étaient toutes fondées ſur la nature. Elle retrouvait dans cette lecture l'hiſtoire de ſes ſentimens & le tableau de ſa vie.

On lui fit lire *Montagne*. Elle fut charmée d'un homme qui faiſait converſation avec elle, & qui doutait de tout. On lui donna enſuite les grands-hommes de *Plutarque*. Elle demanda pourquoi il n'avait pas écrit l'hiſtoire des grandes-femmes ?

L'abbé de *Châteauneuf* la rencontra un jour toute rouge de colère. Qu'avez-vous donc, madame ? lui dit-il. J'ai ouvert par hazard, répondit-elle, un livre qui trainait dans mon cabinet ; c'eſt, je crois, quelque recueil de lettres. J'y ai vu ces paroles : *Femmes, ſoyez ſoumiſes à vos maris.* J'ai jetté le livre.

Comment, madame ? ſavez-vous bien que ce ſont les épitres de *St. Paul ?*

Il ne m'importe de qui elles ſont, l'auteur eſt très impoli. Jamais monſieur le maréchal ne m'a écrit dans ce ſtile ; je ſuis perſuadé que votre *St. Paul* était un homme très dificile à vivre. Etait-il marié ?

Oui, madame.

Il falait que sa femme fût une bien bonne créature. Si j'avais été la femme d'un pareil homme, je lui aurais fait voir du pays. *Soyez soumises à vos maris!* Encor s'il s'était contenté de dire, *soyez douces*, *complaisantes*, *atentives*, *œconomes*, je dirais, voila un homme qui sait vivre; & pourquoi soumises, s'il vous plait? Quand j'épousai monsieur de *Grancey*, nous nous promimes d'être fidèles: je n'ai pas trop gardé ma parole, ni lui la sienne; mais ni lui ni moi ne promimes d'obéir. Sommes-nous donc des esclaves? N'est-ce pas assez qu'un homme après m'avoir épousée ait le droit de me donner une maladie de neuf mois, qui quelquefois est mortelle? N'est-ce pas assez que je mette au jour avec de très grandes douleurs un enfant qui poura me plaider quand il sera majeur? Ne sufit-il pas que je sois sujette tous les mois à des incommodités très désagréables pour une femme de qualité, & que pour comble, la supression d'une de ces douze maladies par an soit capable de me donner la mort, sans qu'on vienne me dire encore, *Obéissez?*

Certainement la nature ne l'a pas dit; elle nous a fait des organes diférens de ceux des hommes; mais en nous rendant nécessaires les uns aux autres, elle n'a pas prétendu que l'union formât un esclavage. Je me souviens bien que *Molière* a dit:

Du côté de la barbe est la toute-puissance.

Mais voila une plaiſante raiſon pour que j'aye un maître ! Quoi, parce qu'un homme a le menton couvert d'un vilain poil rude, qu'il eſt obligé de tondre de fort près, & que mon menton eſt né raſé, il faudra que je lui obéiſſe très humblement? Je ſais bien qu'en général les hommes ont les muſcles plus forts que les nôtres, & qu'ils peuvent donner un coup de poing mieux apliqué: j'ai bien peur que ce ne ſoit là l'origine de leur ſupériorité.

Ils prétendent avoir auſſi la tête mieux organiſée, & en conſéquence ils ſe vantent d'être plus capables de gouverner. Mais je leur montrerai des reines qui valent bien des rois. On me parlait ces jours paſſés d'une princeſſe allemande, qui ſe lève à cinq heures du matin pour travailler à rendre ſes ſujets heureux, qui dirige toutes les afaires, répond à toutes les lettres, encourage tous les arts, & qui répand autant de bienfaits qu'elle a de lumières. Son courage égale ſes connaiſſances; auſſi n'a-t-elle pas été élevée dans un couvent par des imbéciles qui nous aprennent ce qu'il faut ignorer, & qui nous laiſſent ignorer ce qu'il faut aprendre. Pour moi, ſi j'avais un état à gouverner, je me ſens capable d'oſer ſuivre ce modèle.

L'abbé de *Châteauneuf*, qui était fort poli, n'eut garde de contredire madame la maréchale.

A propos, dit-elle, eſt-il vrai que *Mabo-*

met avait pour nous tant de mépris, qu'il prétendait que nous n'étions pas dignes d'entrer en paradis, & que nous ne ſerions admiſes qu'à l'entrée? En ce cas, dit l'abbé, les hommes ſe tiendront toujours à la porte. Mais conſolez-vous, il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on dit ici de la religion mahométane. Nos moines ignorans & méchans nous ont bien trompés, comme le dit mon frère qui a été douze ans ambaſſadeur à la Porte.

Quoi! il n'eſt pas vrai, monſieur, que *Mahomet* ait inventé la pluralité des femmes, pour mieux s'atacher les hommes? Il n'eſt pas vrai que nous ſoyons eſclaves en Turquie, & qu'il nous ſoit défendu de prier Dieu dans une moſquée? Pas un mot de tout cela, madame. *Mahomet*, loin d'avoir imaginé la polygamie, l'a réprimée & reſtrainte. Le ſage *Salomon* poſſédait ſept cents épouſes. *Mahomet* a réduit ce nombre à quatre ſeulement. Meſdames iront en paradis tout comme meſſieurs, & ſans doute on y fera l'amour, mais d'une autre manière qu'on ne le fait ici. Car vous ſentez bien que nous ne connaiſſons l'amour dans ce monde que très imparfaitement.

Hélas, vous avez raiſon, dit la maréchale: L'homme eſt bien peu de choſe.

Mais dites-moi, votre *Mahomet* a-t-il ordonné que les femmes fuſſent ſoumiſes à leurs maris?

Non,

Non, madame, cela ne se trouve point dans l'Alcoran.

Pourquoi donc sont-elles esclaves en Turquie ?

Elles ne sont point esclaves, elles ont leurs biens, elles peuvent tester, elles peuvent demander un divorce dans l'ocasion : elles vont à la mosquée à leurs heures, & à leurs rendez-vous à d'autres heures : on les voit dans les rues avec leurs voiles sur le nez, comme vous aviez votre masque il y a quelques années. Il est vrai qu'elles ne paraissaient ni à l'opéra, ni à la comédie, mais c'est parce qu'il n'y en a point. Doutez-vous que si jamais dans Constantinople, qui est la patrie d'*Orphée*, il y avait un opéra, les dames turques ne remplissent les premières loges ?

Femmes, soyez soumises à vos maris ! disait toujours la maréchale entre ses dents. Ce *Paul* était bien brutal.

Il était un peu dur, repartit l'abbé, & il aimait fort à être le maître : il traita du haut en bas *St. Pierre* qui était un assez bon homme. D'ailleurs il ne faut pas prendre au pied de la lettre tout ce qu'il dit. On lui reproche d'avoir eu beaucoup de penchant pour le jansénisme. Je me doutais bien que c'était un hérétique, dit la maréchale, & elle se remit à sa toilette.



CONFORMEZ-VOUS AUX TEMS.

FEu monſieur de *Montampui*, mon bon ami, recteur de l'univerſité de Paris, eut envie un jour d'aller à une repréſentation de *Zaïre*, piéce très ſainte, dans laquelle l'héroïne ne donne un rendez-vous que pour ſe faire batiſer.

Monſieur le recteur n'avait d'autre parti à prendre que celui d'aller en fiacre de ſon collège à la comédie, vêtu de ſon habit ordidinaire, comme en uſent tous les honnêtes gens de Paris; mais il crut, comme le père *Caſtel*, que l'univers avait les yeux ſur lui, & il le crut avec d'autant plus de raiſon, qu'étant recteur de l'univerſité, il avait, ſuivant la force du mot, inſpection ſur l'univers, lequel par conſéquent le regardait continuellement. Il ſentit que l'univers aprendrait avec étonnement qu'un nommé *Montampui* avait été à la comédie, & que tous les ſiécles en ſeraient ſcandaliſés.

Montampui ne voulant ni faire cette peine à l'univers, ni ſe priver de la comédie, prit le parti de ſe déguiſer en femme. Il avait dans une vieille armoire un ajuſtement de ſa grand'mère, décédée du tems de la Fronde. Le voila qui s'afuble d'un cotillon de drap rouge, & d'un manteau feuille morte. Il couvre ſa vieille tête de recteur d'une coëfure

à triple étage, ſurmontée d'un gros nœud de rubans roſe-ſèche.

Une paire d'engageantes rouſſés & déchirées laiſſe paraître dans tout leur avantage ſes bras quarés & velus. Notre recteur ainſi trouſſé ſort par une porte ſecrette du collège, & court à celle de la comédie.

Cette étrange figure atroupa le monde; on eut peu de reſpect pour madame; elle fut tiraillée, reconnue pour un vilain homme, menée en priſon; où elle demeura juſqu'à ce qu'elle eût avoué qu'elle était recteur de l'univerſité de Paris; la fille aînée de nos rois. Si monſieur *Montampui* avait eu dans la tête ce bel axiome; *conformez-vous aux tems*, il n'aurait pas donné cette ſcène à l'univers.

Ce n'eſt pas la peine de recommander cette maxime aux courtiſans; ils l'ont toujours fidélement obſervée avec les hommes en place; *ſerviebant tempori*; comme dit *Tacite*. Les dames & les petits-maîtres ont toujours auſſi révéré la mode, & même enchéri ſur elle; ce n'eſt pas à ceux qui vont ſelon le tems, c'eſt à ceux que la deſtinée a mis à la tête des gouvernemens; que s'adreſſe ce petit diſcours.

Rois d'Angleterre, vous ne faites plus ſemblant de guérir des écrouelles, depuis que votre peuple s'eſt aperçu que vous n'êtes pas médecins. La ſociété royale de Londres a vu clairement qu'il n'y a nul raport phyſique ni métaphyſique entre les prérogatives de la couronne d'Angleterre & des humeurs froides,

Vous avez retranché cette cérémonie, vous vous êtes conformés aux tems.

Je suis persuadé qu'il y avait de très belles loix dans Athènes sur la récolte du gland, avant que *Triptolème* eût enseigné aux Grecs à semer du bled. Mais quand les Athéniens eurent commencé à manger du pain, & à trouver cette nouriture meilleure que l'autre, alors toutes les loix sur le gland s'abolirent d'elles-mêmes, & les arcontes furent obligés d'encourager l'agriculture.

Archevêques de Naples, le tems viendra où le sang de monsieur *saint Janvier* ou *Gennaro* ne bouillira plus quand on l'aprochera de sa tête. Les gentilshommes napolitains & les bourgeois en sauront assez dans quelques siécles, pour conclure que ce tour de passe-passe ne leur a pas valu un ducat, qu'il est absolument inutile à la prospérité du royaume & au bien-être des citoyens, que DIEU ne fait point de miracles à jour nommé, qu'il ne change point les loix qu'il a imposées à la nature. Quand ces notions seront descendues des nobles aux citadins, & de ceux-ci à la portion du peuple qui est capable de raison, alors on verra dans Naples ce qu'on vit dans la petite ville Egnatia, où du tems d'*Horace* l'encens brûlait de lui-même, sans qu'on l'aprochât du feu. *Horace* tourna le miracle en ridicule, & il ne se fit plus. C'est ainsi qu'on s'est défait du saint nombril de JESUS dans la ville de Châlons; c'est ainsi que les miracles sont partis de la moitié de l'Europe avec les

reliques. Dès que la raiſon vient, les miracles s'en vont.

Tribunal ancien ou nouveau, qui ſiégez dans une grande ville irrégulière, composée de palais & de chaumières, dégoutante & magnifique, habitée tour-à-tour par des ſauvages, des demi-ſauvages, des Welches, des Romains, des Francs, & enfin par des Français, il y a bien longtems que vous n'avez promené dans les rues la prétendue carcaſſe de la bergère de Nanterre, & que *Marcel* & *Geneviève* ne ſe ſont rencontrés ſur le pont Notre-Dame, pour nous donner de la pluye & du beau tems. Vous avez ſu que les bons bourgeois de Paris commençaient à ſoupçonner que ce n'eſt pas une petite fille de village qui diſpoſe des ſaiſons, mais que le DIEU, qui arangea la matière & qui forma les élémens, eſt le ſeul maître abſolu des airs & de la terre; & bientôt *Geneviève*, honorée modeſtement dans ſa nouvelle égliſe, ne partagera plus avec DIEU le domaine ſuprême de la nature.

Vous ne rendrez plus d'arêts ni en faveur d'*Ariſtote*, ni contre l'émétique; on ne vous préſentera plus de réquiſitoire pour empècher que l'inoculation ne conſerve la vie de nos princes & de nos citoyens; vous vous conformerez aux tems.

Les tems aprochent où l'on ſe laſſera d'envoyer de l'argent à trois cent lieues de chez ſoi, pour poſſéder en ſûreté dans ſa patrie des prés & des vignes acordées par le ſouverain,

On verra qu'il n'apartient pas plus à un Italien de ſe mêler de ce que penſe un Français, qu'il n'apartient à ce Français de preſcrire à cet Italien ce qu'il doit penſer. On ſentira l'énorme & dangereux ridicule d'avoir dans un état un corps conſidérable de citoyens dépendant d'un maître étranger. Ce corps comprendra lui-même qu'il ſerait plus honoré, plus cher à la nation, ſi réclamant ſon indépendance naturelle, il ceſſait d'employer à ſes dépens une eſpèce de ſimonie pour ſe rendre eſclave. Il ſe fortifiera dans cette idée ſage & noble, par l'exemple d'une iſle voiſine. Alors vous ferez ſervir votre influence & votre pouvoir à briſer des liens dont la nation s'indigne. Vous vous conformerez aux tems.

Il eſt plus beau, ſans doute, de les préparer que de s'y conformer; car il y a peu de mérite à ſe nourir des fruits que l'arière-saiſon fait naître; mais c'en eſt un grand de préparer ſa terre, par une ſage culture, à porter de bonne heure les productions dont on n'aurait eu qu'une jouiſſance tardive.

L'opinion gouverne le monde, mais ce ſont les ſages qui à la longue dirigent cette opinion.

Quand ces ſages ont enfin éclairé les hommes, il ne faut pas traiter avec eux comme on uſait du tems de *Pierre Lombard*, de *Scot*, & de *Gilbert de la Porée*.

Une ſociété inſociable, étrangère dans ſa patrie, compoſée de gens de mérite, de ſots, de fanatiques, de fripons, portait d'un bout

de l'univers à l'autre l'étendart d'un homme qui prétend commander de droit divin à l'univers; elle avait fabriqué dans un coin, au nom de cet homme, cent & une fléches dont elle perçait dévotement ses ennemis; elle voulut persuader que ces fléches étaient d'or, & qu'elles étaient tombées du ciel.

Pour apuyer cette opinion, elle employa une espèce de magie. Les incrédules, qui voulaient prouver que ces fléches n'étaient que de plomb, se trouvaient tout-d'un-coup, sans savoir comment, à trois cent, à cinq cent milles de chez eux, ou dans un château voisin, obscur & mal meublé, dont ils ne sortaient point qu'ils n'eussent signé que les cent & une fléches étaient d'un or très pur.

Vous avez enfin purgé le pays de ces magiciens; vous avez vu de loin le tems où l'exécration publique les aurait exterminés. Non-seulement vous vous êtes conformés aux tems; mais vous avez prévenu les tems.

Ne gâtez pas cette bonne œuvre, en écrasant le fanatisme d'une main, & en poursuivant la raison de l'autre.

Quand vous voyez cette raison faire des progrès si prodigieux, regardez-la comme une alliée qui peut venir à votre secours, & non comme une ennemie qu'il faut ataquer. Croyez qu'à la longue elle sera plus puissante que vous; osez la chérir & non la craindre. Conformez-vous aux tems.

DES ARETS DE MORT.

En lisant l'histoire, & en voyant cette suite presque jamais interrompue de calamités sans nombre, entassées sur ce globe que quelques-uns apellent le *meilleur des mondes possibles*, j'ai été frapé surtout de la grande quantité d'hommes considérables dans l'état, dans l'église, dans la société, qu'on a fait mourir comme des voleurs de grand chemin. Je laisse à part les assassinats, les empoisonnemens; je ne parle que des massacres en forme juridique, faits avec loyauté & cérémonie. Je commence par les rois & les reines. L'Angleterre seule en fournit une liste assez ample. Mais pour les chanceliers, chevaliers, écuyers, il faudrait des volumes.

De tous ceux qu'on a fait périr ainsi par justice, je ne crois pas qu'il y en ait quatre dans toute l'Europe qui eût subi son arêt, si son procès eût duré quelque tems de plus, ou si leur partie adverse était morte d'apoplexie pendant l'instruction.

Que la fistule eût cangrené le *rectum* du cardinal de *Richelieu* quelques mois plutôt, les de *Thou*, les *Cinq-Mars* & tant d'autres étaient en liberté. Si *Barnevelt* avait eu pour juges autant d'arminiens que de gomaristes, il serait mort dans son lit.

Si le connétable de *Luines* n'avait pas de-

mandé la confiscation de la maréchale d'*Ancre*, elle n'eût pas été brûlée comme sorcière. Qu'un homme réellement criminel, un assassin, un voleur public, un empoisonneur, un paricide soit arêté, & que son crime soit prouvé, il est certain que dans quelque tems, & par quelques juges qu'il soit jugé, il sera un jour condanmé. Mais il n'en est pas de même des hommes d'état; donnez-leur seulement d'autres juges, ou atendez que le tems ait changé les intérêts, refroidi les passions, amené d'autres sentimens, leur vie sera en sûreté.

Imaginez que la reine *Elizabeth* meurt d'une indigestion la veille de la condamnation de *Marie Stuart*, alors *Marie Stuart* sera sur le trône d'Ecosse, au-lieu de mourir par la main d'un boureau dans une chambre tendue de noir. Que *Cromwell* tombe seulement malade, on se gardera bien de couper la tête à *Charles I.* Ces deux assassinats, revêtus je ne sais comment de la forme des loix, n'entrent guères dans la liste des injustices ordinaires. Figurez-vous des voleurs de grand chemin, qui ayant garoté & volé deux passans, se plairaient à nommer dans la troupe un procureur-général, un président, un avocat, des conseillers, & qui ayant signé une sentence feraient pendre les deux passans en cérémonie: C'est ainsi que la reine d'Ecosse & son petit-fils furent jugés.

Mais des jugemens ordinaires prononcés par les juges compétens contre des princes ou des hommes en place, y en a-t-il un seul

qu'on eût ou exécuté, ou même rendu, si on avait eu un autre tems à choisir? Y a-t-il un seul des condamnés, immolés sous le cardinal de *Richelieu*, qui n'eût été en faveur, si leur procès avait été prolongé jusqu'à la régence d'*Anne d'Autriche?* Le prince de *Condé* est arêté sous *François II*; il est jugé à mort par des commissaires; *François II* meurt, & le prince de *Condé* redevient un homme puissant.

Ces exemples sont innombrables. Il faut surtout considérer l'esprit du tems. On a brûlé *Vanini* sur une acusation vague d'athéisme. S'il y avait aujourd'hui quelqu'un d'assez pédant & d'assez sot pour faire les livres de *Vanini*, on ne les lirait pas, & c'est tout ce qui en ariverait.

Un Espagnol passe par Genève au milieu du seiziéme siécle; le Picard *Jean Chauvin* aprend que cet Espagnol est logé dans une hôtellerie; il se souvient que cet Espagnol a disputé contre lui sur une matière que ni l'un ni l'autre n'entendaient. Voila mon théologien *Jean Chauvin* qui fait arêter le passant, malgré toutes les loix divines & humaines, malgré le droit des gens reçu chez toutes les nations; il le fait plonger dans un cachot, & le fait brûler à petit feu avec des fagots verds, afin que le suplice dure plus longtems. Certainement cette manœuvre infernale ne tomberait aujourd'hui dans la tête de personne; & si ce fou de *Servet* était venu dans le bon tems, il n'aurait eu rien à craindre.

Ce qu'on apelle *la justice* est donc aussi arbitraire que les modes. Il y a des tems d'horreurs & de folie chez les hommes, comme des tems de peste ; & cette contagion a fait le tour de la terre.



DE LA FRIVOLITÉ.

CE qui me persuade le plus de la providence, disait le profond auteur de *Bacha Billeboquet*, c'est que pour nous consoler de nos innombrables misères, la nature nous a fait frivoles. Nous sommes tantôt des bœufs ruminans acablés sous le joug, tantôt des colombes dispersées qui fuyons en tremblant la grife du vautour dégoutante du sang de nos compagnes, renards poursuivis par des chiens, tigres qui nous dévorons les uns les autres. Nous voila tout-d'un-coup devenus papillons, & nous oublions en voltigeant toutes les horreurs que nous avons éprouvées.

Si nous n'étions pas frivoles, quel homme pourait demeurer sans frémir dans une ville où l'on brûla une maréchale dame d'honneur de la reine, sous prétexte qu'elle avait fait tuer un coq blanc au clair de la lune ; dans cette même ville où le maréchal de *Marillac* fut assassiné en cérémonie, sur un arêt rendu par des meurtriers juridiques, apostés par un prêtre dans sa propre maison de campa-

gne, où il careſſait *Marion de Lorme* comme il pouvait, tandis que ces ſcélérats en robe exécutaient ſes ſanguinaires volontés ?

Pourait-on ſe dire à ſoi-même, ſans trembler dans toutes ſes fibres, & ſans avoir le cœur glacé d'horreur : me voici dans cette même enceinte où l'on raportait les corps morts & mourans de deux mille jeunes gentilshommes égorgés près du fauxbourg St. Antoine, parce qu'un homme en ſoutane rouge avait déplu à quelques hommes en ſoutane noire ?

Qui pourait paſſer par la rue de la Féronnerie ſans verſer des larmes, & ſans entrer dans des convulſions de fureur contre les principes abominables & ſacrés qui plongèrent le couteau dans le cœur du meilleur des hommes & du plus grand des rois ?

On ne pourait faire un pas dans les rues de Paris le jour de la *St. Barthelemi*, ſans dire, c'eſt ici qu'on aſſaſſina un de mes ancêtres pour l'amour de DIEU, c'eſt ici qu'on traîna tout ſanglant un des ayeux de ma mère, c'eſt là que la moitié de mes compatriotes égorgea l'autre.

Heureuſement les hommes ſont ſi légers, ſi frivoles, ſi frapés du préſent, ſi inſenſibles au paſſé, que ſur dix mille il n'y en a pas deux ou trois qui faſſent ces réflexions.

Combien ai-je vu d'hommes de bonne compagnie, qui ayant perdu leurs enfans, leur maîtreſſe, une grande partie de leur bien, & par conſéquent toute leur conſidération, & même pluſieurs de leurs dents dans l'humi-

liante opération des frictions réitérées de mercure, ayant été trahis, abandonnés, venaient décider encor d'une piéce nouvelle, & faisaient à souper des contes qu'on croyait plaisans! La solidité consiste dans l'uniformité des idées. Un homme de bon sens, dit-on, doit toujours penser de la même façon. Si on en était réduit là, il vaudrait mieux n'être pas né.

Les anciens n'imaginèrent rien de mieux que de faire boire les eaux du fleuve Lethé à ceux qui devaient habiter les champs élisées.

Mortels, voulez-vous tolérer la vie? oubliez & jouissez.



DE L'IMAGINATION.

C'Est le pouvoir, que chaque être sensible sent en soi, de se représenter dans son cerveau les choses sensibles. Cette faculté est dépendante de la mémoire. On voit des hommes, des animaux, des jardins: ces perceptions entrent par les sens, la mémoire les retient, l'*imagination* les compose. Voila pourquoi les anciens Grecs apellèrent les muses *filles de mémoire*.

Il est très essentiel de remarquer que ces facultés de recevoir des idées, de les retenir, de les composer, sont au rang des choses dont nous ne pouvons rendre aucune raison. Ces

refforts invifibles de notre être font de la main de la nature, & non de la nôtre.

Peut-être ce don de DIEU, l'*imagination*, eft-il le feul inftrument avec lequel nous compofions des idées, & même les plus métaphyfiques.

Vous prononcez le mot de *triangle*; mais vous ne prononcez qu'un fon, fi vous ne vous repréfentez pas l'image d'un triangle quelconque. Vous n'avez certainement eu l'idée d'un triangle que parce que vous en avez vu, fi vous avez des yeux, ou touché, fi vous êtes aveugle. Vous ne pouvez penfer au triangle en général, fi votre imagination ne fe figure, au moins confufément, quelque triangle particulier. Vous calculez, mais il faut que vous vous repréfentiez des unités redoublées, fans quoi il n'y a que votre main qui opère.

Vous prononcez les termes abftraits, *grandeur*, *vérité*, *juftice*, *fini*, *infini*; mais ce mot *grandeur* eft-il autre chofe qu'un mouvement de votre langue qui frape l'air fi vous n'avez pas l'image de quelque grandeur? Que veulent dire ces mots, *vérité*, *menfonge*, fi vous n'avez pas aperçu par vos fens, que telle chofe qu'on vous avait dit exiftait en éfet, & que telle autre n'exiftait pas? Et de cette expérience ne compofez-vous pas l'idée générale de vérité & de menfonge? Et quand on vous demande ce que vous entendez par ces mots, pouvez-vous vous empêcher de vous figurer quelque image fenfible, qui vous fait fouve-

nir qu'on vous a dit quelquefois ce qui était, & fort souvent ce qui n'était point?

Avez-vous la notion de *juste* & d'*injuste* autrement que par des actions qui vous ont paru telles? Vous avez commencé dans votre enfance par aprendre à lire sous un maître. Vous aviez envie de bien épeler, & vous avez mal épelé: votre maître vous a batu, cela vous a paru très injuste. Vous avez vu le salaire refusé à un ouvrier, & cent autres choses pareilles. L'idée abstraite du juste & de l'injuste est-elle autre chose que ces faits confusément mêlés dans votre imaginations.

Le *fini* est-il dans votre esprit autre chose que l'image de quelque mesure bornée? L'*infini* est-il autre chose que l'image de cette même mesure que vous prolongez sans trouver fin? Toutes ces opérations ne sont-elles pas dans vous à-peu-près de la même manière que vous lisez un livre? Vous y lisez les choses, & vous ne vous ocupez pas des caractères de l'alphabet, sans lesquels pourtant vous n'auriez aucune notion de ces choses: faites-y un moment d'atention, & alors vous apercevrez ces caractères sur lesquels glissait votre vue. Ainsi tous vos raisonnemens, toutes vos connaissances sont fondées sur des images tracées dans votre cerveau. Vous ne vous en apercevez pas; mais arêtez-vous un moment pour y songer; & alors vous voyez que ces images sont la base de toutes vos notions.

C'eſt au lecteur à peſer cette idée, à l'étendre, à la rectifier.

Le célèbre *Adiſſon* dans ſes *onze eſſais ſur l'imagination*, dont il a enrichi les feuilles du ſpectateur, dit d'abord *que le ſens de la vue eſt celui qui fournit ſeul les idées à l'imagination.* Cependant il faut avouer que les autres ſens y contribuent auſſi. Un aveugle-né entend dans ſon imagination l'harmonie qui ne frape plus ſon oreille; il eſt à table en ſonge; les objets, qui ont réſiſté ou cédé à ſes mains, font encore le même éfet dans ſa tête. Il eſt vrai que le ſens de la vue fournit ſeul les images; & comme c'eſt une eſpèce de *toucher* qui s'étend juſqu'aux étoiles, ſon immenſe étendue enrichit plus l'imagination que tous les autres ſens enſemble.

Il y a deux ſortes d'imagination; l'une qui conſiſte à retenir une ſimple impreſſion des objets; l'autre qui arange ces images reçues, & les combine en mille manières. La première a été apellée *imagination paſſive*, la ſeconde *active.* La paſſive ne va pas beaucoup au-delà de la mémoire; elle eſt commune aux hommes & aux animaux. De-là vient que le chaſſeur & ſon chien pourſuivent également des bêtes dans leurs rêves, qu'ils entendent également le bruit des cors, que l'un crie, & l'autre jape en dormant. Les hommes & les bêtes font alors plus que ſe reſſouvenir, car les ſonges ne ſont jamais des images fidèles. Cette eſpèce d'imagination compoſe les objets, mais ce n'eſt point en elle l'entendement

ment qui agit, c'eſt la mémoire qui ſe méprend.

Cette imagination paſſive n'a certainement beſoin du ſecours de notre volonté, ni dans le ſommeil, ni dans la veille; elle ſe peint malgré nous ce que nos yeux ont vu, elle entend ce que nous avons entendu; & touche ce que nous avons touché; elle y ajoute, elle en diminue. C'eſt un ſens intérieur qui agit néceſſairement. Auſſi rien n'eſt-il plus commun que d'entendre dire, *on n'eſt pas le maître de ſon imagination.*

C'eſt ici qu'on doit s'étonner & ſe convaincre de ſon peu de pouvoir. D'où vient qu'on fait quelquefois en ſonge des diſcours ſuivis & éloquens, des vers meilleurs qu'on n'en ferait ſur le même ſujet étant éveillé? que l'on réſoud même des problêmes de mathématiques? Voila certainement des idées très combinées qui ne dépendent de nous en aucune manière. Or s'il eſt inconteſtable que des idées ſuivies ſe forment dans nous, malgré nous, pendant notre ſommeil, qui nous aſſurera qu'elles ne ſont pas produites de même dans la veille? Eſt-il un homme qui prévoye l'idée qu'il aura dans une minute? Ne paraît-il pas qu'elles nous ſont données comme les mouvemens de nos fibres? Et ſi le père *Mallebranche* s'en était tenu à dire que toutes les idées ſont données de DIEU, aurait-on pu le combatre?

Cette faculté paſſive, indépendante de la réflexion, eſt la ſource de nos paſſions, & de

nos erreurs; loin de dépendre de la volonté, elle la détermine, elle nous pouſſe vers les objets qu'elle peint, ou nous en détourne, ſelon la manière dont elle les repréſente. L'image d'un danger inſpire la crainte; celle d'un bien donne des déſirs violens; elle ſeule produit l'entouſiaſme de gloire, de parti, de fanatiſme; c'eſt elle qui répandit tant de maladies de l'eſprit, en faiſant imaginer à des cervelles faibles fortement frapées que leurs corps étaient changés en d'autres corps; c'eſt elle qui perſuada à tant d'hommes qu'ils étaient obſédés, ou enſorcelés, & qu'ils allaient éfectivement au ſabbat, parce qu'on leur diſait qu'ils y allaient. Cette eſpèce d'imagination ſervile, partage ordinaire du peuple ignorant, a été l'inſtrument dont l'imagination forte de certains hommes s'eſt ſervie pour dominer. C'eſt encore cette imagination paſſive des cerveaux aiſés à ébranler, qui fait quelquefois paſſer dans les enfans les marques évidentes de l'impreſſion qu'une mère a reçue: les exemples en ſont innombrables; & celui qui écrit cet article en a vu de ſi frapans, qu'il démentirait ſes yeux s'il en doutait. Cet éfet de l'imagination n'eſt guères explicable; mais aucune autre opération de la nature ne l'eſt davantage. On ne conçoit pas mieux comment nous avons des perceptions, comment nous les retenons, comment nous les arangeons. Il y a l'infini entre nous & les reſſorts de notre être.

L'imagination active eſt celle qui joint la

réflexion ; la combinaiſon à la mémoire. Elle raproche pluſieurs objets diſtans ; elle ſépare ceux qui ſe mêlent ; les compoſe & les change ; elle ſemble créer quand elle ne fait qu'aranger ; car il n'eſt pas donné à l'homme de ſe faire des idées ; il ne peut que les modifier.

Cette imagination active eſt donc au fonds une faculté auſſi indépendante de nous que l'imagination paſſive ; & une preuve qu'elle ne dépend pas de nous ; c'eſt que ſi vous propoſez à cent perſonnes également ignorantes d'imaginer telle machine nouvelle, il y en aura quatre-vingt-dix-neuf qui n'imagineront rien malgré leurs éforts. Si le centiéme imagine quelque choſe ; n'eſt-il pas évident que c'eſt un don particulier qu'il a reçu ? c'eſt ce don que l'on apelle *génie* ; c'eſt là qu'on a reconnu quelque choſe d'inſpiré & de divin.

Ce don de la nature eſt *imagination d'invention* dans les arts ; dans l'ordonnance d'un tableau, dans celle d'un poëme. Elle ne peut exiſter ſans la mémoire ; mais elle s'en ſert comme d'un inſtrument avec lequel elle fait tous ſes ouvrages.

Après avoir vu qu'on ſoulevait avec un bâton une groſſe pierre que la main ne pouvait remuer ; l'*imagination* active inventa les leviers ; & enſuite les forces mouvantes compoſées ; qui ne ſont que des leviers déguiſés ; il faut ſe peindre d'abord dans l'eſprit les machines & leurs éfets pour les exécuter.

Ce n'eſt pas cette ſorte d'*imagination* que le vulgaire apelle, ainſi que la mémoire, l'*en-*

nemie du jugement. Au contraire; elle ne peut agir qu'avec un jugement profond. Elle combine sans cesse ses tableaux, elle corige ses erreurs, elle élève tous ses édifices avec ordre. Il y a une *imagination* étonnante dans la mathématique pratique; & *Archimède* avait au moins autant d'*imagination* qu'*Homère*. C'est par elle qu'un poëte crée ses personnages, leur donne des caractères, des passions, invente sa fable, en présente l'exposition, en redouble le nœud, en prépare le dénouement; travail qui demande encor le jugement le plus profond, & en même tems le plus fin.

Il faut un très grand art dans toutes ces *imaginations d'invention*, & même dans les romans. Ceux qui en manquent sont méprisés des esprits bien faits. Un jugement toujours sain règne dans les fables d'*Esope*; elles seront toujours les délices des nations. Il y a plus d'*imagination* dans les contes des fées; mais ces imaginations fantastiques, dépourvues d'ordre & de bon sens, ne peuvent être estimées; on les lit par faiblesse, & on les condamne par raison.

La seconde partie de l'*imagination active* est celle de détail; & c'est elle qu'on apelle communément *imagination* dans le monde. C'est elle qui fait le charme de la conversation; car elle présente sans cesse à l'esprit ce que les hommes aiment le mieux, des objets nouveaux. Elle peint vivement ce que les esprits froids dessinent à peine. Elle employe les circonstances les plus frapantes; elle allègue des exem-

ples ; & quand ce talent se montre avec la sobriété qui convient à tous les talens, il se concilie l'empire de la société. L'homme est tellement machine, que le vin donne quelquefois cette *imagination* que l'yvresse anéantit ; il y a là de quoi s'humilier, mais de quoi admirer. Comment se peut-il faire qu'un peu d'une certaine liqueur, qui empêchera de faire un calcul, donnera des idées brillantes ?

C'est surtout dans la poësie que cette *imagination* de détail & d'expression doit régner. Elle est ailleurs agréable, mais là elle est nécessaire. Presque tout est image dans *Homère*, dans *Virgile*, dans *Horace*, sans même qu'on s'en aperçoive. La tragédie demande moins d'images, moins d'expressions pittoresques, de grandes métaphores, d'allégories, que le poëme épique, ou l'ode : mais la plûpart de ces beautés bien ménagées font dans la tragédie un éfet admirable. Un homme qui, sans être poëte, ose donner une tragédie, fait dire à *Hippolyte* :

Depuis que je vous vois, j'abandonne la chasse.

Mais *Hippolyte*, que le vrai poëte fait parler, dit,

Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.

Ces *imaginations* ne doivent jamais être forcées, empoulées, gigantesques. *Ptolomée* parlant dans un conseil d'une bataille qu'il n'a pas

vue, & qui s'est donnée loin de chez lui, ne doit point peindre

„ Des montagnes de morts, privés d'honneurs suprêmes,
„ Que la nature force à se venger eux-mêmes,
„ Et dont les troncs pouris exhalent dans les vents
„ De quoi faire la guerre au reste des vivans.

Une princesse ne doit point dire à un empereur,

„ La vapeur de mon sang ira grossir la foudre,
„ Que Dieu tient déja prête à te réduire en poudre.

On sent assez que la vraye douleur ne s'amuse point à une métaphore si recherchée.

Il n'y a que trop d'exemples de ce défaut; on les pardonne aux grands poëtes; ils servent à rendre les autres ridicules...

L'imagination active, qui fait les poëtes, leur donne l'entousiasme, c'est-à-dire, selon le mot grec, cette émotion interne qui agite en éfet l'esprit, & qui transforme l'auteur dans le personnage qu'il fait parler; car c'est là l'entousiasme: il consiste dans l'émotion & dans les images: alors l'auteur dit précisément les mêmes choses que dirait la personne qu'il introduit.

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue;
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler,

L'*imagination*, alors ardente & ſage, n'entaſſe point de figures incohérentes; elle ne dit point, par exemple, pour exprimer un homme épais de corps & d'eſprit:

Qu'il eſt flanqué de chair, gabionné de lard;

Et que la nature

En maçonnant les remparts de ſon ame,
Songea plutôt au foureau qu'à la lame.

Il y a de l'imagination dans ces vers; mais elle eſt groſſière, elle eſt déréglée, elle eſt fauſſe: l'image de *remparts* ne peut s'allier avec celle de *foureau*; c'eſt comme ſi on diſait qu'un vaiſſeau eſt entré dans le port à bride abatue.

On permet moins l'imagination dans l'éloquence que dans la poéſie. La raiſon en eſt ſenſible. Le diſcours ordinaire doit moins s'écarter des idées communes. L'orateur parle la langue de tout le monde: le poete une langue extraordinaire & plus relevée: le poete a pour baſe de ſon ouvrage la fiction; auſſi l'imagination eſt l'eſſence de ſon art; elle n'eſt que l'acceſſoire dans l'orateur.

Certains traits d'*imagination* ont ajouté, dit-on, de grandes beautés à la peinture. On cite ſurtout cet artifice avec lequel un peintre mit un voile ſur la tête d'*Agamemnon* dans le ſacrifice d'*Iphigénie*; artifice cependant bien moins beau que ſi le peintre avait eu le ſecret de faire voir ſur le viſage d'*Aga-*

memnon le combat de la douleur d'un père, de l'autorité d'un monarque, & du respect pour ses dieux ; comme *Rubens* a eu l'art de peindre dans les regards & dans l'atitude de *Marie de Médicis* la douleur de l'enfantement, la joie d'avoir un fils, & la complaisance dont elle envisage cet enfant.

En général *les imaginations* des peintres, quand elles ne sont qu'ingénieuses, font plus d'honneur à l'esprit de l'artiste qu'elles ne contribuent aux beautés de l'art. Toutes les compositions allégoriques ne valent pas la belle exécution de la main qui fait le prix des tableaux.

Dans tous les arts la belle *imagination* est toujours naturelle : la fausse est celle qui assemble des objets incompatibles : la bizare peint des objets qui n'ont ni analogie, ni allégorie, ni vraisemblance ; comme des esprits qui se jettent à la tête dans leurs combats des montagnes chargées d'arbres, qui tirent du canon dans le ciel, qui font une chaussée dans le cahos ; *Lucifer* qui se transforme en crapaud ; un ange coupé en deux par un coup de canon, & dont les deux parties se rejoignent incontinent, &c... L'*imagination* forte aprofondit les objets ; la faible les éfleure ; la douce se repose dans les peintures agréables ; l'ardente entasse images sur images ; la sage est celle qui employe avec choix tous ces diférens caractères, mais qui admet très rarement le bizare, & rejette toujours le faux.

Si la mémoire nourie & exercée est la source

de toute *imagination*, cette même mémoire surchargée la fait périr. Ainsi celui qui s'est rempli la tête de noms & de dates n'a pas le magazin qu'il faut pour composer des images. Les hommes ocupés de calculs ou d'afaires épineuses ont d'ordinaire l'*imagination* stérile.

Quand elle est trop ardente, trop tumultueuse, elle peut dégénérer en démence; mais on a remarqué que cette maladie des organes du cerveau est bien plus souvent le partage de ces *imaginations passives*, bornées à recevoir la profonde empreinte des objets, que de ces *imaginations* actives & laborieuses qui assemblent & combinent des idées; car cette *imagination* active a toujours besoin du jugement, l'autre en est indépendante.

Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter à cet essai, que par ces mots, *perception*, *mémoire*, *imagination*, *jugement*, on n'entend point des organes distincts, dont l'un a le don de sentir, l'autre se ressouvient, un troisiéme imagine, un quatriéme juge. Les hommes sont plus portés qu'on ne pense, à croire que ce sont des facultés diférentes, & séparées. C'est cependant le même être qui fait toutes ces opérations, que nous ne connaissons que par leurs éfets, sans pouvoir rien connaître de cet être.

ANECDOTE SINGULIERE
SUR
LE PERE FOUQUET,
CI-DEVANT JÉSUITE.

(*Ce morceau est inséré en partie dans les lettres juives.*)

EN 1723, le père *Fouquet* jésuite revint en France de la Chine où il avait passé vingt-cinq ans. Des disputes de religion l'avaient brouillé avec ses confrères. Il avait porté à la Chine un évangile diférent du leur, & raportait en Europe des mémoires contre eux. Deux lettrés de la Chine avaient fait le voyage avec lui. L'un de ces lettrés était mort sur le vaisseau, l'autre vint à Paris avec le père *Fouquet*. Ce jésuite devait amener son lettré à Rome, comme un témoin de la conduite de ces bons pères à la Chine. La chose était secrette.

Fouquet & son lettré logeaient à la maison professe rue St. Antoine à Paris. Les révérends pères furent avertis des intentions de leur confrère. Le père *Fouquet* sut aussi incontinent les desseins des révérends pères; il

ne perdit pas un moment, & partit la nuit en poſte pour Rome.

Les révérends pères eurent le crédit de faire courir après lui. On n'atrapa que le lettré. Ce pauvre garçon ne ſavait pas un mot de français. Les bons pères allèrent trouver le cardinal *Dubois*, qui alors avait beſoin d'eux. Ils dirent au cardinal qu'ils avaient parmi eux un jeune homme qui était devenu fou, & qu'il falait l'enfermer.

Le cardinal, qui par intérêt eût dû le protéger ſur cette ſeule acuſation, donna ſur le champ une lettre de cachet, la choſe du monde dont un miniſtre eſt quelquefois le plus libéral.

Le lieutenant de police vint prendre ce fou qu'on lui indiqua; il trouva un homme qui faiſait des révérences autrement qu'à la françaiſe, qui parlait comme en chantant, & qui avait l'air tout étonné. Il le plaignit beaucoup d'être tombé en démence, le fit lier, & l'envoya à Charenton où il fut fouetté, comme l'abbé *Desfontaines*, deux fois par ſemaine.

Le lettré chinois ne comprenait rien à cette manière de recevoir les étrangers. Il n'avait paſſé que deux ou trois jours; il trouvait les mœurs des Français aſſez étranges; il vécut deux ans au pain & à l'eau entre des fous & des pères corecteurs. Il crût que la nation françaiſe était compoſée de ces deux eſpèces, dont l'une danſait, tandis que l'autre fouettait l'eſpèce danſante.

Enfin au bout de deux ans le miniſtère

changea; on nomma un nouveau lieutenant de police. Ce magiſtrat commença ſon adminiſtration par aller viſiter les priſons. Il vit les fous de Charenton. Après qu'il ſe fut entretenu avec eux, il demanda s'il ne reſtait plus perſonne à voir. On lui dit qu'il y avait encor un pauvre malheureux, mais qu'il parlait une langue que perſonne n'entendait.

Un jéſuite, qui acompagnait le magiſtrat, dit que c'était la folie de cet homme de ne jamais répondre en français, qu'on n'en tirerait rien, & qu'il conſeillait qu'on ne ſe donnât pas la peine de le faire venir.

Le miniſtre inſiſta. Le malheureux fut amené; il ſe jetta aux genoux du lieutenant de police. Il envoya chercher les interprètes du roi; on lui parla eſpagnol, latin, grec, anglais, il diſait toujours *Kanton*, *Kanton*. Le jéſuite aſſura qu'il était poſſedé.

Le magiſtrat qui avait entendu dire autrefois, qu'il y a une province de la Chine apellée *Kanton*, s'imagina que cet homme en était peut-être. On fit venir un interprète des miſſions étrangères qui écorchait le chinois; tout fut reconnu; le magiſtrat ne fut que faire, & le jéſuite que dire. Monſieur le duc de *Bourbon* était alors premier miniſtre; on lui conta la choſe; il fit donner de l'argent & des habits au Chinois, & on le renvoya dans ſon pays, dont on ne croit pas que beaucoup de lettrés viennent jamais nous voir.

Il eût été plus politique de le garder & de

le bien traiter, que de l'envoyer donner à la Chine la plus mauvaiſe opinion de la France.

LA VOIX DU SAGE
ET DU PEUPLE.

LA bonté d'un gouvernement conſiſte à protéger & à contenir également toutes les profeſſions d'un état.

Le gouvernement ne peut être bon, s'il n'y a une puiſſance unique.

Dans les états les plus mixtes, la puiſſance réſulte du conſentement de pluſieurs ordres, & alors elle aquiert ſon unité; ſans laquelle tout eſt confuſion.

Dans un état quelconque, le plus grand malheur eſt que l'autorité légiſlative ſoit combatue. Les années heureuſes de la monarchie ont été les dernières de *Henri IV*, celles de *Louis XIV* & de *Louis XV*, quand ces rois ont gouverné par eux-mêmes.

Il ne doit pas y avoir deux puiſſances dans un état.

On abuſe de la diſtinction entre puiſſance ſpirituelle & puiſſance temporelle: dans ma maiſon reconnaît-on deux maîtres, moi qui ſuis le père de famille, & le précepteur de mes enfans, à qui je donne des gages?

Je veux qu'on ait de très grands égards pour le précepteur de mes enfans ; mais je ne veux point du tout qu'il ait la moindre autorité dans ma maison.

Il y a en Europe quatre grands états, sans compter l'Italie, qui sont de la communion romaine ; la France, les Espagnes, la moitié de l'Allemagne, la Pologne. Dans les Espagnes, le gouvernement s'acommode avec le pape pour imposer des taxes sur le clergé. L'impératrice, reine de Hongrie, en use de même : elle a obtenu, dans la dernière guerre, la permission de prendre l'argenterie des églises. En Pologne, l'armée de la couronne vit quelquefois à discrétion sur les terres du clergé, parce que le clergé paye trop peu à la république.

En France, où la raison se perfectionne tous les jours, cette raison nous aprend que l'église doit contribuer aux charges de l'état, à proportion de ses revenus, & que le corps destiné particuliérement à enseigner la justice doit commencer par en donner l'exemple.

Ce gouvernement serait digne des Hottentots, dans lequel il serait permis à un certain nombre d'hommes de dire : *c'est à ceux qui travaillent à payer ; nous ne devons rien payer, parce que nous sommes oisifs.*

Ce gouvernement outragerait DIEU & les hommes, dans lequel des citoyens pouraient dire : *l'état nous a tout donné, & nous ne lui devons que des prières.*

La raison, en se perfectionnant, détruit le

germe des guerres de religion. C'eſt l'eſprit philoſophique, qui a banni cette peſte du monde.

Si *Luther* & *Calvin* revenaient au monde, ils ne feraient pas plus de bruit que les ſcotiſtes & les thomiſtes. Pourquoi? Parce que les lumières, répandues dans toutes les conditions, ont apris qu'il ne faut jamais s'élever contre la religion du prince, & que quand on s'élève contr'elle, il en naît des calamités afreuſes pour des ſiécles.

Ce n'eſt que dans des tems de barbarie qu'on voit des ſorciers, des poſſédés, des rois excommuniés, des ſujets déliés de leur ſerment de fidélité par des docteurs.

La raiſon nous aprend que le prince peut laiſſer ſubſiſter quelques anciens abus, comme de laiſſer décider en cour de Rome certaines afaires qu'on pourait très bien décider dans ſon conſeil.

Elle nous montre que, quand le prince voudra abroger ces coutumes, elles tomberont comme un bâtiment gothique qu'on détruit pour le rebâtir à la moderne.

Elle nous montre que, quand le prince voudra extirper un abus préjudiciable, les peuples doivent y concourir, & y concouront, l'abus eût-il quatre mille ans d'ancienneté.

Cette raiſon nous enſeigne que le prince doit être maître abſolu de toute police eccléſiaſtique, ſans aucune reſtriction, puiſque cette police eccléſiaſtique eſt une partie du gou-

vernement; & de même que le père de famille prescrit au précepteur de ses enfans les heures du travail & le genre des études, &c. de même le prince peut prescrire à tous ecclésiastiques, sans exception, tout ce qui a le moindre raport à l'ordre public.

Cette raison nous dit à tous que, quand le prince voudra donner à ceux qui ont versé leur sang pour l'état des pensions sur des bénéfices, lesquels bénéfices sont une partie du patrimoine de l'état, non-seulement tous les oficiers de guerre, mais tous les magistrats, tous les cultivateurs, tous les citoyens béniront le prince; & quiconque s'oposerait à une institution si salutaire serait regardé comme un ennemi de la patrie.

De même quand le prince, qui est le pasteur de son peuple, voudra augmenter son troupeau comme il le doit; quand il voudra rendre aux loix de la nature les imprudens & les imprudentes qui se sont voués à l'extinction de l'espèce, & qui ont fait un vœu fatal à la société, dans un âge où il n'est pas permis de disposer de son bien, la société bénira ce prince dans la suite des siécles.

Il y a tel couvent inutile au monde à tous égards, qui jouit de deux cent mille livres de rente. La raison démontre, que si on donnait ces deux cent mille livres à cent oficiers qu'on marierait, il y aurait cent bons citoyens récompensés, cent filles pourvues, quatre cent personnes au moins de plus dans l'état au bout de dix ans, au lieu de cinquante fai-

néans;

néans; elle démontre encor que ces cinquante fainéans, rendus à la patrie, cultiveraient la terre, la peupleraient, & qu'il y aurait plus de laboureurs & de soldats. Voila ce que tout le monde désire, depuis le prince du sang jusqu'au vigneron. La superstition seule s'y oposait autrefois; mais la raison soumise à la foi écrase la superstition.

Le prince peut, d'un seul mot, empêcher au moins qu'on ne fasse des vœux avant l'âge de vingt-cinq ans: & si quelqu'un dit au souverain; *que deviendront les filles de condition, que nous sacrifions d'ordinaire aux aînés de nos familles?* le prince répondra, *elles deviendront ce qu'elles deviennent en Suède, en Dannemarck, en Prusse, en Angleterre, en Hollande: elles feront des citoyens; elles sont nées pour la propagation, & non pour réciter du latin qu'elles n'entendent point.* Une femme qui nourit deux enfans, & qui file, rend plus de service à la patrie, que tous les couvens n'en peuvent jamais rendre.

C'est un très grand bonheur pour le prince & pour l'état, qu'il y ait beaucoup de philosophes qui impriment ces maximes dans la tête des hommes.

Les philosophes, n'ayant aucun intérêt particulier, ne peuvent parler qu'en faveur de la raison & de l'intérêt public.

Les philosophes rendent service aux princes en détruisant la superstition, qui est toujours l'ennemie des princes.

C'est la superstition qui a fait assassiner

Henri III, *Henri IV*, *Guillaume* prince d'Orange, & tant d'autres. C'eſt elle qui a fait couler des rivières de ſang depuis *Conſtantin.*

La ſuperſtition eſt le plus horrible ennemi du genre-humain. Quand elle domine le prince, elle l'empêche de faire le bien de ſon peuple; quand elle domine le peuple, elle le ſoulève contre ſon prince.

Il n'y a pas un ſeul exemple ſur la terre, de philoſophes qui ſe ſoient opoſés aux loix du prince; il n'y a pas un ſeul ſiécle, où la ſuperſtition & l'entouſiaſme n'ayent cauſé des troubles qui ſont horreur.

Il n'y a pas un ſeul exemple de trouble & de diſſenſion, quand le prince a été le maître abſolu de la police eccléſiaſtique. Il n'y a que des exemples de déſordres & de calamités, quand les eccléſiaſtiques n'ont pas été entiérement ſoumis au prince.

Ce qui peut ariver de plus heureux aux hommes, c'eſt que le prince ſoit philoſophe.

Le prince philoſophe ſait que plus la raiſon fera de progrès dans ſes états, moins les diſputes, les querelles théologiques, l'entouſiaſme, la ſuperſtition feront de mal; il encouragera donc les progrès de la raiſon.

Ces progrès ſeuls ſufiront pour anéantir, par exemple, dans quelques années toutes les diſputes ſur la grace; parce que le nombre des hommes raiſonnables étant augmenté, le nombre des eſprits de travers, qui ſe nouriſſent d'opinions abſurdes, diminuera.

Ce qu'on apelle un *janſéniſte* eſt réelle-

ment un fou, un mauvais citoyen & un rebelle. Il eſt fou, parce qu'il prend pour des vérités démontrées, des idées particulières. S'il ſe ſervait de ſa raiſon, il verrait que les philoſophes n'ont jamais diſputé, ni pu diſputer ſur une vérité démontrée. S'il ſe ſervait de ſa raiſon, il verrait qu'une ſecte qui mène à des convulſions eſt une ſecte de fous. Il eſt mauvais citoyen, parce qu'il trouble l'ordre de l'état. Il eſt rebelle, parce qu'il déſobéit.

Les moliniſtes ſont des fous plus doux. Il ne faut être ni à *Apollos*, ni à *Céphas*, mais à DIEU & au roi. Il eſt certain que plus il y aura de philoſophes, plus les fous ſeront à portée d'être guéris.

Le prince philoſophe encouragera la religion, qui enſeigne toujours une morale pure & très utile aux hommes; il empêchera qu'on ne diſpute ſur le dogme, parce que ces diſputes n'ont jamais produit que du mal.

Il rendra, autant qu'il le poura, la juſtice diſtributive plus uniforme & moins lente, & rougira pour nos ancêtres, que ce qui eſt vrai à Dreux ſoit faux à Pontoiſe.

Le prince philoſophe ſera convaincu, que plus un peuple eſt laborieux, plus il eſt riche: il aura ſoin que ſes villes ſoient embellies, parce qu'alors il y aura plus de travaux, & qu'il en réſultera l'utile & l'agréable.

On compoſerait un gros livre de tout le bien qu'on peut faire; mais un prince philoſophe n'a pas beſoin d'un gros livre.

DÉFENSE DE MYLORD BOLINGBROKE,

PAR LE DOCTEUR GOOD NATUR'D WELLWISHER,

CHAPELAIN DU COMTE DE CHESTERFIELD.

C'Eſt un devoir de défendre la mémoire des hommes illuſtres; on prendra donc ici en main la cauſe de feu mylord *Bolingbroke*, inſulté dans quelques journaux à l'ocaſion de ſes excellentes lettres qu'on a publiées.

Il eſt dit dans ces journaux que ſon nom ne doit point avoir d'autorité en matière de religion & de morale. Quant à la morale, celui qui a fourni à l'admirable *Pope* tous les principes de ſon *eſſai ſur l'homme*, eſt ſans doute le plus grand maître de ſageſſe & de mœurs qui ait jamais été: quant à la religion, il n'en a parlé qu'en homme conſommé dans l'hiſtoire & dans la philoſophie. Il a eu la modeſtie de ſe renfermer dans la partie hiſtorique, ſoumiſe à l'examen de tous les ſavans, & l'on doit croire que ſi ceux qui

ont écrit contre lui, avec tant d'amertume, avaient bien examiné ce que l'illuſtre Anglais a dit, ce qu'il pouvait dire, & ce qu'il n'a point dit, ils auraient plus ménagé ſa mémoire.

Mylord *Bolingbroke* n'entrait point dans des diſcuſſions théologiques à l'égard de *Moïſe* : nous ſuivrons ſon exemple ici en prenant ſa défenſe.

Nous nous contenterons de remarquer, que la foi eſt le plus ſûr apui des chrêtiens, & que c'eſt par la foi ſeule que l'on doit croire les hiſtoires raportées dans le Pentateuque. S'il falait citer ces livres au tribunal ſeul de la raiſon, comment pourait-on jamais terminer les diſputes qu'ils ont excitées ? La raiſon n'eſt-elle pas impuiſſante à expliquer comment le ſerpent parlait autrefois, comment il ſéduiſit la mère des hommes, comment l'âneſſe de *Balaam* parlait à ſon maître, & tant d'autres choſes ſur leſquelles nos faibles connaiſſances n'ont aucune priſe ? La foule prodigieuſe de miracles qui ſe ſuccèdent rapidement les uns aux autres n'épouvante-t-elle pas la raiſon humaine ? Poura-t-elle comprendre, quand elle ſera abandonnée à ſes propres lumières, que les prêtres des dieux d'Egypte ayent opéré les mêmes prodiges que *Moïſe* envoyé du vrai DIEU, qu'ils ayent, par exemple, changé toutes les eaux d'Egypte en ſang, après que *Moïſe* eut fait ce changement prodigieux ? Et quelle phyſique, quelle philoſophie ſufirait à expliquer comment ces

prêtres égyptiens peuvent trouver encor des eaux à métamorphoser en sang, lorsque *Moïse* avait déja fait cette métamorphose ?

Certes, si nous n'avions pour guide que la lumière faible & tremblante de l'entendement humain, il y a peu de pages dans le Pentateuque que nous pussions admettre, suivant les règles établies par les hommes pour juger des choses humaines. D'ailleurs, tout le monde avoue qu'il est impossible de concilier la chronologie confuse qui règne dans ce livre; tout le monde avoue que la géographie n'y est pas exacte en beaucoup d'endroits; les noms des villes qu'on y trouve, lesquelles ne furent pourtant apellées de ces noms que longtems après, font encore beaucoup de peine, malgré la torture qu'on s'est donnée pour expliquer des passages si dificiles.

Quand mylord *Bolingbroke* a apliqué les règles de sa critique au livre du Pentateuque, il n'a point prétendu ébranler les fondemens de la religion; & c'est dans cette vue qu'il a séparé le dogmatique d'avec l'historique, avec une circonspection qui devrait lui tenir lieu d'un très grand mérite auprès de ceux qui l'ont voulu décrier. Ce puissant génie a prévenu ses adversaires en séparant la foi de la raison, ce qui est la seule manière de terminer toutes ces disputes. Beaucoup de savans hommes avant lui, & surtout le *P. Sirmond*, ont été de son sentiment: ils ont dit qu'il importait peu que *Moïse* lui-même eût écrit la Genèse & l'Exode, ou que des prêtres euf-

ſent recueilli, dans des tems poſtérieurs, les traditions que *Moïſe* avait laiſſées. Il ſufit qu'on croye en ces livres avec une foi humble & ſoumiſe, ſans qu'on ſache préciſément quel eſt l'auteur à qui DIEU ſeul les a viſiblement inſpirés pour confondre la raiſon.

Les adverſaires du grand-homme, dont nous prenons ici la défenſe, diſent *qu'il eſt auſſi bien prouvé que* Moïſe *eſt l'auteur du Pentateuque*, *qu'il l'eſt qu'*Homère *a fait l'Iliade.* Ils permettront qu'on leur réponde que la comparaiſon n'eſt pas juſte. *Homère* n'a cité dans l'*Iliade* aucun fait qui ſe ſoit paſſé longtems après lui. *Homère* ne donne point à des villes, à des provinces, des noms qu'elles n'avaient pas de ſon tems. Il eſt donc clair que, ſi on ne s'atachait qu'aux règles de la critique profane, on ferait en droit de préſumer qu'*Homère* eſt l'auteur de l'*Iliade*, & non pas que *Moïſe* eſt l'auteur du Pentateuque. La ſoumiſſion ſeule à la religion tranche toutes ces dificultés ; & je ne vois pas pourquoi mylord *Bolingbroke*, ſoumis à cette religion comme un autre, a été ſi vivement ataqué.

On afecte de le plaindre de n'avoir point lu *Abbadie.* A qui fait-on ce reproche ? A un homme qui avait preſque tout lu, à un homme qui le cite page 94 du premier tome de ſes lettres, à Londres, chez *Miller.* Il mépriſait beaucoup *Abbadie*, j'en conviens ; j'avouerai qu'*Abbadie* n'était pas un génie à mettre en parallèle avec le vicomte de *Bolingbroke.* Il défend quelquefois la vérité avec

les armes du menſonge. Il a eu des ſentimens que nous avons jugés erronés ſur la Trinité, & enfin il eſt mort en démence à Dublin.

On reproche au lord *Bolingbroke* de n'avoir point lu le livre de l'abbé *Houteville*, intitulé: *la religion prouvée par les faits.* Nous avons connu l'abbé *Houteville.* Il vécut longtems chez un fermier-général qui avait un très joli ſerrail; il fut enſuite ſécrétaire de ce fameux cardinal *Dubois*, qui ne voulut jamais recevoir les ſacremens à la mort, & dont la vie a été publique. Il dédia ſon livre au cardinal d'*Auvergne.* On rit beaucoup à Paris, où j'étais alors, & du livre & de la dédicace; & on ſait que les objections qui ſont dans ce livre contre la religion chrétienne, étant malheureuſement beaucoup plus fortes que les réponſes, ont fait une impreſſion funeſte, dont nous voyons tous les jours les éfets avec douleur.

Mylord *Bolingbroke* avance que depuis longtems le chriſtianiſme tombe en décadence. Ses adverſaires ne l'avouent-ils pas auſſi? Nous prendrons ici la liberté de leur dire, pour le bien de la cauſe commune & pour la leur propre, que ce ne ſera jamais par des inventions, par des manières de parler mépriſantes, jointes à de très mauvaiſes raiſons, qu'on raménera l'eſprit de ceux qui ont le malheur d'être incrédules. Les injures révoltent tout le monde, & ne perſuadent perſonne. On fait trop légérement des reproches de débau-

che & de mauvaiſe conduite à des philoſophes qu'on devrait ſeulement plaindre de s'être égarés dans leurs opinions.

Par exemple, les adverſaires de mylord *Bolingbroke* le traitent de *débauché*, parce qu'il communique à mylord *Cornsburi* ſes penſées ſur l'hiſtoire.

On ne voit pas quel raport cette acuſation peut avoir avec ſon livre. Un homme qui du fond d'un ſerrail écrirait en faveur du concubinage, un uſurier qui ferait un livre en faveur de l'uſure, un *Apicius* qui écrirait ſur la bonne chère, un tyran ou un rebelle qui écrirait contre les loix, de pareils hommes mériteraient ſans doute qu'on acuſât leurs mœurs d'avoir dicté leurs écrits. Mais un homme, d'état tel que mylord *Bolingbroke*, vivant dans une retraite philoſophique, & faiſant ſervir ſon immenſe litérature à cultiver l'eſprit d'un ſeigneur digne d'être inſtruit par lui, ne méritait certainement pas que des hommes, qui doivent ſe piquer de décence, imputaſſent à ſes débauches paſſées des ouvrages qui n'étaient que le fruit d'une raiſon éclairée par des études profondes.

Dans quel cas eſt-il permis de reprocher à un homme les déſordres de ſa vie? C'eſt dans ce ſeul cas-ci peut-être; quand ſes mœurs démentent ce qu'il enſeigne. On aurait pu comparer les ſermons d'un fameux prédicateur de notre tems avec les vols qu'il avait faits à mylord *Gallowai*, & avec ſes intrigues galantes. On aurait pu comparer les ſermons

du célèbre curé des invalides, & de *Fantin*, curé de Verſailles, avec les procès qu'on leur fit pour avoir ſéduit & volé leurs pénitentes. On aurait pu comparer les mœurs de tant de papes & d'évèques avec la religion qu'ils ſoutenaient par le fer & par le feu. On aurait pu mettre d'un côté leurs rapines, leurs bâtards, leurs aſſaſſinats; & de l'autre, leurs bulles & leurs mandemens. C'eſt dans de pareilles ocaſions qu'on eſt excuſable de manquer à la charité, qui nous ordonne de cacher les défauts de nos frères. Mais qui a dit aux détracteurs de mylord *Bolingbroke* qu'il aimait le vin & les filles? Et quand il les aurait aimés, quand il aurait eu autant de concubines que les ſouverains de l'Aſie, en connaîtrait-on davantage le véritable auteur du Pentateuque?

Nous convenons qu'il n'y a que trop de déiſtes. Nous gémiſſons de voir que l'Europe en eſt remplie. Ils ſont dans la magiſtrature, dans les armées, dans l'égliſe, auprès du trône, & ſur le trône mème. La litérature en eſt ſurtout inondée: les académies en ſont pleines. Peut-on dire que ce ſoit l'eſprit de débauche, de licence, d'abandonnement à leurs paſſions qui les réunit? Oſerons-nous parler d'eux avec un mépris afeċté? Si on les mépriſait tant, on écrirait contr'eux avec moins de fiel; mais nous craignons beaucoup que ce fiel qui eſt trop réel, & ces airs de mépris qui ſont ſi faux, ne faſſent un éfet tout contraire à celui qu'un zèle doux & charita-

ble, ſoutenu d'une doctrine ſaine & d'une vraie philoſophie, pourait produire.

Pourquoi traiterons-nous plus durement les déiſtes, qui ne ſont pas idolâtres, que les papiſtes, à qui on a tant reproché l'idolâtrie ? On ſiflerait un docteur qui dirait aujourd'hui, que c'eſt le libertinage qui fait des proteſtans. On rirait d'un proteſtant qui dirait que c'eſt la dépravation des mœurs qui fait aller à la meſſe. De quel droit pouvons-nous dire à des philoſophes adorateurs d'un DIEU, qui ne vont ni à la meſſe, ni au prêche, que ce ſont des hommes perdus de vices ?

Il arive quelquefois que l'on oſe ataquer, avec des invectives indécentes, des perſonnes qui à la vérité ſont aſſez malheureuſes pour ſe tromper, mais dont la vie pourait ſervir d'exemple à ceux qui les ataquent. On a vu des journaliſtes qui ont même porté l'imprudence juſqu'à déſigner injurieuſement les perſonnes les plus reſpectables de l'Europe, & les plus puiſſantes. Il n'y a pas longtems que, dans un papier public, un homme emporté par un zèle indiſcret, ou par quelque autre motif, fit une étrange ſortie ſur ceux qui penſent *que de ſages loix, la diſcipline militaire, un gouvernement équitable, & des exemples vertueux, peuvent ſervir pour gouverner les hommes, en laiſſant à* DIEU *le ſoin de gouverner leurs conſciences.*

Un très grand-homme était déſigné dans cet écrit périodique en termes bien peu meſurés. Il pouvait ſe venger comme homme,

il pouvait punir comme prince, il répondit en philosophe: *il faut que ces misérables soient bien persuadés de nos vertus, & surtout de notre indulgence, puisqu'ils nous outragent sans crainte avec tant de brutalité.*

Une telle réponse doit bien confondre l'auteur, quel qu'il soit, qui en combatant pour la cause du christianisme a employé des armes si odieuses. Nous conjurons nos frères de se faire aimer pour faire aimer notre religion.

Que peuvent penser en éfet un prince apliqué, un magistrat chargé d'années, un philosophe qui aura passé ses jours dans son cabinet; en un mot, tous ceux qui auront eu le malheur d'embrasser le déisme par les illusions d'une sagesse trompeuse, quand ils voyent tant d'écrits où on les traite de cerveaux évaporés, de petits-maîtres, de gens à bons mots & à mauvaises mœurs? Prenons garde que le mépris, & l'indignation que de pareils écrits leur inspirent, ne les afermissent dans leurs sentimens.

Ajoutons un nouveau motif à ces considérations; c'est que cette foule de déistes qui couvre l'Europe est bien plus près de recevoir nos vérités, que d'adopter les dogmes de la communion romaine. Ils avouent tous que notre religion est plus sensée que celle des papistes. Ne les éloignons donc pas, nous qui sommes les seuls capables de les ramener; ils adorent un DIEU, & nous aussi; ils enseignent la vertu, & nous aussi. Ils veulent qu'on

ſoit ſoumis aux puiſſances, qu'on traite tous les hommes comme des frères; nous penſons de même, nous partons des mêmes principes. Agiſſons donc avec eux comme des parens qui ont entre les mains les titres de la famille, & qui les montrent à ceux, qui deſcendus de la même origine ſavent ſeulement qu'ils ont le même père, mais qui n'ont point les papiers de la maiſon.

Un déiſte eſt un homme qui eſt de la religion d'*Adam*, de *Sem*, de *Noé*. Juſques-là il eſt d'acord avec nous. Diſons-lui : vous n'avez qu'un pas à faire de la religion de *Noé* aux préceptes donnés à *Abraham*. Après la religion d'*Abraham*, paſſez à celle de *Moïſe*, enfin à celle du *Meſſie*; & quand vous aurez vu que la religion du *Meſſie* a été corompue, vous choiſirez entre *Wiclef*, *Luther*, *Jean Hus*, *Calvin*, *Mélanƈton*, *Œcolampade*, *Zuingle*, *Storck*, *Parker*, *Servet*, *Socin*, *Fox*, & d'autres réformateurs : ainſi vous aurez un fil qui vous conduira dans ce grand labyrinthe depuis la création de la terre juſqu'à l'année 1752. S'il nous répond qu'il a lu tous ces grands-hommes, & qu'il aime mieux être de la religion de *Socrate*, de *Platon*, de *Trajan*, de *Marc-Aurèle*, de *Ciceron*, de *Pline*, &c. nous le plaindrons, nous prierons Dieu qu'il l'illumine, & nous ne lui dirons point d'injures. Nous n'en diſons point aux muſulmans, aux diſciples de *Confucius*. Nous n'en diſons point aux Juifs mêmes malgré leur crime envers le Meſſie; au contraire nous commerçons avec eux,

nous leur acordons les plus grands privilèges. Nous n'avons donc aucune raison pour crier avec tant de fureur contre ceux qui adorent un Dieu avec les musulmans, les Chinois, les Juifs & nous, & qui ne reçoivent pas plus notre théologie que toutes les nations ne la reçoivent.

Nous concevons bien qu'on ait poussé des cris terribles dans le tems que d'un côté on vendait les indulgences & les bénéfices, & que de l'autre on dépossédait des évêques, & qu'on forçait les portes des cloîtres. Le fiel coulait alors avec le sang. Il s'agissait de conserver ou de détruire des usurpations, mais nous ne voyons pas que ni mylord *Bolingbroke*, ni mylord *Shaftesburi*, ni l'illustre *Pope*, qui a immortalisé les principes de l'un & de l'autre, ayent voulu toucher à la pension d'aucun ministre du saint évangile. *Jurieu* fit bien ôter une pension à *Bayle*, mais jamais l'illustre *Bayle* ne songea à faire diminuer les apointemens de *Jurieu*. Demeurons donc en repos. Prêchons une morale aussi pure que celle des philosophes, adorateurs d'un Dieu, qui d'acord avec nous dans ce grand principe, enseignent les mêmes vertus que nous, sur lesquelles personne ne dispute; mais qui n'enseignent pas les mêmes dogmes, sur lesquels on dispute depuis 1700 ans, & sur lesquels on disputera encore.

REMERCIMENT SINCÉRE

A UN HOMME CHARITABLE.

VOus avez rendu ſervice au genre-humain en vous déchaînant ſagement contre des ouvrages faits pour le pervertir. Vous ne ceſſez d'écrire contre l'*eſprit des loix*, & même il paraît à votre ſtile que vous êtes l'ennemi de toutes ſortes d'eſprits. Vous avertiſſez que vous avez préſervé le monde du venin répandu dans l'*eſſai ſur l'homme* de *Pope*; livre que je ne ceſſe de relire, pour me convaincre de plus en plus de la force de vos raiſons & de l'importance de vos ſervices. Vous ne vous amuſez pas, monſieur, à examiner le fond de l'ouvrage ſur les loix, à vérifier les citations, à diſcuter s'il y a de la juſteſſe, de la profondeur, de la clarté, de la ſageſſe; ſi les chapitres naiſſent les uns des autres, s'ils forment un tout enſemble; ſi enfin ce livre, qui devrait être utile, ne ferait pas par malheur un livre agréable.

Vous allez d'abord au fait, & regardant monſieur de *M****. comme le diſciple de *Pope*, vous les regardez tous deux comme les diſciples de *Spinoſa*. Vous leur reprochez, avec un zèle merveilleux, d'être athées; parce que vous découvrez, dites-vous, dans toute leur philoſophie les principes de la religion

naturelle. Rien n'eſt aſſurément, monſieur, ni plus charitable, ni plus judicieux, que de conclure qu'un philoſophe ne connaît point de DIEU, de cela même qu'il poſe pour principe que DIEU parle au cœur de tous les hommes.

Un honnête homme eſt le plus noble ouvrage de DIEU, dit le célèbre poëte philoſophe. Vous vous élevez au-deſſus de l'honnête homme; vous confondez ces maximes funeſtes, que la divinité eſt l'auteur & le lien de tous les êtres; que tous les hommes ſont frères, que DIEU eſt leur père commun, qu'il faut ne rien innover dans la religion, ne point troubler la paix établie par un monarque ſage, qu'on doit tolérer les ſentimens des hommes, ainſi que leurs défauts. Continuez, monſieur, écraſez cet afreux libertinage qui eſt, au fond, la ruine de la ſociété. C'eſt beaucoup que par vos G. E. vous ayez ſaintement eſſayé de tourner en ridicule toutes les puiſſances; & quoique la grace d'ètre plaiſant vous ait manqué, *volenti & conanti*, cependant vous avez le mérite d'avoir fait tous vos éforts pour écrire agréablement des invectives. Vous avez voulu quelquefois réjouir les ſaints: mais vous avez ſouvent eſſayé d'armer chrétiennement les fidèles les uns contre les autres. Vous prêchez le ſchiſme pour la plus grande gloire de DIEU. Tout cela eſt très-édifiant; mais ce n'eſt point encor aſſez.

Votre zèle n'a rien fait qu'à demi, ſi vous ne parvenez pas à faire brûler les livres de

Pope,

Pope, de *Locke* & de *Bayle*, l'*esprit des loix*, dans un bucher, auquel on mettra le feu avec un paquet de nouvelles ecclésiastiques.

En éfet, monsieur, quels maux épouvantables n'ont pas fait dans le monde une douzaine de vers répandus dans l'*essai sur l'homme* de ce scélérat de *Pope*; cinq ou six articles du *dictionnaire* de cet abominable *Bayle*, une ou deux pages de ce coquin de *Locke*, & d'autres incendiaires de cette espèce. Il est vrai que ces hommes ont mené une vie pure & innocente; que tous les honnêtes gens les chérissaient & les consultaient; mais c'est par-là qu'ils sont dangereux. Vous voyez leurs sectateurs, les armes à la main, troubler les royaumes, porter partout le flambeau des guerres civiles. *Montaigne*, *Charron*; le président de *Thou*, *Descartes*, *Gassendi*, *Rohault*, *le Vayer*, ces hommes afreux, qui étaient dans les mêmes principes, bouleversèrent tout en France. C'est leur philosophie qui fit donner tant de batailles, & qui causa la saint Barthelemi. C'est leur esprit de tolérantisme qui est la ruine du monde; & c'est votre saint zèle qui répand partout la douceur de la concorde.

Vous nous aprenez que tous les partisans de la religion naturelle sont les ennemis de la religion chrétienne. Vraiment, monsieur, vous avez fait là une belle découverte! Ainsi dès que je verrai un homme sage, qui dans sa philosophie reconnaîtra partout l'Etre suprême, qui admirera la Providence dans l'in-

finiment grand & l'infiniment petit, dans la production des mondes & dans celle des insectes, je conclurai de là qu'il est impossible que cet homme soit chrétien. Vous nous avertissez qu'il faut penser ainsi aujourd'hui de tous les philosophes. On ne pouvait certainement rien dire de plus sensé & de plus utile au christianisme, que d'assurer que notre religion est bafouée dans toute l'Europe, par tous ceux dont la profession est de chercher la vérité. Vous pouvez vous vanter d'avoir fait là une réflexion dont les conséquences seront bien avantageuses au public.

Que j'aime encore votre colère contre l'auteur de l'*esprit des loix*, quand vous lui reprochez d'avoir loué les *Solons*, les *Platons*, les *Socrates*, les *Aristides*, les *Cicerons*, les *Catons*, les *Epictètes*, les *Antonins* & les *Trajans!* On croirait à votre dévote fureur contre ces gens-là, qu'ils ont tous signé le formulaire. Quels monstres, monsieur, que tous ces grands-hommes de l'antiquité! Brûlons tout ce qui nous reste de leurs écrits, avec ceux de *Pope*, & de *Locke*, & de monsieur de *M****. En éfet, tous ces anciens sages sont vos ennemis; ils ont tous été éclairés par la religion naturelle; & la vôtre, monsieur, je dis la vôtre en particulier, paraît si fort contre la nature, que je ne m'étonne pas que vous détestiez sincérement tous ces illustres réprouvés, qui ont fait, je ne sais comment, tant de bien à la terre. Remerciez

DIEU de n'avoir rien de commun, ni avec leur conduite, ni avec leurs écrits.

Vos ſaintes idées ſur le gouvernement politique ſont une ſuite de votre ſageſſe. On voit que vous connaiſſez les royaumes de la terre tout comme le royaume des cieux. Vous condamnez, de votre autorité privée, les gains que l'on fait dans les riſques maritimes. Vous ne ſavez pas probablement ce que c'eſt que l'argent à la groſſe; mais vous apellez ce commerce *uſure.*

C'eſt une nouvelle obligation que le roi vous aura d'empêcher ſes ſujets de commercer à Cadiz. Il faut laiſſer cette œuvre de *Satan* aux Anglais & aux Hollandais, qui ſont déja damnés ſans reſſource. Je voudrais, monſieur, que vous nous diſſiez combien vous taporte le commerce ſacré des nouvelles eccléſiaſtiques. Je crois que la bénédiction répandue ſur ce chef-d'œuvre peut bien faire monter le profit à trois cent pour cent. Il n'y a point de commerce profane qui ait jamais ſi bien rendu.

Le commerce maritime, que vous condamnez, pourait être excuſé peut-être en faveur de l'utilité publique, de la hardieſſe d'envoyer ſon bien dans un autre hémiſphère, & du riſque des naufrages. Votre petit négoce a une utilité plus ſenſible; il demande plus de courage, & expoſe à de plus grands riſques.

Quoi de plus utile, en éfet, que d'inſtruire l'univers quatre fois par mois des avantures de quelques clercs tonſurés? Quoi de plus

courageux que d'outrager les papes & les évêques? Et quel risque, monsieur, que ces petites humiliations que vous pouriez essuyer en place publique! Mais je me trompe: il y a des charmes à soufrir pour la bonne cause; il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, & vous me paraissez tout fait pour le martyre, que je vous souhaite cordialement, étant votre très-humble & très-obéissant serviteur, &c.



DISCOURS AUX WELCHES,

PAR

ANTOINE VADÉ,

FRERE DE GUILLAUME.

O Welches mes compatriotes! si vous êtes supérieurs aux anciens Grecs & aux anciens Romains, ne mordez jamais le sein de vos nourices, n'insultez jamais à vos maîtres, soyez modestes dans vos triomphes, voyez qui vous êtes & d'où vous venez.

Vous avez eu l'honneur, il est vrai, d'être subjugués par *Jules-César*, qui fit pendre tout votre parlement de Vannes, vendit le reste des habitans, fit couper les mains à ceux

du Quercy, & vous gouverna enſuite fort doucement. Vous reſtates plus de cinq cents ans ſous les loix de l'empire romain; vos druides, qui vous traitaient en eſclaves & en bêtes, qui vous brûlaient pieuſement dans des paniers d'ozier, n'eurent plus le même crédit, quand vous devintes province de l'empire. Mais convenez que vous fûtes toujours un peu barbares.

Dans le cinquiéme ſiécle de votre ère vulgaire, des Vandales que vous avez apellés du nom ſonore de *Bourgonſions* ou de *Bourguignons*, gens d'eſprit d'ailleurs, & fort propres, qui oignaient leurs cheveux avec du beure fort, comme le dit Sidonius Apolinari, *infundens acido comam butiro*: ces gens-là, dis-je, vous firent eſclaves, depuis le territoire de votre ville de Vienne, juſques aux ſources de votre rivière de Seine; & c'eſt un reſte glorieux de ces tems illuſtres, que des moines & chanoines ayent encor des ſerfs dans ce pays (*a*). Cette belle prérogative de l'eſpèce humaine ſubſiſte parmi vous comme un témoignage de votre ſageſſe.

Une partie de vos autres provinces que vous apellâtes ſi longtems les provinces d'*Oc*, & que vous diſtinguâtes ſi noblement des provinces de *Oui*, furent envahies par les Viſigoths: & quant à vos provinces de *Oui*, elles vous furent priſes par un Sicambre nommé

(*a*) A ſaint-Claude, & dans d'autres ſeigneuries de moines, les citoyens ſont encor gens de main-morte.

Hildovic (*a*), dont les grands-pères avaient été condamnés aux bêtes à Trèves par l'empereur *Constantin*. Ce Sicambre, honoré du titre de *patrice romain*, vous réduisit en servitude avec une poignée de Francs, fortis des marais du Rhin, du Mein, & de la Meuse. Les belles expéditions de ce grand-homme furent d'assassiner trois roitelets ses parens & ses amis, l'un vers le bourg de Boulogne-sur-mer, l'autre vers le village de Cambrai, & le troisiéme vers le village du Mans, que vos chroniques apellent *villes*; ce fut alors que la contrée des Welches porta le nom mélodieux de *Frankreich*, ancien nom de la France, en commémoration de ses vainqueurs; & vous fûtes la première nation de l'univers, car vous aviez l'oriflamme à saint Denys.

Des pirates du nord vinrent quelque tems après vous mettre à rançon; & vous prirent la province qu'on nomma depuis *Normandie*. Vous fûtes ensuite divisés en plusieurs petites nations sous diférens maîtres, & chaque nation avait ses loix particulières comme son jargon.

La moitié de votre pays apartint bientôt aux peuples de l'isle apellée *Britain* ou *England* dans leur idiome, qui était alors aussi harmonieux que le vôtre. La Normandie, la Bretagne, l'Anjou, le Maine, le Poitou, la Saintonge, la Guienne, la Gascogne, l'Angoumois, le Périgueux, le Rouergue, l'Au-

(*a*) Clovis.

vergne furent longtems entre les mains de cette nation des Angles, tandis que vous n'aviez ni Lyon, ni Marſeille, ni le Dauphiné, ni la Provence, ni le Languedoc.

Malgré cet état miſérable, vos compilateurs, que vous prenez pour des hiſtoriens, vous apellent ſouvent *le premier peuple de l'univers*, & votre royaume *le premier royaume*. Cela n'eſt pas civil pour les autres nations. Vous êtes un peuple brillant & aimable; & ſi vous joignez la modeſtie à vos graces, le reſte de l'Europe ſera fort content de vous.

Remerciez bien DIEU de ce que les diviſions de la roſe rouge & de la roſe blanche vous délivrèrent des *Angles*, & remerciez ſurtout de ce que les guerres civiles d'Allemagne empèchèrent *Charles-Quint* d'engloutir votre pays, & d'en faire une province de l'empire.

Vous avez eu un moment bien brillant ſous *Louis XIV*; mais n'allez pas pour cela vous croire ſupérieurs en tout aux anciens Romains & aux Grecs.

Songez que pendant ſix cents ans, preſque perſonne parmi vous, hors quelques-uns de vos nouveaux druides, ne ſut ni lire, ni écrire. Votre extrême ignorance vous livra au *flamen* de Rome & à ſes conſors, comme des enfans que des pédagogues gouvernent & corigent à leur gré. Vos contracts de mariage, quand vous faiſiez des contracts, ce qui était rare, étaient écrits en mauvais latin par des clercs. Vous ignoriez ce que vous aviez ſtipulé; & quand vous aviez eu des enfans,

il venait un tonsuré de Rome qui vous prouvait que votre femme n'était point votre femme, qu'elle était votre cousine au septiéme degré, que votre mariage était un sacrilège, que vos enfans étaient bâtards, & que vous étiez damnés, si vous ne faisiez pas toucher à la chambre nommée *apostolique* la moitié de votre bien sans délai ni remise.

Vos baziloi n'étaient pas mieux traités que vous: vous en avez eu neuf d'excommuniés (si je ne me trompe) par le serviteur des serviteurs de DIEU sous l'anneau du pêcheur. L'excommunication emportait nécessairement la confiscation de biens, de sorte que vos baziloi perdaient de droit leur couronne, dont le pêcheur romain faisait présent, selon son bon plaisir & son équité, au premier de ses amis.

Vous me direz, mes chers Welches, que les peuples de l'isle Britain ou England, & même les empereurs teutoniques, ont été encor plus maltraités que vous, & qu'ils étaient aussi ignorans; cela est vrai; mais cela ne vous justifie pas; & si la nation britannique a été assez abrutie pour être pendant quelque tems province feudataire d'un druide ultramontain, vous m'avouerez qu'elle s'en est bien vengée; tâchez de l'imiter si vous pouvez.

Vous eûtes autrefois un roi, qui, quoique malheureux dans tous ses desseins & dans toutes ses expéditions, est pourtant recommandable pour vous avoir apris à lire & à écrire; il fit même venir d'Italie des gens qui vous

enſeignèrent le grec, & d'autres qui vous aprirent à deſſiner, & à tailler une figure en pierre. Mais il ſe paſſa plus de cent années avant que vous euſſiez un bon peintre & un bon ſculpteur; & pour ceux qui aprirent le grec, & même l'hébreu, on les brûla preſque tous parce qu'ils étaient ſoupçonnés de lire l'original de quelques livres judaïques, ce qui eſt bien dangereux.

Je veux bien convenir avec vous, mes chers Welches, que votre pays eſt la première contrée de l'univers; cependant vous ne poſſédez pas le plus grand domaine dans la plus petite des quatre parties du monde. Conſidérez que l'Eſpagne eſt un peu plus étendue, que l'Allemagne l'eſt bien davantage, que la Pologne & la Suède ſont plus grandes, & qu'il y a des provinces en Ruſſie, dont le pays des Welches ne ferait pas la quatriéme partie.

Je ſouhaite que vous ſoyez le premier royaume de l'univers par la fertilité de votre terrain: mais de grace, ſongez à vos quarante lieues de landes vers Bordeaux, à cette partie de votre Champagne que vous avez nommé ſi noblement *pouilleuſe*, à des provinces entières où le peuple ne ſe nourit que de châtaignes, à d'autres où il n'a guères que du pain d'avoine. Remarquez bien la défenſe qui vous eſt faite de ſortir les bleds de votre pays, défenſe fondée néceſſairement ſur votre diſette, & peut-être encor ſur votre caractère, qui vous porterait à vendre au plus vîte tout

ce que vous avez, pour le racheter fort cher trois mois après; semblables en cela à certains habitans de l'Amérique qui vendent leur lit le matin, oubliant qu'ils voudront se coucher le soir.

D'ailleurs la dépense que la plus brillante partie de la nation fait en fine farine pour poudrer ses têtes, soit que vous soyez coëffé à l'oiseau royal, soit que vous portiez vos cheveux étalés comme *Clodion* & les conseillers de la cour; cette dépense est si universelle, qu'on fait très-bien d'empêcher de porter à l'étranger une denrée dont vous faites un si bel usage.

Premier peuple de l'univers, songez que vous avez dans votre royaume de Frankreich, environ deux millions de personnes qui marchent en sabots six mois de l'année, & qui sont nuds pieds les autres six mois.

Etes-vous le premier peuple de l'univers pour le commerce & pour la marine?... hélas!

J'entends dire, (mais je ne puis le croire) que vous êtes la seule nation du monde chez qui on achète le droit de juger les hommes, & même de les mener tuer à la guerre. On m'assure que vous faites passer par cinquante mains l'argent du trésor public; & quand il est arivé à travers toutes ces filières, il se trouve réduit tout au plus au cinquiéme.

Vous me répondrez que vous réussissez beaucoup à l'opéra comique; j'en conviens; mais de bonne foi, votre opéra comique, ainsi

que votre opéra sérieux, ne vous vient-il pas d'Italie ?

Vous avez inventé quelques modes, je l'avoue, quoique vous preniez aujourd'hui presque toutes celles des peuples de Britain : mais n'est-ce pas un Génois qui a découvert la quatriéme partie du monde où vous possédez enfin deux ou trois petites isles ? n'est-ce pas un Portugais qui vous a ouvert le chemin des Indes orientales, où vous venez de perdre vos pauvres comptoirs ?

Vous êtes peut-être le premier peuple du monde pour les inventions des arts ? cependant, n'est-ce pas *Jean Goya* de Melphi à qui l'on doit la boussole ? n'est-ce pas l'Allemand *Schwartz* qui donna le secret de la poudre inflammable ? l'imprimerie dont vous faites tant d'usage, n'est-elle pas encor le fruit du travail ingénieux d'un Allemand ?

Quand vous voulez lire les brochures nouvelles, qui font de vous un peuple si savant, vous vous servez quelquefois de lunettes ; remerciez-en *François Spina*, sans lequel vous n'auriez jamais pû lire les petits caractères. Vous avez des télescopes, remerciez-en *Jaques Metius* le Hollandais, & *Galilei Galileo* le Florentin.

Si vous vous divertissez quelquefois avec des baromêtres & des termomêtres, à qui en avez-vous l'obligation ? A *Torricelli* qui inventa les premiers, à *Drebellius* qui inventa les seconds.

Plusieurs d'entre vous étudient le vrai systê-

me du monde planétaire ; c'eſt un homme de la Pruſſe Polonaiſe qui devina ce ſecret du créateur. On vous aide dans vos calculs avec des logarithmes ; c'eſt au prodigieux travail de milord *Neper* & de ſes aſſociés que vous en avez l'obligation ; c'eſt *Guerik* de Magdebourg que vous devez remercier de la machine pneumatique.

C'eſt ce même *Galilée* dont je viens de vous parler, qui découvrit le premier les ſatellites de Jupiter, les taches du ſoleil, & ſa rotation ſur ſon axe. Le Hollandais *Huyghens* vit l'anneau de Saturne, un Italien vit ſes ſatellites, lorſque vous n'aperceviez rien encore.

Enfin, c'eſt le grand *Newton* qui vous a montré ce que c'eſt que la lumière, & qui vous a dévoilé la grande loi qui fait mouvoir les aſtres, & qui dirige les corps peſans vers le centre de la terre.

Premier peuple du monde, vous aimez à orner vos cabinets, vous y mettez de jolies eſtampes ; mais ſongez que le Florentin *Finiguerra* eſt le père de cet art, qui éterniſe ce que le pinceau ne peut conſerver. Vous avez de belles pendules, c'eſt encor une invention du Hollandais *Huyghens*.

Vous portez quelques brillans au doigt ; ſongez que c'eſt à Veniſe que l'on commença à les tailler, ainſi qu'à imiter les perles.

Vous vous regardez quelquefois au miroir ; c'eſt encor à Veniſe que vous devez les glaces.

Je voudrais donc que dans vos livres vous témoignaſſiez quelquefois un peu de reconnaiſſance pour vos voiſins. Vous n'en uſez pas à la vérité comme Rome, qui met à l'inquiſition tous ceux qui lui aportent une vérité, de quelque genre que ce puiſſe être, & qui fait jeûner *Galilée* au pain & à l'eau, pour lui avoir apris que les planètes tournent autour du ſoleil. Mais que faites-vous? Dès qu'une découverte utile illuſtre une autre nation, vous la combatez, & même très-longtems. *Newton* fait voir aux hommes étonnés les ſept rayons primitifs & inaltérables de la lumière; vous niez l'expérience pendant vingt années, au lieu de la faire. Il vous démontre la gravitation, & vous lui opoſez pendant quarante ans le roman impertinent des tourbillons de *Deſcartes*. Vous ne vous rendez enfin, que quand l'Europe entière rit de votre obſtination.

La méthode de l'inoculation ſauve ailleurs la vie à des milliers d'hommes; vous employez plus de quarante années à tâcher de décrier cet uſage ſalutaire. Si quelquefois en portant au tombeau vos femmes, vos enfans morts de la petite vérole naturelle, vous ſentez un moment de remords, (comme vous avez un moment de douleur & de regrets) ſi vous vous repentez alors de n'avoir pas imité la pratique des nations plus ſages que vous & plus hardies, ſi vous vous promettez d'oſer faire ce qui eſt ſi ſimple chez elles, ce mouvement paſſe bien vîte, le préjugé & la

légéreté reprennent chez vous leur empire ordinaire.

Vous ignorez, ou vous feignez d'ignorer, que dans le relevé des hôpitaux de Londres, destinés à la petite vérole naturelle & artificielle, la quatriéme partie des hommes y meurt de la petite vérole ordinaire, & qu'à peine meurt-il une personne sur quatre cent qui ont été inoculées.

Vous laissez donc périr la quatriéme partie de vos concitoyens; & quand vous ètes éfrayés de ce calcul qui vous déclare si imprudens & si coupables, que faites-vous? Vous consultez des licenciés fondés ou non fondés par *Robert Sorbon.* Vous présentez des réquisitoires! C'est ainsi que vous soutintes des thèses contre *Harvey* quand il eut découvert la circulation du sang. C'est ainsi qu'on a rendu des arrêts par lesquels on condamnait aux galères ceux qui disputaient contre les cathégories d'*Aristote.*

O premier peuple du monde, quand serez-vous raisonnable? Vous ètes obligés de convenir de tout ce que j'ai l'honneur de vous dire. Vous me répondez que toutes vos sotises n'empêchent pas que mademoiselle *Duchap* ne vende ses ajustemens de femmes dans tout le nord, & qu'on ne parle votre langue à Coppenhague, à Stockholm & à Moscou. Je n'entrerai point dans l'importance du premier de ces avantages; le second seul est le sujet de mon discours.

Vous vous aplaudissez de voir votre langue

presque aussi universelle que le furent autrefois le grec & le latin. A qui en êtes-vous redevables, je vous prie? A une vingtaine de bons écrivains que vous avez presque tous ou négligés, ou persécutés, ou harcelés pendant leur vie. Vous devez surtout ce triomphe de votre langue dans les pays étrangers à cette foule d'émigrans qui furent obligés de quiter leur patrie vers l'an 1685. Les *Bayle*, les *Le Clerc*, les *Basnage*, les *Bernard*, les *Rapin-Toiras*, les *Beausobre*, les *Lenfant*, & tant d'autres, allèrent illustrer la Hollande & l'Allemagne; le commerce des livres fut alors un des plus grands avantages des Provinces-Unies, & une perte pour vous. Ce sont les malheurs de vos compatriotes qui ont étendu votre langue chez tant de nations; les *Racine*, les *Corneille*, les *Molière*, les *Boileau*, les *Quinault*, les *La Fontaine*, & vos bons écrivains en prose ont sans doute beaucoup contribué à répandre ailleurs votre langue & votre gloire: c'est un grand avantage, mais il ne vous donne pas le droit de croire l'emporter en tout sur les Grecs & sur les Latins.

Ayez d'abord la bonté de considérer que vous n'avez aucun art, aucune science dont vous ne deviez la connaissance aux Grecs. Les noms mêmes de ces sciences & de ces arts l'atestent assez: la logique, la dialectique, la géométrie, la métaphysique, la poësie, la géographie, la théologie même, si c'est

une ſcience, tout vous annonce la ſource où vous avez puiſé.

Il n'y a point de femme qui ne parle grec ſans s'en douter; car ſi elle dit qu'elle a vu une tragédie, une comédie, qu'on lui a récité une ode; qu'un de ſes parens eſt tombé en apoplexie, ou en paraliſie; qu'il a une eſquinancie, un antrax; qu'un chirurgien l'a ſaignée à la veine céphalique; qu'elle a été à l'égliſe, qu'un diacre a chanté les litanies; ſi elle parle d'évêques, de prêtres, d'archidiacre, de pape, de liturgie, d'antienne, d'euchariſtie, de batême, de myſtères, de décalogue, d'évangile, d'hiérarchie, &c. il eſt bien certain qu'elle n'a pas prononcé un ſeul mot qui ne ſoit grec.

Il eſt vrai qu'on peut tirer preſque toutes ces expreſſions d'une langue étrangère, & en faire un ſi heureux uſage, que les diſciples ſurpaſſent enfin les maîtres. Mais lorſqu'avec le tems vous avez compoſé votre langue des débris du grec & du latin, mêlés avec vos anciens mots welches & tudeſques, parvintes-vous alors à faire un langage aſſez abondant, aſſez expreſſif, aſſez harmonieux? Votre ſtérilité n'eſt-elle pas ateſtée par ces mots ſecs & barbares, que vous employez à tout? *Bout du pied, bout du doigt, bout d'oreille, bout du nez, bout de fil, bout du pont &c.* tandis que les Grecs expriment toutes ces diférentes choſes par des termes énergiques & pleins d'harmonie. On vous a déja reproché de dire *un bras de rivière, un bras de mer, un cu d'arti-*

d'artichaud, un cu de lampe, un cu de sac. A peine vous permettez-vous de parler d'un vrai cu devant des matrones respectables, & cependant vous n'employez point d'autre expression pour signifier des choses auxquelles un cu n'a nul raport. *Jérôme Carré* vous a proposé le mot d'*impasse* pour vos rues sans issue, ce mot est noble & significatif; cependant, à votre honte, votre almanac royal imprime toujours que l'un de vous demeure dans le cu de sac de Menard, & l'autre dans le cu des blancs manteaux. Fi! n'avez-vous pas de honte? Les Romains apellaient ces chemins sans issue *angiportus*; ils n'imaginaient point qu'un cu pût ressembler à une rue.

Que dirai-je du mot *trou*, que vous apliquez encor à tant & de si nobles usages?

Ne trouvez-vous pas que les noms de vos portes, de vos rues, de vos temples feraient un bel éfet dans un poëme épique? on aime à voir *Hector* courir du temple de Pallas à la porte de Scée. L'oreille est aussi flatée que l'imagination amusée, quand les Grecs avancent de Ténédos aux rivages de Troye sur les rives du Simoïs & du Scamandre; mais en vérité, pourait-on peindre vos héros partant de l'église de St. Pierre aux bœufs, ou de St. Jaques du haut pas, avançant fiérement par la rue du pet au diable, & par la rue trousse-vache, s'embarquant sur la galiote de St. Cloud, & allant combatre dans la place de long-jumeau?

Vos curieux conservent des mémoires in-

nombrables depuis la mort de *Henri II* jusqu'à celle de *Henri IV*. Ce sont des monumens de grossiéreté enfantés par la rage d'écrire ; c'est un amas de satyres sur des événemens afreux transmis à la postérité dans le langage des halles : vous n'eutes alors qu'un bon historien, & il fut obligé d'écrire en latin.

Enfin, vous avez nettoyé votre langue de cette rouille barbare, & de cette crasse bourgeoise ; vous avez fait quelques bons livres ; mais avez-vous alors surpassé *Ciceron* & *Démosthène* ? Avez-vous mieux écrit que *Tite-Live*, *Tacite*, *Thucidide*, & *Xénophon* ? quel auteur au-dessus du médiocre a écrit jusqu'ici vos annales ?

Sied-il bien à *Daniel* de dire dès la première page de son histoire, „ ce ne fut que sous le „ *grand Clovis*, que les Français se rendirent „ maîtres pour toujours de ces *grandes* pro„ vinces ? " Certainement le *grand Clovis* ne s'en rendit pas maître *pour toujours*, puisque ses successeurs perdirent tout le pays qui s'étend de Cologne à la Franche-Comté. Ce *Daniel* vous dit d'après le romancier *Grégoire de Tours*, que les soldats de *Clovis*, après la bataille de Tolbiac, *s'écrièrent comme de concert :* „ Nous renonçons aux dieux mortels ; „ nous ne voulons plus adorer que l'immor„ tel ; nous ne reconnaissons plus d'autre Dieu „ que celui que le saint évêque *Rémi* nous „ prêche.

En vérité il n'est pas possible que toute une

armée de Francs ait prononcé *de concert* cette phrase, & ces antithèses de mortel & d'immortel. Votre *Daniel* ressemble à votre *la Motte*, qui dans une abréviation d'*Homère* fait dire une pointe à toute l'armée grecque; & lui fait prononcer ce vers, quand *Achille* se réconcilie avec Agamemnon, *que ne vaincra-t-il point? il s'est vaincu lui-même.*

Comment l'armée des Francs pouvait-elle renoncer à des dieux mortels? adorait-elle des hommes? le *Thaut*, l'*Irminsul*, l'*Odin*, la *Fridda*, que ces barbares révéraient, n'étaient-ils pas des immortels à leurs yeux? *Daniel* ne devait pas ignorer que tous les peuples du nord adoraient un Dieu suprême qui présidait à toutes ces divinités secondaires; il n'avait qu'à consulter l'ancien livre de l'*Edda* cité par le savant *Huet* évêque d'Avranche; il n'avait qu'à lire ce que *Huet* dit expressément dans son traité des mœurs des Germains: *Regnator omnium Deus*: ce Dieu s'apellait *God* ou *Goth*, *Goth le bon*, & on ne peut assez admirer que des barbares eussent donné à la Divinité un titre si digne d'elle. *Daniel* ne devait donc pas mettre une pareille sotise dans la bouche de toute une armée, sotise convenable tout au plus au pédagogue chrétien. Mais en quelle langue, s'il vous plait, prêchait *Rémi* à ces Bructères & à ces Sicambres? il parlait ou latin ou welche, & les Sicambres parlaient l'ancien tudesque. *Rémi* aparemment renouvella le miracle de la Pentecôte: *Et unusquisque intendebat linguam suam*.

Si vous examinez de près *Mézerai*, que de fables, que de confusion, & quel stile! Méritez des *Tite-Lives*, & vous en aurez.

Je veux croire que chez vous l'éloquence du bareau & de la chaire a été portée aussi loin qu'elle peut l'être. Les divisions de vos sermons en trois points, quand il n'y a rien à diviser, un *ave* à la vierge *Marie* qui précède ces divisions, un long discours welche sur un texte latin qu'on acommode comme on peut à ce discours, & enfin des lieux communs mille fois répétés, sont des chef-d'œuvres sans doute; les plaidoyers de vos avocats sur les coutumes du Hurepoix ou du Gatinois passeront à la dernière postérité; mais je doute qu'ils fassent oublier l'éloquence grecque & romaine.

Je suis bien loin de nier que *Pascal*, *Bossuet*, *Fénélon*, ayent été très éloquens. C'est lorsque ces génies parurent que vous cessâtes d'être Welches, & que vous fûtes Français. Mais ne comparez pas les *lettres provinciales* aux *philippiques*. Considérez d'abord que l'importance du sujet est quelque chose. Les noms de *Philippe* & de *Marc-Antoine* sont un peu au-dessus des noms du père *Annat*, d'*Escobar*, & de *Tambourini*. Les intérêts de la Grèce & les guerres civiles de Rome sont des objets plus considérables que la grace suffisante qui ne sufit pas, la grace coopérante qui n'opère point, & la grace éficace qui est sans éficacité.

Le grand atrait des lettres provinciales pé-

rit avec les jésuites; mais les oraisons de *Démosthène* & de *Ciceron* instruisent encor l'Europe, quand les objets de ces harangues ne subsistent plus, quand les Grecs ne sont que des esclaves, & que les Romains ne sont plus que tonsurés.

Je sais encor une fois que les oraisons funèbres de *Bossuet* sont belles, qu'il y a même du sublime. Mais entre nous qu'est-ce qu'une oraison funèbre? un discours d'apareil, une déclamation, un lieu commun, & souvent une ateinte à la vérité. Faudra-t-il mettre ces harangues poëtiques à côté des discours solides de *Ciceron* & de *Démosthène*?

Votre *Fénélon*, admirateur des anciens & nouri de leurs ouvrages, alluma sa bougie à leurs flammes immortelles: vous n'oserez pas prétendre que sa *Calypso*, abandonnée par *Télémaque*, aproche de la *Didon* de *Virgile*: la froide & inutile passion de ce *Télémaque*, que *Mentor* jette d'un coup de poing dans la mer pour le guérir de son amour, ne semble pas une invention des plus sublimes. Et oserez-vous dire que la prose de cet ouvrage soit comparable à la poësie d'*Homère* & de *Virgile*? O mes Welches! qu'est-ce qu'un poëme en prose, sinon un aveu de son impuissance? Ignorez-vous qu'il est plus aisé de faire dix tomes de prose passable que dix bons vers dans votre langue, dans cette langue embarassée d'articles, dépourvue d'inversions, pauvre en termes poëtiques, stérile en tours hardis, asservie à l'éternelle monotonie de la rime, &

manquant pourtant de rimes dans les ſujets nobles?

Souvenez-vous enfin que lorſque *Louis XIV*, qu'on s'obſtinait à reconnaître dans *Idomenée*, ne fut plus au monde, quand on eut oublié *Louvois* dont on reconnaiſſait le caractère dans celui de *Protéſilas*, lors qu'on n'envia plus la marquiſe *Scaron de Maintenon* qu'on avait comparée à la vieille *Aſtarbé*, alors le *Télémaque* perdit beaucoup de ſon prix. Mais le *Tu Marcellus eris* de l'Enéide ſera toujours dans la mémoire des hommes; on citera toujours avec atendriſſement ces vers & tous ceux qui les précèdent:

Ter ſeſe attollens cubitoque innixa levavit,
Ter revoluta toro eſt, oculiſque errantibus alto
Quæſivit cælo lucem, ingemuitque reperta.

On a cité dans une tradition en proſe de *Virgile*, (car il vous eſt impoſſible de le traduire en vers, & vous n'avez pas même encor réuſſi à rendre en proſe le ſens de l'auteur latin) on a cité, dis-je, une imitation de cet admirable diſcours de *Didon*.

Exoriare aliquis noſtris ex oſſibus ultor
Qui face Dardanios ferroque ſequare colonos...
Littora littoribus contraria, fluctibus undas
Imprecor arma armis quæ pugnet ipſi nepotes.

Voici la prétendue imitation de *Virgile*,

qu'on donne pour une copie fidèle de ce grand tableau.

[Puiſſe après mon trépas s'élever de ma cendre
Un feu qui ſur la terre aille au loin ſe répandre!
Excités par mes vœux, puiſſent mes ſucceſſeurs
Jurer dès le berceau qu'ils ſeront mes vengeurs,
Et du nom des Troyens ennemis implacables,
Ataquer en tous lieux ces rivaux redoutables.
Que l'univers en proie à ces deux nations
Soit le théâtre afreux de leurs diſſenſions;
Que tout ſerve à nourir cette haine invincible;
Qu'elle croiſſe toujours juſqu'au moment terrible
Que l'un ou l'autre cède aux armes du vainqueur,
Que ſes derniers éforts ſignalent ſa fureur!

Voyez, je vous prie, combien cette copie prétendue eſt faible, vicieuſe, forcée, languiſſante.

Puiſſe après mon trépas s'élever de ma cendre
Un feu qui ſur la terre aille au loin ſe répandre!

Que veut dire ce feu qui ira ſe répandre au loin ſur la terre? Retrouve-t-on dans ces vers hériſſés de chevilles, le moindre mot qui rapelle les idées de douleur, de terreur, de vengeance qui reſpirent dans ce vers frapant:

Exoriare aliquis noſtris ex oſſibus ultor.

Il s'agit d'un vengeur ; & le plat imitateur nous parle d'un feu *qui ira au loin s'épandre.* Que ces rimes en épithètes, *implacables*, *redoutables*, *invincibles*, *terribles*, énervent la peinture de *Virgile !* Que toute épithète qui n'ajoute rien au sens est puérile !

Je ne sais pas de qui sont ces vers ; mais je sais que quand on opose ainsi les rimailleries d'un poëte welche aux plus beaux morceaux de l'antiquité, on ne lui rend pas un bon ofice.

O Français ! je me fais un plaisir d'admirer avec vous vos grands poëtes ; ce sont eux principalement qui ont porté votre langue jusques sous le cercle polaire, & qui ont forcé des Italiens & des Espagnols même à l'aprendre. Je commence par votre naïf & aimable *la Fontaine :* la plûpart de ses fables sont prises chez *Esope* le Phrygien, & chez *Phèdre* le Romain. Il y en a environ cinquante qui sont des chef-d'œuvres pour le naturel, pour les graces, & pour la diction. Ce genre même est inconnu aux autres nations modernes. J'aurais souhaité, je l'avoue, que dans le reste de ses fables cet homme unique eût été moins négligé, qu'il eût parlé plus purement cette langue qu'il a rendue si familière aux peuples voisins, que son stile eût été plus châtié, plus précis ; qu'en surpassant de bien loin *Phèdre* en délicatesse, il l'eût égalé dans la pureté de l'élocution. Je suis fâché de le voir débuter par une petite dédicace à un prince, dans laquelle il lui dit :

Et si de l'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Voilà un plaisant honneur, d'*entreprendre d'agréer*; & qu'est-ce que le *prix d'agréer?* Phèdre ne parle point ainsi. Phèdre ne fait point dire à la fourmi,

Ni mon grenier, ni mon armoire,
Ne se remplit à babiller..

Le renard chez Phèdre dit,

Ils sont trop verds;

Et il n'ajoute point,

Ils sont bons pour des gougeats.

Je suis afligé quand je vois,

La cigale ayant chanté,
Tout l'été,

à qui la fourmi dit,

Vous chantiez! j'en suis bien aise,
Hé bien dansez maintenant.

Le loup peut dire au chien d'atache qu'il ne voudrait pas de ses bons repas au prix de sa liberté; mais ce loup me fait de la peine quand il ajoute;

Je ne voudrais pas même à ce prix un trésor ;
Cela dit, maître loup s'enfuit & court encor.

Un loup n'a jamais désiré l'or & l'argent.

L'homme qui soufle dans ses doigts parce qu'il a froid, & sur sa soupe parce qu'elle est trop chaude, a très grande raison : il ne mérite point du tout qu'on dise de lui :

Arière ceux dont la bouche
Soufle le chaud & le froid.

C'est abuser d'un proverbe trivial qui n'est pas ici apliqué avec justesse ; mais ces petites taches n'empècheront pas que les fables de *la Fontaine* ne soient un ouvrage immortel.

Ses contes sont sans doute les meilleurs que nous ayons ; ce mérite, si c'en est un, est inconnu à l'antiquité grecque & romaine. *La Fontaine* en ce genre a surpassé *Rabelais*, & souvent égalé la naïveté & la précision qui se rencontrent dans trois ou quatre ouvrages de *Marot* ; vous trouvez dans ses meilleurs contes cette aménité, ce naturel de *Passerat*, qui vivait sous *Henri III*, & qui nous a laissé la métamorphose du coucou ; ouvrage trop peu connu qui ne sent en rien la grossiéreté du tems, & qu'on croirait fait par *la Fontaine* même. Voici comme *Passerat* finit le conte de ce malheureux jaloux, qui étant changé en coucou,

S'envole au bois, au bois ſe tient caché,
Honteux d'avoir ſa femme tant cherché;
Et néanmoins quand le printems renflamme
Nos cœurs d'amour, il cherche encor ſa femme,
Parle aux paſſans, & ne peut dire qu'*ou*;
Rien que ce mot ne retint le coucou
D'humain parler: mais par œuvres il montre
Qu'onc en oubli ne mit ſa malencontre,
Se ſouvenant qu'on vint pondre chez lui,
Venge ce tort, & pond au nid d'autrui,
Voila comment ſa douleur il allège.
Heureux ceux-là qui ont ce privilège!

Voila le ſtile ſur lequel *la Fontaine* ſe forma; car tous vos poëtes du ſiécle de *Louis XIV* ont commencé par imiter leurs prédéceſſeurs. *Corneille* imita d'abord le ſtile de *Mairet* & de *Rotrou*; *Boileau* celui de *Régnier*.

Le grand défaut peut-être des contes de *la Fontaine* eſt qu'ils roulent preſque tous ſur le même ſujet. C'eſt toujours une fille ou une femme dont on vient à bout. Le ſtile n'en eſt pas toujours corect & élégant. Les négligences, les longueurs, les façons de parler proverbiales & communes le défigurent. Il paraît au-deſſous de l'*Arioſte* dans les contes qu'il a empruntés de lui. Non-ſeulement l'*Arioſte* a le mérite de l'invention; mais il a jetté ces petites avantures dans un long poë-

me, où elles sont racontées à propos. Le stile en est toujours pur ; aucune longueur, aucune faute contre la langue, point d'ornemens étrangers. Enfin il est peintre, & très grand peintre ; c'est là le premier mérite de la poësie, & c'est ce que *la Fontaine* a négligé. Voyez dans le *Joconde* de l'*Arioste* ce jeune Grec qui vient trouver la *Fiametta* dans son lit, tandis qu'elle est couchée entre le roi *Astolphe* & *Joconde*.

Viene all'uscio, e lo spinge, e quel li cede ;
Entra pian piano, và a tenton col piede.
Fa lunghi i passi, e sempre in quel di dietro
Tutto si ferma, e l'altro par che mova,
A guisa, che di dar tema nel vetro ;
Non che'l terreno abbia a calcar, ma l'uova ;
Et tien la mano innanzi simil metro,
Va brancolando in fin che'l letto trova ;
Et di la dove gli altri avean le piante,
Tacito si caccio col capo inante.

Il est étrange que votre *Boileau*, dans son jugement sur le *Joconde* de l'*Arioste* & sur celui de *la Fontaine*, reproche à l'auteur italien certaines familiarités ; il ne songe pas que c'est un hôtelier qui parle ; chacun doit garder son caractere. L'*Arioste*, en observant ce costume, ne laisse échaper aucun mot qui ne soit du toscan le plus pur ; mérite prodigieux dans un

ouvrage de ſi longue haleine, écrit tout entier en ſtances dont les rimes ſont redoublées.

C'eſt trop vous parler peut-être de ce petit genre, qui, tout petit qu'il eſt, contribue pourtant à la gloire des lettres; *in tenui labor, at tenuis non gloria.*

Je m'étendrais ſur le mérite ſupérieur de votre théâtre, auquel il ne manque que d'être aſſez tragique, ſi ce ſujet n'avait pas été traité tant de fois.

J'imagine qu'*Euripide* ſerait honteux de ſa gloire, qu'il irait ſe cacher s'il voyait la *Phèdre* & l'*Iphigénie* de *Racine*. Les tragédies de *Racine*, & pluſieurs ſcènes de *Corneille*, ſont ce que vous avez de plus beau dans votre langue. Plus d'une ſcène de *Quinault* eſt admirable dans un genre que l'antiquité ne connut pas plus que celui des contes de *la Fontaine*. Votre *Molière* l'emporte ſur *Térence* & ſur *Plaute*. Je vous acorderai encor que l'art poëtique de *Boileau* eſt plus poëtique que celui d'*Horace*, qu'il donna l'exemple avec le précepte, & que c'eſt une copie ſupérieure à ſon original. Voila votre gloire, ne la perdez pas.

C'eſt dans ces ſeuls genres que vous êtes ſupérieurs. Vous avez des rivaux ou des maîtres dans tous les autres. Vous avez même été ſi pénétrés du charme des vers, qu'aujourd'hui vos écrits ſur la phyſique & ſur la métaphyſique reſpirent malheureuſement la

poësie, & que ne pouvant plus faire de vers comme on en faisait dans le siécle de *Louis XIV*, vous avez trouvé seulement le secret de gâter la prose.

Vous êtes menacés d'un autre fléau. J'aprends qu'il s'élève parmi vous une secte de gens durs, qui se disent solides, d'esprits sombres qui prétendent au jugement parce qu'ils sont dépourvus d'imagination, d'hommes lettrés ennemis des lettres; qui veulent proscrire la belle antiquité & la fable. Gardez-vous bien de les croire, ô Français! Vous redeviendriez Welches.

L'imagination fille du ciel bâtit autrefois en Grèce un temple de marbre transparent; elle peignit de sa main, sur les murs du temple, la nature entière en tableaux allégoriques. On y vit *Jupiter*, le maître des dieux & des hommes, faire éclore de son cerveau la déesse de la sagesse. Celle de la beauté est aussi sa fille; mais ce n'est pas de son cerveau qu'elle a dû naître. Cette beauté est la mère de l'amour. Pour que cette beauté enchante les cœurs, il faut (vous le savez) qu'elle ne soit jamais sans les trois graces: & quelles sont ces trois compagnes nécessaires de la beauté? c'est *Aglaé* par qui tout brille, *Euphrosine* qui répand la douce joie dans les cœurs, *Thalie* qui jette des fleurs sur les pas de la déesse; voila ce que leurs trois noms signifient. Les muses enseignent tous les beaux arts; elles sont filles de *Mémoire*, & leur naissance vous

aprend, que ſans la mémoire l'homme ne peut rien inventer, ne peut combiner deux idées.

Voila donc ce que des barbares veulent détruire; & que ſubſtitueront-ils à ces emblêmes divins? les plaidoyers de *le Maître de Saci*, les enluminures & les chamillardes? la harangue de maître *Etienne le Dain*, prononcée du côté du grefe?

O Welches, ſi *Janus* au double front, repréſentant l'année qui finit & qui commence, a chez vous encor le nom groſſier & inintelligible de *Janvier*; ſi votre *Avril*, qui ne ſignifie rien, eſt chez les anciens le mois conſacré à cette *Aphrodiſe*, à cette *Vénus*, au principe qui rajeunit la nature; ſi les noms iroquois de *Vendredi* & de *Mercredi* rapellent encor l'idée de *Vénus* & de *Mercure*: ſi tout le ciel dans ſes conſtellations eſt encor plein des fables de la Grèce; reſpectez vos maîtres, vous dis-je, à moins que vous ne vouliez reſſembler à ce ſavant welche qui prétendait que les douze patriarches fils de *Jacob* avaient inventé les douze ſignes du Zodiaque; que le Belier était celui d'*Iſaac*; les Gemeaux, *Jacob* & *Eſaü*, la Vierge, *Rebecca*; le Verſeau, la cruche de *Rebecca*; & qu'on avait falſifié les autres ſignes.

Croyez, mes frères, que vous ne ferez pas mal de vous en tenir aux belles inventions profanes de vos prédéceſſeurs.

SUPLÉMENT DU DISCOURS AUX WELCHES.

J'Ai toujours été fort ataché à la famille des *Vadé*, & furtout à mademoifelle *Catherine Vadé*, chez qui je me trouvais avec quelques amis le jour que feu *Antoine Vadé* nous lut fon difcours aux Welches. " Vous avez bien " de l'humeur, mon coufin, lui dit *Catherine*. Il eft vrai que je fuis en colère, ré- " pondit *Antoine* ; je trouverai toujours un " *cu de fac* horriblement welche, & je ne " m'apaiferai que quand on aura fubftitué " quelque mot français honnête à cette expref- " fion groffière. Et comment voulez-vous " qu'une nation puiffe fubfifter avec honneur, " quand on imprime, *je croyois, j'octroyois*, " & qu'on prononce *je croyais, j'octroyais* ? " Comment un étranger poura-t-il deviner " que le prémier *o* fe prononce comme un *o*, " & le fecond comme un *a* ? Pourquoi ne " pas écrire comme on parle ? Cette con- " tradiction ne fe trouve ni dans l'efpagnol, " ni dans l'italien, ni dans l'allemand ; c'eft " ce qui m'a le plus choqué ; car il m'im- " porte peu que ce foit un Allemand ou un " Chinois qui ait inventé la poudre, & que " je doive des remerciemens à *Goya* de Melphi

ou

„ ou à *Roger Bacon* pour les lunettes que je
„ porte ſur le nez ; mais un *cu de ſac*, &
„ tous ces termes populaires qui défigurent
„ une langue, me donnent un mortel cha-
„ grin ".

Catherine Vadé, voyant qu'il s'échaufait, lui promit que le gouvernement mettrait ordre à ces abus, & qu'il ne ſe paſſerait pas trois cents ans avant qu'ils fuſſent réformés. Cela conſola le bon *Antoine*. Il était comme l'abbé de *St. Pierre*, qui ſe croyait payé de toutes ſes peines, quand on lui laiſſait entrevoir qu'un de ſes projets pourait être exécuté dans ſept ou huit ſiécles. *Jérôme Carré*, le voyant apaiſé, lui dit ; " mon cher *Antoine*, ne vous
„ plaignez plus que les belles inventions ne
„ viennent pas de vos compatriotes ; nous
„ avons un excellent citoyen qui a promis de
„ deſſaler l'eau de la mer ; & quand il n'y
„ parviendrait pas, il ſerait toujours beau de
„ le tenter. Un autre a inventé un caroſſe
„ ſuſpendu par l'impériale, ce qui ſera auſſi
„ commode qu'agréable. Un grand natura-
„ liſte eſt venu à bout au commencement du
„ ſiécle, de faire une paire de gants avec de
„ la toile d'araignée. Ce n'eſt qu'avec le tems
„ que les arts ſe perfectionnent ". Le viſage d'*Antoine* à ce diſcours parut reſplendir d'une joie douce & ſereine, car il aimait tendrement ſa patrie ; & s'il s'était un peu fâché contre des auteurs trop préoccupés, qui apelaient leur nation *la premiere nation de l'univers*, c'était par la crainte que les autres na-

tions ne fussent choquées de cette petite rodomontade.

Ce fut alors que toute la compagnie traita cette grande question, « lequel vaut le mieux, » de l'esprit inventif, ou de l'esprit aimable? » Monsieur *Laffichard*, dont le nom est si connu dans la république des lettres, ami de tout tems, comme moi, de la famille *Vadé*, soutint que le génie de l'invention est le premier de tous, & que celui qui a trouvé le secret de faire des épingles est infiniment au-dessus de tous ceux qui ont fait parmi nous de jolies chansons, & même des opéra. Mademoiselle *Vadé* au contraire prétendit que celle qui atachait une épingle avec grace l'emportait infiniment sur l'inventeur. Ces opinions furent débatues avec toute la sagacité & toute la profondeur qu'elles méritaient: & je suis bien fâché de n'avoir retenu qu'une faible partie des raisons de *Catherine*. « Celui qui sait plaire, disait-elle, est au-dessus » d'*Archimède*. Imaginez une ville d'inventeurs; l'un fera une machine pneumatique, » l'autre cherchera les propriétés d'une courbe; celui-ci fera un chariot à roues & à » voiles, celui-là inventera le vertugadin pour » les dames; ils ne converseront avec personne, ils ne s'entendront pas même entre eux: » la ville des inventeurs sera la plus triste du » monde entier. Auprès de cette ville d'ateliers placez-en une, où l'on ne cherche » que le plaisir, qu'arivera-t-il à la longue?

„ tous les habitans de la première se réfugieront dans la seconde ".

Catherine apuya cette suposition de raisonnemens si fins & de tours si délicats, que toute la compagnie fut de son avis. Ce succès l'enhardit, & voyant qu'*Antoine* était de bonne humeur, elle tourna la conversation sur des choses plus sérieuses. " Vous vous „ désolez, dit-elle, mon pauvre *Antoine*, de „ ce qu'on apelle une partie de la Champa- „ gne où vous êtes né *pouilleuse* ". Ah! le mot est ignoble & odieux, dit *Antoine*. „ Vous avez raison, mon cousin; mais quel „ est le pays qui n'ait pas des terrains rebel- „ les & incultivables? Vous vous plaignez „ des landes de Bordeaux; mais sachez qu'on „ va les défricher, & qu'une compagnie s'y „ est déja ruinée. Vous vous afligez que dans „ certaines provinces vos compatriotes por- „ tent des sabots; ils auront des souliers avant „ qu'il soit peu; ils ne payeront pas même „ le trop bu, & ils auront soif impunément; „ c'est à quoi l'on travaille dès à présent avec „ une aplication merveilleuse". Est-il possible? dit *Antoine* avec transport. " Il n'y a „ rien de plus vrai, dit *Catherine*; prenez „ donc courage, & que votre esprit ne soit „ plus abatu, parce que les Cimbres sont ve- „ nus autrefois à Dijon, les Visigoths à Tou- „ louse, & les Normands à Rouen, comme „ les Maures sont venus en Espagne. Tous „ les peuples ont éprouvé des révolutions; „ mais la nation, avec laquelle on aime le

„ mieux vivre, eſt celle qui mérite la préfé-
„ rence ”.

Je pris la liberté de parler à mon tour dans cette ſavante aſſemblée. Je voulus prouver que chaque peuple ſur la terre avait été conquérant ou conquis, ou abſurde, ou induſtrieux, ou ignorant, ſelon qu'il avait ſuivi plus ou moins certains principes que j'expliquai fort au long; & je m'aperçus même en les aprofondiſſant que j'ennuyais beaucoup la compagnie. Heureuſement je fus interrompu par *Jérôme Carré*; “ j'avais, dit-il,
„ il y a quelques années, une couſine fort
„ jolie, qui voulait m'épouſer : on me de-
„ manda ſept mille & deux cent livres que
„ je devais envoyer par-delà les monts, pour
„ impétrer la liberté d'aimer loyalement ma
„ couſine: je manquai cette grande afaire
„ faute de cinq cents écus. Mon frère qui
„ n'avait rien, ayant obtenu un petit béné-
„ fice, s'eſt ruiné en empruntant d'un Juif
„ de quoi payer auſſi par-delà les monts la
„ première année de ſon revenu. Ces abus,
„ mon cher, ſont inſuportables; il ne s'agit
„ point ici de philoſophie & de théologie;
„ il eſt queſtion d'argent comptant, & je
„ n'entends pas raillerie là-deſſus ”.

Monſieur *Laffichard*, à ce propos, rêva profondément ſelon ſa coutume, & ſe laiſſant aller enſuite à ſon entouſiaſme; “ eh bien,
„ dit-il, nous cherchons quelle eſt la première
„ nation de l'univers, c'eſt celle-là, ſans
„ doute, qui a forcé longtems toutes les au-

„ tres à lui aporter leur argent, & qui n'en „ donne à perſonne ".

Alors on calcula combien de tems cet abus durerait, & l'on trouva par l'évaluation des probabilités, que les ridicules qui ne coûtent rien augmenteraient toujours, & que les ridicules pour leſquels il faut payer diminueraient bien vîte. On établit enfin qu'il y a entre les nations, comme entre les particuliers, une compenſation de grandeur & de faibleſſe, de ſcience & d'ignorance, de bons & de mauvais uſages, d'induſtrie & de nonchalance, d'eſprit & d'abſurdité, qui les rend toutes à la longue à-peu-près égales.

Le réſultat de cette ſavante converſation fut, qu'on devait donner le nom de *Francs* aux pillards, le nom de *Welches* aux pillés & aux ſots, & celui de *Français* à tous les gens aimables.





LETTRE DE MR. CUBSTORF

PASTEUR DE HELMSTAD,

A MONSIEUR KIRKERF

PASTEUR DE LAUVTORP.

Du 10 *Octobre* 1760.

JE gémis comme vous, mon cher confrère, des funestes progrès de la philosophie. Les magistrats, les princes pensent, nous sommes perdus. L'Angleterre surtout a corompu l'Europe par ses malheureuses découvertes sur la lumière, sur la gravitation, sur l'aberration des étoiles fixes. Les hommes parviennent insensiblement à cet excès de témérité, de ne rien croire que ce qui est raisonnable; & ils répondent à plusieurs de nos inventions:

Quodcunque ostendis mihi sic incredulus odi.

J'ai réfléchi dans l'amertume de mon cœur sur cette haine funeste que tant de personnes de tout rang, de tout âge & de tout sexe, déployent si hautement contre nos semblables; peut-être nos divisions en sont-elles la source; peut-être aussi devons-nous l'attribuer

au peu de circonſpection de certaines perſonnes qui ont révolté les eſprits au-lieu de les gagner. Nous avons inſulté les ſages, comme les luthériens outragent les calviniſtes, comme les calviniſtes diſent des injures aux anglicans, les anglicans aux puritains, ceux-ci aux primitifs nommés *quakres*, tous à l'égliſe romaine, & l'égliſe romaine à tous.

Si nous avions été plus modérés, je ſuis perſuadé qu'on ne ſe ſerait pas tant révolté contre nous. Pardonnons, mon cher confrère, à ceux qui ataquent injuſtement les fondemens d'un édifice que nous démoliſſons nous-mêmes, & dont nous prenons toutes les pierres pour nous les jetter à la tête.

Je penſe que le ſeul moyen de ramener nos ennemis ſerait de ne leur montrer que de la charité & de la modeſtie; mais nous commençons par prodiguer les noms de *petits eſprits*, de *libertins*, de *cœurs corompus*; nous forçons leur amour-propre à ſe mettre contre nous ſous les armes. Ne ſerait-il pas plus ſage & plus utile d'employer la douceur qui vient à bout de tout?

D'un côté, nous leur diſons que nos opinions ſont ſi claires, qu'il faut être en démence pour les nier; de l'autre, nous leur crions qu'elles ſont ſi obſcures, *qu'il ne faut pas faire uſage de ſa raiſon avec elles*. Comment veut-on qu'ils ne ſoient pas embaraſſés par ces deux expoſitions contradictoires?

Chacune de nos ſectes prétend le titre d'*univerſelle*; mais qu'avons-nous à répondre

quand nos adversaires prennent une mappe-monde, & couvrent avec le doigt le petit coin de la terre où notre secte est confinée ?

Montrons-leur qu'elle mériterait d'être universelle, si nous étions sages : ne les révoltons point en leur disant, qu'il n'y a de probité que chez nous : voila ce qui a le plus soulevé les savans ; ils ne conviendront jamais que *Confucius*, *Pythagore*, *Zaleucus*, *Socrate*, *Platon*, *Caton*, *Scipion*, *Ciceron*, *Trajan*, les *Antonins*, *Epictète*, & tant d'autres, n'eussent pas de vertu ; ils nous reprocheront de calomnier, par cette assertion odieuse, les hommes de tous les tems & de tous les lieux. Hélas ! l'anabatiste, les mains teintes de sang, aurait-il été bien reçu à dire, pendant le siége de Munster, qu'il n'y avait de probité que chez lui ? le calviniste aurait-il pu le dire en assassinant le duc de *Guise* ? le papiste en sonnant les matines de la St. Barthelemi ? *Poltrot*, *Clément*, *Châtel*, *Ravaillac*, le jésuite *le Tellier* étaient très dévots ; mais en bonne foi n'aimeriez-vous pas mieux la probité de *la Motte le Vayer*, de *Gassendi*, de *Locke*, de *Bayle*, de *Descartes*, de *Midleton*, & de cent autres grands-hommes que je vous nommerais ? Non, mon frère, ne nous servons jamais de ces malheureux argumens qu'on retorque si aisément contre nous-mêmes. Le père *Canaye* disait, *point de raison ;* & moi je dis, *point de dispute*, *point d'insolence.*

On dit qu'autrefois nous nous sommes laissés emporter à l'ambition, à la haine, à l'a-

varice, à la vengeance; que nous avons disputé aux princes leur jurisdiction; que nous avons troublé les états; que nous avons répandu le sang: ne tombons plus dans ces horribles excès; convenons que l'église est dans l'état, & non l'état dans l'église. Obéissons aux princes comme tous les autres sujets. Ce sont nos scandales, encor plus que nos dogmes, qui nous ont fait tant d'ennemis. On ne s'élève contre les loix & contre les fonctions des magistrats dans aucun pays de la terre. Si on s'est élevé contre nous dans tous les tems & dans tous les lieux, à qui en est la faute?

L'humilité, le silence, & la prière doivent être nos seules armes.

Les savans ne croyent pas certaines assertions, (ni nous non plus.) Eh bien, les croiront-ils davantage quand nous les outragerons? Les Chinois, les Japonois, les Siamois, les Indiens, les Tartares, les Turcs, les Persans, les Africains ne croyent pas en nous; irons-nous pour cela les traiter tous les jours de perturbateurs du repos de l'état, de mauvais citoyens, d'ennemis de Dieu & des hommes? Pourquoi ne disons-nous point d'injures à toutes ces nations, & outrageons-nous un Allemand, un Anglais, qui ne pensent pas comme nous? Pourquoi tremblons-nous respectueusement devant un souverain qui nous méprise, & déclamons-nous si fièrement contre un particulier sans crédit, que nous soupçonnons de ne pas nous estimer assez?

Cette rage de vouloir dominer ſur les eſprits doit être bien confondue. Je vois que chaque éfort que nous faiſons pour nous relever ſert à nous abatre. Laiſſons en repos les puiſſans du monde, & les hommes inſtruits, afin qu'ils nous y laiſſent; vivons en paix avec ceux que nous ne ſubjuguerons jamais, & qui peuvent nous décrier. Réprimons ſurtout la hauteur & l'emportement qui conviennent ſi mal, & qui réuſſiſſent ſi peu.

Vous connaiſſez le paſteur *Durnol*; c'eſt un bon homme au fond, mais il eſt fort colérique. Il expliquait un jour le Pentateuque aux enfans, & il en était à l'article de l'âne de Balaam : un jeune garçon ſe mit à rire; monſieur *Durnol* fut indigné; il cria, il menaça, il prouva que les ânes pouvaient parler très bien, ſurtout quand ils voyaient devant eux un ange armé d'une épée : le petit garçon ſe mit à rire davantage: monſieur *Durnol* s'emporta ; il donna un grand coup de pied à l'enfant, qui lui dit en pleurant, ah! je conviens que l'âne de *Balaam* parlait, mais il ne ruait pas.

Cette naïveté a fait ſur moi une grande impreſſion, & j'ai conſeillé depuis à tous mes amis de ceſſer de ruer & de braire.

LETTRE DE Mʀ. CLOCPICRE

A MONSIEUR ERATOU,

Sur la queſtion, *ſi les Juifs ont mangé de la chair humaine, & comment ils l'aprêtaient?*

MOnſieur & cher ami, quoiqu'il y ait beaucoup de livres, croyez-moi, peu de gens liſent; il y en a beaucoup qui ne ſe ſervent que de leurs yeux. J'étais hier en conférence avec monſieur *Paff*, l'illuſtre profeſſeur de Tubingue, ſi connu dans tout l'univers, & monſieur *Crokius Dubius*, l'un des plus ſavans hommes de notre tems. Ils ne ſavaient point que les Juifs euſſent mangé ſouvent de la chair humaine. *Dom Calmet* lui-même, qui a copié tant d'anciens auteurs dans ſes commentaires, n'a jamais parlé de cette coutume des Juifs. Je dis à monſieur *Paff*, & à monſieur *Crokius*, qu'il y avait des paſſages qui prouvaient que les Juifs avaient autrefois beaucoup aimé la chair de cheval & la chair d'homme: *Crokius* me dit qu'il en doutait; & *Paff* m'aſſura cruement que je me trompais.

Je cherchai ſur le champ un Ezéchiel, & je leur montrai au chapitre XXXIX ces paroles.

„ Je vous ferai boire le sang des princes, „ & des animaux gras; vous mangerez de la „ chair grasse jusqu'à satiété; vous vous rem- „ plirez à table de la chair des chevaux & des „ cavaliers ".

Monsieur *Paff* dit que cette invitation n'était faite qu'aux oiseaux; *Crokius Dubius*, après un long examen, crut qu'elle s'adressait aussi aux Juifs, atendu qu'il y est parlé de table; mais il prétendit que c'était une figure. Je les priai humblement de considérer qu'*Ezéchiel* vivait du tems de *Cambyse*, que *Cambyse* avait dans son armée beaucoup de Scythes & de Tartares qui mangeaient des chevaux & des hommes assez communément; que si cette habitude répugne un peu à nos mœurs éféminées, elle était très conforme à la vertu mâle & héroïque de l'illustre peuple juif. Je les fis souvenir que les loix de *Moïse*, parmi les menaces de tous les maux ordinaires dont il éfraye les Juifs transgresseurs, après leur avoir dit qu'ils seront réduits à ne point prêter, mais à emprunter à usure, & qu'ils auront des ulcères aux jambes, ajoutent qu'ils mangeront leurs enfans. Eh bien, leur dis-je, ne voyez-vous pas qu'il était aussi ordinaire aux Juifs de faire cuire leurs enfans, & de les manger, que d'avoir la rogne, puisque le législateur les menace de ces deux punitions.

Plusieurs réflexions, dont j'apuyai mes citations, ébranlèrent messieurs *Paff* & *Crokius*. Les nations les plus polies, leur dis-je, ont

toujours mangé des hommes, & furtout des petits garçons. *Juvenal* vit les Egyptiens manger un homme tout crud. Il dit que les Gafcons faifaient fouvent de ces repas. Les deux voyageurs arabes dont l'abbé *Renaudot* a traduit la relation, difent qu'ils ont vu manger des hommes fur les côtes de la Chine & des Indes.

Homère, parlant des repas des Cyclopes, n'a fait que peindre les mœurs de fon tems. On fait que *Candide* fut fur le point d'être mangé par les Oreillons, parce qu'ils le prirent pour un jéfuite, & que malgré la mauvaife plaifanterie, que les jéfuites ne font bons ni à rôtir ni à bouillir, les Oreillons aiment la chair des jéfuites paffionnément.

Vous fentez bien, meffieurs, leur dis-je, que nous ne devons pas juger des mœurs de l'antiquité par celles de l'univerfité de Tubingue; vous favez que les Juifs immolaient des hommes; or on a toujours mangé des victimes immolées; & à votre avis, quand *Samuel* coupa en petits morceaux le roi *Agag*, qui s'était rendu prifonnier, n'était-ce pas vifiblement pour en faire un ragoût? A quoi bon fans cela couper un roi en morceaux?

Les Juifs ne mangeaient point de ragoûts, dit *Crokius*. Je conviens, répliquai-je, que leurs cuifiniers n'étaient pas fi bons que ceux de France, & je crois qu'il eft impoffible de faire bonne chère fans lard; mais enfin, ils avaient quelques ragoûts. Il eft dit que *Rebecca* prépara des chevreaux à *Ifaac*, de la

LE PHILOSOPHE IGNORANT.

PREMIERE QUESTION.

QUi es-tu? d'où viens-tu? que fais-tu? que deviendras-tu? c'est une question qu'on doit faire à tous les êtres de l'univers, mais à laquelle nul ne nous répond. Je demande aux plantes quelle vertu les fait croître, & comment le même terrain produit des fruits si divers? Ces êtres insensibles & muets, quoiqu'enrichis d'une faculté divine, me laissent à mon ignorance & à mes vaines conjectures.

J'interroge cette foule d'animaux diférens, qui tous ont le mouvement & le communiquent, qui jouissent des mêmes sensations que moi, qui ont une mesure d'idées & de mémoire avec toutes les passions. Ils savent encor moins que moi ce qu'ils sont, pourquoi ils sont, & ce qu'ils deviennent.

Je soupçonne, j'ai même lieu de croire que les planètes, les soleils innombrables qui remplissent l'espace, sont peuplés d'êtres sensibles & pensans; mais une barrière éternelle nous sépare,

ſéparé, & aucun de ces habitans des autres globes ne s'eſt communiqué à nous.

Monſieur le prieur, dans le *Spectacle de la Nature*, a dit à monſieur le chevalier, que les aſtres étaient faits pour la terre; & la terre, ainſi que les animaux, pour l'homme. Mais comme le petit globe de la terre roule avec les autres planètes autour du ſoleil; comme les mouvemens réguliers & proportionnels des aſtres peuvent éternellement ſubſiſter ſans qu'il y ait des hommes, comme il y a ſur notre petite planète infiniment plus d'animaux que de mes ſemblables; j'ai penſé que monſieur le prieur avait un peu trop d'amour-propre en ſe flatant que tout avait été fait pour lui. J'ai vu que l'homme pendant ſa vie eſt dévoré par tous les animaux, s'il eſt ſans défenſe; & que tous le dévorent encor après ſa mort. Ainſi j'ai eu de la peine à concevoir que monſieur le prieur & monſieur le chevalier fuſſent les rois de la nature. Eſclave de tout ce qui m'environne, au-lieu d'être roi, reſſerré dans un point, & entouré de l'immenſité, je commence par me chercher moi-même.

II.

NOTRE FAIBLESSE.

Je ſuis un faible animal; je n'ai en naiſſant ni force, ni connaiſſance, ni inſtinct; je ne peux même me traîner à la mammelle de ma mère, comme font tous les quadrupèdes; je

n'aquiers quelques idées que comme j'aquiers un peu de force quand mes organes commencent à se déveloper. Cette force augmente en moi jusqu'au tems où, ne pouvant plus s'acroître, elle diminue chaque jour. Ce pouvoir de concevoir des idées s'augmente de même jusqu'à son terme, & ensuite s'évanouit insensiblement par degrés.

Quelle est cette mécanique qui acroit de moment en moment les forces de mes membres jusqu'à la borne prescrite? Je l'ignore; & ceux qui ont passé leur vie à chercher cette cause n'en savent pas plus que moi.

Quel est cet autre pouvoir qui fait entrer des images dans mon cerveau, qui les conserve dans ma mémoire? Ceux qui sont payés pour le savoir l'ont inutilement cherché; nous sommes tous dans la même ignorance des premiers principes où nous étions dans notre berceau.

III.

COMMENT PUIS-JE PENSER?

Les livres faits depuis deux mille ans m'ont-ils apris quelque chose? Il nous vient quelquefois des envies de savoir comment nous pensons, quoiqu'il nous prenne rarement l'envie de savoir comment nous digérons, comment nous marchons. J'ai interrogé ma raison, je lui ai demandé ce qu'elle est? Cette question l'a toujours confondue.

J'ai essayé de découvrir par elle, si les mê-

mes ressorts qui me font digérer, qui me font marcher, sont ceux par lesquels j'ai des idées. Je n'ai jamais pu concevoir comment & pourquoi ces idées s'enfuyaient quand la faim faisait languir mon corps; & comment elles renaissaient quand j'avais mangé.

J'ai vu une si grande diférence entre des pensées & la nouriture, sans laquelle je ne penserais point, que j'ai cru qu'il y avait en moi une substance qui raisonnait, & une autre substance qui digérait. Cependant, en cherchant toujours à me prouver que nous sommes deux, j'ai senti grossiérement que je suis un seul; & cette contradiction m'a toujours fait une extrême peine.

J'ai demandé à quelques-uns de mes semblables qui cultivent la terre notre mère commune, avec beaucoup d'industrie, s'ils sentaient qu'ils étaient deux, s'ils avaient découvert par leur philosophie qu'ils possédaient en eux une substance immortelle, & cependant formée de rien, existante sans étendue, agissant sur leurs nerfs sans y toucher, envoyée expressément dans le ventre de leur mère six semaines après leur conception; ils ont cru que je voulais rire, & ont continué à labourer leurs champs sans me répondre.

IV.

M'EST-IL NÉCESSAIRE DE SAVOIR?

Voyant donc qu'un nombre prodigieux

d'hommes n'avait pas seulement la moindre idée des dificultés qui m'inquiètent, & ne se doutait pas de ce qu'on dit dans les écoles de l'être en général, de la matière & de l'esprit &c., voyant même qu'ils se moquaient souvent de ce que je voulais le savoir; j'ai soupçonné qu'il n'était point du tout nécessaire que nous le sussions. J'ai pensé que la nature a donné à chaque être la portion qui lui convient; & j'ai cru que les choses auxquelles nous ne pouvions ateindre ne sont pas notre partage. Mais malgré ce désespoir, je ne laisse pas de désirer d'être instruit, & ma curiosité trompée est toujours insatiable.

V.

ARISTOTE, DESCARTES, ET GASSENDI.

Aristote commence par dire que l'incrédulité est la source de la sagesse; *Descartes* a délayé cette pensée, & tous deux m'ont apris à ne rien croire de ce qu'ils me disent. Ce *Descartes* surtout, après avoir fait semblant de douter, parle d'un ton si afirmatif de ce qu'il n'entend point; il est si sûr de son fait quand il se trompe grossiérement en physique, il a bâti un monde si imaginaire, ses tourbillons & ses trois élémens sont d'un si prodigieux ridicule, que je dois me défier de tout ce qu'il me dit sur l'ame, après qu'il

m'a tant trompé sur les corps. Qu'on fasse son éloge, à la bonne heure, pourvu qu'on ne fasse pas celui de ses romans philosophiques, méprisés aujourd'hui pour jamais dans toute l'Europe.

Il croit, ou il feint de croire que nous naissons avec des pensées métaphysiques. J'aimerais autant dire qu'*Homère* nâquit avec l'*Iliade* dans la tête. Il est bien vrai qu'*Homère* en naissant avait un cerveau tellement construit, qu'ayant ensuite aquis des idées poëtiques, tantôt belles, tantôt incohérentes, tantôt exagérées, il en composa enfin l'*Iliade*. Nous aportons en naissant le germe de tout ce qui se dévelope en nous; mais nous n'avons pas réellement plus d'idées innées, que *Raphaël* & *Michel Ange* n'aportèrent en naissant de pinceaux & de couleurs.

Descartes, pour tâcher d'acorder les parties éparses de ses chimères, supposa que l'homme pense toujours; j'aimerais autant imaginer que les oiseaux ne cessent jamais de voler, ni les chiens de courir, parce que ceux-ci ont la faculté de courir, & ceux-là de voler.

Pour peu que l'on consulte son expérience & celle du genre-humain, on est bien convaincu du contraire. Il n'y a personne d'assez fou pour croire fermement qu'il ait pensé toute sa vie, le jour & la nuit, sans interruption, depuis qu'il était fœtus jusqu'à sa dernière maladie. La ressource de ceux qui ont voulu défendre ce roman, a été de dire qu'on pensait toujours, mais qu'on ne s'en

aperçevait pas. Il vaudrait autant dire qu'on boit, qu'on mange, & qu'on court à cheval sans le savoir. Si vous ne vous apercevez pas que vous avez des idées, comment pouvez-vous afirmer que vous en avez ? *Gassendi* se moqua comme il le devait de ce systême extravagant. Savez-vous ce qui en ariva ? On prit *Gassendi* & *Descartes* pour des athées, parce qu'ils raisonnaient.

VI.

LES BETES.

De ce que les hommes étaient suposés avoir continuellement des idées, des perceptions, des conceptions, il suivait naturellement que les bêtes en avaient toujours aussi ; car il est incontestable qu'un chien de chasse a l'idée de son maitre auquel il obéit, & du gibier qu'il lui raporte. Il est évident qu'il a de la mémoire & qu'il combine quelques idées. Ainsi donc si la pensée de l'homme était aussi l'essence de son ame, la pensée du chien était aussi l'essence de la sienne ; & si l'homme avait toujours des idées, il falait bien que les animaux en eussent toujours. Pour trancher cette dificulté, le fabricateur des tourbillons & de la matière cannelée, osa dire que les bêtes étaient de pures machines, qui cherchaient à manger sans avoir apétit, qui avaient toujours les organes du sentiment pour n'éprouver jamais la moindre sensation, qui criaient

ſans douleur, qui témoignaient leur plaiſir ſans joie, qui poſſédaient un cerveau pour n'y pas recevoir l'idée la plus légère, & qui étaient ainſi une contradiction perpétuelle de la nature.

Ce ſyſtême était auſſi ridicule que l'autre; mais au-lieu d'en faire voir l'extravagance, on le traita d'impie; on prétendit que ce ſyſtême répugnait à l'écriture ſainte, qui dit dans la Geneſe, *que* DIEU *a fait un pacte avec les animaux, & qu'il leur redemandera le ſang des hommes qu'ils auront mordus & mangés;* ce qui ſupoſe manifeſtement dans les bêtes l'intelligence, la connaiſſance du bien & du mal.

VII.

L'EXPÉRIENCE.

Ne mêlons jamais l'écriture ſainte dans nos diſputes philoſophiques; ce ſont des choſes trop hétérogènes, & qui n'ont aucun raport. Il ne s'agit ici que d'examiner ce que nous pouvons ſavoir par nous-mêmes, & cela ſe réduit à bien peu de choſe. Il faut avoir renoncé au ſens commun pour ne pas convenir que nous ne ſavons rien au monde que par l'expérience; & certainement ſi nous ne parvenons que par l'expérience, & par une ſuite de tâtonnemens & de longues réflexions, à nous donner quelques idées faibles & légères du corps, de l'eſpace, du tems, de l'infini, de Dieu même, ce n'eſt pas la peine que l'auteur de la nature mette ces idées dans

la cervelle de tous les fœtus, afin qu'il n'y ait ensuite qu'un très petit nombre d'hommes qui en faſſent uſage.

Nous ſommes tous ſur les objets de notre ſcience, comme les amans ignorans *Daphnis* & *Chloé*, dont *Longus* nous a dépeint les amours & les vaines tentatives. Il leur falut beaucoup de tems pour deviner comment ils pouvaient ſatisfaire leurs déſirs, parce que l'expérience leur manquait. La même choſe ariva à l'empereur *Léopold* & au fils de *Louis XIV*, il falut les inſtruire. S'ils avaient eu des idées innées, il eſt à croire que la nature ne leur eût pas refuſé la principale & la ſeule néceſſaire à la conſervation de l'eſpèce humaine.

VIII.

SUBSTANCE.

Ne pouvant avoir aucune notion que par expérience, il eſt impoſſible que nous puiſſions jamais ſavoir ce que c'eſt que la matière. Nous touchons, nous voyons les propriétés de cette ſubſtance; mais ce mot même *ſubſtance*, *ce qui eſt deſſous*, nous avertit aſſez que ce deſſous nous ſera inconnu à jamais: quelque choſe que nous découvrions de ſes aparences, il reſtera toujours ce deſſous à découvrir. Par la même raiſon nous ne ſaurons jamais par nous-mêmes ce que c'eſt qu'eſprit. C'eſt un mot qui originairement ſignifie *ſoufle*, & dont nous nous ſom-

mes fervis pour tâcher d'exprimer vaguement & groffiérement ce qui nous donne des penfées. Mais quand même, par un prodige qui n'eft pas à fupofer, nous aurions quelque légère idée de la fubftance de cet efprit, nous ne ferions pas plus avancés; nous ne pourions jamais deviner comment cette fubftance reçoit des fentimens & des penfées. Nous favons bien que nous avons un peu d'intelligence, mais comment l'avons-nous? c'eft le fecret de la nature; elle ne l'a dit à nul mortel.

I X.

BORNES ÉTROITES.

Notre intelligence eft très bornée, ainfi que la force de notre corps. Il y a des hommes beaucoup plus robuftes que les autres; il y a auffi des *Hercules* en fait de penfées; mais au fond cette fupériorité eft fort peu de chofe. L'un foulévera dix fois plus de matière que moi, l'autre poura faire de tête & fans papier une divifion de quinze chifres, tandis que je ne pourai en divifer que trois ou quatre avec une extrême peine; c'eft à quoi fe réduira cette force tant vantée; mais elle trouvera bien vîte fa borne; & c'eft pourquoi dans les jeux de combinaifon, nul homme après s'y être formé par toute fon aplication & par un long ufage, ne parvient jamais, quelque éfort qu'il faffe, au-delà du degré qu'il a pu ateindre; il a frapé à la bor-

ne de ſon intelligence. Il faut même abſolument que cela ſoit ainſi, ſans quoi nous irions de degré en degré juſqu'à l'infini.

X.

DÉCOUVERTES IMPOSSIBLES.

Dans ce cercle étroit où nous ſommes renfermés, voyons donc ce que nous ſommes condamnés à ignorer, & ce que nous pouvons un peu connaître. Nous avons déja vu qu'aucun premier reſſort, aucun premier principe ne peut être ſaiſi par nous.

Pourquoi mon bras obéit-il à ma volonté? nous ſommes ſi acoutumés à ce phénomène incompréhenſible, que très peu y font atention; & quand nous voulons rechercher la cauſe d'un éfet ſi commun, nous trouvons qu'il y a réellement l'infini entre notre volonté & l'obéiſſance de notre membre; c'eſt-à-dire qu'il n'y a nulle proportion de l'un à l'autre, nulle raiſon, nulle aparence de cauſe; & nous ſentons que nous y penſerions une éternité, ſans pouvoir imaginer la moindre lueur de vraiſemblance.

XI.

DÉSESPOIR FONDÉ.

Ainſi arêtés dès le premier pas, & nous repliant vainement ſur nous-mêmes, nous

sommes éfrayés de nous chercher toujours, & de ne nous trouver jamais. Nul de nos sens n'est explicable.

Nous savons bien à peu près, avec le secours des triangles, qu'il y a environ trente millions de nos grandes lieues géométriques de la terre au soleil; mais qu'est-ce que le soleil? & pourquoi tourne-t-il sur son axe? & pourquoi en un sens plutôt qu'en un autre? & pourquoi Saturne & nous tournons-nous autour de cet astre plutôt d'occident en orient que d'orient en occident? Non-seulement nous ne satisferons jamais à cette question; mais nous n'entreverrons jamais la moindre possibilité d'en imaginer seulement une cause physique. Pourquoi? c'est que le nœud de cette dificulté est dans le premier principe des choses.

Il en est de ce qui agit au-dedans de nous, comme de ce qui agit dans les espaces immenses de la nature. Il y a dans l'arangement des astres, & dans la conformation d'un ciron & de l'homme, un premier principe dont l'accès doit nécessairement nous être interdit. Car si nous pouvions connaître notre premier ressort, nous en serions les maîtres, nous serions des dieux. Eclaircissons cette idée, & voyons si elle est vraie.

Suposons que nous trouvions en éfet la cause de nos sensations, de nos pensées, de nos mouvemens, comme nous avons seulement découvert dans les astres la raison des éclipses & des diférentes phases de la lune & de

Vénus, il eſt clair que nous prédirions alors nos ſenſations, nos penſées & nos déſirs, réſultant de ces ſenſations, comme nous prédiſons les phaſes & les éclipſes. Connaiſſant donc ce qui devrait ſe paſſer demain dans notre intérieur, nous verrions clairement par le jeu de cette machine de quelle manière ou agréable ou funeſte nous devrions être afectés. Nous avons une volonté qui dirige, ainſi qu'on en convient, nos mouvemens intérieurs en pluſieurs circonſtances. Par exemple, je me ſens diſpoſé à la colère, ma réflexion & ma volonté en répriment les accès naiſſans. Je verrais, ſi je connaiſſais mes premiers principes, toutes les afections auxquelles je ſuis diſpoſé pour demain, toute la ſuite des idées qui m'atendent; je pourais avoir ſur cette ſuite d'idées & de ſentimens la même puiſſance que j'exerce quelquefois ſur les ſentimens & ſur les penſées actuelles, que je détourne & que je réprime. Je me trouverais préciſément dans le cas de tout homme qui peut retarder & accélérer à ſon gré le mouvement d'une horloge, celui d'un vaiſſeau, celui de toute machine connue.

Dans cette ſupoſition, étant le maître des idées qui me ſont deſtinées demain, je le ſerais pour le jour ſuivant, je le ſerais pour le reſte de ma vie; je pourais donc être toujours tout-puiſſant ſur moi-même, je ſerais le DIEU de moi-même. Je ſens aſſez que cet état eſt incompatible avec ma nature; il eſt

dont impoſſible que je puiſſe rien connaître du premier principe qui me fait penſer & agir.

XII.

FAIBLESSE DES HOMMES.

Ce qui eſt impoſſible à ma nature ſi faible, ſi bornée, & qui eſt d'une durée ſi courte, eſt-il impoſſible dans d'autres globes, dans d'autres eſpèces d'ètres? Y a-t-il des intelligences ſupérieures, maîtreſſes de toutes leurs idées, qui penſent & qui ſentent tout ce qu'elles veulent? Je n'en ſais rien; je ne connais que ma faibleſſe, je n'ai aucune notion de la force des autres.

XIII.

SUIS-JE LIBRE?

Ne ſortons point encor du cercle de notre exiſtence; continuons à nous examiner nous-mêmes autant que nous le pouvons. Je me ſouviens qu'un jour, avant que j'euſſe fait toutes les queſtions précédentes, un raiſonneur voulut me faire raiſonner. Il me demanda ſi j'étais libre; je lui répondis que je n'étais point en priſon, que j'avais la clef de ma chambre, que j'étais parfaitement libre. Ce n'eſt pas cela que je vous demande, me répondit-il; croyez-vous que votre volonté ait la liberté de vouloir ou de ne vouloir pas

vous jetter par la fenêtre ? pensez-vous avec l'ange de l'école que le libre arbitre soit une puissance apétitive, & que le libre arbitre se perd par le péché ? Je regardai mon homme fixement, pour tâcher de lire dans ses yeux s'il n'avait pas l'esprit égaré ; & je lui répondis que je n'entendais rien à son galimatias.

Cependant, cette question sur la liberté de l'homme m'intéressa vivement ; je lus des scholastiques, je fus comme eux dans les ténèbres ; je lus *Locke*, & j'aperçus des traits de lumière ; je lus le traité de *Colins* qui me parut *Locke* perfectionné ; & je n'ai jamais rien lu depuis qui m'ait donné un nouveau degré de connaissance. Voici ce que ma faible raison a conçu, aidée de ces deux grands-hommes, les seuls, à mon avis, qui se soient entendus eux-mêmes en écrivant sur cette matière, & les seuls qui se soient fait entendre aux autres.

Il n'y a rien sans cause. Un éfet sans cause n'est qu'une parole absurde. Toutes les fois que je veux, ce ne peut être qu'en vertu de mon jugement bon ou mauvais ; ce jugement est nécessaire, donc ma volonté l'est aussi. En éfet, il serait bien singulier que toute la nature, tous les astres obéissent à des loix éternelles ; & qu'il y eût un petit animal haut de cinq pieds, qui au mépris de ces loix pût agir toujours comme il lui plairait au seul gré de son caprice. Il agirait au hazard ; & on sait que le hazard n'est rien. Nous avons in-

venté ce mot pour exprimer l'éfet connu de toute cause inconnue.

Mes idées entrent nécessairement dans mon cerveau ; comment ma volonté qui en dépend serait-elle à la fois nécessitée & absolument libre ? Je sens en mille occasions que cette volonté ne peut rien ; ainsi quand la maladie m'acable, quand la passion me transporte, quand mon jugement ne peut ateindre aux objets qu'on me présente, &c. je dois donc penser que les loix de la nature étant toujours les mêmes, ma volonté n'est pas plus libre dans les choses qui me paraissent les plus indiférentes que dans celles où je me sens soumis à une force invincible.

Etre véritablement libre, c'est pouvoir. Quand je peux faire ce que je veux, voilà ma liberté ; mais je veux nécessairement ce que je veux ; autrement je voudrais sans raison, sans cause, ce qui est impossible. Ma liberté consiste à marcher quand je veux marcher & que je n'ai point la goute.

Ma liberté consiste à ne point faire une mauvaise action quand mon esprit se la représente nécessairement mauvaise ; à subjuguer une passion quand mon esprit m'en fait sentir le danger, & que l'horreur de cette action combat puissamment mon désir. Nous pouvons réprimer nos passions, (comme je l'ai déja annoncé nombre IV) mais alors nous ne sommes pas plus libres en réprimant nos désirs qu'en nous laissant entraîner à nos penchans ; car dans l'un & dans l'autre cas, nous

suivons irrésistiblement notre dernière idée ; & cette dernière idée est nécessaire ; donc je fais nécessairement ce qu'elle me dicte. Il est étrange que les hommes ne soient pas contens de cette mesure de liberté ; c'est-à-dire, du pouvoir qu'ils ont reçu de la nature de faire en plusieurs cas ce qu'ils veulent ; les astres ne l'ont pas ; nous la possédons, & notre orgueil nous fait croire quelquefois que nous en possédons encor plus. Nous nous figurons que nous avons le don incompréhensible & absurde de vouloir sans autre raison, sans autre motif que celui de vouloir. Voyez le nombre XXIX.

Non, je ne puis pardonner au docteur *Clarcke* d'avoir combatu avec mauvaise foi ces vérités dont il sentait la force, & qui semblaient s'acommoder mal avec ses systêmes. Non, il n'est pas permis à un philosophe tel que lui d'avoir ataqué *Colins* en sophiste, & d'avoir détourné l'état de la question en reprochant à *Colins* d'apeller l'homme *un agent nécessaire.* Agent, ou patient, qu'importe ? agent quand il se meut volontairement, patient quand il reçoit des idées. Qu'est-ce que le nom fait à la chose ? L'homme est en tout un être dépendant, comme la nature entière est dépendante ; & il ne peut être excepté des autres êtres.

Le prédicateur, dans *Samuel Clarke*, a étouffé le philosophe ; il distingue la nécessité physique & la nécessité morale. Et qu'est-ce qu'une nécessité morale ? Il vous paraît vraisemblable

qu'une

qu'une reine d'Angleterre, qu'on couronne & que l'on ſacre dans une égliſe, ne ſe dépouillera pas de ſes habits royaux pour s'étendre toute nue ſur l'autel, quoiqu'on raconte une pareille avanture d'une reine de Congo. Vous apellez cela *une néceſſité morale* dans une reine de nos climats; mais c'eſt au fond une néceſſité phyſique, éternelle, liée à la conſtitution des choſes. Il eſt auſſi ſûr que cette reine ne fera pas cette folie, qu'il eſt ſûr qu'elle moura un jour. La néceſſité morale n'eſt qu'un mot; tout ce qui ſe fait eſt abſolument néceſſaire. Il n'y a point de milieu entre la néceſſité & le hazard: & vous ſavez qu'il n'y a point de hazard: donc tout ce qui arive eſt néceſſaire.

Pour embaraſſer la choſe davantage, on a imaginé de diſtinguer encor entre néceſſité & contrainte; mais au fond la contrainte eſt-elle autre choſe qu'une néceſſité dont on s'aperçoit? & la néceſſité n'eſt-elle pas une contrainte dont on ne s'aperçoit point? *Archimède* eſt également néceſſité à reſter dans ſa chambre quand on l'y enferme, & quand il eſt ſi fortement ocupé d'un problême qu'il ne reçoit pas l'idée de ſortir.

Ducunt volentem fata; nolentem trahunt.

L'ignorant qui penſe ainſi n'a pas toujours penſé de même, mais il eſt enfin contraint de ſe rendre.

XIV.

TOUT EST-IL ÉTERNEL?

Asservi à des loix éternelles comme tous les globes qui remplissent l'espace, comme les élémens, les animaux, les plantes, je jette des regards étonnés sur tout ce qui m'environne, je cherche quel est mon auteur, & celui de cette machine immense dont je suis à peine une roue imperceptible.

Je ne suis pas venu de rien : car la substance de mon père & de ma mère qui m'a porté neuf mois dans sa matrice est quelque chose. Il m'est évident que le germe qui m'a produit n'a pu être produit de rien ; car comment le néant produirait-il l'existence ? je me sens subjugué par cette maxime de toute l'antiquité, *rien ne vient du néant, rien ne peut retourner au néant.* Cet axiome porte en lui une force si terrible, qu'il enchaine tout mon entendement, sans que je puisse me débatre contre lui. Aucun philosophe ne s'en est écarté, aucun législateur, quel qu'il soit, ne l'a contesté. Le *cahut* des Phéniciens, le *cahos* des Grecs, le *tohu bohu* des Caldéens & des Hébreux, tout nous ateste qu'on a toujours cru l'éternité de la matière. Ma raison, trompée par cette idée si ancienne & si générale, me dit : il faut bien que la matière soit éternelle, puisqu'elle existe ; si elle était hier, elle était auparavant. Je n'aperçois aucune

vraisemblance qu'elle ait commencé à être; aucune cause pour laquelle elle n'ait pas été, aucune cause pour laquelle elle ait reçu l'existence dans un tems plutôt que dans un autre. Je cède donc à cette conviction, soit fondée, soit erronée; & je me range du parti du monde entier, jusqu'à-ce qu'ayant avancé dans mes recherches je trouve une lumière supérieure au jugement de tous les hommes, qui me force à me rétracter malgré moi.

Mais, si comme tant de philosophes de l'antiquité l'ont pensé, l'Etre éternel a toujours agi, que deviendront le *cahut* & l'*éreb* des Phéniciens, le *tohu bohu* des Caldéens, le *cahos* d'*Hésiode?* il restera dans les fables. Le *cahos* est impossible aux yeux de la raison; car il est impossible que l'intelligence étant éternelle, il y ait jamais eu quelque chose d'oposé aux loix de l'intelligence; or le *cahos* est précisément l'oposé de toutes les loix de la nature. Entrez dans la caverne la plus horrible des Alpes, sous ces débris de rochers, de glace, de sable, d'eaux, de crystaux, de mineraux informes, tout y obéit à la gravitation & aux loix de l'hydrostatique. Le *cahos* n'a jamais été que dans nos têtes, & n'a servi qu'à faire composer de beaux vers à *Hésiode* & à *Ovide.*

Si notre sainte écriture a dit que le *cahos* existait, si le *tohu bohu* a été adopté par elle, nous le croyons sans doute, & avec la foi la plus vive. Nous ne parlons ici que suivant les lueurs trompeuses de notre raison. Nous

nous sommes bornés, comme nous l'avons dit, à voir ce que nous pouvons soupçonner par nous-mêmes. Nous sommes des enfans qui essayons de faire quelques pas sans lisières: nous marchons, nous tombons, & la foi nous relève.

XV.

INTELLIGENCE.

Mais en apercevant l'ordre, l'artifice prodigieux, les loix mécaniques & géométriques qui règnent dans l'univers, les moyens, les fins innombrables de toutes choses, je suis saisi d'admiration & de respect. Je juge incontinent que si les ouvrages des hommes, les miens même, me forcent à reconnaître en nous une intelligence, je dois en reconnaître une bien supérieurement agissante dans la multitude de tant d'ouvrages. J'admets cette intelligence suprême, sans craindre que jamais on puisse me faire changer d'opinion. Rien n'ébranle en moi cet axiome, tout ouvrage démontre un ouvrier.

XVI.

ÉTERNITÉ.

Cette intelligence est-elle éternelle? Sans doute; car soit que j'aye admis ou rejetté l'éternité de la matière, je ne peux rejetter

l'exiſtence éternelle de ſon artiſan ſuprême; & il eſt évident que s'il exiſte aujourd'hui, il a exiſté toujours.

XVII.

INCOMPRÉHENSIBILITÉ.

Je n'ai fait encor que deux ou trois pas dans cette vaſte carrière; je veux ſavoir ſi cette intelligence divine eſt quelque choſe d'abſolument diſtinct de l'univers, à peu près comme le ſculpteur eſt diſtingué de la ſtatue; ou ſi cette ame du monde eſt unie au monde, & le pénètre (à peu près encore) comme ce que j'apelle *mon ame eſt unie à moi*, & ſelon cette idée de l'antiquité ſi bien exprimée dans *Virgile* & dans *Lucain:*

Mens agitat molem & magno ſe corpore miſcet.

Jupiter eſt quodcumque vides, quocumque moveris.

Je me vois arêté tout-à-coup dans ma vaine curioſité. Miſérable mortel, ſi je ne puis ſonder ma propre intelligence, ſi je ne puis ſavoir ce qui m'anime, comment connaîtrai-je l'intelligence inéfable qui préſide viſiblement à la matière entière? Il y en a une, tout me le démontre; mais où eſt la bouſſole qui me conduira vers ſa demeure éternelle & ignorée?

XVIII.

INFINI.

Cette intelligence eſt-elle infinie en puiſſance & en immenſité, comme elle eſt inconteſtablement infinie en durée? je n'en puis rien ſavoir par moi-même. Elle exiſte, donc elle a toujours exiſté, cela eſt clair. Mais quelle idée puis-je avoir d'une puiſſance infinie? Comment puis-je concevoir un infini actuellement exiſtant? Comment puis-je imaginer que l'intelligence ſuprême eſt dans le vuide? Il n'en eſt pas de l'infini en étendue comme de l'infini en durée. Une durée infinie s'eſt écoulée au moment que je parle, cela eſt ſûr; je ne peux rien ajouter à cette durée paſſée, mais je peux toujours ajouter à l'eſpace que je conçois, comme je peux ajouter aux nombres que je conçois. L'infini en nombres & en étendue eſt hors de la ſphère de mon entendement. Quelque choſe qu'on me diſe, rien ne m'éclaire dans cet abîme. Je ſens heureuſement que mes dificultés & mon ignorance ne peuvent préjudicier à la morale; on aura beau ne pas concevoir ni l'immenſité de l'eſpace remplie, ni la puiſſance infinie qui a tout fait, & qui cependant peut encor faire; cela ne ſervira qu'à prouver de plus en plus la faibleſſe de notre entendement; & cette faibleſſe ne nous rendra que plus ſoumis à l'Etre éternel dont nous ſommes l'ouvrage.

XIX.

MA DÉPENDANCE.

Nous sommes son ouvrage. Voila une vérité intéressante pour nous; car de savoir par la philosophie en quel tems il fit l'homme, ce qu'il faisait auparavant, s'il est dans la matière, s'il est dans le vuide, s'il est dans un point, s'il agit toujours ou non, s'il agit partout, s'il agit hors de lui ou dans lui; ce sont des recherches qui redoublent en moi le sentiment de mon ignorance profonde.

Je vois même qu'à peine il y a eu une douzaine d'hommes en Europe qui ayent écrit sur ces choses abstraites avec un peu de méthode; & quand je suposerais qu'ils ont parlé d'une manière intelligible, qu'en résulterait-il? Nous avons déja reconnu, (*quest. IV.*) que les choses que si peu de personnes peuvent se flater d'entendre sont inutiles au reste du genre-humain. Nous sommes certainement l'ouvrage de DIEU, c'est là ce qu'il m'est utile de savoir; aussi la preuve en est-elle palpable. Tout est moyen & fin dans mon corps, tout y est ressort, poulie, force mouvante, machine hydraulique, équilibre de liqueurs, laboratoire de chymie. Il est donc arangé par une intelligence. (*quest. XV.*) Ce n'est pas l'intelligence de mes parens à qui je dois cet arangement, car assurément ils ne savaient ce qu'ils faisaient quand ils m'ont

mis au monde ; ils n'étaient que les aveugles instrumens de cet éternel fabricateur, qui anime le ver de terre, & qui fait tourner le soleil sur son axe.

XX.

ÉTERNITÉ ENCORE.

Né d'un germe venu d'un autre germe, y a-t-il eu une succession continuelle, un développement sans fin de ces germes, & toute la nature a-t-elle toujours existé par une suite nécessaire de cet Etre suprême qui existait de lui-même? Si je n'en croyais que mon faible entendement, je dirais ; il me paraît que la nature a toujours été animée. Je ne puis concevoir que la cause qui agit continuellement & visiblement sur elle, pouvant agir dans tous les tems, n'ait pas agi toujours. Une éternité d'oisiveté dans l'Etre agissant & nécessaire me semble incompatible. Je suis porté à croire que le monde est toujours émané de cette cause primitive & nécessaire, comme la lumière émane du soleil. Par quel enchaînement d'idées me vois-je toujours entraîné à croire éternelles les œuvres de l'Etre éternel? Ma conception, toute pusillanime qu'elle est a la force d'ateindre à l'Etre nécessaire existant par lui-même, & n'a pas la force de concevoir le néant. L'existence d'un seul atôme me semble prouver l'éternité de l'existence mais rien ne me prouve le néant. Quoi! l

y aurait eu le *rien* dans l'espace où est aujourd'hui quelque chose ? Cela me paraît incompréhensible. Je ne puis admettre ce *rien*, à moins que la révélation ne vienne fixer mes idées qui s'emportent au delà des tems.

Je sais bien qu'une succession infinie d'êtres qui n'auraient point d'origine est aussi absurde ; *Samuel Clarke* le démontre assez ; mais il n'entreprend pas seulement d'afirmer que DIEU n'ait pas tenu cette chaîne de toute éternité ; il n'ose pas dire qu'il ait été si longtems impossible à l'Etre éternellement actif de déployer son action. Il est évident qu'il l'a pu ; & s'il l'a pu, qui sera assez hardi pour me dire qu'il ne l'a pas fait ? La révélation seule, encor une fois, peut m'aprendre le contraire. Mais nous n'en sommes pas encor à cette révélation qui écrase toute philosophie, à cette lumière devant qui toute lumière s'évanouit.

XXI.

MA DÉPENDANCE ENCORE.

Cet Etre éternel, cette cause universelle, me donne mes idées ; car ce ne sont pas les objets qui me les donnent. Une matière brute ne peut envoyer des pensées dans ma tête ; mes pensées ne viennent pas de moi, car elles arivent malgré moi, & souvent s'enfuient de même. On sait assez qu'il n'y a nulle ressemblance, nul raport entre les objets & nos

idées & nos ſenſations. Certes il y avait quelque choſe de ſublime dans ce *Mallebranche*, qui oſait prétendre que nous voyons tout dans DIEU même. Mais n'y avait-il rien de ſublime dans les ſtoïciens, qui penſaient que c'eſt DIEU qui agit en nous, & que nous poſſédons un rayon de ſa ſubſtance? Entre le rêve de *Mallebranche* & le rêve des ſtoïciens, où eſt la réalité? Je retombe (*queſt. II.*) dans l'ignorance, qui eſt l'apanage de ma nature, & j'adore le DIEU par qui je penſe, ſans ſavoir comment je penſe.

XXII.

NOUVELLE QUESTION.

Convaincu par mon peu de raiſon qu'il y a un Etre néceſſaire, éternel, intelligent, de qui je reçois mes idées, ſans pouvoir deviner ni le comment, ni le pourquoi, je demande ce que c'eſt que cet Etre? s'il a la forme des eſpèces intelligentes & agiſſantes ſupérieures à la mienne dans d'autres globes? J'ai déja dit que je n'en ſavais rien. (*queſt. I.*) Néanmoins je ne puis afirmer que cela ſoit impoſſible; car j'aperçois des planètes très-ſupérieures à la mienne en étendue, entourées de plus de ſatellites que la terre. Il n'eſt point du tout contre la vraiſemblance qu'elles ſoient peuplées d'intelligences très-ſupérieures à moi, & de corps plus robuſtes, plus agiles & plus durables. Mais leur exiſ-

tence n'ayant nul raport à la mienne, je laiſſe aux poëtes de l'antiquité le ſoin de faire deſcendre Vénus de ſon prétendu troiſiéme ciel, & Mars du cinquiéme; je ne dois rechercher que l'action de l'Etre néceſſaire ſur moi-même.

XXIII.

UN SEUL ARTISAN SUPRÊME.

Une grande partie des hommes, voyant le mal phyſique & le mal moral répandus ſur ce globe, imagina deux êtres puiſſans, dont l'un produiſait tout le bien, & l'autre tout le mal. S'ils exiſtaient, ils étaient néceſſaires; ils étaient éternels, indépendans, infinis; ils exiſtaient donc dans le même lieu; ils ſe pénétreraient donc l'un l'autre, cela eſt abſurde. L'idée de ces deux puiſſances ennemies ne peut tirer ſon origine que des exemples qui nous frapent ſur la terre; nous y voyons des hommes doux & des hommes féroces, des animaux utiles & des animaux nuiſibles, de bons maîtres & des tyrans. On imagina ainſi deux pouvoirs contraires qui préſidaient à la nature; ce n'eſt qu'un roman aſiatique. Il y a dans toute la nature une unité de deſſein manifeſte; les loix du mouvement & de la peſanteur ſont invariables; il eſt impoſſible que deux artiſans ſuprêmes, entiérement contraires l'un à l'autre, ayent ſuivi les mêmes loix. Cela ſeul, à mon avis, renverſe le ſyſ-

tême manichéen, & on n'a pas besoin de gros volumes pour le combatre.

Il est donc une puissance unique, éternelle, à qui tout est lié, de qui tout dépend, mais dont la nature m'est incompréhensible. *Saint Thomas* nous dit, *que* DIEU *est un pur acte, une forme, qui n'a ni genre, ni prédicat, qu'il est la nature & le supôt, qu'il existe essentiellement, participativement & noncupativement.* Lorsque les dominicains furent les maîtres de l'inquisition, ils auraient fait brûler un homme qui aurait nié ces belles choses; je ne les aurais pas niées, mais je ne les aurais pas entendues.

On me dit que DIEU est simple; j'avoue humblement que je n'entends pas la valeur de ce mot davantage. Il est vrai que je ne lui attribuerai pas des parties grossières que je puisse séparer; mais je ne puis concevoir que le principe & le maître de tout ce qui est dans l'étendue ne soit pas dans l'étendue. La simplicité, rigoureusement parlant, me paraît trop semblable au non-être. L'extrême faiblesse de mon intelligence n'a point d'instrument assez fin pour saisir cette simplicité. Le point mathématique est simple, me dira-t'on; mais le point mathématique n'existe pas réellement.

On dit encor qu'une idée est simple, mais je n'entends pas cela davantage. Je vois un cheval, j'en ai l'idée, mais je n'ai vu en lui qu'un assemblage de choses. Je vois une couleur, j'ai l'idée de couleur; mais cette cou-

leur eſt étendue. Je prononce les noms abſtraits de *couleur en général*, de *vice*, de *vertu*, de *vérité en général*; mais c'eſt que j'ai eu connaiſſance de choſes colorées, de choſes qui m'ont paru vertueuſes ou vicieuſes, vraies ou fauſſes. J'exprime tout cela par un mot; mais je n'ai point de connaiſſance claire de la ſimplicité; je ne ſais pas plus ce que c'eſt, que je ne ſais ce que c'eſt qu'un infini en nombres actuellement exiſtant.

Déja convaincu que ne connaiſſant pas ce que je ſuis, je ne puis connaître ce qu'eſt mon auteur. Mon ignorance m'acable à chaque inſtant, & je me conſole en réfléchiſſant ſans ceſſe qu'il n'importe pas que je ſache ſi mon maître eſt ou non dans l'étendue, pourvu que je ne faſſe rien contre la conſcience qu'il m'a donnée. De tous les ſyſtèmes que les hommes ont inventés ſur la Divinité, quel ſera donc celui que j'embraſſerai? Aucun, ſinon celui de l'adorer.

XXIV.

SPINOSA.

Après m'être plongé avec *Thalès* dans l'eau, dont il faiſait ſon premier principe, après m'être rouſſi auprès du feu d'*Empédocle*, après avoir couru dans le vuide en ligne droite avec les atômes d'*Epicure*, ſuputé des nombres avec *Pythagore*, & avoir entendu ſa muſique, après avoir rendu mes devoirs aux *Androgi-*

nes de *Platon*; & ayant paſſé par toutes les régions de la métaphyſique & de la folie; j'ai voulu enfin connaître le ſyſtême de *Spinoſa*.

Il n'eſt pas abſolument nouveau; il eſt imité de quelques anciens philoſophes grecs; & même de quelques juifs; mais *Spinoſa* a fait ce qu'aucun philoſophe grec, encor moins aucun juif, n'a fait. Il a employé une méthode géométrique impoſante, pour ſe rendre un compte net de ſes idées: voyons s'il ne s'eſt pas égaré méthodiquement, avec le fil qui le conduit?

Il établit d'abord une vérité inconteſtable & lumineuſe. Il y a quelque choſe, donc il exiſte éternellement un Etre néceſſaire. Ce principe eſt ſi vrai, que le profond *Samuel Clarke* s'en eſt ſervi pour prouver l'exiſtence de DIEU.

Cet Etre doit ſe trouver partout où eſt l'exiſtence, car qui le bornerait?

Cet Etre néceſſaire eſt donc tout ce qui exiſte; il n'y a donc réellement qu'une ſeule ſubſtance dans l'univers.

Cette ſubſtance n'en peut créer une autre; car puiſqu'elle remplit tout, où mettre une ſubſtance nouvelle, & comment créer quelque choſe du néant? Comment créer l'étendue ſans la placer dans l'étendue même, laquelle exiſte néceſſairement?

Il y a dans le monde la penſée & la matière; la ſubſtance néceſſaire, que nous apellons DIEU, eſt donc la penſée & la matière. Toute penſée & toute matière eſt donc com-

prise dans l'immensité de DIEU: il ne peut y avoir rien hors de lui; il ne peut agir que dans lui; il comprend tout, il est tout.

Ainsi tout ce que nous apellons *substances diférentes* n'est en éfet que l'universalité des diférens atributs de l'Etre suprême, qui pense dans le cerveau des hommes, éclaire dans la lumière, se meut sur les vents, éclate dans le tonnerre, parcourt l'espace dans tous les astres, & vit dans toute la nature.

Il n'est point comme un vil roi de la terre confiné dans son palais, séparé de ses sujets; il est intimement uni à eux; ils sont des parties nécessaires de lui-même; s'il en était distingué, il ne serait plus l'Etre nécessaire, il ne serait plus universel, il ne remplirait point tous les lieux, il serait un Etre à part comme un autre.

Quoique toutes les modalités changeantes dans l'univers soient l'éfet de ses atributs, cependant, selon *Spinosa*, il n'a point de parties; car, dit-il, l'infini n'en a point de proprement dites; s'il en avait, on pourait en ajouter d'autres, & alors il ne serait plus infini. Enfin *Spinosa* prononce qu'il faut aimer ce DIEU nécessaire, infini, éternel; & voici ses propres paroles, *page* 45 *de l'édition de* 1731.

„ A l'égard de l'amour de DIEU, loin „ que cette idée le puisse afaiblir, j'estime „ qu'aucune autre n'est plus propre à l'aug„ menter; puisqu'elle me fait connaître que „ DIEU est intime à mon être, qu'il me donne

„ l'existence & toutes mes propriétés, mais „ qu'il me les donne libéralement, sans repro- „ che, sans intérêt, sans m'assujettir à autre „ chose qu'à ma propre nature. Elle bannit „ la crainte, l'inquiétude, la défiance, & tous „ les défauts d'un amour vulgaire ou inté- „ ressé. Elle me fait sentir que c'est un bien „ que je ne puis perdre, & que je possède „ d'autant mieux que je le connais & que je „ l'aime.

Ces idées séduisirent beaucoup de lecteurs; il y en eut même qui, ayant d'abord écrit contre lui, se rangèrent à son opinion.

On reprocha au savant *Bayle* d'avoir ataqué durement *Spinosa* sans l'entendre. Durement, j'en conviens; injustement, je ne le crois pas. Il serait étrange que *Bayle* ne l'eût pas entendu. Il découvrit aisément l'endroit faible de ce château enchanté; il vit qu'en éfet *Spinosa* compose son DIEU de parties, quoiqu'il soit réduit à s'en dédire, éfrayé de son propre système. *Bayle* vit combien il est insensé de faire DIEU astre & citrouille, pensée & fumier, batant & batu. Il vit que cette fable est fort au-dessous de celle de *Prothée*. Peut-être *Bayle* devait-il s'en tenir au mot de *modalités*, & non pas de *parties*, puisque c'est ce mot de *modalités* que *Spinosa* employe toujours. Mais il est également impertinent, si je ne me trompe, que l'excrément d'un animal soit une modalité ou une partie de l'Etre suprême.

Il ne combatit point, il est vrai, les raisons par

par lesquelles *Spinosa* soutient l'impossibilité de la création: mais c'est que la création proprement dite est un objet de foi, & non pas de philosophie; c'est que cette opinion n'est nullement particulière à *Spinosa*, c'est que toute l'antiquité avait pensé comme lui. Il n'ataque que l'idée absurde d'un DIEU simple, composé de parties, d'un DIEU qui se mange & qui se digère lui-même, qui aime & qui hait la même chose en même tems &c. *Spinosa* se sert toujours du mot DIEU, *Bayle* le prend par ses propres paroles.

Mais au fond, *Spinosa* ne reconnait point de DIEU; il n'a probablement employé cette expression, il n'a dit qu'il faut servir & aimer DIEU, que pour ne point éfaroucher le genre-humain. Il paraît athée dans toute la force de ce terme; il n'est point athée comme *Epicure*, qui reconnaissait des dieux inutiles & oisifs; il ne l'est point comme la plûpart des Grecs & des Romains, qui se moquaient des dieux du vulgaire; il l'est parce qu'il ne reconnaît nulle providence, parce qu'il n'admet que l'éternité, l'immensité, & la nécessité des choses; il l'est comme *Straton*, comme *Diagoras*; il ne doute pas comme *Pyrrhon*, il afirme; & qu'afirme-t-il? qu'il n'y a qu'une seule substance, qu'il ne peut y en avoir deux, que cette substance est étendue & pensante, & c'est ce que n'ont jamais dit les philosophes grecs & asiatiques qui ont admis une ame universelle.

Il ne parle en aucun endroit de son livre

des desseins marqués qui se manifestent dans tous les êtres. Il n'examine point si les yeux sont faits pour voir, les oreilles pour entendre, les pieds pour marcher, les ailes pour voler; il ne considère ni les loix du mouvement dans les animaux & dans les plantes, ni leur structure adaptée à ces loix, ni la profonde mathématique qui gouverne le cours des astres: il craint d'apercevoir que tout ce qui existe ateste une providence divine; il ne remonte point des éfets à leur cause, mais se mettant tout d'un coup à la tête de l'origine des choses, il bâtit son roman comme *Descartes* a construit le sien, sur une suposition. Il suposait le plein avec *Descartes*, quoiqu'il soit démontré en rigueur que tout mouvement est impossible dans le plein. C'est là principalement ce qui lui fit regarder l'univers comme une seule substance. Il a été la dupe de son esprit géométrique. Comment *Spinosa*, ne pouvant douter que l'intelligence & la matière existent, n'a-t-il pas examiné au moins si la providence n'a pas tout arangé? comment n'a-t-il pas jetté un coup d'œil sur ces ressorts, sur ces moyens dont chacun a son but, & recherché s'ils prouvent un artisan suprême? Il falait qu'il fût ou un physicien bien ignorant, ou un sophiste gonflé d'un orgueil bien stupide, pour ne pas reconnaître une providence toutes les fois qu'il respirait & qu'il sentait son cœur batre; car cette respiration & ce mouvement du cœur sont des éfets d'une machine si industrieusement com-

pliquée, arangée avec un art si puissant, dépendante de tant de ressorts, concourant tous au même but; qu'il est impossible de l'imiter; & impossible à un homme de bon sens de ne la pas admirer.

Les Spinosistes modernes répondent: ne vous éfarouchez pas des conséquences que vous nous imputez; nous trouvons comme vous une suite d'éfets admirables dans les corps organisés & dans toute la nature. La cause éternelle est dans l'intelligence éternelle que nous admettons; & qui avec la matière constitue l'universalité des choses qui est DIEU. Il n'y a qu'une seule substance qui agit par la même modalité de sa pensée sur sa modalité de la matière, & qui constitue ainsi l'univers, qui ne fait qu'un tout inséparable.

On réplique à cette réponse; comment pouvez-vous nous prouver que la pensée, qui fait mouvoir les astres, qui anime l'homme, qui fait tout; soit une modalité, & que les déjections d'un crapaud & d'un ver soient une autre modalité de ce même Etre souverain? Oseriez-vous dire qu'un si étrange principe vous est démontré? Ne couvrez-vous pas votre ignorance par des mots que vous n'entendez point? *Bayle* a très bien démêlé les sophismes de votre maître dans les détours & dans les obscurités du stile prétendu géométrique, & réellement très confus de ce maître. Je vous renvoye à lui; des philosophes ne doivent pas récuser *Bayle*.

Quoi qu'il en soit, je remarquerai de *Spi-*

nosa qu'il se trompait de très bonne foi. Il me semble qu'il n'écartait de son système les idées qui pouvaient lui nuire, que parce qu'il était trop plein des siennes; il suivait sa route sans regarder rien de ce qui pouvait la traverser, & c'est ce qui nous arive trop souvent. Il y a plus, il renversait tous les principes de la morale, en étant lui-même d'une vertu rigide; sobre, jusqu'à ne boire qu'une pinte de vin en un mois; désintéressé, jusqu'à remettre aux héritiers de l'infortuné *Jean de Vith* une pension de deux cent florins que lui faisait ce grand-homme; généreux, jusqu'à donner son bien; toujours patient dans ses maux & dans sa pauvreté, toujours uniforme dans sa conduite.

Bayle qui l'a si maltraité avait à peu-près le même caractère. L'un & l'autre ont cherché la vérité toute leur vie par des routes diférentes. *Spinosa* fait un système spécieux en quelques points, & bien erroné dans le fond. *Bayle* a combatu tous les systêmes: qu'est-il arivé des écrits de l'un & de l'autre? Ils ont ocupé l'oisiveté de quelques lecteurs; c'est à quoi tous les écrits se réduisent; & depuis *Thalès* jusqu'aux professeurs de nos universités, & jusqu'aux plus chimériques raisonneurs, & jusqu'à leurs plagiaires, aucun philosophe n'a influé seulement sur les mœurs de la rue où ils demeuraient. Pourquoi? Parce que les hommes se conduisent par la coutume, & non par la métaphysique. Un seul homme éloquent & habile acrédité poura beaucoup

ſur les hommes; cent philoſophes n'y pouront rien s'ils ne ſont que philoſophes.

XXV.

ABSURDITÉS.

Voila bien des voyages dans des terres inconnues; ce n'eſt rien encore. Je me trouve comme un homme qui, ayant erré ſur l'océan, & apercevant les iſles maldives dont la mer indienne eſt ſemée, veut les viſiter toutes. Mon grand voyage ne m'a rien valu, voyons ſi je ferai quelque gain dans l'obſervation de ces petites iſles, qui ne ſemblent ſervir qu'à embaraſſer la route.

Il y a une centaine de cours de philoſophie où l'on m'explique des choſes dont perſonne ne peut avoir la moindre notion. Celui-ci veut me faire comprendre la trinité par la phyſique; il me dit qu'elle reſſemble aux trois dimenſions de la matière. Je le laiſſe dire, & je paſſe vite. Celui-là prétend me faire toucher au doigt la tranſſubſtantiation, en me montrant, par les loix du mouvement, comment un accident peut exiſter ſans ſujet, & comment un même corps peut être en deux endroits à la fois. Je me bouche les oreilles, & je paſſe plus vîte encore.

Paſcal, *Blaiſe Paſcal* lui-même, l'auteur des *lettres provinciales*, profère ces paroles; *croyez-vous qu'il ſoit impoſſible que* DIEU *ſoit infini & ſans parties? Je veux donc vous faire voir*

une chose indivisible & infinie; c'est un point, se mouvant partout d'une vitesse infinie, car il est en tous lieux tout entier dans chaque endroit.

Un point mathématique qui se meut! juste ciel! un point qui n'existe que dans la tête du géomètre, qui est partout & en même tems, & qui a une vitesse infinie, comme si la vitesse infinie actuelle pouvait exister! Chaque mot est une folie, & c'est un grand-homme qui a dit ces folies!

Votre ame est simple, incorporelle, intangible, me dit cet autre; & comme aucun corps ne peut la toucher, je vais vous prouver par la physique d'*Albert le grand*, qu'elle sera brûlée physiquement, si vous n'êtes pas de mon avis; & voici comme je vous le prouve *à priori*, en fortifiant *Albert* par les syllogismes d'*Abeli*. Je lui réponds que je n'entends pas son *priori*, que je trouve son compliment très dur, que la révélation dont il ne s'agit pas entre nous peut seule m'aprendre une chose si incompréhensible; que je lui permets de n'être pas de mon avis, sans lui faire aucune menace; & je m'éloigne de lui, de peur qu'il ne me joue un mauvais tour; car cet homme me paraît bien méchant.

Une foule de sophistes de tout pays & de toutes sectes m'acable d'argumens inintelligibles sur la nature des choses, sur la mienne, sur mon état passé, présent & futur. Si on leur parle de manger & de boire, de vêtement, de logement, des denrées nécessaires, de l'argent avec lequel on se les procure,

tous s'entendent à merveilles; s'il y a quelques pistoles à gagner, chacun d'eux s'empresse, personne ne se trompe d'un denier; & quand il s'agit de tout notre être, ils n'ont pas une idée nette; le sens commun les abandonne. De-là je reviens à ma première conclusion (*question IV*) que ce qui ne peut être d'un usage universel, ce qui n'est pas à la portée du commun des hommes, ce qui n'est pas entendu par ceux qui ont le plus exercé leur faculté de penser, n'est pas nécessaire au genre-humain.

XXVI.

DU MEILLEUR DES MONDES.

En courant de tous côtés pour m'instruire, je rencontrai des disciples de *Platon*. Venez avec nous, me dit l'un d'eux; vous êtes dans le meilleur des mondes; nous avons bien surpassé notre maître. Il n'y avait de son tems que cinq mondes possibles, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers; mais actuellement qu'il y a une infinité d'univers possibles, DIEU a choisi le meilleur; venez, & vous vous en trouverez bien. Je lui répondis humblement: les mondes que DIEU pouvait créer étaient ou meilleurs, ou parfaitement égaux, ou pires; il ne pouvait prendre le pire; ceux qui étaient égaux, supposé qu'il y en eut, ne valaient pas la préférence; ils étaient entiérement les mêmes; on n'a pu choisir entre eux; prendre l'un, c'est prendre l'autre. Il était donc impossible

qu'il ne prît pas le meilleur. Mais comment les autres étaient-ils possibles, quand il était impossible qu'ils existassent ?

Il me fit de très belles distinctions, assurant toujours sans s'entendre, que ce monde-ci est le meilleur de tous les mondes réellement impossibles. Mais me sentant alors tourmenté de la pierre, & soufrant des douleurs insuportables, les citoyens du meilleur des mondes me conduisirent à l'hôpital voisin. Chemin faisant, deux de ces bienheureux habitans furent enlevés par des créatures leurs semblables : on les chargea de fers, l'un pour quelques dettes, l'autre sur un simple soupçon. Je ne sais pas si je fus conduit dans le meilleur des hôpitaux possibles ; mais je fus entassé avec deux ou trois mille misérables qui soufraient comme moi. Il y avait là plusieurs défenseurs de la patrie, qui m'aprirent qu'ils avaient été trépanés & disséqués vivans, qu'on leur avait coupé des bras, des jambes, & que plusieurs milliers de leurs généreux compatriotes avaient été massacrés dans l'une des trente batailles données dans la dernière guerre, qui est environ la cent-milliéme guerre depuis que nous connaissons des guerres. On voyait aussi dans cette maison environ mille personnes des deux sexes qui ressemblaient à des spectres hideux, & qu'on frotait d'un certain métal, parce qu'ils avaient suivi la loi de la nature, & parce que la nature avait je ne sais comment pris la pré-

caution d'empoifonner en eux la fource de la vie. Je remerciai mes deux conducteurs.

Quand on m'eut plongé un fer bien tranchant dans la veffie, & qu'on eut tiré quelques pierres de cette carière; quand je fus guéri, & qu'il ne me refta plus que quelques incommodités douloureufes pour le refte de mes jours, je fis mes repréfentations à mes guides; je pris la liberté de leur dire qu'il y avait du bon dans ce monde, puifqu'on m'avait tiré quatre cailloux du fein de mes entrailles déchirées; mais que j'aurais encor mieux aimé que les veffies euffent été des lanternes, que non pas qu'elles fuffent des carières. Je leur parlai des calamités & des crimes innombrables qui couvrent cet excellent monde. Le plus intrépide d'entre eux, qui était un Allemand, mon compatriote, m'aprit que tout cela n'eft qu'une bagatelle.

Ce fut, dit-il, une grande faveur du ciel envers le genre-humain, que *Tarquin* violât *Lucrèce*, & que *Lucrèce* fe poignardât, parce qu'on chaffa les tyrans, & que le viol, le fuicide & la guerre établirent une république qui fit le bonheur des peuples conquis. J'eus peine à convenir de ce bonheur. Je ne conçus pas d'abord quelle était la félicité des Gaulois & des Efpagnols, dont on dit que *Céfar* fit périr trois millions. Les dévaftations & les rapines me parurent auffi quelque chofe de défagréable; mais le défenfeur de l'optimifme n'en démordit point; il me difait toujours comme le géolier de Don Carlos; *paix, paix*,

c'est pour votre bien. Enfin, étant poussé à bout, il me dit qu'il ne falait pas prendre garde à ce globule de la terre, où tout va de travers; mais que dans l'étoile de *Sirius*, dans *Orion*, dans l'œil du *Taureau*, & ailleurs, tout est parfait. Allons-y donc, lui dis-je.

Un petit théologien me tira alors par le bras; il me confia que ces gens-là étaient des rêveurs, qu'il n'était point du tout nécessaire qu'il y eût du mal sur la terre, qu'elle avait été formée exprès pour qu'il n'y eût jamais que du bien; & pour vous le prouver, sachez que les choses se passèrent ainsi autrefois pendant dix ou douze jours. Hélas! lui répondis-je, c'est bien dommage, mon révérend père, que cela n'ait pas continué.

XXVII.

DES MONADES, &c.

Le même Allemand se ressaisit alors de moi; il m'endoctrina, m'aprit clairement ce que c'est que mon ame. Tout est composé de monades dans la nature; votre ame est une monade; & comme elle a des raports avec toutes les autres monades du monde, elle a nécessairement des idées de tout ce qui s'y passe; ces idées sont confuses, ce qui est très utile; & votre monade, ainsi que la mienne, est un miroir concentré de cet univers.

Mais ne croyez pas que vous agissiez en conséquence de vos pensées. Il y a une

harmonie préétablie entre la monade de votre ame & toutes les monades de votre corps, de façon que quand votre ame a une idée, votre corps a une action, sans que l'une soit la suite de l'autre. Ce sont deux pendules qui vont ensemble; ou si vous voulez, cela ressemble à un homme qui prèche tandis qu'un autre fait les gestes. Vous concevez aisément qu'il faut que cela soit ainsi dans le meilleur des mondes. Car....

XXVIII.

DES FORMES PLASTIQUES.

Comme je ne comprenais rien du tout à ces admirables idées, un Anglais nommé *Cudworth* s'aperçut de mon ignorance à mes yeux fixes, à mon embaras, à ma tête baissée. Ces idées, me dit-il, vous semblent profondes, parce qu'elles sont creuses. Je vais vous aprendre nettement comment la nature agit. Premiérement, il y a la nature en général, ensuite il y a des natures plastiques qui forment tous les animaux & toutes les plantes, vous entendez bien? Pas un mot, monsieur. Continuons donc.

Une nature plastique n'est pas une faculté du corps, c'est une substance immatérielle qui agit sans savoir ce qu'elle fait, qui est entiérement aveugle, qui ne sent, ni ne raisonne, ni ne végète; mais la tulipe a sa forme plastique qui la fait végéter; le chien a sa forme

plastique qui le fait aller à la chasse; & l'homme a la sienne qui le fait raisonner. Ces formes sont les agens immédiats de la Divinité : il n'y a point de ministres plus fidèles au monde, car elles donnent tout, & ne retiennent rien pour elles. Vous voyez bien que ce sont là les vrais principes des choses, & que les natures plastiques valent bien l'harmonie préétablie & les monades, qui sont les miroirs concentrés de l'univers. Je lui avouai que l'un valait bien l'autre.

XXIX.

DE LOCKE.

Après tant de courses malheureuses, fatigué, harassé, honteux d'avoir cherché tant de vérités, & d'avoir trouvé tant de chimères, je suis revenu à *Locke*, comme l'enfant prodigue qui retourne chez son père; je me suis rejetté entre les bras d'un homme modeste, qui ne feint jamais de savoir ce qu'il ne sait pas, qui, à la vérité, ne possède pas des richesses immenses, mais dont les fonds sont bien assûrés, & qui jouit du bien le plus solide, sans aucune ostentation. Il me confirme dans l'opinion que j'ai toujours eue, que rien n'entre dans notre entendement que par nos sens.

Qu'il n'y a point de notions innées.

Que nous ne pouvons avoir l'idée ni d'un espace infini, ni d'un nombre infini.

Que je ne penſe pas toujours, & que par conſéquent la penſée n'eſt pas l'eſſence, mais l'action de mon entendement.

Que je ſuis libre quand je peux faire ce que je veux.

Que cette liberté ne peut conſiſter dans ma volonté, puiſque lorſque je demeure volontairement dans ma chambre, dont la porte eſt fermée, & dont je n'ai pas la clef, je n'ai pas la liberté d'en ſortir; puiſque je ſoufre quand je veux ne pas ſoufrir; puiſque très ſouvent je ne peux rapeller mes idées quand je veux les rapeller.

Qu'il eſt donc abſurde au fond de dire, *la volonté eſt libre*, puiſqu'il eſt abſurde de dire, *je veux vouloir cette choſe*; car c'eſt préciſément comme ſi on diſait, *je déſire de la déſirer*, *je crains de la craindre*: qu'enfin la volonté n'eſt pas plus libre qu'elle n'eſt bleue ou quarée. (*Voyez la queſt. XIII.*)

Que je ne puis vouloir qu'en conſéquence des idées reçues dans mon cerveau; que je ſuis néceſſité à me déterminer en conſéquence de ces idées, puiſque ſans cela je me déterminerais ſans raiſon, & qu'il y aurait un éfet ſans cauſe.

Que je ne puis avoir une idée poſitive de l'infini, puiſque je ſuis très fini.

Que je ne puis connaître aucune ſubſtance, parce que je ne puis avoir l'idée que de leurs qualités, & que mille qualités d'une choſe ne peuvent me faire connaître la nature inti-

me de cette chose, qui peut avoir cent mille autres qualités ignorées.

Que je ne suis la même personne qu'autant que j'ai de la mémoire, & le sentiment de ma mémoire; car n'ayant pas la moindre partie du corps qui m'apartenait dans mon enfance, & n'ayant pas le moindre souvenir des idées qui m'ont afecté à cet âge, il est clair que je ne suis pas plus ce même enfant que je ne suis *Confucius* ou *Zoroastre*. Je suis réputé la même personne par ceux qui m'ont vû croître, & qui ont toujours demeuré avec moi; mais je n'ai en aucune façon la même existence; je ne suis plus l'ancien moi-même, je suis une nouvelle identité: & de là quelles singulières conséquences!

Qu'enfin, conformément à la profonde ignorance dont je me suis convaincu sur les principes des choses, il est impossible que je puisse connaître quelles sont les substances auxquelles DIEU daigne acorder le don de sentir & de penser. En éfet, y a-t-il des substances dont l'essence soit de penser, qui pensent toujours, & qui pensent par elles-mêmes? En ce cas, ces substances, quelles qu'elles soient, sont des dieux; car elles n'ont nul besoin de l'Etre éternel & formateur, puisqu'elles ont leurs essences sans lui, puisqu'elles pensent sans lui.

Secondement, si l'Etre éternel a fait le don de sentir & de penser à des êtres, il leur a donné ce qui ne leur apartenait pas essentiel-

lement; il a donc pu donner cette faculté à tout être, quel qu'il soit.

Troisiémement, nous ne connaissons aucun être à fond; donc il est impossible que nous sachions si un être est incapable ou non de recevoir le sentiment & la pensée. Les mots de *matière* & d'*esprit* ne sont que des mots; nous n'avons nulle notion complette de ces deux choses; donc au fond il y a autant de témérité à dire qu'un corps organisé par DIEU même ne peut recevoir la pensée de DIEU même, qu'il serait ridicule de dire que l'esprit ne peut penser.

Quatriémement, je supose qu'il y ait des substances purement spirituelles qui n'ayent jamais eu l'idée de la matière & du mouvement, seront-elles bien reçues à nier que la matière & le mouvement puissent exister?

Je supose que la savante congrégation qui condamna *Galilée* comme impie, & comme absurde, pour avoir démontré le mouvement de la terre autour du soleil, eût eu quelque connaissance des idées du chancelier *Bacon*, qui proposait d'examiner si l'attraction est donnée à la matière; je supose que le raporteur de ce tribunal eût remontré à ces graves personnages, qu'il y avait des gens assez fous en Angleterre pour soupçonner que DIEU pouvait donner à toute la matière, depuis Saturne jusqu'à notre petit tas de boue, une tendance vers un centre, une atraction, une gravitation, laquelle serait absolument indépendante de toute impulsion; puisque l'impulsion agit

en raison des surfaces, & que cette gravitation agit en raison des solides. Ne voyez-vous pas ces juges de la raison humaine, & de DIEU même, dicter aussi-tôt leurs arêts, anathématiser cette gravitation que *Newton* a démontrée depuis, prononcer que cela est impossible à DIEU, & déclarer que la gravitation vers un centre est un blasphême? Je suis coupable, ce me semble, de la même témérité, quand j'ose assurer que DIEU ne peut faire sentir & penser un être organisé quelconque.

Cinquiémement, je ne puis douter que DIEU n'ait acordé des sensations, de la mémoire, & par conséquent des idées, à la matière organisée dans les animaux. Pourquoi donc nierai-je qu'il puisse faire le même présent à d'autres animaux? On l'a déja dit; la dificulté consiste moins à savoir si la matière organisée peut penser, qu'à savoir comment un être, quel qu'il soit, pense.

La pensée est quelque chose de divin; oui sans doute; & c'est pour cela que je ne saurai jamais ce que c'est que l'être pensant. Le principe du mouvement est divin; & je ne saurai jamais la cause de ce mouvement dont tous mes membres exécutent les loix.

L'enfant d'*Aristote*, étant en nourice, atirait dans sa bouche le teton qu'il suçait, en formant précisément avec sa langue qu'il retirait, une machine pneumatique, en pompant l'air, en formant du vuide; tandis que son père ne savait rien de tout çela, & disait au hazard, que la nature abhore le vuide.

L'enfant

L'enfant d'*Hippocrate*, à l'âge de quatre ans, prouvait la circulation du ſang en paſſant ſon doigt ſur ſa main; & *Hippocrate* ne ſavait pas que le ſang circulât.

Nous ſommes ces enfans, tous tant que nous ſommes; nous opérons des choſes admirables; & aucun des philoſophes ne ſait comment elles s'opèrent.

Sixiémement, voila les raiſons, ou plutôt les doutes que me fournit ma faculté intellectuelle ſur l'aſſertion modeſte de *Locke*. Je ne dis point, encor une fois, que c'eſt la matière qui penſe en nous; je dis avec lui qu'il ne nous apartient pas de prononcer qu'il ſoit impoſſible à DIEU de faire penſer la matière, qu'il eſt abſurde de le prononcer, & que ce n'eſt pas à des vers de terre à borner la puiſſance de l'Etre ſuprême.

Septiémement, j'ajoute que cette queſtion eſt abſolument étrangère à la morale; parce que, ſoit que la matière puiſſe penſer ou non, quiconque penſe doit être juſte; parce que l'atôme à qui DIEU aura donné la penſée peut mériter ou démériter, être puni ou récompenſé, & durer éternellement; auſſi-bien que l'être inconnu apellé autrefois *ſoufle*, & aujourd'hui *eſprit*, dont nous avons encor moins de notion que d'un atôme.

Je ſais bien que ceux qui ont cru que l'être nommé *ſoufle* pouvait ſeul être ſuſceptible de ſentir & de penſer ont perſécuté ceux qui ont pris le parti du ſage *Locke*, & qui n'ont pas oſé borner la puiſſance de DIEU à n'ani-

mer que ce soufle. Mais quand l'univers entier croyait que l'ame était un corps léger, un soufle, une substance de feu, aurait-on bien fait de persécuter ceux qui sont venus nous aprendre que l'ame est immatérielle? Tous les pères de l'église qui ont cru l'ame un corps délié auraient-ils eu raison de persécuter les autres pères qui ont aporté aux hommes l'idée de l'immatérialité parfaite? Non, sans doute; car le persécuteur est abominable. Donc ceux qui admettent l'immatérialité parfaite, sans la comprendre, ont dû tolérer ceux qui la rejettaient, parce qu'ils ne la comprenaient pas. Ceux qui ont refusé à DIEU le pouvoir d'animer l'ètre inconnu apellé *matière* ont dû tolérer aussi ceux qui n'ont pas osé dépouiller DIEU de ce pouvoir; car il est bien malhonnète de se haïr pour des syllogismes.

XXX.

QU'AI-JE APRIS JUSQU'A PRÉSENT?

J'ai donc compté avec *Locke* & avec moi-même, & je me suis trouvé possesseur de quatre ou cinq vérités, dégagé d'une centaine d'erreurs, & chargé d'une immense quantité de doutes. Je me suis dit ensuite à moi-même; ce peu de vérités, que j'ai aquises par ma raison, sera entre mes mains un bien stérile, si je n'y puis trouver quelques principes de morale. Il est beau à un aussi chétif ani-

mal que l'homme, de s'être élevé à la connaissance du maître de la nature: mais cela ne me servira pas plus que la science de l'algèbre, si je n'en tire quelque règle pour la conduite de ma vie.

XXXI.

Y A-T-IL UNE MORALE?

Plus j'ai vu des hommes diférens par le climat, les mœurs, le langage, les loix, le culte, & par la mesure de leur intelligence, & plus j'ai remarqué qu'ils ont tous le même fonds de morale. Ils ont tous une notion grossière du juste & de l'injuste, sans savoir un mot de théologie. Ils ont tous aquis cette même notion dans l'âge où la raison se déploye, comme ils ont tous aquis naturellement l'art de soulever des fardeaux avec des bâtons, & de passer un ruisseau sur un morceau de bois, sans avoir apris les mathématiques.

Il m'a donc paru que cette idée du juste & de l'injuste leur était nécessaire, puisque tous s'acordaient en ce point, dès qu'ils pouvaient agir & raisonner. L'intelligence suprême qui nous a formés a donc voulu qu'il y eût de la justice sur la terre, pour que nous pussions y vivre un certain tems. Il me semble que n'ayant ni instinct pour nous nourir comme les animaux, ni armes naturelles comme eux, & végétant plusieurs années dans l'im-

bécilité d'une enfance expoſée à tous les dangers, le peu qui ſerait reſté d'hommes échapés aux dents des bêtes féroces, à la faim, à la miſère, ſe seraient ocupés à ſe diſputer quelque nouriture & quelques peaux de bêtes, & qu'ils ſe seraient bientôt détruits comme les enfans du dragon de *Cadmus*, ſi-tôt qu'ils auraient pu ſe ſervir de quelque arme. Du moins il n'y aurait eu aucune ſociété, ſi les hommes n'avaient conçu l'idée de quelque juſtice, qui eſt le lien de toute ſociété.

Comment l'Egyptien qui élevait des pyramides & des obéliſques, & le Scythe errant qui ne connaiſſait pas même les cabanes, auraient-ils eu les mêmes notions fondamentales du juſte & de l'injuſte, ſi DIEU n'avait donné de tout tems à l'un & à l'autre cette raiſon qui, en ſe dévelopant, leur fait apercevoir les mêmes principes néceſſaires, ainſi qu'il leur a donné des organes, qui, lorſqu'ils ont ateint le degré de leur énergie, perpétuent néceſſairement, & de la même façon la race du Scythe & de l'Egyptien? Je vois une horde barbare, ignorante, ſuperſtitieuſe, un peuple ſanguinaire & uſurier, qui n'avait pas même de terme dans ſon jargon pour ſignifier la géométrie & l'aſtronomie; cependant ce peuple a les mêmes loix fondamentales que le ſage Caldéen qui a connu les routes des aſtres, & que le Phénicien plus ſavant encore, qui s'eſt ſervi de la connaiſſance des aſtres pour aller fonder des colonies aux bornes de l'hémiſphère où l'Océan ſe confond avec la Méditerranée.

Tous ces peuples assurent qu'il faut respecter son père & sa mère, que le parjure, la calomnie, l'homicide sont abominables. Ils tirent donc tous les mêmes conséquences du même principe de leur raison dévelopée.

XXXII.

UTILITÉ RÉELLE. NOTION DE LA JUSTICE.

La notion de quelque chose de juste me semble si naturelle, si universellement aquise par tous les hommes, qu'elle est indépendante de toute loi, de tout pacte, de toute religion. Que je redemande à un Turc, à un Guèbre, à un Malabare, l'argent que je lui ai prêté pour se nourir & pour se vètir; il ne lui tombera jamais dans la tète de me répondre; atendez que je sache si *Mahomet*, *Zoroastre* ou *Brama*, ordonnent que je vous rende votre argent. Il conviendra qu'il est juste qu'il me paye; & s'il n'en fait rien, c'est que sa pauvreté ou son avarice l'emporteront sur la justice qu'il reconnaît.

Je mets en fait, qu'il n'y a aucun peuple chez lequel il soit juste, beau, convenable, honnète de refuser la nouriture à son père & à sa mère quand on peut leur en donner.

Que nulle peuplade n'a jamais pu regarder la calomnie comme une bonne action, non pas même une compagnie de bigots fanatiques.

L'idée de justice me paraît tellement une vérité du premier ordre, à laquelle tout l'univers donne son assentiment, que les plus grands crimes qui affigent la société humaine sont tous commis sous un faux prétexte de justice. Le plus grand des crimes, du moins le plus destructif, & par conséquent le plus oposé au but de la nature, est la guerre; mais il n'y a aucun agresseur qui ne colore ce forfait du prétexte de la justice.

Les déprédateurs romains faisaient déclarer toutes leurs invasions justes par des prêtres nommés *Féciales*. Tout brigand qui se trouve à la tête d'une armée commence ses fureurs par un manifeste, & implore le Dieu des armées.

Les petits voleurs eux-mêmes, quand ils sont associés, se gardent bien de dire, allons voler, allons aracher à la veuve & à l'orphelin leur nouriture; ils disent, soyons justes, allons reprendre notre bien des mains des riches qui s'en sont emparés. Ils ont entre eux un dictionnaire qu'on a même imprimé dès le seiziéme siécle, & dans ce vocabulaire qu'ils apellent *argot*, les mots de *vol*, *larcin*, *rapine*, ne se trouvent point; ils se servent de termes qui répondent à *gagner*, *reprendre*.

Le mot d'*injustice* ne se prononce jamais dans un conseil d'état, où l'on propose le meurtre le plus injuste; les conspirateurs, même les plus sanguinaires, n'ont jamais dit: commettons un crime. Ils ont tous dit, vengeons la patrie des crimes du tyran, punissons ce

qui nous paraît une injustice. En un mot, flateurs lâches, ministres barbares, conspirateurs odieux, voleurs plongés dans l'iniquité, tous rendent hommage, malgré eux, à la vertu même qu'ils foulent aux pieds.

J'ai toujours été étonné que chez les Français, qui sont éclairés & polis, on ait soufert sur le théâtre ces maximes aussi afreuses que fausses qui se trouvent dans la première scène de *Pompée*, & qui sont beaucoup plus outrées que celles de *Lucain* dont elles sont imitées.

La justice & le droit sont de vaines idées.
Le droit des rois consiste à ne rien épargner.

& on met ces abominables paroles dans la bouche de *Photin* ministre du jeune *Ptolomée*. Mais c'est précisément parce qu'il est ministre qu'il devait dire tout le contraire; il devait représenter la mort de *Pompée* comme un malheur nécessaire & juste.

Je crois donc que les idées du juste & de l'injuste sont aussi claires, aussi universelles que les idées de santé & de maladie, de vérité & de fausseté, de convenance & de disconvenance. Les limites du juste & de l'injuste sont très dificiles à poser; comme l'état mitoyen entre la santé & la maladie, entre ce qui est convenance & la disconvenance des choses, entre le faux & le vrai, est dificile à marquer. Ce sont des nuances qui se mê-

lent, mais les couleurs tranchantes frapent tous les yeux. Par exemple, tous les hommes avouent qu'on doit rendre ce qu'on nous a prêté: mais si je sais certainement que celui à qui je dois deux millions s'en servira pour asservir ma patrie, dois-je lui rendre cette arme funeste? Voila où les sentimens se partagent: mais en général je dois observer mon serment quand il n'en résulte aucun mal; c'est de quoi personne n'a jamais douté.

XXXIII.

CONSENTEMENT UNIVERSEL EST-IL PREUVE DE VÉRITÉ?

On peut m'objecter que le consentement des hommes de tous les tems & de tous les pays n'est pas une preuve de la vérité. Tous les peuples ont cru à la magie, aux sortilèges, aux démoniaques, aux aparitions, aux influences des astres, à cent autres sotises pareilles. Ne pourait-il pas en être ainsi du juste & de l'injuste?

Il me semble que non. Premiérement, il est faux que tous les hommes ayent cru à ces chimères. Elles étaient à la vérité l'aliment de l'imbécilité du vulgaire, & il y a le vulgaire des grands & le vulgaire du peuple; mais une multitude de sages s'en est toujours moquée; ce grand nombre de sages, au contraire, a toujours admis le juste & l'injuste,

tout autant, & même encor plus que le peuple.

La croyance aux ſorciers, aux démoniaques &c., eſt bien éloignée d'être néceſſaire au genre-humain; la croyance à la juſtice eſt d'une néceſſité abſolue; donc elle eſt un dévelopement de la raiſon donnée de Dieu; & l'idée des ſorciers & des poſſédés &c., eſt au contraire un pervertiſſement de cette même raiſon.

XXXIV.

CONTRE LOCKE.

Locke qui m'inſtruit, & qui m'aprend à me défier de moi-même, ne ſe trompe-t-il pas quelquefois comme moi-même? Il veut prouver la fauſſeté des idées innées; mais n'ajoute-t-il pas une bien mauvaiſe raiſon à de fort bonnes? il avoue qu'il n'eſt pas juſte de faire bouillir ſon prochain dans une chaudière, & de le manger. Il dit que cependant il y a eu des nations d'antropophages, & que ces êtres penſans n'auraient pas mangé des hommes, s'ils avaient eu les idées du juſte & de l'injuſte, que je ſupoſe néceſſaires à l'eſpèce humaine. (*Voyez la queſt. XXXVI.*)

Sans entrer ici dans la queſtion, s'il y a eu en éfet des nations d'antropophages, ſans examiner les relations du voyageur *Dampier*, qui a parcouru toute l'Amérique, & qui n'y en a jamais vu, mais qui au contraire a été

reçu chez tous les ſauvages avec la plus grande humanité ; voici ce que je réponds.

Des vainqueurs ont mangé leurs eſclaves pris à la guerre ; ils ont cru faire une action très juſte ; ils ont cru avoir ſur eux droit de vie & de mort ; & comme ils avaient peu de bons mêts pour leur table, ils ont cru qu'il leur était permis de ſe nourir du fruit de leur victoire. Ils ont été en cela plus juſtes que les triomphateurs romains, qui faiſaient étrangler ſans aucun fruit les princes eſclaves qu'ils avaient enchaînés à leur char de triomphe. Les Romains & les ſauvages avaient une très fauſſe idée de la juſtice, je l'avoue ; mais enfin, les uns & les autres croyaient agir juſtement ; & cela eſt ſi vrai, que les mêmes ſauvages, quand ils avaient admis leurs captifs dans leur ſociété, les regardaient comme leurs enfans ; & que ces mêmes anciens Romains ont donné mille exemples de juſtice admirables.

XXXV.

CONTRE LOCKE.

Je conviens, avec le ſage *Locke*, qu'il n'y a point de notion innée, point de principe de pratique inné. C'eſt une vérité ſi conſtante, qu'il eſt évident que les enfans auraient tous une notion claire de Dieu, s'ils étaient nés avec cette idée, & que tous les hommes s'acorderaient dans cette même notion ; acord

que l'on n'a jamais vu. Il n'eſt pas moins évident que nous ne naiſſons point avec des principes dévelopés de morale, puiſqu'on ne voit pas comment une nation entière pourait rejetter un principe de morale qui ſerait gravé dans le cœur de chaque individu de cette nation.

Je ſupoſe que nous ſoyons tous nés avec le principe moral bien dévelopé, qu'il ne faut perſécuter perſonne pour ſa manière de penſer; comment des peuples entiers auraient-ils été perſécuteurs? Je ſupoſe que chaque homme porte en ſoi la loi évidente, qui ordonne qu'on ſoit fidèle à ſon ſerment; comment tous ces hommes, réunis en corps, auront-ils ſtatué qu'il ne faut pas garder ſa parole à des hérétiques? Je répète encor, qu'au lieu de ces idées innées chimériques, Dieu nous a donné une raiſon qui ſe fortifie avec l'âge, & qui nous aprend à tous, quand nous ſommes atentifs, ſans paſſion, ſans préjugé, qu'il y a un Dieu, & qu'il faut être juſte; mais je ne puis acorder à *Locke* les conſéquences qu'il en tire. Il ſemble trop aprocher du ſyſtème de *Hobbes*, dont il eſt pourtant très éloigné.

Voici ſes paroles, au premier livre de l'entendement humain; *conſidérez une ville priſe d'aſſaut, & voyez s'il paraît dans le cœur des ſoldats animés au carnage & au butin, quelque égard pour la vertu, quelque principe de morale, quelque remords de toutes les injuſtices qu'ils commettent.* Non, ils n'ont point de

remords, & pourquoi? C'eſt qu'ils croyent agir juſtement. Aucun d'eux n'a ſupoſé injuſte la cauſe du prince pour lequel il va combatre: ils hazardent leur vie pour cette cauſe: ils tiennent le marché qu'ils ont fait: ils pouvaient être tués à l'aſſaut, donc ils croyent être en droit de tuer: ils pouvaient être dépouillés, donc ils penſent qu'ils peuvent dépouiller. Ajoutez qu'ils ſont dans l'enyvrement de la fureur qui ne raiſonne pas; & pour vous prouver qu'ils n'ont point rejetté l'idée du juſte & de l'honnête, propoſez à ces mêmes ſoldats beaucoup plus d'argent que le pillage de la ville ne peut leur en procurer, de plus belles filles que celles qu'ils ont violées, pourvu ſeulement qu'au lieu d'égorger dans leur fureur trois ou quatre mille ennemis, qui font encor réſiſtance, & qui peuvent les tuer, ils aillent égorger leur roi, ſon chancelier, ſes ſecrétaires d'état, & ſon grand-aumônier, vous ne trouverez pas un de ces ſoldats qui ne rejette vos ofres avec horreur. Vous ne leur propoſez cependant que ſix meurtres au lieu de quatre mille, & vous leur préſentez une récompenſe très forte. Pourquoi vous refuſent-ils? C'eſt qu'ils croyent juſte de tuer quatre mille ennemis, & que le meurtre de leur ſouverain, auquel ils ont fait ſerment, leur paraît abominable.

Locke continue; & pour mieux prouver qu'aucune règle de pratique n'eſt innée, il parle des Mingréliens qui ſe font un jeu, dit-il, d'enterrer leurs enfans tout vifs; & des

Caraïbes qui châtrent les leurs pour les mieux engraiſſer, afin de les manger.

On a déja remarqué ailleurs que ce grand homme a été trop crédule en raportant ces fables : *Lambert*, qui ſeul impute aux Mingréliens d'enterrer leurs enfans tout vifs pour leur plaiſir, n'eſt pas un auteur aſſez acrédité.

Chardin, voyageur qui paſſe pour ſi véridique, & qui a été rançonné en Mingrélie, parlerait de cette horrible coutume ſi elle exiſtait ; & ce ne ſerait pas aſſez qu'il le dît, pour qu'on le crût ; il faudrait que vingt voyageurs de nations & de religions diférentes s'acordaſſent à confirmer un fait ſi étrange, pour qu'on en eût une certitude hiſtorique.

Il en eſt de même des femmes des iſles Antilles, qui châtraient leurs enfans pour les manger : cela n'eſt pas dans la nature d'une mère.

Le cœur humain n'eſt point ainſi fait ; châtrer des enfans eſt une opération très délicate, très dangereuſe, qui loin de les engraiſſer les amaigrit au moins une année entière, & qui ſouvent les tue. Ce rafinement n'a jamais été en uſage que chez des grands, qui, pervertis par l'excès du luxe & par la jalouſie, ont imaginé d'avoir des eunuques pour ſervir leurs femmes & leurs concubines. Il n'a été adopté en Italie, & à la chapelle du pape, que pour avoir des muſiciens dont la voix fût plus belle que celle des femmes. Mais dans les iſles Antilles, il n'eſt guère à

présumer que des sauvages ayent inventé le rafinement de châtrer les petits garçons pour en faire un bon plat ; & puis qu'auraient-ils fait de leurs petites filles ?

Locke allègue encor des saints de la religion mahométane, qui s'acouplent dévotement avec leurs ânesses, pour n'être point tentés de commettre la moindre fornication avec les femmes du pays. Il faut mettre ces contes avec celui du perroquet qui eut une si belle conversation en langue brasilienne avec le prince *Maurice*, conversation que *Locke* a la simplicité de raporter, sans se douter que l'interprête du prince avait pu se moquer de lui. C'est ainsi que l'auteur de l'*esprit des loix* s'amuse à citer de prétendues loix de Tunquin, de Bantam, de Borneo, de Formose, sur la foi de quelques voyageurs, ou menteurs, ou mal instruits. *Locke* & lui sont deux grands-hommes, en qui cette simplicité ne me semble pas excusable.

XXXVI.

NATURE PARTOUT LA MÊME.

En abandonnant *Locke* en ce point, je dis avec le grand Newton, *natura est semper sibi consona :* la nature est toujours semblable à elle-même. La loi de la gravitation qui agit sur un astre agit sur tous les astres, sur toute la matière. Ainsi la loi fondamentale de la morale agit également sur toutes les

nations bien connues. Il y a mille diférences dans les interprétations de cette loi, en mille circonstances; mais le fonds subsiste toujours le même, & ce fonds est l'idée du juste & de l'injuste. On commet prodigieusement d'injustices dans les fureurs de ses passions, comme on perd sa raison dans l'yvresse: mais quand l'yvresse est passée, la raison revient, & c'est, à mon avis, l'unique cause qui fait subsister la société humaine, cause subordonnée au besoin que nous avons les uns des autres.

Comment donc avons-nous aquis l'idée de la justice? Comme nous avons aquis celle de la prudence, de la vérité, de la convenance, par le sentiment & par la raison. Il est impossible que nous ne trouvions pas très imprudente l'action d'un homme qui se jetterait dans le feu pour se faire admirer, & qui espérerait d'en réchaper. Il est impossible que nous ne trouvions pas très injuste l'action d'un homme qui en tue un autre dans sa colère. La société n'est fondée que sur ces notions qu'on n'arachera jamais de notre cœur, & c'est pourquoi toute société subsiste, à quelque superstition bizare & horrible qu'elle se soit asservie.

Quel est l'âge où nous connaissons le juste & l'injuste? L'âge où nous connaissons que deux & deux font quatre.

XXXVII.

DE HOBBES.

Profond & bizare philosophe, bon citoyen, esprit hardi, ennemi de *Descartes*, toi qui t'es trompé comme lui, toi dont les erreurs en physique sont grandes & pardonnables, parce que tu étais venu avant *Newton*, toi qui as dit des vérités qui ne compensent pas tes erreurs, toi qui le premier fis voir quelle est la chimère des idées innées, toi qui fus le précurseur de *Locke* en plusieurs choses, mais qui le fus aussi de *Spinosa*; c'est en vain que tu étonnes tes lecteurs, en réussissant presque à leur prouver qu'il n'y a aucunes loix dans le monde que des loix de convention; qu'il n'y a de juste & d'injuste que ce qu'on est convenu d'apeller tel dans un pays. Si tu t'étais trouvé seul avec *Cromwell* dans une isle déserte, & que *Cromwell* eût voulu te tuer pour avoir pris le parti de ton roi dans l'isle d'Angleterre, cet atentat ne t'aurait-il pas paru aussi injuste dans ta nouvelle isle, qu'il te l'aurait paru dans ta patrie?

Tu dis que dans la loi de nature, *tous ayant droit à tout, chacun a droit sur la vie de son semblable.* Ne confonds-tu pas la puissance avec le droit? Penses-tu qu'en éfet le pouvoir donne le droit? & qu'un fils robuste n'ait rien à se reprocher pour avoir assassiné son père languissant & décrépit? Quiconque

étudie

étudie la morale doit commencer à réfuter ton livre dans ſon cœur; mais ton propre cœur te réfutait encor davantage; car tu fus vertueux, ainſi que *Spinoſa*; & il ne te manqua, comme à lui, que d'enſeigner les vrais principes de la vertu que tu pratiquais, & que tu recommandais aux autres.

XXXVIII.

MORALE UNIVERSELLE.

La morale me paraît tellement univerſelle, tellement calculée par l'être univerſel qui nous a formés, tellement deſtinée à ſervir de contrepoids à nos paſſions funeſtes, & à ſoulager les peines inévitables de cette courte vie, que depuis *Zoroaſtre* juſqu'au lord *Shaftesburi*, je vois tous les philoſophes enſeigner la même morale, quoiqu'ils ayent tous des idées diférentes ſur les principes des choſes. Nous avons vu que *Hobbes*, *Spinoſa*, & *Bayle* lui-même, qui ont ou nié les premiers principes, ou qui en ont douté, ont cependant recommandé fortement la juſtice & toutes les vertus.

Chaque nation eut des rites religieux, particuliers, & très ſouvent d'abſurdes & de révoltantes opinions en métaphyſique, en théologie. Mais s'agit-il de ſavoir s'il faut être juſte? tout l'univers eſt d'acord, comme nous l'avons dit à la *queſtion XXXVI*, & comme on ne peut trop le répéter.

XXXIX.

DE ZOROASTRE.

Je n'examine point en quel tems vivait *Zoroastre*, à qui les Perses donnèrent neuf mille ans d'antiquité, ainsi que *Platon* aux anciens Athéniens. Je vois seulement que ses préceptes de morale se sont conservés jusqu'à nos jours : ils sont traduits de l'ancienne langue des mages dans la langue vulgaire des Guèbres ; & il paraît bien aux allégories puériles, aux observances ridicules, aux idées fantastiques dont ce recueil est rempli, que la religion de *Zoroastre* est de l'antiquité la plus haute. C'est là qu'on trouve le nom de *jardin* pour exprimer la récompense des justes : on y voit le mauvais principe sous le nom de *Sathan*, que les Juifs adoptèrent aussi. On y trouve le monde formé en six saisons, ou en six tems. Il y est ordonné de réciter un *abunavar* & un *ashim vuhu* pour ceux qui éternuent.

Mais enfin, dans ce recueil de cent portes ou préceptes tirés du livre du Zend, & où l'on raporte même les propres paroles de l'ancien *Zoroastre*, quels devoirs moraux sont-ils prescrits ?

Celui d'aimer, de secourir son père & sa mère, de faire l'aumône aux pauvres, de ne jamais manquer à sa parole, de s'abstenir, quand on est dans le dou[illegible] l'actio[illegible] [illegible]

va faire, eſt juſte ou non. (*porte* 30.)

Je m'arête à ce précepte, parce que nul légiſlateur n'a jamais pu aller au-delà; & je me confirme dans l'idée que plus *Zoroaſtre* établit de ſuperſtitions ridicules en fait de culte, plus la pureté de ſa morale fait voir qu'il n'était pas en lui de la corompre; que plus il s'abandonnait à l'erreur dans ſes dogmes, plus il lui était impoſſible d'errer en enſeignant la vertu.

X L.

DES BRACMANES.

Il eſt vraiſemblable que les brames, ou bracmanes, exiſtaient longtems avant que les Chinois euſſent leurs cinq Kings; & ce qui fonde cette extrême probabilité, c'eſt qu'à la Chine les antiquités les plus recherchées ſont indiennes, & que dans l'Inde il n'y a point d'antiquités chinoiſes.

Ces anciens brames étaient ſans doute d'auſſi mauvais métaphyſiciens, d'auſſi ridicules théologiens que les Caldéens & les Perſes, & toutes les nations qui ſont à l'occident de la Chine. Mais quelle ſublimité dans la morale! Selon eux, la vie n'était qu'une mort de quelques années, après laquelle on vivrait avec la Divinité. Ils ne ſe bornaient pas à être juſtes envers les autres, mais ils étaient rigoureux envers eux-mêmes; le ſilence, l'abſtinence, la contemplation, le renoncement à

tous les plaiſirs étaient leurs principaux devoirs. Auſſi tous les ſages des autres nations allaient chez eux aprendre ce qu'on apellait *la ſageſſe*.

XLI.

DE CONFUCIUS.

Les Chinois n'eurent aucune ſuperſtition, aucun charlataniſme à ſe reprocher comme les autres peuples. Le gouvernement chinois montrait aux hommes, il y a fort au-delà de quatre mille ans, & leur montre encor, qu'on peut les régir ſans les tromper, que ce n'eſt pas par le menſonge qu'on ſert le Dieu de vérité, que la ſuperſtition eſt non-ſeulement inutile, mais nuiſible à la religion. Jamais l'adoration de Dieu ne fut ſi pure & ſi ſainte qu'à la Chine (*à la révélation près.*) Je ne parle pas des ſectes du peuple, je parle de la religion du prince, de celle de tous les tribunaux, & de tout ce qui n'eſt pas populace. Quelle eſt la religion de tous les honnêtes gens à la Chine depuis tant de ſiécles? La voici: *adorez le ciel*, & *ſoyez juſtes*. Aucun empereur n'en a eu d'autre.

On place ſouvent le grand *Confutzée*, que nous nommons *Confucius*, parmi les anciens légiſlateurs, parmi les fondateurs des religions, c'eſt une grande inadvertance. *Confutzée* eſt très moderne; il ne vivait que ſix cent cinquante ans avant notre ère. Jamais il n'inſtitua aucun culte, aucun rite; jamais

il ne se dit ni inspiré, ni prophête; il ne fit que rassembler en un corps les anciennes loix de la morale.

Il invite les hommes à pardonner les injures, & à ne se souvenir que des bienfaits.

A veiller sans cesse sur soi-même, à coriger aujourd'hui les fautes d'hier.

A réprimer ses passions, & à cultiver l'amitié; à donner sans faste, & à ne recevoir que l'extrême nécessaire sans bassesse.

Il ne dit point qu'il ne faut pas faire à autrui ce que nous ne voulons pas qu'on fasse à nous-mêmes; ce n'est que défendre le mal: il fait plus, il recommande le bien: *traite autrui comme tu veux qu'on te traite.*

Il enseigne non-seulement la modestie, mais encor l'humilité: il recommande toutes les vertus.

XLII.

DES PHILOSOPHES GRECS, ET D'ABORD DE PYTHAGORE.

Tous les philosophes grecs ont dit des sotises en physique & en métaphysique. Tous sont excellens dans la morale; tous égalent *Zoroastre*, *Confutzée*, & les bracmanes. Lisez seulement les vers dorés de *Pythagore*, c'est le précis de sa doctrine; il n'importe de quelle main ils soient. Dites-moi si une seule vertu y est oubliée.

XLIII.

DE ZALEUCUS.

Réunissez tous vos lieux communs, prédicateurs grecs, italiens, espagnols, allemands, français &c.; qu'on distille toutes vos déclamations, en tirera-t-on un extrait qui soit plus pur que l'exorde des loix de *Zaleucus?*

Maîtrisez votre ame, purifiez-la, écartez toute pensée criminelle. Croyez que DIEU *ne peut être bien servi par les pervers, croyez qu'il ne ressemble pas aux faibles mortels que les louanges & les présens séduisent: la vertu seule peut lui plaire.*

Voila le précis de toute morale & de toute religion.

XLIV.

D'EPICURE.

Des pédans de collège, des petits maîtres de séminaire, ont cru, sur quelques plaisanteries d'*Horace* & de *Pétrone*, qu'*Epicure* avait enseigné la volupté par les préceptes & par l'exemple. *Epicure* fut toute sa vie un philosophe sage, tempérant & juste. Dès l'âge de douze à treize ans il fut sage; car lorsque le grammairien qui l'instruisait lui récita ce vers d'*Hésiode*:

Le cahos fut produit le premier de tous les êtres:

Eh! qui le produisit, dit *Epicure*, puisqu'il

était le premier ? Je n'en ſais rien, dit le grammairien, il n'y a que les philoſophes qui le ſachent. Je vais donc m'inſtruire chez eux, répartit l'enfant ; & depuis ce tems juſqu'à l'âge de ſoixante & douze ans, il cultiva la philoſophie. Son teſtament, que *Diogène de Laërce* nous a conſervé tout entier, découvre une ame tranquile & juſte ; il afranchit les eſclaves qu'il croit avoir mérité cette grace : il recommande à ſes exécuteurs teſtamentaires de donner la liberté à ceux qui s'en rendront dignes. Point d'oſtentation, point d'injuſte préférence ; c'eſt la dernière volonté d'un homme qui n'en a jamais eu que de raiſonnables. Seul de tous les philoſophes, il eut pour amis tous ſes diſciples, & ſa ſecte fut la ſeule où l'on ſût aimer, & qui ne ſe partagea point en pluſieurs autres.

Il paraît, après avoir examiné ſa doctrine, & ce qu'on a écrit pour & contre lui, que tout ſe réduit à la diſpute entre *Mallebranche* & *Arnauld*. *Mallebranche* avouait que le plaiſir rend heureux, *Arnauld* le niait ; c'était une diſpute de mots, comme tant d'autres diſputes où la philoſophie & la théologie aportent leur incertitude, chacune de ſon côté.

XLV.

DES STOÏCIENS.

Si les épicuriens rendirent la nature humaine aimable, les ſtoïciens la rendirent preſque

divine. Résignation à l'être des êtres, ou plutôt élévation de l'ame jusqu'à cet être; mépris du plaisir, mépris même de la douleur, mépris de la vie & de la mort, inflexibilité dans la justice; tel était le caractère des vrais stoïciens; & tout ce qu'on a pu dire contre eux, c'est qu'ils décourageaient le reste des hommes.

Socrate, qui n'était pas de leur secte, fit voir qu'on ne pouvait pousser la vertu aussi loin qu'eux, sans être d'aucun parti; & la mort de ce martir de la divinité est l'éternel oprobre d'Athènes, quoiqu'elle s'en soit repentie.

Le stoïcien *Caton* est d'un autre côté l'éternel honneur de Rome. *Epictète*, dans l'esclavage, est peut-être supérieur à *Caton*, en ce qu'il est toujours content de sa misère. Je suis, dit-il, dans la place où la providence a voulu que je fusse; m'en plaindre, c'est l'ofenser.

Dirai-je que l'empereur *Antonin* est encor au-dessus d'*Epictète*, parce qu'il triompha de plus de séductions, & qu'il était bien plus dificile à un empereur de ne se pas corompre, qu'à un pauvre de ne pas murmurer. Lisez les pensées de l'un & de l'autre; l'empereur & l'esclave vous paraîtront également grands.

Oserai-je parler ici de l'empereur *Julien?* Il erra sur le dogme, mais certes il n'erra pas sur la morale. En un mot, nul philosophe dans l'antiquité qui n'ait voulu rendre les hommes meilleurs.

Il y a eu des gens parmi nous qui ont dit, que toutes les vertus de ces grands-hommes n'étaient que des péchés illustres. Puisse la terre être couverte de tels coupables!

XLVI.

PHILOSOPHIE EST VERTU.

Il y eut des sophistes, qui furent aux philosophes ce que les hommes sont aux singes. *Lucien* se moqua d'eux, on les méprisa. Ils furent à-peu-près ce qu'ont été les moines mendians dans les universités. Mais n'oublions jamais que tous les philosophes ont donné de grands exemples de vertu, & que les sophistes, & même les moines, ont tous respecté la vertu dans leurs écrits.

XLVII.

D'ESOPE.

Je placerai *Esope* parmi ces grands-hommes, & même à la tête de ces grands-hommes, soit qu'il ait été le *Pilpay* des Indiens, ou l'ancien précurseur de *Pilpay*, ou le *Lokman* des Perses, ou le *Akkim* des Arabes, ou le *Hacam* des Phéniciens, il n'importe; je vois que ses fables ont été en vogue chez toutes les nations orientales, & que l'origine s'en perd dans une antiquité, dont on ne peut sonder l'abime. A quoi tendent ces fables aussi

profondes qu'ingénues, ces apologues qui semblent visiblement écrits dans un tems où l'on ne doutait pas que les bètes n'eussent un langage? Elles ont enseigné presque tout notre hémisphère. Ce ne sont point des recueils de sentences fastidieuses qui lassent plus qu'elles n'éclairent; c'est la vérité elle-même avec le charme de la fable. Tout ce qu'on a pu faire, c'est d'y ajouter des embellissemens dans nos langues modernes. Cette ancienne sagesse est simple & nue dans le premier auteur. Les graces naïves dont on l'a ornée en France n'en ont point caché le fonds respectable. Que nous aprennent toutes ces fables? qu'il faut être juste.

XLVIII.

DE LA PAIX NÉE DE LA PHILOSOPHIE.

Puisque tous les philosophes avaient des dogmes diférens, il est clair que le dogme & la vertu sont d'une nature entiérement hétérogène. Qu'ils crussent ou non que *Thétis* était la déesse de la mer, qu'ils fussent persuadés ou non de la guerre des géans & de l'âge d'or, de la boëte de *Pandore* & de la mort du serpent *Python* &c., ces doctrines n'avaient rien de commun avec la morale. C'est une chose admirable dans l'antiquité que la théogonie n'ait jamais troublé la paix des nations.

XLIX.

AUTRES QUESTIONS.

Ah ! ſi nous pouvions imiter l'antiquité ! ſi nous faiſions enfin à l'égard des diſputes théologiques, ce que nous avons fait au bout de dix-ſept ſiécles dans les belles-lettres !

Nous ſommes revenus au goût de la ſaine antiquité, après avoir été plongé dans la barbarie de nos écoles. Jamais les Romains ne furent aſſez abſurdes pour imaginer qu'on pût perſécuter un homme, parce qu'il croyait le vuide ou le plein, parce qu'il prétendait que les accidens ne peuvent pas ſubſiſter ſans ſujet, parce qu'il expliquait en un ſens un paſſage d'un auteur, qu'un autre entendait dans un ſens contraire.

Nous avons recours tous les jours à la juriſprudence des Romains ; & quand nous manquons de loix, (ce qui nous arive ſi ſouvent) nous allons conſulter le code & le digeſte. Pourquoi ne pas imiter nos maîtres dans leur ſage tolérance ?

Qu'importe à l'état qu'on ſoit du ſentiment des réaux ou des nominaux, qu'on tienne pour *Scot* ou pour *Thomas*, pour *Œcolampade* ou pour *Mélanchton*, qu'on ſoit du parti d'un évèque d'Ypre, qu'on n'a point lu, ou d'un moine eſpagnol qu'on a moins lu encor ? N'eſt-il pas clair que tout cela doit être auſſi indiférent au véritable intérêt d'une nation,

que de traduire bien ou mal un passage de *Lycophron* ou d'*Hésiode* ?

L.

AUTRES QUESTIONS.

Je sais que les hommes sont quelquefois malades du cerveau. Nous avons eu un musicien qui est mort fou, parce que sa musique n'avait pas paru assez bonne. Des gens ont cru avoir un nez de verre ; mais s'il y en avait d'assez ataqués pour penser, par exemple, qu'ils ont toujours raison, y aurait-il assez d'hellébore pour une si étrange maladie ?

Et si ces malades, pour soutenir qu'ils ont toujours raison, menaçaient du dernier suplice quiconque pense qu'ils peuvent avoir tort, s'ils établissaient des espions pour découvrir les réfractaires, s'ils décidaient qu'un père sur le témoignage de son fils, une mère sur celui de sa fille, doit périr dans les flammes &c., ne faudrait-il pas lier ces gens-là, & les traiter comme ceux qui sont ataqués de la rage ?

LI.

IGNORANCE.

Vous me demandez à quoi bon tout ce sermon, si l'homme n'est pas libre ? D'abord je ne vous ai point dit que l'homme n'est pas libre ; je vous ai dit, que sa liberté consiste

dans ſon pouvoir d'agir, & non pas dans le pouvoir chimérique de *vouloir vouloir*. Enſuite je vous dirai que tout étant lié dans la nature, la Providence éternelle me prédeſtinait à écrire ces rêveries, & prédeſtinait cinq ou ſix lecteurs à en faire leur profit, & cinq à ſix autres à les dédaigner & à les laiſſer dans la foule immenſe des écrits inutiles.

Si vous me dites que je ne vous ai rien apris, ſouvenez-vous que je me ſuis annoncé comme un ignorant.

LII.

AUTRES IGNORANCES.

Je ſuis ſi ignorant, que je ne ſais pas même les faits anciens dont on me berce ; je crains toujours de me tromper de ſept à huit cents années au moins, quand je recherche en quel tems ont vécu ces antiques héros, qu'on dit avoir exercé les premiers le vol & le brigandage dans une grande étendue de pays ; & ces premiers ſages qui adorèrent des étoiles ou des poiſſons, ou des ſerpens, ou des morts, ou des êtres fantaſtiques.

Quel eſt celui qui le premier imagina les ſix *Gahambars*, & le pont de *Tshinavar*, & le *Dardaroth* ; & le lac de *Karon* ? en quel tems vivait le premier *Bacchus*, le premier *Hercule*, le premier *Orphée* ?

Toute l'antiquité eſt ſi ténébreuſe juſqu'à *Thucidide* & *Xénophon*, que je ſuis réduit à ne

ſavoir preſque pas un mot de ce qui s'eſt paſſé ſur le globe que j'habite, avant le court eſpace d'environ trente ſiécles ; & dans ces trente ſiécles encor, que d'obſcurités ! que d'incertitudes ! que de fables !

LIII.

PLUS GRANDE IGNORANCE.

Mon ignorance me pèſe bien davantage, quand je vois que ni moi, ni mes compatriotes, nous ne ſavons abſolument rien de notre patrie. Ma mère m'a dit que j'étais né ſur les bords du Rhin, je le veux croire. J'ai demandé à mon ami le ſavant *Apédeutès*, natif de Courlande, s'il avait connaiſſance des anciens peuples du nord ſes voiſins, & de ſon malheureux petit pays ? il m'a répondu qu'il n'en avait pas plus de notion que les poiſſons de la mer baltique.

Pour moi, tout ce que je ſais de mon pays, c'eſt que *Céſar* dit, il y a environ dix-huit cents ans, que nous étions des brigands, qui étions dans l'uſage de ſacrifier des hommes à je ne ſais quels dieux pour obtenir d'eux quelque bonne proie, & que nous n'allions jamais en courſe qu'acompagnés de vieilles ſorcières qui faiſaient ces beaux ſacrifices.

Tacite, un ſiécle après, dit quelques mots de nous, ſans nous avoir jamais vus : il nous regarde comme les plus honnêtes gens du monde en comparaiſon des Romains ; car il aſſûre

que quand nous n'avions perſonne à voler, nous paſſions les jours & les nuits à nous enyvrer de mauvaiſe bière dans nos cabanes.

Depuis ce tems de notre âge d'or, c'eſt un vuide immenſe juſqu'à l'hiſtoire de *Charlemagne*. Quand je ſuis arivé à ces tems connus, je vois dans Goldſtad une charte de *Charlemagne* datée d'Aix-la-Chapelle, dans laquelle ce ſavant empereur parle ainſi :

Vous ſavez que chaſſant un jour auprès de cette ville, je trouvai les thermes & le palais que Granus *frère de* Néron *& d'*Agrippa *avait autrefois bâtis.*

Ce *Granus* & cet *Agrippa*, frères de *Néron*, me font voir que *Charlemagne* était auſſi ignorant que moi ; & cela ſoulage.

LIV.

IGNORANCE RIDICULE.

L'hiſtoire de l'égliſe de mon pays reſſemble à celle de *Granus* frère de *Néron* & d'*Agrippa*, & eſt bien plus merveilleuſe. Ce ſont de petits garçons reſſuſcités, des dragons pris avec une étole comme des lapins avec un lacet, des hoſties qui ſaignent d'un coup de couteau qu'un Juif leur donne, des ſaints qui courent après leurs têtes quand on les leur a coupées. Une des légendes des plus avérées dans notre hiſtoire eccléſiaſtique d'Allemagne, eſt celle du bienheureux *Pierre de Luxembourg*, qui dans les deux années 1388 & 89 après ſa

mort, fit deux mille quatre cent miracles; & les années ſuivantes, trois mille de compte fait, parmi leſquels on ne nomme pourtant que quarante-deux morts reſſuſcités.

Je m'informe ſi les autres états de l'Europe ont des hiſtoires eccléſiaſtiques, auſſi merveilleuſes & auſſi autentiques? Je trouve partout la même ſageſſe & la même certitude.

L V.

PIS QU'IGNORANCE.

J'ai vu enſuite pour quelles ſotiſes inintelligibles les hommes s'étaient chargés les uns les autres d'imprécations, s'étaient déteſtés, perſécutés, égorgés, pendus, roués & brûlés; & j'ai dit, s'il y avait eu un ſage dans ces abominables tems, il aurait donc falu que ce ſage vécût & mourût dans les déſerts.

L V I.

COMMENCEMENT DE LA RAISON.

Je vois qu'aujourd'hui, dans ce ſiécle qui eſt l'aurore de la raiſon, quelques têtes de cette hydre du fanatiſme renaiſſent encor. Il paraît que leur poiſon eſt moins mortel, & leurs gueules moins dévorantes. Le ſang n'a point coulé pour la grace verſatile, comme il coula ſi longtems pour les indulgences plénières qu'on vendait au marché; mais le monſtre

monstre subsiste encor ; quiconque recherchera la vérité risquera d'être persécuté. Faut-il rester oisif dans les ténèbres ? ou faut-il allumer un flambeau auquel l'envie & la calomnie rallumeront leurs torches ? Pour moi, je crois que la vérité ne doit pas plus se cacher devant ces monstres, que l'on ne doit s'abstenir de prendre de la nouriture dans la crainte d'être empoisonné.

SUPLEMENT AU PHILOSOPHE IGNORANT.

ANDRÉ DES TOUCHES À SIAM.

ANdré *Des Touches* était un musicien très agréable dans le beau siécle de *Louis XIV*, avant que la musique eût été perfectionnée par *Rameau* ; & gâtée par ceux qui préfèrent la dificulté surmontée au naturel & aux graces.

Avant d'avoir exercé ses talens, il avait été mousquetaire ; & avant d'être mousquetaire il fit en 1688 le voyage de Siam avec le jé-

ſuite *Tachard*, qui lui donna beaucoup de marques particulières de tendreſſe pour avoir un amuſement ſur le vaiſſeau ; & *Des Touches* parla toujours avec admiration du père *Tachard* le reſte de ſa vie.

Il fit connaiſſance à Siam avec un premier commis du barcalon ; & ce premier commis s'apellait *Croutef* : & il mit par écrit la plûpart des queſtions qu'il avait faites à *Croutef*, avec les réponſes de ce Siamois. Les voici telles qu'on les a trouvées dans ſes papiers.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Combien avez-vous de ſoldats ?

CROUTEF.

Quatre-vingt mille fort médiocrement payés.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Et de talapoins ?

CROUTEF.

Cent vingt mille, tous fainéans & très riches. Il eſt vrai que dans la dernière guerre nous avons été bien batus, mais en récompenſe nos talapoins ont fait très grande chère, bâti de belles maiſons, & entretenu de très jolies filles.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Il n'y a rien de plus sage & de mieux avisé. Et vos finances, en quel état sont-elles ?

CROUTEF.

En fort mauvais état. Nous avons pourtant quatre-vingt-dix mille hommes employés pour les faire fleurir ; & s'ils n'en ont pu venir à bout, ce n'est pas leur faute ; car il n'y a aucun d'eux qui ne prenne honnêtement tout ce qu'il peut prendre, & qui ne dépouille les cultivateurs pour le bien de l'état.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Bravo ! Et votre jurisprudence est-elle aussi parfaite que tout le reste de votre administration ?

CROUTEF.

Elle est bien supérieure ; nous n'avons point de loix, mais nous avons cinq ou six mille volumes sur les loix. Nous nous conduisons d'ordinaire par des coutumes ; car on sait qu'une coutume ayant été établie au hazard est toujours ce qu'il y a de plus sage. Et de plus, chaque coutume ayant nécessairement changé dans chaque province comme les habillemens & les coëfures, les juges peuvent choisir à leur gré l'usage qui était en vogue il y a quatre siécles, ou celui qui ré-

gnait l'année passée ; c'est une variété de législation que nos voisins ne cessent d'admirer ; c'est une fortune assûrée pour les praticiens, une ressource pour tous les plaideurs de mauvaise foi, & un agrément infini pour les juges qui peuvent en sûreté de conscience décider les causes sans les entendre.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Mais pour le criminel vous avez au moins des loix constantes ?

CROUTEF.

DIEU nous en préserve ! nous pouvons condamner au bannissement, aux galères, à la potence, ou renvoyer hors de cour selon que la fantaisie nous en prend. Nous nous plaignons quelquefois du pouvoir arbitraire de monsieur le barcalon ; mais nous voulons que tous nos jugemens soient arbitraires.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Cela est juste. Et de la question, en usez-vous ?

CROUTEF.

C'est notre plus grand plaisir ; nous avons trouvé que c'est un secret infaillible pour sauver un coupable qui a les muscles vigoureux, les jarêts forts & souples, les bras nerveux & les reins doubles ; & nous rouons gaîment

tous les innocens à qui la nature a donné des organes faibles. Voici comme nous nous y prenons avec une sagesse & une prudence merveilleuse. Comme il y a des demi-preuves, c'est à dire des demi-vérités, il est clair qu'il y a des demi-innocens & des demi-coupables. Nous commençons donc par leur donner une demi-mort, après quoi nous allons déjeuner ; ensuite vient la mort toute entière, ce qui nous donne dans le monde une grande considération, & qui est le revenu du prix de nos charges.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Rien n'est plus prudent & plus humain, il faut en convenir. Aprenez-moi ce que deviennent les biens des condamnés ?

CROUTEF.

Les enfans en sont privés. Car vous savez que rien n'est plus équitable que de punir tous les descendans d'une faute de leur père.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Oui, il y a longtems que j'ai entendu parler de cette jurisprudence.

CROUTEF.

Les peuples de Laos nos voisins n'admettent ni la question, ni les peines arbitraires, ni les coutumes diférentes, ni les horribles

ſuplices qui ſont parmi nous en uſage; mais auſſi nous les régardons comme des barbares qui n'ont aucune idée d'un bon gouvernement. Toute l'Aſie convient que nous danſons beaucoup mieux qu'eux, & que par conſéquent il eſt impoſſible qu'ils aprochent de nous en juriſprudence, en commerce, en finances, & ſurtout dans l'art militaire.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Dites-moi, je vous prie, par quels degrés on parvient dans Siam à la magiſtrature?

CROUTEF.

Par de l'argent comptant. Vous ſentez qu'il ſerait impoſſible de bien juger, ſi on n'avait pas trente ou quarante mille piéces d'argent toutes prêtes. En vain on ſaurait par cœur toutes les coutumes, en vain on aurait plaidé cinq cent cauſes avec ſuccès, en vain on aurait un eſprit rempli de juſteſſe, & un cœur plein de juſtice, on ne peut parvenir à aucune magiſtrature ſans argent. C'eſt encor ce qui nous diſtingue de tous les peuples de l'Aſie, & ſurtout de ces barbares de Laos qui ont la manie de récompenſer tous les talens & de ne vendre aucun emploi.

André Des Touches qui était un peu diſtrait, comme le ſont tous les muſiciens, répondit

au Siamois que la plûpart des airs qu'il venait de chanter lui paraiſſaient un peu diſcordans, & voulut s'informer à fond de la muſique ſiamoiſe; mais *Croutef*, plein de ſon ſujet, & paſſionné pour ſon pays, continua en ces termes: il m'importe fort peu que nos voiſins qui habitent par-delà nos montagnes ayent de meilleure muſique que nous, & de meilleurs tableaux, pourvu que nous ayons toujours des loix ſages & humaines. C'eſt dans cette partie que nous excellons. Par exemple, il y a mille circonſtances où une fille étant acouchée d'un enfant mort, nous réparons la perte de l'enfant en faiſant pendre la mère: moyennant quoi elle eſt manifeſtement hors d'état de faire une fauſſe couche.

Si un homme a volé adroitement trois ou quatre cent mille piéces d'or, nous le reſpectons, & nous allons dîner chez lui. Mais ſi une pauvre ſervante s'aproprie mal adroitement trois ou quatre piéces de cuivre qui étaient dans la caſſette de ſa maîtreſſe, nous ne manquons pas de tuer cette ſervante en place publique; premiérement, de peur qu'elle ne ſe corrige; ſecondement, afin qu'elle ne puiſſe donner à l'état des enfans en grand nombre, parmi leſquels il s'en trouverait peut-être un ou deux qui pouraient voler trois ou quatre petites piéces de cuivre, ou devenir de grands-hommes; troiſiémement, parce qu'il eſt juſte de proportionner la peine au crime, & qu'il ſerait ridicule d'employer dans une

maiſon de force, à des ouvrages utiles, une perſonne coupable d'un forfait ſi énorme.

Mais nous ſommes encor plus juſtes, plus clémens, plus raiſonnables dans les chatimens que nous infligeons à ceux qui ont l'audace de ſe ſervir de leurs jambes pour aller où ils veulent. Nous traitons ſi bien nos guerriers qui nous vendent leur vie, nous leur donnons un ſi prodigieux ſalaire, ils ont une part ſi conſidérable à nos conquêtes, qu'ils ſont ſans doute les plus criminels de tous les hommes, lorſque s'étant enrôlés dans un moment d'yvreſſe, ils veulent s'en retourner chez leurs parens dans un moment de raiſon. Nous leur faiſons tirer à bout portant douze balles de plomb dans la tête pour les faire reſter en place, après quoi ils deviennent infiniment utiles à leur patrie.

Je ne vous parle pas de la quantité innombrable d'excellentes inſtitutions, qui ne vont pas à la vérité juſqu'à verſer le ſang des hommes, mais qui rendent la vie ſi douce & ſi agréable, qu'il eſt impoſſible que les coupables ne deviennent gens de bien. Un cultivateur n'a-t-il pas payé à point nommé une taxe qui excédait ſes facultés, nous vendons ſa marmite & ſon lit pour le mettre en état de mieux cultiver la terre quand il ſera débaraſſé de ſon ſuperflu.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Voila qui eſt tout à fait harmonieux, cela fait un beau concert.

CROUTEF.

Pour faire connaître notre profonde sageſſe, ſachez que notre baſe fondamentale conſiſte à reconnaître pour notre ſouverain à pluſieurs égards un étranger tondu qui demeure à neuf cent mille pas de chez nous. Quand nous donnons nos plus belles terres à quelques-uns de nos talapoins, ce qui eſt très-prudent, il faut que ce talapoin ſiamois paye la première année de ſon revenu à ce tondu Tartare, ſans quoi il eſt clair que nous n'aurions point de récolte.

Mais où eſt le tems, l'heureux tems, où ce tondu faiſait égorger une moitié de la nation par l'autre, pour décider ſi *Sammonocodom* avait joué au cerf-volant ou au trou-madame, s'il s'était déguiſé en éléphant ou en vache, s'il avait dormi trois cent quatre-vingt-dix jours ſur le côté droit ou ſur le gauche ? Ces grandes queſtions, qui tiennent ſi eſſentiellement à la morale, agitaient alors tous les eſprits ; elles ébranlaient le monde ; le ſang coulait pour elles ; on maſſacrait les femmes ſur les corps de leurs maris ; on écraſait leurs petits enfans ſur la pierre, avec une dévotion, une onction, une componction angélique. Malheur à nous, enfans dégénérés de nos pieux ancêtres, qui ne faiſons plus de ces ſaints ſacrifices ! Mais au moins, il nous reſte, graces au ciel, quelques bonnes ames qui les imiteraient ſi on les laiſſait faire.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Dites-moi, je vous prie, monſieur, ſi vous diviſez à Siam le ton majeur en deux comma & deux ſemi comma, & ſi le progrès du ſon fondamental ſe fait par 1, 3 & 9.

CROUTEF.

Par *Sammonocodom*, vous vous moquez de moi. Vous n'avez point de tenue, vous m'avez interrogé ſur la forme de notre gouvernement, & vous me parlez de muſique.

ANDRÉ DES TOUCHES.

La muſique tient à tout; elle était le fondement de toute la politique des Grecs. Mais pardon, puiſque vous avez l'oreille dure, revenons à notre propos. Vous diſiez donc que pour faire un acord parfait...

CROUTEF.

Je vous diſais qu'autrefois le Tartare tondu prétendait diſpoſer de tous les royaumes de l'Aſie, ce qui était fort loin de l'acord parfait : mais il en réſultait un grand bien; on était beaucoup plus dévot à *Sammonocodom* & à ſon éléphant, que dans nos jours où tout le monde ſe mèle de prétendre au ſens commun avec une indiſcrétion qui fait pitié. Cependant tout va; on ſe réjouit, on danſe, on joue, on dîne, on ſoupe, on fait l'amour;

cela fait frémir tous ceux qui ont de bonnes intentions.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Et que voulez-vous de plus ? Il ne vous manque qu'une bonne musique. Quand vous l'aurez, vous pourez hardiment vous dire la plus heureuse nation de la terre.



PETITE DIGRESSION.

DAns les commencemens de la fondation des quinze-vingts, on sait qu'ils étaient tous égaux, & que leurs petites afaires se décidaient à la pluralité des voix. Ils distinguaient parfaitement au toucher la monnaie de cuivre de celle d'argent; aucun d'eux ne prit jamais du vin de Brie pour du vin de Bourgogne. Leur odorat était plus fin que celui de leurs voisins qui avaient deux yeux. Ils raisonnèrent parfaitement sur les quatre sens, c'est-à-dire, qu'ils en connurent tout ce qu'il est permis d'en savoir; & ils vécurent paisibles & fortunés autant que des quinze-vingts peuvent l'être. Malheureusement un de leurs professeurs prétendit avoir des notions claires sur le sens de la vue; il se fit écouter, il intrigua, il forma des entousiastes; enfin on le reconnut pour le chef de la communauté. Il

ſe mit à juger ſouverainement des couleurs, & tout fut perdu.

Ce premier dictateur des quinze-vingts ſe forma d'abord un petit conſeil, avec lequel il ſe rendit le maître de toutes les aumônes. Par ce moyen perſonne n'oſa lui réſiſter. Il décida que tous les habits des quinze-vingts étaient blancs; les aveugles le crurent; ils ne parlaient que de leurs beaux habits blancs, quoiqu'il n'y en eût pas un ſeul de cette couleur. Tout le monde ſe moqua d'eux; ils allèrent ſe plaindre au dictateur, qui les reçut fort mal; il les traita de novateurs, d'eſprits forts, de rebelles qui ſe laiſſaient ſéduire par les opinions erronées de ceux qui avaient des yeux, & qui oſaient douter de l'infaillibilité de leur maître. Cette querelle forma deux partis.

Le dictateur, pour les apaiſer, rendit un arrêt, par lequel tous leurs habits étaient rouges. Il n'y avait pas un habit rouge aux quinze-vingts. On ſe moqua d'eux plus que jamais. Nouvelles plaintes de la part de la communauté. Le dictateur entra en fureur, les autres aveugles auſſi; on ſe batit longtems, & la concorde ne fut rétablie que lorſqu'il fut permis à tous les quinze-vingts de ſuſpendre leur jugement ſur la couleur de leurs habits.

Un ſourd, en liſant cette petite hiſtoire, avoua que les aveugles avaient eu tort de juger des couleurs; mais il reſta ferme dans l'opinion qu'il n'apartient qu'aux ſourds de juger de la muſique.

AVANTURE INDIENNE,

TRADUITE PAR L'IGNORANT.

PYthagore, dans son séjour aux Indes, aprit, comme tout le monde sait, à l'école des gymnosophistes, le langage des bêtes & celui des plantes. Se promenant un jour dans une prairie assez près du rivage de la mer, il entendit ces paroles : que je suis malheureuse d'être née herbe ! à peine suis-je parvenue à deux pouces de hauteur, que voila un monstre dévorant, un animal horrible qui me foule sous ses larges pieds ; sa gueule est armée d'une rangée de faulx tranchantes avec laquelle il me coupe, me déchire & m'engloutit. Les hommes nomment ce monstre un *mouton*. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une plus abominable créature.

Pythagore avança quelques pas ; il trouva une huître qui bâillait sur un petit rocher ; il n'avait point encor embrassé cette admirable loi, par laquelle il est défendu de manger les animaux nos semblables. Il allait avaler l'huître, lorsqu'elle prononça ces mots atendrissans ; ô nature ! que l'herbe, qui est comme moi ton ouvrage, est heureuse ! Quand on l'a coupée, elle renaît, elle est immortelle ; & nous, pauvres huîtres, en vain sommes-

nous défendues par une double cuirasse; des scélérats nous mangent par douzaines à leur déjeuner, & c'en est fait pour jamais. Quelle épouvantable destinée que celle d'une huître; & que les hommes sont barbares!

Pythagore tressaillit; il sentit l'énormité du crime qu'il allait commettre: il demanda pardon à l'huître en pleurant, & la remit bien proprement sur son rocher.

Comme il rêvait profondément à cette avanture en retournant à la ville, il vit des araignées qui mangeaient des mouches, des hirondelles qui mangeaient des araignées, des éperviers qui mangeaient des hirondelles. Tous ces gens-là, dit-il, ne sont pas philosophes.

Pythagore en entrant fut heurté, froissé, renversé par une multitude de gredins & de gredines qui couraient en criant, c'est bien fait, c'est bien fait, ils l'ont bien mérité. Qui? quoi? dit *Pythagore* en se relevant; & les gens couraient toujours en disant; ah! que nous aurons de plaisir de les voir cuire!

Pythagore crut qu'on parlait de lentilles, ou de quelques autres légumes; point du tout, c'était de deux pauvres Indiens. Ah! sans doute, dit *Pythagore*, ce sont deux grands philosophes qui sont las de la vie; ils sont bien aises de renaître sous une autre forme; il y a du plaisir à changer de maison, quoiqu'on soit toujours mal logé; il ne faut pas disputer des goûts.

Il avança avec la foule jusqu'à la place publique, & ce fut là qu'il vit un grand bucher

allumé, & vis-à-vis de ce bucher un banc qu'on apellait un *tribunal*, & ſur ce banc des juges, & ces juges tenaient tous une queue de vache à la main, & ils avaient ſur la tête un bonnet reſſemblant parfaitement aux deux oreilles de l'animal qui porta *Silène* quand il vint autrefois au pays avec *Bacchus*, après avoir traverſé la mer Erytrée à pied ſec, & avoir arèté le ſoleil & la lune, comme on le raconte fidélement dans les orphiques.

Il y avait parmi ces juges un honnète homme fort connu de *Pythagore*. Le ſage de l'Inde expliqua au ſage de Samos de quoi il était queſtion dans la fète qu'on allait donner au peuple Indou.

Les deux Indiens, dit-il, n'ont nulle envie d'ètre brûlés; mes graves confrères les ont condamnés à ce ſuplice, l'un pour avoir dit que la ſubſtance de *Xaca* n'eſt pas la ſubſtance de *Brama*; & l'autre, pour avoir ſoupçonné qu'on pouvait plaire à l'Etre ſuprême par la vertu, ſans tenir en mourant une vache par la queue; parçe que, diſait-il, on peut être vertueux en tout tems, & qu'on ne trouve pas toujours une vache à point nommé. Les bonnes femmes de la ville ont été ſi éfrayées de ces deux propoſitions ſi hérétiques, qu'elles n'ont point donné de repos aux juges, juſqu'à ce qu'ils ayent ordonné le ſuplice de ces deux infortunés.

Pythagore jugea que depuis l'herbe juſqu'à l'homme il y avait bien des ſujets de chagrin. Il fit pourtant entendre raiſon aux juges, &

même aux dévôtes ; & c'eſt ce qui n'eſt arivé que cette ſeule fois.

Enſuite il alla prêcher la tolérance à Crotone ; mais un intolérant mit le feu à ſa maiſon ; il fut brûlé, lui qui avait tiré deux Indous des flammes. *Sauve qui peut.*



PETIT COMMENTAIRE DE L'IGNORANT,

SUR L'ÉLOGE DU DAUPHIN DE FRANCE, COMPOSÉ PAR MR. THOMAS.

JE viens de lire dans l'éloquent diſcours de monſieur *Thomas* ces paroles remarquables.

„ Le dauphin liſait avec plaiſir ces livres „ où la douce humanité lui peignait tous les „ hommes, & même ceux qui s'égarent, „ comme un peuple de frères. Aurait-il donc „ été lui-même ou perſécuteur, ou cruel ? „ aurait-il adopté la férocité de ceux qui comp- „ tent l'erreur parmi les crimes, & veulent „ tourmenter pour inſtruire ? *Ah !* dit-il plus „ d'une fois, *ne perſécutons point.*

Ces mots ont pénétré dans mon cœur ; je me ſuis écrié, quel ſera le malheureux qui oſera être perſécuteur quand l'héritier d'un

grand

grand royaume a déclaré qu'il ne faut pas l'être? Ce prince savait que la persécution n'a jamais produit que du mal: il avait lu beaucoup: la philosophie avait percé jusqu'à lui. Le plus grand bonheur d'un état monarchique est que le prince soit éclairé. *Henri IV* ne l'était pas par les livres; car excepté *Montaigne*; qui n'a rien d'arêté; & qui n'aprend qu'à douter, il n'y avait alors que de misérables livres de controverse indignes d'être lus par un roi. Mais *Henri IV* était instruit par l'adversité; par l'expérience de la vie privée & de la vie publique, enfin par ses propres lumières. Ayant été persécuté; il ne fut point persécuteur. Il était plus philosophe qu'il ne pensait, au milieu du tumulte des armes; des factions du royaume; des intrigues de la cour, & de la rage de deux sectes ennemies. *Louis XIII* ne lut rien; ne sut rien, & ne vit rien; il laissa persécuter.

Louis XIV avait un grand sens; un amour de la gloire qui le portait au bien, un esprit juste, un cœur noble; mais malheureusement le cardinal *Mazarin* ne cultiva point un si beau caractère. Il méritait d'être instruit, il fut ignorant; ses confesseurs enfin le subjuguèrent; il persécuta; il fit du mal. Quoi! les *Sacis*, les *Arnaulds*, & tant d'autres grands-hommes emprisonnés, exilés, bannis! Et pourquoi? Parce qu'ils ne pensaient pas comme deux jésuites de la cour: & enfin son royaume en feu pour une bulle! Il le faut avouer,

le fanatisme & la friponnerie demandèrent la bulle, l'ignorance l'accepta, l'opiniâtreté la combatit. Rien de tout cela ne serait arivé sous un prince en état d'aprécier ce que vaut une grace éficace, une grace suffisante, & même encor une versatile.

Je ne suis pas étonné qu'autrefois le cardinal de *Lorraine* ait persécuté des gens assez mal avisés pour pouvoir ramener les choses à la première institution de l'église; le cardinal aurait perdu sept évêchés, & de très grosses abbayes dont il était en possession. Voila une très bonne raison de poursuivre ceux qui ne sont pas de notre avis. Personne assurément ne mérite mieux d'être excommunié que ceux qui veulent nous ôter nos rentes. Il n'y a pas d'autre sujet de guerre chez les hommes; chacun défend son bien autant qu'il le peut.

Mais que dans le sein de la paix il s'élève des guerres intestines pour des billevesées incompréhensibles de pure métaphysique; qu'on ait sous *Louis XIII* en 1624 défendu sous peine de galères, de penser autrement qu'*Aristote*; qu'on ait anathématisé les idées innées de *Descartes*, pour les admettre ensuite; que de plus, d'une question digne de *Rabelais* on ait fait une question d'état; cela est barbare & absurde.

On a demandé souvent pourquoi depuis *Romulus* jusqu'au tems où les papes ont été puissans, jamais les Romains n'ont persécuté un seul philosophe pour ses opinions? On ne

peut répondre autre chose sinon que les Romains étaient sages.

Ciceron était très puissant. Il dit dans une de ses lettres ; *voyez à qui vous voulez que je fasse tomber les Gaules en partage.* Il était très ataché à la secte des académiciens, mais on ne voit pas qu'il lui soit jamais tombé dans la tête de faire exiler un stoïcien, d'exclure des charges un épicurien, de molester un pythagoricien.

Et toi, malheureux *Jurieu*, fugitif de ton village, tu voulus oprimer le fugitif *Bayle* dans son asyle & dans le tien ; tu laissas en paix *Spinosa* dont tu n'étais point jaloux ; mais tu voulais acabler ce respectable *Bayle*, qui écrasait ta petite réputation par sa renommée éclatante.

Le descendant & l'héritier de trente rois a dit, *ne persécutons point* ; & un bourgeois d'une ville ignorée, un habitué de paroisse, un moine dirait, *persécutons !*

Ravir aux hommes la liberté de penser ! juste ciel ! Tyrans fanatiques, commencez donc par nous couper les mains qui peuvent écrire, arachez-nous la langue qui parle contre vous, arachez-nous l'ame qui n'a pour vous que des sentimens d'horreur !

Il y a des pays où la superstition également lâche & barbare abrutit l'espèce humaine ; il y en a d'autres où l'esprit de l'homme jouit de tous ses droits. Entre ces deux extrémités, l'une céleste, l'autre infernale, il est un peuple mitoyen, chez qui la philosophie est

tantôt acueillie, & tantôt proſcrite, chez qui *Rabelais* a été imprimé avec privilège, mais qui a laiſſé mourir le grand *Arnauld* de faim dans un village étranger ; un peuple qui a vécu dans des ténèbres épaiſſes depuis les tems de ſes druides, juſqu'au tems où quelques rayons de lumière tombèrent ſur lui de la tête de *Deſcartes*. Depuis ce tems le jour lui eſt venu d'Angleterre. Mais croira-t-on bien que *Locke* était à peine connu de ce peuple il y a environ trente ans? Croira-t-on bien que lorſqu'on lui fit connaître la ſageſſe de ce grand-homme, des ignorans en place oprimèrent violemment celui qui aporta le premier ces vérités de l'iſle des philoſophes dans le pays des frivolités?

Si on a pourſuivi ceux qui éclairaient les ames, on a pouſſé la manie juſqu'à s'élever contre ceux qui ſauvaient les corps. En vain il eſt démontré que l'inoculation peut conſerver la vie à vingt-cinq mille perſonnes par année dans un grand royaume ; il n'a pas tenu aux ennemis de la nature humaine qu'on n'ait traité ſes bienfaiteurs d'empoiſonneurs publics. Si on avait eu le malheur de les écouter, que ferait-il arivé? les peuples voiſins auraient conclu que la nation était ſans raiſon & ſans courage.

Heureuſement les perſécutions ſont paſſagères, elles ſont perſonnelles, elles dépendent du caprice de trois ou quatre énergumènes qui voyent toujours ce que les autres ne verraient pas, ſi on ne corompait pas leur

entendement ; ils cabalent, ils ameutent, on crie quelque tems, ensuite on est étonné d'avoir crié, & puis on oublie tout.

Un homme ose dire, non-seulement après tous les physiciens, mais après tous les hommes, que si la Providence ne nous avait pas acordé des mains, il n'y aurait sur la terre ni artistes, ni arts. Un vinaigrier devenu maître d'école dénonce cette proposition comme impie ; il prétend que l'auteur atribue tout à nos mains, & rien à notre intelligence. Un singe n'oserait intenter une telle acusation dans le pays des singes ; cette acusation réussit chez les hommes. L'auteur est persécuté avec fureur ; au bout de trois mois on n'y pense plus. Il en est de la plûpart des livres philosophiques comme des contes de *la Fontaine* ; on commença par les brûler, on a fini par les représenter à l'opéra comique. Pourquoi en permet-on les représentations ? c'est qu'on s'est aperçu enfin qu'il n'y avait là que de quoi rire. Pourquoi le même livre qu'on a proscrit reste-t-il paisiblement entre les mains des lecteurs ? c'est qu'on s'est aperçu que ce livre n'a troublé en rien la société, qu'aucune pensée abstraite, ni même aucune plaisanterie n'a ôté à aucun citoyen la moindre prérogative, qu'il n'a point fait renchérir les denrées, que les moines mendians n'en ont pas moins rempli leur besace, que le train du monde n'a changé en rien, & que le livre n'a servi précisément qu'à ocuper le loisir de quelques lecteurs.

En vérité, quand on perſécute, c'eſt pour le plaiſir de perſécuter.

Paſſons de l'opreſſion paſſagère que la philoſophie a eſſuiée mille fois parmi nous, à l'opreſſion théologique qui eſt plus durable. Dès les premiers ſiécles on diſpute; les deux partis contraires s'anathématiſent. Qui a raiſon des deux? c'eſt le plus fort. Des conciles combatent contre des conciles, juſqu'à-ce qu'enfin l'autorité & le tems décident. Alors les deux partis réunis perſécutent un troiſiéme parti qui s'élève, & celui-ci en oprime un quatriéme. On ne ſait que trop que le ſang a coulé pendant quinze cents ans pour ces diſputes. Mais ce qu'on ne ſait pas aſſez, c'eſt que ſi on n'avait jamais perſécuté, il n'y aurait jamais eu de guerres de religion.

Répétons donc mille fois avec un dauphin tant regretté, *ne perſécutons perſonne.*



COMMENTAIRE SUR LE LIVRE DES DÉLITS ET DES PEINES.

I.

OCASION DE CE COMMENTAIRE.

J'Etais plein de la lecture du petit livre des *délits & des peines*, qui eſt en morale ce que ſont en médecine le peu de remèdes dont nos maux pouraient être ſoulagés. Je me flatais que cet ouvrage adoucirait ce qui reſte de barbare dans la juriſprudence de tant de nations; j'eſpérais quelque réforme dans le genre-humain, lorſqu'on m'aprit qu'on venait de pendre dans une province une fille de dix-huit ans, belle & bien faite, qui avait des talens utiles, & qui était d'une très honnête famille.

Elle était coupable de s'être laiſſé faire un enfant; elle l'était encor davantage d'avoir abandonné ſon fruit. Cette fille infortunée fuyant la maiſon paternelle eſt ſurpriſe des douleurs de l'enfantement; elle eſt délivrée ſeule & ſans ſecours auprès d'une fontaine.

La honte, qui eſt dans le ſexe une paſſion violente, lui donna aſſez de force pour revenir à la maiſon de ſon père & pour y cacher ſon état. Elle laiſſe ſon enfant expoſé, on le trouve mort le lendemain; la mère eſt découverte, condamnée à la potence, & exécutée.

La première faute de cette fille, ou doit être renfermée dans le ſecret de ſa famille, ou ne mérite que la protection des loix: parce que c'eſt au ſéducteur à réparer le mal qu'il a fait, parce que la faibleſſe a droit à l'indulgence, parce que tout parle en faveur d'une fille dont la groſſeſſe cachée la met ſouvent en danger de mort, que cette groſſeſſe connue flétrit ſa réputation, & que la dificulté d'élever ſon enfant eſt encor un grand malheur de plus.

La ſeconde faute eſt plus criminelle; elle abandonne le fruit de ſa faibleſſe & l'expoſe à périr.

Mais parce qu'un enfant eſt mort, faut-il abſolument faire mourir la mère? Elle ne l'avait pas tué; elle ſe flatait que quelque paſſant prendrait pitié de cette créature innocente; elle pouvait même être dans le deſſein d'aller retrouver ſon enfant & de lui faire donner les ſecours néceſſaires. Ce ſentiment eſt ſi naturel, qu'on doit le préſumer dans le cœur d'une mère. La loi eſt poſitive contre la fille dans la province dont je parle. Mais cette loi n'eſt-elle pas injuſte, inhumaine & pernicieuſe? injuſte, parce qu'elle n'a pas diſtingué entre celle qui tue ſon enfant & celle

qui l'abandonne; inhumaine, en ce qu'elle fait périr cruellement une infortunée à qui on ne peut reprocher que sa faiblesse & son empressement à cacher son malheur; pernicieuse, en ce qu'elle ravit à la société une citoyenne qui devait donner des sujets à l'état, dans une province où l'on se plaint de la dépopulation.

La charité n'a point encor établi dans ce pays des maisons secourables, où les enfans exposés soient nouris. Là où la charité manque, la loi est toujours cruelle. Il valait bien mieux prévenir ces malheurs qui sont assez ordinaires, que se borner à les punir. La véritable jurisprudence est d'empêcher les délits, & non de donner la mort à un sexe faible, quand il est évident que sa faute n'a pas été acompagnée de malice, & qu'elle a coûté à son cœur.

Assurez autant que vous le pourez une ressource à quiconque sera tenté de mal faire, & vous aurez moins à punir.

II.

DES SUPLICES.

Ce malheur, & cette loi si dure, dont j'ai été sensiblement frapé, m'ont fait jetter les yeux sur le code criminel des nations. L'auteur humain des *délits & des peines* n'a que trop raison de se plaindre que la punition soit trop souvent au-dessus du crime, & quel-

quefois pernicieuſe à l'état, dont elle doit faire l'avantage.

Les ſuplices recherchés, dans leſquels on voit que l'eſprit humain s'eſt épuiſé à rendre la mort afreuſe, ſemblent plutôt inventés par la tyrannie que par la juſtice.

Le ſuplice de la roue fut introduit en Allemagne dans les tems d'anarchie, où ceux qui s'emparaient des droits régaliens voulaient épouvanter par l'apareil d'un tourment inoui quiconque oſerait atenter contre eux. En Angleterre on ouvrait le ventre d'un homme ateint de haute trahiſon, on lui arachait le cœur, on lui en batait les joues, & le cœur était jeté dans les flammes. Mais quel était ſouvent ce crime de haute trahiſon? C'était dans les guerres civiles d'avoir été fidèle à un roi malheureux, & quelquefois de s'être expliqué ſur le droit douteux du vainqueur. Enfin les mœurs s'adoucirent; il eſt vrai qu'on a continué d'aracher le cœur, mais c'eſt toujours après la mort du condamné. L'apareil eſt afreux, mais la mort eſt douce, ſi elle peut l'être.

III.

DES PEINES CONTRE LES HÉRÉTIQUES.

Ce fut ſurtout la tyrannie qui la première décerna la peine de mort contre ceux qui di-

ſéraient de l'égliſe dominante dans quelques dogmes. Aucun empereur chrétien n'avait imaginé avant le tyran *Maxime*, de condamner un homme au ſuplice, uniquement pour des points de controverſe. Il eſt bien vrai que ce furent deux évêques eſpagnols qui pourſuivirent la mort des priſcillianiſtes auprès de *Maxime*; mais il n'eſt pas moins vrai que ce tyran voulait plaire au parti dominant en verſant le ſang des hérétiques. La barbarie & la juſtice lui étaient également indiférentes. Jaloux de *Théodoſe* Eſpagnol comme lui, il ſe flatait de lui enlever l'empire d'orient, comme il avait déja envahi celui d'occident. *Théodoſe* était haï pour ſes cruautés; mais il avait ſu gagner tous les chefs de la religion. *Maxime* voulait déployer le même zèle, & atacher les évêques eſpagnols à ſa faction. Il flatait également l'ancienne religion & la nouvelle; c'était un homme auſſi fourbe qu'inhumain, comme tous ceux qui dans ce tems-là prétendirent ou parvinrent à l'empire. Cette vaſte partie du monde était gouvernée comme l'eſt Alger aujourd'hui. La milice faiſait & défaiſait les empereurs; elle les choiſiſſait très ſouvent parmi les nations réputées barbares. *Théodoſe* lui opoſait alors d'autres barbares de la Scythie. Ce fut lui qui remplit les armées de Goths, & qui éleva *Alaric* le vainqueur de Rome. Dans cette confuſion horrible c'était donc à qui fortifierait le plus ſon parti par tous les moyens poſſibles.

Maxime venait de faire aſſaſſiner à Lyon l'empereur *Gratian* collègue de *Théodoſe*; il méditait la perte de *Valentinien II*, nommé ſucceſſeur de *Gratian* à Rome dans ſon enfance. Il aſſemblait à Trèves une puiſſante armée, compoſée de Gaulois & d'Allemands. Il faiſait lever des troupes en Eſpagne, lorſque deux évêques eſpagnols *Idacio* & *Ithacus* ou *Itacius*, qui avaient alors beaucoup de crédit, vinrent lui demander le ſang de *Priſcillien* & de tous ſes adhérens, qui diſaient que les ames ſont des émanations de Dieu, que la trinité ne contient point trois hypoſtaſes; & qui de plus pouſſaient le ſacrilège juſqu'à jeuner le dimanche. *Maxime*, moitié payen, moitié chrétien, ſentit bientôt toute l'énormité de ces crimes. Les ſaints évêques *Idacio* & *Itacius*, obtinrent qu'on donnât d'abord la queſtion à *Priſcillien* & à ſes complices avant qu'on les fit mourir; ils y furent préſens, afin que tout ſe paſſât dans l'ordre, & s'en retournèrent en béniſſant Dieu, & en plaçant *Maxime* le défenſeur de la foi au rang des ſaints. Mais *Maxime* ayant été défait par *Théodoſe*, & enſuite aſſaſſiné aux pieds de ſon vainqueur, il ne fut point canoniſé.

Il faut remarquer que *St. Martin* évêque de Tours, véritablement homme de bien, ſollicita la grace de *Priſcillien*; mais les évêques l'acuſèrent lui-même d'être hérétique, & il s'en retourna à Tours de peur qu'on ne lui fit donner la queſtion à Trèves.

Quant à *Prifcillien*, il eut la confolation, après avoir été pendu, qu'il fut honoré de fa fecte comme un martir. On célébra fa fête, & on le fêterait encor s'il y avait des prifcillianiftes.

Cet exemple fit frémir toute l'églife; mais bientôt après il fut imité & furpaffé. On avait fait périr des prifcillianiftes par le glaive, par la corde & par la lapidation. Une jeune dame de qualité, foupçonnée d'avoir jeûné le dimanche, n'avait été que lapidée dans Bordeaux (*a*). Ces fuplices parurent trop légers; on prouva que Dieu exigeait que les hérétiques fuffent brûlés à petit feu. La raifon peremptoire qu'on en donnait, c'était que Dieu les punit ainfi dans l'autre monde, & que tout prince, tout lieutenant du prince, enfin le moindre magiftrat, eft l'image de Dieu dans ce monde-ci.

Ce fut fur ce principe qu'on brûla partout des forciers qui étaient vifiblement fous l'empire du diable, & les hétérodoxes qu'on croyait encor plus criminels & plus dangereux que les forciers.

On ne fait pas bien précifément quelle était l'héréfie des chanoines que le roi *Robert* fils de *Hugues*, & *Conftance* fa femme, allèrent faire brûler en leur préfence à Orléans en 1022. Comment le faurait-on? Il n'y avait alors qu'un très petit nombre de clercs & de moines qui euffent l'ufage de l'écriture. Tout

(*a*) Voyez l'hiftoire de l'églife.

çe qui eſt conſtaté, c'eſt que *Rubert* & ſa femme raſſaſièrent leurs yeux de ce ſpectacle abominable. L'un des ſectaires avait été le confeſſeur de *Conſtance*; cette reine ne crut pas pouvoir mieux réparer le malheur de s'être confeſſée à un hérétique, qu'en le voyant dévorer par les flammes.

L'habitude devient loi; & depuis ce tems juſqu'à nos jours, c'eſt-à-dire pendant plus de ſept cents années, on a brûlé ceux qui ont été, ou qui ont paru être ſouillés du crime d'une opinion erronée.

I V.

DE L'EXTIRPATION DES HÉRÉSIES.

Il faut, ce me ſemble, diſtinguer dans une héréſie l'opinion & la faction. Dès les premiers tems du chriſtianiſme les opinions furent partagées. Les chrétiens d'Alexandrie ne penſaient pas ſur pluſieurs points comme ceux d'Antioche. Les Achaïens étaient opoſés aux Aſiatiques. Cette diverſité a duré dans tous les tems & durera vraiſemblablement toujours. Jéſus-Chriſt qui pouvait réunir tous ſes fidèles dans le même ſentiment ne l'a pas fait; il eſt donc à préſumer qu'il ne l'a pas voulu, & que ſon deſſein était d'exercer toutes ſes égliſes à l'indulgence & à la charité, en leur permettant des ſyſtèmes différens, qui tous ſe réuniſſaient à le reconnaître pour leur chef & leur maître. Toutes

ces sectes, longtems tolérées par les empereurs ou cachées à leurs yeux, ne pouvaient se persécuter & se proscrire les unes les autres, puisqu'elles étaient également soumises aux magistrats romains; elles ne pouvaient que disputer. Quand les magistrats les poursuivirent, elles réclamèrent toutes également le droit de la nature; elles dirent, laissez-nous adorer DIEU en paix; ne nous ravissez pas la liberté que vous acordez aux Juifs. Toutes les sectes aujourd'hui peuvent tenir le même discours à ceux qui les opriment. Elles peuvent dire aux peuples qui ont donné des privilèges aux Juifs, traitez-nous comme vous traitez ces enfans de *Jacob*, laissez-nous prier DIEU comme eux selon notre conscience. Notre opinion ne fait pas plus de tort à votre état que n'en fait le judaïsme. Vous tolérez les ennemis de JESUS-CHRIST: tolérez-nous donc nous qui adorons JESUS-CHRIST, & qui ne diférons de vous que sur des subtilités de théologie; ne vous privez pas vous-mêmes de sujets utiles. Il vous importe qu'ils travaillent à vos manufactures, à votre marine, à la culture de vos terres; & il ne vous importe point qu'ils ayent quelques autres articles de foi que vous. C'est de leurs bras que vous avez besoin, & non de leur catéchisme.

La faction est une chose toute diférente. Il arive toujours, & nécessairement, qu'une secte persécutée dégénère en faction. Les oprimés

ſe réuniſſent & s'encouragent. Ils ont plus d'induſtrie pour fortifier leur parti que la ſecte dominante n'en a pour l'exterminer. Il faut ou qu'ils ſoient écraſés ou qu'ils écraſent. C'eſt ce qui ariva après la perſécution excitée en 303 par le céſar *Galérius*, les deux dernières années de l'empire de *Dioclétien*. Les chrétiens, ayant été favoriſés par *Dioclétien* pendant dix-huit années entières, étaient devenus trop nombreux & trop riches pour être exterminés : ils ſe donnèrent à *Conſtance Chlore*, ils combatirent pour *Conſtantin* ſon fils, & il y eut une révolution entière dans l'empire.

On peut comparer les petites choſes aux grandes, quand c'eſt le même eſprit qui les dirige. Une pareille révolution eſt arivée en Hollande, en Écoſſe, en Suiſſe. Quand *Ferdinand* & *Iſabelle* chaſſèrent d'Eſpagne les Juifs qui y étaient établis, non-ſeulement avant la maiſon régnante, mais avant les Maures & les Goths, & même avant les Carthaginois, les Juifs auraient fait une révolution en Eſpagne, s'ils avaient été auſſi guerriers que riches, & s'ils avaient pu s'entendre avec les Arabes.

En un mot, jamais ſecte n'a changé le gouvernement que quand le déſeſpoir lui a fourni des armes. *Mahomet* lui-même n'a réuſſi que pour avoir été chaſſé de la Mecque, & parce qu'on y avait mis ſa tête à prix.

Voulez-vous donc empêcher qu'une ſecte ne bouleverſe un état, uſez de tolérance : imi-

tez la ſage conduite que tiennent aujourd'hui l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande. Il n'y a d'autre parti à prendre en politique avec une ſecte nouvelle, que de faire mourir ſans pitié les chefs & les adhérens, hommes, femmes, enfans, ſans en excepter un ſeul; ou de les tolérer quand la ſecte eſt nombreuſe. Le premier parti eſt d'un monſtre, le ſecond eſt d'un ſage.

Enchaînez à l'état tous les ſujets de l'état par leur intérêt; que le quaker & le Turc trouvent leur avantage à vivre ſous vos loix. La religion eſt de DIEU à l'homme; la loi civile eſt de vous à vos peuples.

V.

DES PROFANATIONS.

Louis IX roi de France, placé par ſes vertus au rang des ſaints, fit d'abord une loi contre les blaſphémateurs. Il les condamnait à un ſuplice nouveau; on leur perçait la langue avec un fer ardent. C'était une eſpèce de talion; le membre qui avait péché en ſoufrait la peine. Mais il était fort dificile de décider ce qui eſt un blaſphême. Il échape dans la colère ou dans la joye, ou dans la ſimple converſation, des expreſſions qui ne ſont à proprement parler que des explétives, comme le *Sela* & le *Vah* des Hébreux, le *Pol* & l'*Ædepol* des Latins, & comme le *per Deos immortales*, dont on ſe ſervait à tout propos,

ſans faire réellement un ſerment par les dieux immortels.

Ces mots qu'on apelle *juremens*, *blaſphêmes*, ſont communément des termes vagues qu'on interprète arbitrairement: la loi qui les punit ſemble priſe de celle des Juifs qui dit, *tu ne prendras point le nom de* DIEU *en vain.* Les plus habiles interprètes croyent que cette loi défend le parjure; & ils ont d'autant plus de raiſon que le mot *Shavé*, qu'on a traduit par *en vain*, ſignifie proprement le parjure. Or quel raport le parjure peut-il avoir avec ces mots qu'on adoucit par *cadedis*, *ſangbleu*, *ventrebleu*, *corbleu.*

Les Juifs juraient par la vie de DIEU: *vivit Dominus.* C'était une formule ordinaire. Il n'était donc défendu que de mentir au nom du DIEU qu'on ateſtait.

Philippe-Auguſte en 1181 avait condamné les nobles de ſon domaine qui prononceraient *tête-bleu*, *ventre-bleu*, *corbleu*, *ſangbleu*, à payer une amende, & les roturiers à être noyés. La première partie de cette ordonnance parut puérile, la ſeconde était abominable. C'était outrager la nature que de noyer des citoyens pour la même faute que les nobles expiaient pour deux ou trois ſous de ce tems-là. Auſſi cette étrange loi reſta ſans exécution comme tant d'autres, ſurtout quand le roi fut excommunié & ſon royaume mis en interdit par le pape *Céleſtin III.*

St. Louis tranſporté de zèle ordonna indiféremment qu'on perçât la langue, ou qu'on

coupât la lèvre supérieure à quiconque aurait prononcé ces termes indécens. Il en coûta la langue à un gros bourgeois de Paris, qui s'en plaignit au pape *Innocent IV*. Ce pontife remontra fortement au roi que la peine était trop forte pour le délit. Le roi s'abstint désormais de cette sévérité. Il eût été heureux pour la société humaine que les papes n'eussent jamais afecté d'autre supériorité sur les rois.

L'ordonnance de *Louis XIV* de l'année 1666 statue :

„ Que ceux qui seront convaincus d'avoir „ juré & blasphèmé le saint nom de DIEU, „ de sa très sainte mère ou de ses saints, se„ ront condamnés pour la première fois à une „ amende, pour la seconde, tierce & qua„ triéme fois, à une amende double, triple, „ & quadruple ; pour la cinquiéme fois au „ carcan, pour la sixiéme fois au pilori & „ auront la lèvre supérieure coupée ; & la „ septiéme fois auront la langue coupée tout „ juste. „

Cette loi parait sage & humaine ; elle n'inflige une peine cruelle qu'après sept rechutes qui ne sont pas présumables.

Mais pour des profanations plus grandes qu'on apelle *sacrilèges*, l'ordonnance criminelle ne parle que du vol fait dans les églises ; elle ne s'explique pas sur les impiétés publiques, soit qu'elle n'ait pas prévu de telles démences, soit qu'il fût trop dificile de les spécifier. Il est donc réservé à la prudence des juges de

P 2

punir ce délit. Cependant la justice ne doit rien avoir d'arbitraire.

Dans un cas aussi rare, que doivent faire les juges ? consulter l'âge des délinquans, la nature de leur faute, le degré de leur méchanceté, de leur scandale, de leur obstination, le besoin que le public peut avoir ou n'avoir pas d'une punition terrible. *Pro qualitate personæ proque rei conditione & temporis & ætatis, & sexus, vel severius vel clementius* (b) *statuendum.* Si la loi n'ordonne point expressément la mort pour ce délit, quel juge se croira obligé de la prononcer ? S'il faut une peine, si la loi se tait, le juge doit sans dificulté prononcer la peine la plus douce, parce qu'il est homme.

Les profanations sacrilèges ne sont jamais commises que par de jeunes débauchés. Les punirez-vous aussi sévérement que s'ils avaient tué leurs frères ? leur âge plaide en leur faveur. Ils ne peuvent disposer de leurs biens, parce qu'ils ne sont point suposés avoir assez de maturité dans l'esprit pour voir les conséquences d'un mauvais marché ; ils n'en ont donc pas eu assez pour voir la conséquence de leur emportement impie.

Traiterez-vous un jeune dissolu qui dans son aveuglement aura profané une image sacrée sans la voler, comme vous avez traité la *Brinvilliers* qui avait empoisonné son père & sa famille ? Il n'y a point de loi expresse contre

(b) Titre XIII. *Ad legem Juliam.*

ce malheureux, & vous en feriez une pour le livrer au plus grand ſuplice? il mérite un châtiment exemplaire, mais mérite-t-il des tourmens qui éfrayent la nature, & une mort épouvantable?

Il a ofensé DIEU, oui ſans doute, & très gravement. Uſez-en avec lui comme DIEU même. S'il fait pénitence, DIEU lui pardonne. Impoſez-lui une pénitence forte, & pardonnez-lui.

Votre illuſtre *Monteſquieu* a dit; *il faut honorer la divinité & non la venger*; peſons ces paroles: elles ne ſignifient pas qu'on doive abandonner le maintien de l'ordre public; elles ſignifient, comme le dit le judicieux auteur des *délits & des peines*, qu'il eſt abſurde qu'un inſecte croye venger l'Etre ſuprême. Ni un juge de village, ni un juge de ville ne ſont des *Moïſe* & des *Joſué*.

V I.

INDULGENCE DES ROMAINS SUR CES OBJETS.

D'un bout de l'Europe à l'autre, le ſujet de la converſation des honnêtes gens inſtruits roule ſouvent ſur cette diférence prodigieuſe entre les loix romaines, & tant d'uſages barbares qui leur ont ſuccédé comme les immondices d'une ville ſuperbe qui couvrent ſes ruines.

Certes le sénat romain avait un aussi profond respect que nous pour le DIEU suprême; & autant pour les dieux immortels & secondaires, dépendans de leur maître éternel, que nous en montrons pour nos saints. *Ab Jove principium*, était la formule ordinaire (*c*). *Pline*, dans le panégyrique du bon *Trajan*, commence par atester que les Romains ne manquèrent jamais d'invoquer DIEU en commençant leurs afaires ou leurs discours. *Ciceron*, *Tite-Live*, l'atestent. Nul peuple ne fut plus religieux; mais aussi il était trop sage & trop grand pour descendre à punir de vains discours, ou des opinions philosophiques. Il était incapable d'infliger des suplices barbares à ceux qui doutaient des augures, comme *Ciceron* augure lui-même en doutait; ni à ceux qui disaient en plein sénat, comme *César*, que les dieux ne punissent point les hommes après la mort.

On a cent fois remarqué que le sénat permit que sur le théâtre de Rome le chœur chantât dans la Troade:

Il n'est rien après le trépas, & le trépas n'est rien. Tu demandes en quel lieu sont les morts? au même lieu où ils étaient avant de naître.

S'il y eut jamais des profanations, en voila sans doute; & depuis *Ennius* jusqu'à *Ausone* tout est profanation, malgré le respect pour

(*c*) *Bene ac sapienter patres conscripti majores instituerunt ut rerum agendarum ita dicendi initium a precationibus cepere &c.*

le culte. Pourquoi donc le sénat romain ne les réprimait-il pas? c'est qu'elles n'influaient en rien sur le gouvernement de l'état; c'est qu'elles ne troublèrent aucune institution, aucune cérémonie religieuse. Les Romains n'en eurent pas moins une excellente police, & ils n'en furent pas moins les maîtres absolus de la plus belle partie du monde jusqu'à *Théodose II.*

La maxime du sénat, comme on l'a dit ailleurs, était, *Deorum ofensa Diis curæ:* les ofenses contre les dieux ne regardent que les dieux. Les sénateurs étant à la tête de la religion, par l'institution la plus sage, n'avaient point à craindre qu'un collège de prêtres les forçât à servir sa vengeance sous prétexte de venger le ciel. Ils ne disaient point, déchirons les impies de peur de passer pour impies nous-mêmes. Prouvons aux prêtres que nous sommes aussi religieux qu'eux, en étant cruels.

Notre religion est plus sainte que celle des anciens Romains. L'impiété parmi nous est un plus grand crime que chez eux. DIEU la punira; c'est aux hommes à punir ce qu'il y a de criminel dans le désordre public que cette impiété a causé. Or si dans une impiété, il ne s'est pas volé un mouchoir, si personne n'a reçu la moindre injure, si les rits religieux n'ont pas été troublés, punirons-nous (il faut le dire encore) cette impiété comme un paricide? La maréchale d'*Ancre* avait fait tuer un coq blanc dans la pleine lune? falait-il pour cela brûler la maréchale d'*Ancre*?

Est modus in rebus, sunt certi denique fines.
Nec scutica dignum horribili sectere flagello.

VII.

DU CRIME DE LA PRÉDICATION, ET D'ANTOINE.

Un prédicant calviniste, qui vient prêcher secrettement ses ouailles dans certaines provinces, est puni de mort s'il est découvert (*d*); & ceux qui lui ont donné à souper & à coucher sont envoyés aux galères perpétuelles.

Dans d'autres pays un jésuite qui vient prêcher est pendu. Est-ce DIEU qu'on a voulu venger en faisant pendre ce prédicant & ce jésuite? S'est-on des deux côtés apuyé sur cette loi de l'évangile: *quiconque n'écoute point l'assemblée soit traité comme un payen & comme un receveur des deniers publics.* Mais l'évangile n'ordonna pas qu'on tuât ce payen & ce receveur.

S'est-on fondé sur ces paroles du Deuteronome (*e*)? *S'il s'élève un prophète, ... & que ce qu'il a prédit arive, .. & qu'il vous dise, suivons des dieux étrangers.... Et si votre frère ou votre fils ou votre chère femme ou l'ami de votre cœur vous dit, allons, servons des dieux étrangers, ... tuez-le aussi-tôt, frapez le pre-*

(*d*) Edit de 1724 & antérieurs.

(*e*) Chapitre XXIII.

mier, & tout le peuple après vous. Mais ni ce jésuite ni ce calviniste ne vous ont dit: allons, suivons des dieux étrangers.

Le conseiller *Dubourg*, le chanoine *Jehan Chauvin* dit *Calvin*, le médecin *Servet* Espagnol, le Calabrois *Gentilis*, servaient le même DIEU. Cependant le président *Minard* fit brûler le conseiller *Dubourg*, & les amis de *Dubourg* firent assassiner *Minard*; & *Jehan Calvin* fit brûler le médecin *Servet* à petit feu, & eut la consolation de contribuer beaucoup à faire trancher la tête au Calabrois *Gentilis*; & les successeurs de *Jehan Calvin* firent brûler *Antoine*. Est-ce la raison, la piété, la justice qui ont commis tous ces meurtres?

L'histoire d'*Antoine* est une des plus singulières dont le souvenir se soit conservé dans les annales de la démence. Voici ce que j'en ai lu dans un manuscrit très curieux, & qui est raporté en partie par *Jacob Spon*. *Antoine* était né à Brieu en Lorraine, de père & de mère catholiques, & avait étudié à Pont-à-Mousson chez les jésuites. Le prédicant *Féri* l'engagea dans la religion protestante à Metz. Étant retourné à Nanci, on lui fit son procès comme à un hérétique; & si un ami ne l'avait fait sauver, il allait périr par la corde. Réfugié à Sédan, on le soupçonna d'être papiste, & on voulut l'assassiner.

Voyant par quelle étrange fatalité sa vie n'était en sûreté ni chez les protestans, ni chez les catholiques, il alla se faire juif à Venise. Il se persuada très sincérement, & il

ſoutint juſqu'au dernier moment de ſa vie, que la religion juive était la ſeule véritable, & que puis qu'elle l'avait été autrefois, elle devait l'être toujours. Les juifs ne le circoncirent point, de peur de ſe faire des afaires avec le magiſtrat; mais il n'en fut pas moins juif intérieurement. Il n'en fit point profeſſion ouverte; & même étant allé à Genève, en qualité de prédicant, il y fut premier régent du collège, & enfin il devint ce qu'on apelle *miniſtre.*

Le combat perpétuel, qui s'excitait dans ſon cœur entre la ſecte de *Calvin* qu'il était obligé de prècher & la religion moſaïque à laquelle ſeule il croyait, le rendit longtems malade. Il tomba dans une mélancolie & dans une maladie cruelle; troublé par ſes douleurs, il s'écria qu'il était juif. Des miniſtres vinrent le viſiter & tâchèrent de le faire rentrer en lui-même; il leur répondit qu'il n'adorait que le DIEU d'Iſraël; qu'il était impoſſible que DIEU changeât; que DIEU ne pouvait avoir donné lui-même & gravé de ſa main une loi pour l'abolir. Il parla contre le chriſtianiſme, enſuite il ſe dédit: il écrivit une profeſſion de foi pour échaper à la condamnation, mais après l'avoir écrite, la malheureuſe perſuaſion où il était ne lui permit pas de la ſigner. Le conſeil de la ville aſſembla les prédicans pour ſavoir ce qu'il devait faire de cet infortuné. Le petit nombre de ces prêtres opina qu'on devait avoir pitié de lui, qu'il falait plutôt tâcher à guérir ſa maladie du cerveau

que la punir. Le plus grand nombre décida qu'il méritait d'être brûlé, & il le fut. Cette avanture est de 1632 (*f*). Il faut cent ans de raison & de vertu pour expier un pareil jugement.

VIII.

Histoire de Simon Morin.

La fin tragique de *Simon Morin* n'éfraye pas moins que celle d'*Antoine*. Ce fut au milieu des fêtes d'une cour brillante parmi les amours & les plaisirs, ce fut même dans le tems de la plus grande licence, que ce malheureux fut brûlé à Paris en 1663. C'était un insensé qui croyait avoir eu des visions, & qui poussa la folie jusqu'à se croire envoyé de Dieu, & à se dire incorporé à Jesus-Christ.

Le parlement le condamna très sagement à être enfermé aux petites maisons. Ce qui est extrêmement singulier, c'est qu'il y avait alors dans le même hôpital un autre fou qui se disait le Père éternel, de qui même la démence a passé en proverbe. *Simon Morin* fut si frapé de la folie de son compagnon, qu'il reconnut la sienne. Il parut rentrer pour quelque tems dans son bon sens; il exposa son repentir aux magistrats, & malheureusement pour lui il obtint son élargissement.

(*f*) *Jacob Spon*, pag. 500; & *Gui Vances*.

Quelque tems après il retomba dans ses accès; il dogmatisa. Sa mauvaise destinée voulut qu'il fit connaissance avec *St. Sorlin Desmarèts*, qui fut pendant plusieurs mois son ami, mais qui bientôt par jalousie de métier devint son plus cruel persécuteur.

Ce *Desmarèts* n'était pas moins visionnaire que *Morin*: ses premières inepties furent à la vérité innocentes; c'étaient les tragicomédies d'*Erigone* & de *Mirame* imprimées avec une traduction des Psaumes; c'étaient le roman d'*Ariane* & le poëme de *Clovis* à côté de l'ofice de la Vierge mis en vers; c'étaient des poësies ditirambiques enrichies d'invectives contre *Homère* & *Virgile*. De cette espèce de folie il passa à une autre plus sérieuse; on le vit s'acharner contre Port-royal; & après avoir avoué qu'il avait engagé des femmes dans l'athéisme, il s'érigea en prophête. Il prétendit que DIEU lui avait donné de sa main la clef du trésor de l'Apocalypse, qu'avec cette clef il ferait une réforme de tout le genre-humain, & qu'il allait commander une armée de cent quarante mille hommes contre les jansénistes.

Rien n'eût été plus raisonnable & plus juste que de le mettre dans la même loge que *Simon Morin*: mais poura-t-on s'imaginer qu'il trouva beaucoup de crédit auprès du jésuite *Annat* confesseur du roi? Il persuada que ce pauvre *Simon Morin* établissait une secte presque aussi dangereuse que le jansénisme même; & enfin ayant porté l'infamie jusqu'à se ren-

dre délateur, il obtint du lieutenant-criminel un décret de prise de corps contre son malheureux rival. Osera-t-on le dire? *Simon Morin* fut condamné à être brûlé vif.

Lors qu'on allait le conduire au suplice, on trouva dans un de ses bas un papier dans lequel il demandait pardon à DIEU de toutes ses erreurs; cela devait le sauver; mais la sentence était confirmée, il fut exécuté sans miséricorde.

De telles avantures font dresser les cheveux. Et dans quel pays n'a-t-on pas vu des événemens aussi déplorables? Les hommes oublient partout qu'ils sont frères, & ils se persécutent jusqu'à la mort. Il faut se flater pour la consolation du genre-humain que ces tems horribles ne reviendront plus.

IX.

DES SORCIERS.

En 1748 on brûla une vieille femme dans l'évèché de Vurtzbourg, convaincue d'être sorcière. C'est un grand phénomène dans le siécle où nous sommes. Mais est-il possible que des peuples qui se vantaient d'être réformés, & de fouler aux pieds les superstitions, qui pensaient enfin avoir perfectionné leur raison, ayent pourtant cru aux sortilèges, ayent fait brûler de pauvres femmes accusées d'être sorcières, & cela plus de cent

années après la prétendue réforme de leur raison ?

Dès l'année 1652 une paysanne du petit territoire de Genève, nommée *Michelle Chaudron*, rencontra le diable en sortant de la ville. Le diable lui donna un baiser, reçut son hommage, & imprima sur sa lèvre supérieure & à son teton droit, la marque qu'il a coutume d'apliquer à toutes les personnes qu'il reconnait pour ses favorites. Ce sceau du diable est un petit seing qui rend la peau insensible, comme l'afirment tous les jurisconsultes démonographes de ce tems-là.

Le diable ordonna à *Michelle Chaudron* d'ensorceler deux filles. Elle obéit à son seigneur ponctuellement. Les parens des filles l'accusèrent juridiquement de diablerie. Les filles furent interrogées & confrontées avec la coupable. Elles atestèrent qu'elles sentaient continuellement une fourmillière dans des parties de leur corps, & qu'elles étaient possédées. On apella les médecins, ou du moins ceux qui passaient alors pour médecins. Ils visitèrent les filles. Ils cherchèrent sur le corps de *Michelle* le sceau du diable, que le procès verbal apelle les *marques sataniques*. Ils y enfoncèrent une longue aiguille, ce qui était déja une torture douloureuse. Il en sortit du sang, & *Michelle* fit connaître par ses cris que les marques sataniques ne rendent point insensible. Les juges, ne voyant pas de preuve complette que *Michelle Chaudron* fut sorcière, lui firent donner la question, qui produit

infailliblement ces preuves : cette malheureuse, cédant à la violence des tourmens, confessa enfin tout ce qu'on voulût.

Les médecins cherchèrent encor la marque satanique. Ils la trouvèrent à un petit seing noir sur une de ses cuisses. Ils y enfoncèrent l'aiguille. Les tourmens de la question avaient été si horribles, que cette pauvre créature expirante sentit à peine l'aiguille ; elle ne cria point : ainsi le crime fut avéré. Mais comme les mœurs commençaient à s'adoucir, elle ne fut brûlée qu'après avoir été pendue & étranglée.

Tous les tribunaux de l'Europe chrétienne retentissaient alors de pareils arêts. Les buchers étaient allumés partout pour les sorciers comme pour les hérétiques. Ce qu'on reprochait le plus aux Turcs, c'était de n'avoir ni sorciers ni possédés parmi eux. On regardait cette privation de possédés comme une marque infaillible de la fausseté d'une religion.

Un homme zélé pour le bien public, pour l'humanité, pour la vraie religion, a publié dans un de ses écrits en faveur de l'innocence, que les tribunaux chrétiens ont condamné à la mort plus de cent mille prétendus sorciers. Si on joint à ces massacres juridiques le nombre infiniment supérieur d'hérétiques immolés, cette partie du monde ne paraîtra qu'un vaste échafaut couvert de boureaux & de victimes, entouré de juges, de sbires, & de spectateurs.

X.

DE LA PEINE DE MORT.

On a dit il y a longtems qu'un homme pendu n'eſt bon à rien, & que les ſuplices inventés pour le bien de la ſociété doivent être utiles à cette ſociété. Il eſt évident que vingt voleurs vigoureux, condamnés à travailler aux ouvrages publics toute leur vie, ſervent l'état par leur ſuplice, & que leur mort ne fait de bien qu'au boureau que l'on paye pour tuer les hommes en public. Rarement les voleurs ſont-ils punis de mort en Angleterre; on les tranſporte dans les colonies. Il en eſt de même dans les vaſtes états de la Ruſſie; on n'a exécuté aucun criminel ſous l'empire de l'autocratrice *Elizabeth*. *Catherine II*, qui lui a ſuccédé avec un génie très ſupérieur, ſuit la même maxime. Les crimes ne ſe ſont point multipliés par cette humanité, & il arive preſque toujours que les coupables relégués en Sibérie y deviennent gens de bien. On remarque la même choſe dans les colonies anglaiſes. Ce changement heureux nous étonne; mais rien n'eſt plus naturel. Ces condamnés ſont forcés à un travail continuel pour vivre. Les ocaſions du vice leur manquent: ils ſe marient, ils peuplent. Forcez les hommes au travail, vous les rendrez honnêtes gens. On ſait aſſez que ce n'eſt pas à la campagne que ſe commettent les grands crimes,

mes, excepté peut-être quand il y a trop de fètes, qui forcent l'homme à l'oisiveté & le conduisent à la débauche.

On ne condamnait un citoyen romain à mourir que pour des crimes qui intéressaient le salut de l'état. Nos maîtres, nos premiers législateurs ont respecté le sang de leurs compatriotes; nous prodiguons celui des nôtres.

On a longtems agité cette question délicate & funeste, s'il est permis aux juges de punir de mort quand la loi ne prononce pas expressément le dernier suplice. Cette dificulté fut solemnellement débatue devant l'empereur *Henri VII*. Il jugea (*g*), & décida qu'aucun juge ne peut avoir ce droit.

Il y a des afaires criminelles, ou si imprévues, ou si compliquées, ou acompagnées de circonstances si bizares, que la loi elle-même a été forcée dans plus d'un pays d'abandonner ces cas singuliers à la prudence des juges. Mais s'il se trouve en éfet une cause dans laquelle la loi permette de faire mourir un acusé qu'elle n'a pas condamné, il se trouvera mille causes dans lesquelles l'humanité, plus forte que la loi, doit épargner la vie de ceux que la loi elle-même a dévoués à la mort.

L'épée de la justice est entre nos mains; mais nous devons plus souvent l'émousser que la rendre plus tranchante. On la porte dans son foureau devant les rois, c'est pour nous avertir de la tirer rarement.

(*g*) Bodin *de Republica* liv. III. chap. V.

On a vu des juges qui aimaient à faire couler le ſang; tel était *Jeffreys* en Angleterre; tel était en France un homme à qui l'on donna le ſurnom de *coupe-tête*. De tels hommes n'étaient pas nés pour la magiſtrature; la nature les fit pour être boureaux.

X I.

DE L'EXÉCUTION DES ARETS.

Faut-il aller au bout de la terre? faut-il recourir aux loix de la Chine, pour voir combien le ſang des hommes doit être ménagé? Il y a plus de quatre mille ans que les tribunaux de cet empire exiſtent, & il y a auſſi plus de quatre mille ans qu'on n'exécute pas un villageois à l'extrêmité de l'empire, ſans envoyer ſon procès à l'empereur, qui le fait examiner trois fois par un de ſes tribunaux; après quoi il ſigne l'arêt de mort, ou de changement de peine, ou de grace entière (*b*).

(*b*) L'auteur de l'*Eſprit des loix*, qui a ſemé tant de belles vérités dans ſon ouvrage, paraît s'être cruellement trompé, quand pour étayer ſon principe que le ſentiment vague de l'honneur eſt le fondement des monarchies, & que la vertu eſt le fondement des républiques, il dit des Chinois; " j'ignore ce que c'eſt que cet honneur chez „ des peuples à qui on ne fait rien faire qu'à coups de „ bâton ". Certainement de ce qu'on écarte la populace avec le pantſé, & de ce qu'on donne des coups de pantſé aux gueux inſolens & fripons, il ne s'enſuit pas que la Chine ne ſoit gouvernée par des tribunaux, qui veillent les uns ſur les autres, & que ce ne ſoit une excellente forme de gouvernement.

Ne cherchons pas des exemples ſi loin, l'Europe en eſt pleine. Aucun criminel en Angleterre n'eſt mis à mort que le roi n'ait ſigné la ſentence : il en eſt ainſi en Allemagne & dans preſque tout le nord. Tel était autrefois l'uſage de la France, tel il doit être chez toutes les nations policées. La cabale, le préjugé, l'ignorance, peuvent dicter des ſentences loin du trône. Ces petites intrigues ignorées à la cour ne peuvent faire impreſſion ſur elle; les grands objets l'environnent. Le conſeil ſuprême eſt plus acoutumé aux afaires, & plus au-deſſus du préjugé; l'habitude de voir tout en grand l'a rendu moins ignorant & plus ſage; il voit mieux qu'une juſtice ſubalterne de province ſi le corps de l'état a beſoin ou non d'exemples ſévères. Enfin quand la juſtice inférieure a jugé ſur la lettre de la loi qui peut être rigoureuſe, le conſeil mitige l'arêt, ſuivant l'eſprit de toute loi, qui eſt de n'immoler les hommes que dans une néceſſité évidente.

XII.

DE LA QUESTION.

Tous les hommes, étant expoſés aux atentats de la violence ou de la perfidie, déteſtent les crimes dont ils peuvent être les victimes. Tous ſe réuniſſent à vouloir la punition des principaux coupables, & de leurs complices; & tous cependant, par une pitié que DIEU a miſe dans nos cœurs, s'élèvent

contre les tortures qu'on fait ſoufrir aux acuſés dont on veut aracher l'aveu. La loi ne les a pas encor condamnés, & on leur inflige, dans l'incertitude où l'on eſt de leur crime, un ſuplice beaucoup plus afreux que la mort qu'on leur donne quand on eſt certain qu'ils la méritent. Quoi! j'ignore encor ſi tu es coupable, & il faudra que je te tourmente pour m'éclairer; & ſi tu es innocent, je n'expierai point envers toi ces mille morts que je t'ai fait ſoufrir au lieu d'une ſeule que je te préparais! Chacun friſſonne à cette idée. Je ne dirai point ici que *St. Auguſtin* s'élève contre la queſtion dans ſa *Cité de* DIEU. Je ne dirai point qu'à Rome on ne la faiſait ſubir qu'aux eſclaves, & que cependant *Quintilien*, ſe ſouvenant que les eſclaves ſont hommes, réprouve cette barbarie.

Quand il n'y aurait qu'une nation ſur la terre qui eût aboli l'uſage de la torture, s'il n'y a pas plus de crimes chez cette nation que chez une autre, ſi d'ailleurs elle eſt plus éclairée, plus floriſſante depuis cette abolition, ſon exemple ſufit au reſte du monde entier. Que l'Angleterre ſeule inſtruiſe les autres peuples; mais elle n'eſt pas la ſeule; la torture eſt proſcrite dans d'autres royaumes & avec ſuccès. Tout eſt donc décidé. Des peuples, qui ſe piquent d'être polis, ne ſe piqueront-ils pas d'être humains? s'obſtineront-ils dans une pratique inhumaine, ſur le ſeul prétexte qu'elle eſt d'uſage? Réſervez au moins cette cruauté pour des ſcélérats avérés qui auront aſſaſſiné

un père de famille ou le père de la patrie; recherchez leurs complices: mais qu'une jeune perſonne, qui aura commis quelques fautes qui ne laiſſent aucunes traces après elles, ſubiſſe la même torture qu'un paricide, n'eſt-ce pas une barbarie inutile? J'ai honte d'avoir parlé ſur ce ſujet, après ce qu'en a dit l'auteur des *délits & des peines*. Je dois me borner à ſouhaiter qu'on reliſe ſouvent l'ouvrage de cet amateur de l'humanité.

XIII.

DE QUELQUES TRIBUNAUX DE SANG.

Croirait-on qu'il y ait eu autrefois un tribunal ſuprême plus horrible que l'inquiſition, & que ce tribunal ait été établi par *Charlemagne?* C'était le jugement de Veſtphalie, autrement apellé *la cour Vhémique.* La ſévérité ou plutôt la cruauté de cette cour allait juſqu'à punir de mort tout Saxon qui avait rompu le jeune en carême. La même loi fut établie en Flandre & en Franche-Comté au commencement du 17me ſiécle.

Les archives d'un petit coin de pays apellé *St. Claude*, dans les plus afreux rochers de la comté de Bourgogne, conſervent la ſentence & le procès verbal d'exécution d'un pauvre gentilhomme nommé *Claude Guillon*, auquel on trancha la tête le 28 Juillet 1629. Il était

réduit à la misère & pressé d'une faim dévorante. Il mangea un jour maigre un morceau d'un cheval qu'on avait tué dans un pré voisin. Voila son crime. Il fût condamné comme un sacrilège. S'il eût été riche & qu'il se fût fait servir à souper pour deux cents écus de marée, en laissant mourir de faim les pauvres, il aurait été regardé comme un homme qui remplissait tous ses devoirs. Voici le prononcé de la sentence du juge.

„ Nous après avoir vu toutes les piéces „ du procès, & oui l'avis des docteurs en „ droit, déclarons ledit *Claude Guillon* due„ment ateint & convaincu d'avoir emporté „ de la viande d'un cheval tué dans le pré „ de cette ville, d'avoir fait cuire ladite viande „ le 31 Mars jour de samedi, & d'en avoir „ mangé &c. ".

Quels docteurs que ces docteurs en droit qui donnèrent leur avis! Est-ce chez les Topinamboux & chez les Hottentots que ces avantures sont arivées ? La cour vhémique était bien plus horrible : mais la cour vestphalienne devint encor plus terrible; elle déléguait secrettement des commissaires, qui allaient sans être connus dans toutes les villes d'Allemagne, prenaient des informations sans les dénoncer aux acusés, les jugeaient sans les entendre; & souvent quand ils manquaient de boureaux, le plus jeune des juges en faisait l'ofice, & pendait lui-même (*i*) le con-

(*i*) Voyez l'excellent abrégé de l'histoire chronologique d'Allemagne & du droit public sous l'année 803.

damné. Il falut pour se soustraire aux assassinats de cette chambre obtenir des lettres d'exemption, des sauve-gardes des empereurs, encor furent-elles souvent inutiles. Cette cour de meurtriers ne fut pleinement dissoute que par *Maximilien premier*; elle aurait dû l'être dans le sang des juges; le tribunal des dix à Venise était en comparaison un institut de miséricorde.

Que penser de ces horreurs & de tant d'autres? est-ce assez de gémir sur la nature humaine? il y eut des cas où il falut la venger.

XIV.

De la diférence des loix politiques et des loix naturelles.

J'apelle *loix naturelles*, celles que la nature indique dans tous les tems, à tous les hommes, pour le maintien de cette justice que la nature (quoi qu'on en dise) a gravée dans nos cœurs. Partout le vol, la violence, l'homicide, l'ingratitude envers les parens bienfaiteurs, le parjure commis pour nuire & non pour secourir un innocent, la conspiration contre sa patrie, sont des délits évidens plus ou moins sévérement réprimés, mais toujours justement.

J'apelle *loix politiques*, ces loix faites selon le besoin présent, soit pour afermir la puissance, soit pour prévenir des malheurs.

On craint que l'ennemi ne reçoive des nouvelles d'une ville, on ferme les portes, on défend de s'échaper par les remparts sous peine de mort.

On redoute une secte nouvelle, qui, se parant en public de son obéissance aux souverains, cabale en secret pour se soustraire à cette obéissance; qui prèche que tous les hommes sont égaux, pour les soumettre également à ses nouveaux rites; qui enfin sous prétexte qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, & que la secte dominante est chargée de superstitions & de cérémonies ridicules, veut détruire ce qui est consacré par l'état; on statue la peine de mort contre ceux qui, en dogmatisant publiquement en faveur de cette secte, peuvent porter le peuple à la révolte.

Deux ambitieux disputent un trône, le plus fort l'emporte, il décerne peine de mort contre les partisans du plus faible. Les juges deviennent les instrumens de la vengeance du nouveau souverain, & les apuis de son autorité. Quiconque était en relation sous *Hugues Capet* avec *Charles de Lorraine* risquait d'être condamné à la mort, s'il n'était puissant.

Lorsque *Richard II*, meurtrier de ses deux neveux, eut été reconnu roi d'Angleterre, le grand jury fit écarteler le chevalier *Guillaume Colinburn* coupable d'avoir écrit à un ami du comte de *Richemont* qui levait alors des troupes & qui régna depuis sous le nom de *Henri VII*; on trouva deux lignes de sa

main qui étaient d'un ridicule groſſier: elles ſufirent pour faire périr ce chevalier pàr un afreux ſuplice. Les hiſtoires ſont pleines de pareils exemples de juſtice.

Le droit de repréſailles eſt encor une de ces loix reçues des nations. Votre ennemi a fait pendre un de vos braves capitaines qui a tenu quelque tems dans un petit château ruiné contre une armée entière. Un de ſes capitaines tombe entre vos mains; c'eſt un homme vertueux que vous eſtimez & que vous aimez, vous le pendez par repréſailles. C'eſt la loi, dites-vous; c'eſt-à-dire, que ſi votre ennemi s'eſt ſouillé d'un crime énorme, il faut que vous en commettiez un autre.

Toutes ces loix d'une politique ſanguinaire n'ont qu'un tems, & l'on voit bien que ce ne ſont pas de véritables loix, puiſqu'elles ſont paſſagères. Elles reſſemblent à la néceſſité où l'on s'eſt trouvé quelquefois dans une extrême famine de manger des hommes. On ne les mange plus dès qu'on a du pain.

XV.

Du crime de haute trahison. De Titus Oates, et de la mort d'Augustin de Thou.

On apelle *haute trahiſon* un atentat contre la patrie ou contre le ſouverain qui la repréſente. Il eſt regardé comme un paricide;

donc on ne doit pas l'étendre jusqu'aux délits qui n'aprochent pas du paricide. Car si vous traitez de haute trahison un vol dans une maison de l'état, une concussion, ou même des paroles séditieuses, vous diminuez l'horreur que le crime de haute trahison ou de lèze-majesté doit inspirer.

Il ne faut pas qu'il y ait rien d'arbitraire dans l'idée qu'on se forme des grands crimes. Si vous mettez un vol fait à un père par son fils, une imprécation d'un fils contre son père, dans le rang des paricides, vous brisez les liens de l'amour filial. Le fils ne regardera plus son père que comme un maître terrible. Tout ce qui est outré dans les loix tend à la destruction des loix.

Dans les crimes ordinaires la loi d'Angleterre est favorable à l'acusé; mais dans ceux de haute trahison, elle lui est contraire. Le jésuite *Titus Oates* ayant été juridiquement interrogé dans la chambre des communes, & ayant assuré par serment qu'il n'avait plus rien à dire, acusa cependant ensuite le secrétaire du duc d'*Yorck*, depuis *Jacques II*, & plusieurs autres personnes, de haute trahison, & sa délation fut reçue: il jura d'abord devant le conseil du roi qu'il n'avait point vu ce secrétaire; & ensuite il jura qu'il l'avait vu. Malgré ces illégalités & ces contradictions, le secrétaire fut exécuté.

Ce même *Oates*, & un autre témoin, déposèrent que cinquante jésuites avaient comploté d'assassiner le roi *Charles II*, & qu'ils

avaient vu des commiſſions du père *Oliva* général des jéſuites pour les oficiers qui devaient commander une armée de rebelles. Ces deux témoins ſufirent pour faire aracher le cœur à pluſieurs acuſés & leur en batre les joues. Mais en bonne foi eſt-ce aſſez de deux témoins pour faire périr ceux qu'ils veulent perdre ? Il faut au moins que ces deux délateurs ne ſoient pas des fripons avérés. Il faut encor qu'ils ne dépoſent pas des choſes improbables.

Il eſt bien évident que ſi les deux plus intègres magiſtrats du royaume acuſaient un homme d'avoir conſpiré avec le muphti pour circoncire tout le conſeil d'état, le parlement, la chambre des comptes, l'archevêque & la ſorbonne; en vain ces deux magiſtrats jureraient qu'ils ont vu les lettres du muphti; on croirait plutôt qu'ils ſont devenus fous, qu'on n'aurait de foi à leur dépoſition. Il était tout auſſi extravagant de ſupoſer que le général des jéſuites levait une armée en Angleterre, qu'il le ſerait de croire que le muphti envoye circoncire la cour de France. Cependant on eut le malheur de croire *Titus Oates*, afin qu'il n'y eût aucune ſorte de folie atroce qui ne fût entrée dans la tête des hommes.

Les loix d'Angleterre ne regardent pas comme coupables d'une conſpiration ceux qui en ſont inſtruits & qui ne la révélent pas. Ils ont ſupoſé que le délateur eſt auſſi infame que le conſpirateur eſt coupable. En France ceux qui ſavent une conſpiration & ne la dé-

noncent pas ſont punis de mort. *Louis XI*, contre lequel on conſpirait ſouvent, porta cette loi terrible. Un *Louis XII*, un *Henri IV* ne l'eût jamais imaginée.

Cette loi non-ſeulement force un homme de bien à être délateur d'un crime qu'il pourait prévenir par de ſages conſeils & par ſa fermeté ; mais elle l'expoſe encor à être puni comme calomniateur, parce qu'il eſt très-aiſé que les conjurés prennent tellement leurs meſures qu'il ne puiſſe les convaincre.

Ce fut préciſément le cas du reſpectable *Auguſtin de Thou*, conſeiller d'état, fils du ſeul bon hiſtorien dont la France pouvait ſe vanter, égal à *Guichardin* par ſes lumières & ſupérieur peut-être par ſon impartialité.

La conſpiration était tramée beaucoup plus contre le cardinal de *Richelieu* que contre *Louis XIII*. Il ne s'agiſſait point de livrer la France à des ennemis; car le frère du roi, principal auteur de ce complot, ne pouvait avoir pour but de livrer un royaume dont il ſe regardait encor comme l'héritier préſomptif, ne voyant entre le trône & lui qu'un frère aîné mourant & deux enfans au berceau.

De *Thou* n'était coupable ni devant DIEU, ni devant les hommes. Un des agens de Monſieur frère unique du roi, du duc de *Bouillon* prince ſouverain de Sédan, & du grand-écuyer d'*Eſfiat Cinq-Mars*, avait communiqué de bouche le plan du complot au conſeiller d'état. Celui-ci alla trouver le grand-écuyer *Cinq-Mars*, & fit ce qu'il put pour le détourner

de cette entreprise; il lui en remontra les dificultés. S'il eût alors dénoncé les conspirateurs, il n'avait aucune preuve contre eux; il eût été acablé par la dénégation de l'héritier présomptif de la couronne, par celle d'un prince souverain, par celle du favori du roi, enfin par l'exécration publique. Il s'exposait à être puni comme un lâche calomniateur.

Le chancelier *Séguier* même en convint, en confrontant de *Thou* avec le grand-écuyer. Ce fut dans cette confrontation que de *Thou* dit à *Cinq-Mars* ces propres paroles mentionnées au procès verbal: *souvenez-vous, monsieur, qu'il ne s'est point passé de journée que je ne vous aye parlé de ce traité pour vous en dissuader*. Cinq-Mars reconnut cette vérité. De *Thou* méritait donc une récompense plutôt que la mort au tribunal de l'équité humaine. Il méritait au moins que le cardinal de *Richelieu* l'épargnât; mais l'humanité n'était pas sa vertu. C'est bien ici le cas de quelque chose de plus que *summum jus summa injuria*. L'arêt de mort de cet homme de bien porte, *pour avoir eu connaissance & participation des dites conspirations*. Il ne dit point, pour ne les avoir pas révélées. Il semble que le crime soit d'être instruit d'un crime, & qu'on soit digne de mort pour avoir des yeux & des oreilles.

Tout ce qu'on peut dire peut-être d'un tel arêt, c'est qu'il ne fut pas rendu par justice, mais par des commissaires. La lettre de la loi meurtrière était précise. C'est non-seulement aux jurisconsultes, mais à tous les hom-

mes, de prononcer si l'esprit de la loi ne fut pas perverti. C'est une triste contradiction qu'un petit nombre d'hommes fasse périr comme criminel celui que toute une nation juge innocent, & digne d'estime.

XVI.

DE LA RÉVÉLATION PAR LA CONFESSION.

Jaurigni & *Balthazar Gerard*, assassins du prince d'Orange *Guillaume I*, le dominicain *Jaques Clément*, *Châtel*, *Ravaillac*, & tous les autres paricides de ce tems-là, se confessèrent avant de commettre leurs crimes. Le fanatisme dans ces siécles déplorables était parvenu à un tel excès, que la confession n'était qu'un engagement de plus à consommer leur scélératesse : elle devenait sacrée, par cette raison que la confession est un sacrement.

Strada dit lui-même que Jaurigni *non ante facinus aggredi sustinuit quam expiatam nexis animam apud dominicanum sacerdotem cæfesti pane firmaverit.* " Jaurigni n'osa entreprendre „ cette action sans avoir fortifié par le pain „ céleste son ame purgée par la confession aux „ pieds d'un dominicain ".

On voit dans l'interrogatoire de *Ravaillac* que ce malheureux, sortant des feuillans & voulant entrer chez les jésuites, s'était adressé au jésuite d'*Aubigni*; qu'après lui avoir parlé de plusieurs aparitions qu'il avait eues, il montra à ce jésuite un couteau sur la lame

duquel un cœur & une croix étaient gravés, & qu'il dit ces propres mots au jésuite : *ce cœur indique que le cœur du roi doit être porté à faire la guerre aux huguenots.*

Peut-être si ce d'*Aubigni* avait eu assez de zèle & de prudence pour faire instruire le roi de ces paroles, peut-être s'il avait dépeint l'homme qui les avait prononcées, le meilleur des rois n'aurait pas été assassiné.

Le vingtiéme Auguste, ou Août, l'année 1610, trois mois après la mort de *Henri IV* dont les blessures saignaient dans le cœur de tous les Français, l'avocat-général *Servin*, dont la mémoire est encor illustre, requit qu'on fît signer aux jésuites les quatre articles suivans.

1°. Que le concile est au-dessus du pape.

2°. Que le pape ne peut priver le roi d'aucun de ses droits par l'excommunication.

3°. Que les ecclésiastiques sont entiérement soumis au roi comme les autres.

4°. Qu'un prêtre qui sait par la confession une conspiration contre le roi & l'état, doit la révéler aux magistrats.

Le 22, le parlement rendit un arêt, par lequel il défendait aux jésuites d'enseigner la jeunesse avant d'avoir signé ces quatre articles. Mais la cour de Rome était alors si puissante, & celle de France si faible, que cet arêt fut inutile.

Un fait qui mérite d'être observé, c'est que cette même cour de Rome, qui ne voulait pas qu'on révélât la confession, quand il s'agi-

rait de la vie des ſouverains, obligeait les confeſſeurs à dénoncer aux inquiſiteurs ceux que leurs pénitentes acuſaient en confeſſion de les avoir ſéduites & d'avoir abuſé d'elles. *Paul IV*; *Pie IV*; *Clément VIII*, *Grégoire XV* ordonnèrent ces révélations. C'était un piége bien embaraſſant pour les confeſſeurs & pour les pénitentes. C'était faire d'un ſacrement un gréfe de délations & même de ſacrilèges. Car par les anciens canons, & ſurtout par le concile de Latran tenu ſous *Innocent III*, tout prêtre, qui révèle une confeſſion de quelque nature que ce puiſſe être, doit être interdit & condamné à une priſon perpétuelle.

Mais il y a bien pis; voila quatre papes aux 16 & 17me ſiécles qui ordonnent la révélation d'un péché d'impureté, & qui ne permettent pas celle d'un paricide. Une femme avoue ou ſupoſe dans le ſacrement devant un carme qu'un cordelier l'a ſéduite; le carme doit dénoncer le cordelier. Un aſſaſſin fanatique, croyant ſervir DIEU en tuant ſon prince, vient conſulter un confeſſeur ſur ce cas de conſcience; le confeſſeur devient ſacrilège s'il ſauve la vie à ſon ſouverain.

Cette contradiction abſurde & horrible eſt une ſuite malheureuſe de l'opoſition continuelle qui régne depuis tant de ſiécles entre les loix eccléſiaſtiques & les loix civiles. Le citoyen ſe trouve preſſé dans cent ocaſions entre le ſacrilège & le crime de haute trahiſon; & les règles du bien & du mal ſont

enſeve-

ensevelies dans un cahos dont on ne les a pas encor tirées.

La confession de ses fautes a été autorisée de tout tems chez presque toutes les nations. On s'acusait dans les mystères d'*Orphée*, d'*Isis*, de *Cérès*, de *Samothrace*. Les Juifs faisaient l'aveu de leurs péchés le jour de l'expiation solemnelle; & ils sont encor dans cet usage. Un pénitent choisit son confesseur qui devient son pénitent à son tour, & chacun l'un après l'autre reçoit de son compagnon trente-neuf coups de fouet pendant qu'il récite trois fois la formule de confession qui ne consiste qu'en treize mots, & qui par conséquent n'articule rien de particulier.

Aucune de ces confessions n'entra jamais dans les détails; aucune ne servit de prétexte à ces consultations secrettes que des pénitens fanatiques ont faites quelquefois pour avoir droit de pécher impunément, méthode pernicieuse qui corompt une institution salutaire. La confession qui était le plus grand frein des crimes est souvent devenue, dans des tems de séduction & de trouble, un encouragement au crime même; & c'est probablement pour toutes ces raisons que tant de societés chrétiennes ont aboli une pratique sainte qui leur a paru aussi dangereuse qu'utile.

XVIII.

DE LA FAUSSE MONNAIE.

Le crime de faire de la fausse monnaie est

regardé comme haute trahison au second chef, & avec justice ; c'est trahir l'état que voler tous les particuliers de l'état. On demande si un négociant qui fait venir des lingots d'Amérique, & qui les convertit chez lui en bonne monnaie, est coupable de haute trahison, & s'il mérite la mort ? Dans presque tous les royaumes on le condamne au dernier suplice ; il n'a pourtant volé personne ; au contraire, il a fait le bien de l'état en lui procurant une plus grande circulation d'espèces : mais il s'est arogé le droit du souverain, il le vole en s'atribuant le petit bénéfice que le roi fait sur les monnaies. Il a fabriqué de bonnes espèces, mais il expose ses imitateurs à la tentation d'en faire de mauvaises. C'est beaucoup que la mort. J'ai connu un jurisconsulte qui voulait qu'on condamnât ce coupable, comme un homme habile & utile, à travailler à la monnaie du roi les fers aux pieds.

XVIII.

DU VOL DOMESTIQUE.

Dans les pays où un petit vol domestique est puni par la mort, ce châtiment disproportionné n'est-il pas très-dangereux à la société ? n'est-il pas une invitation même au larcin ? car s'il arive qu'un maître livre son serviteur à la justice, pour un vol léger, & qu'on ôte la vie à ce malheureux, tout le voisinage a ce maître en horreur ; on sent alors que la nature

est en contradiction avec la loi ; & que par conséquent la loi ne vaut rien.

Qu'arive-t-il donc ? les maîtres volés, ne voulant pas se couvrir d'oprobre, se contentent de chasser leurs domestiques, qui vont voler ailleurs, & qui s'acoutument au brigandage. La peine de mort étant la même pour un petit larcin que pour un vol considérable, il est évident qu'ils chercheront à voler beaucoup. Ils pouront même devenir assassins quand ils croiront que c'est un moyen de n'être pas découverts.

Mais si la peine est proportionnée au délit, si le voleur domestique est condamné à travailler aux ouvrages publics ; alors le maître le dénoncera sans scrupule ; il n'y aura plus de honte atachée à la dénonciation ; le vol sera moins fréquent. Tout prouve cette grande vérité ; qu'une loi rigoureuse produit quelquefois les crimes.

XIX.

DU SUICIDE.

Le fameux *Du Verger de Haurane* abbé de saint Cyran, regardé comme le fondateur du Port-royal, écrivit vers l'an 1608 un traité sur le suicide (*a*), qui est devenu un des livres les plus rares de l'Europe.

(*a*) Il fut imprimé in-12 à Paris chez *Toussaints du Brai* en 1609 avec privilège du roi : il doit être dans la bibliothèque de S. M.

„ Le décalogue, dit-il, ordonne de ne point „ tuer. L'homicide de ſoi-même ne ſemble „ pas moins compris dans ce précepte que le „ meurtre du prochain. Or s'il eſt des cas „ où il eſt permis de tuer ſon prochain, il „ eſt auſſi des cas où il eſt permis de ſe tuer „ ſoi-même.

„ On ne doit atenter ſur ſa vie qu'après „ avoir conſulté la raiſon. L'autorité publi- „ que qui tient la place de DIEU peut diſ- „ poſer de notre vie. La raiſon de l'homme „ peut auſſi tenir lieu de la raiſon de DIEU, „ c'eſt un rayon de la lumière éternelle.

Saint Cyran étend beaucoup cet argument, qu'on peut prendre pour un pur ſophiſme. Mais quand il vient à l'explication & aux détails, il eſt plus dificile de lui répondre. " On „ peut, dit-il, ſe tuer pour le bien de ſon „ prince, pour celui de ſa patrie, pour celui „ de ſes parens ".

On ne voit pas en éfet qu'on puiſſe condamner les *Codrus* & les *Curtius*. Il n'y a point de ſouverain qui oſât punir la famille d'un homme qui ſe ſerait dévoué pour lui; que dis-je? il n'en eſt point qui oſât ne la pas récompenſer. *Saint Thomas* avant *ſaint Cyran* avait dit la même choſe. Mais on n'a beſoin ni de *Thomas*, ni de *Bonaventure*, ni de *Haurane*, pour ſavoir qu'un homme qui meurt pour ſa patrie eſt digne de nos éloges.

L'abbé de *ſaint Cyran* conclut qu'il eſt permis de faire pour ſoi-même ce qui eſt beau de faire pour un autre. On ſait aſſez tout ce

qui eſt allégué dans *Plutarque*, dans *Sénèque*, dans *Montaigne* & dans cent autres philoſophes, en faveur du ſuicide. C'eſt un lieu commun épuiſé. Je ne prétends point ici faire l'apologie d'une action que les loix condamnent, mais ni l'ancien teſtament ni le nouveau n'ont jamais défendu à l'homme de ſortir de la vie quand il ne peut plus la ſuporter. Aucune loi romaine n'a condamné le meurtre de ſoi-même. Au contraire, voici la loi de l'empereur *Marc-Antonin* qui ne fut jamais révoquée.

„ (*a*) Si votre père ou votre frère n'étant „ prévenu d'aucun crime ſe tue, ou pour ſe „ ſouſtraire aux douleurs, ou par ennui de la „ vie, ou par déſeſpoir, ou par démence, que „ ſon teſtament ſoit valable ou que ſes héri- „ tiers ſuccèdent par inteſtat ".

Malgré cette loi humaine de nos maîtres, nous traînons encor ſur la claye, nous traverſons d'un pieu le cadavre d'un homme qui eſt mort volontairement, nous rendons ſa mémoire infâme. Nous deshonorons ſa famille autant qu'il eſt en nous. Nous puniſſons le fils d'avoir perdu ſon père, & la veuve d'être privée de ſon mari. On confiſque même le bien du mort; ce qui eſt en éfet ravir le patrimoine des vivans auxquels il apartient. Cette coutume comme pluſieurs autres eſt dérivée de notre droit canon, qui

(*a*) Premier Cod. *De bonis eorum qui ſibi mortem. leg.* 3. *ff. eod.*

prive de la sépulture ceux qui meurent d'une mort volontaire. On conclut de là qu'on ne peut hériter d'un homme qui est censé n'avoir point d'héritage au ciel. Le droit canon au titre *de pœnitentiâ* assûre que *Judas* commit un plus grand péché en s'étranglant qu'en vendant notre seigneur JÉSUS-CHRIST.

XX.

D'UNE ESPECE DE MUTILATION.

On trouve dans le digeste une loi d'*Adrien* (*a*) qui dénonce peine de mort contre les médecins qui font des eunuques, soit en leur arachant les testicules, soit en les froissant. On confisquait aussi par cette loi les biens de ceux qui se faisaient ainsi mutiler. On aurait pu punir *Origène* qui se soumit à cette opération, ayant interprété rigoureusement ce passage de saint Matthieu; *il en est qui se sont châtrés eux-mêmes pour le royaume des cieux.*

Les choses changèrent sous les empereurs suivans, qui adoptèrent le luxe asiatique, & surtout dans le bas empire de Constantinople, où l'on vit des eunuques devenir patriarches & commander des armées.

Aujourd'hui à Rome l'usage est qu'on châtre les enfans pour les rendre dignes d'être musiciens du pape, de sorte que *castrato*, & *musico del papa*, sont devenus sinonimes. Il

(*a*) *Ad legem Corneliam de sicariis.*

n'y a pas longtems qu'on voyait à Naples en gros caractères au-dessus de la porte de certains barbiers, *quì si castrano maravigliosamente i puti.*

XXI.

DE LA CONFISCATION ATACHÉE A TOUS LES DÉLITS DONT ON A PARLÉ.

C'est une maxime reçue au bareau, *qui confisque le corps confisque les biens*; maxime en vigueur dans les pays où la coutume tient lieu de loi. Ainsi, comme nous venons de le dire, on y fait mourir de faim les enfans de ceux qui ont terminé volontairement leurs tristes jours, comme les enfans des meurtriers. Ainsi une famille entière est punie dans tous les cas pour la faute d'un seul homme.

Ainsi, lorsqu'un père de famille aura été condamné aux galères perpétuelles par une sentence arbitraire (*a*), soit pour avoir donné retraite chez soi à un prédicant, soit pour avoir écouté son sermon dans quelques cavernes, ou dans quelque désert; la femme & les enfans sont réduits à mendier leur pain.

Cette jurisprudence qui consiste à ravir la nouriture aux orphelins, & à donner à un homme le bien d'autrui, fut inconnue dans

(*a*) Voyez l'édit de 1724, 14 Mai, publié à la sollicitation du cardinal de *Fleuri* & revu par lui.

tout le têms de la république romaine. *Sylla* l'introduisit dans ses proscriptions. Il faut avouer qu'une rapine inventée par *Sylla* n'était pas un exemple à suivre. Aussi cette loi, qui semblait n'être dictée que par l'inhumanité & l'avarice, ne fut suivie ni par *César*, ni par le bon empereur *Trajan*, ni par les *Antonins*, dont toutes les nations prononcent encor le nom avec respect & avec amour. Enfin, sous *Justinien* la confiscation n'eut lieu que pour le crime de lèze-majesté.

Il semble que dans les tems de l'anarchie féodale les princes & les seigneurs des terres étant très-peu riches cherchassent à augmenter leur trésor par les condamnations de leurs sujets, & qu'on voulût leur faire un revenu du crime. Les loix chez eux étant arbitraires, & la jurisprudence romaine ignorée, les coutumes ou bizares ou cruelles prévalurent. Mais aujourd'hui que la puissance des souverains est fondée sur des richesses immenses & assurées, leur trésor n'a pas besoin de s'enfler des faibles débris d'une famille malheureuse. Ils sont abandonnés pour l'ordinaire au premier qui les demande. Mais est-ce à un citoyen à s'engraisser des restes du sang d'un autre citoyen?

La confiscation n'est point admise dans les pays où le droit romain est établi, excepté le ressort du parlement de Toulouse. Elle ne l'est point dans quelques pays coutumiers, comme le Bourbonnais, le Berri, le Maine, le Poitou, la Bretagne, où au moins elle res-

pecte les immeubles. Elle était établie autrefois à Calais, & les Anglais l'abolirent lorsqu'ils en furent les maîtres. Il est assez étrange que les habitans de la capitale vivent sous une loi plus rigoureuse que ceux des petites villes ; tant il est vrai que la jurisprudence a été souvent établie au hazard, sans régularité, sans uniformité, comme on bâtit des chaumières dans un village.

Qui croirait que l'an 1673, dans le plus beau siécle de la France, l'avocat-général *Omer Talon* ait parlé ainsi en plein parlement au sujet d'une demoiselle de *Canillac* ? (*a*)

„ Au chap. XIII du deuteronome, DIEU „ dit, si tu te rencontres dans une ville, & „ dans un lieu où régne l'idolatrie, mets tout „ au fil de l'épée, sans exception d'âge, de „ sexe, ni de condition. Rassemble dans les „ places publiques toutes les dépouilles de la „ ville, brûle-la toute entière avec ses dé- „ pouilles, & qu'il ne reste qu'un monceau „ de cendres de ce lieu d'abomination. En un „ mot, fais-en un sacrifice au Seigneur, & „ qu'il ne demeure rien en tes mains des biens „ de cet anathème.

„ Ainsi, dans le crime de lèze-majesté le „ roi était maître des biens, & les enfans en „ étaient privés. Le procès ayant été fait à „ Naboth, *quia maledixerat regi*, le roi *Achab* „ se mit en possession de son héritage. *David*, „ étant averti que *Miphibozeth* s'était engagé

(*a*) Journal du palais Tom. I. pag. 444.

„ dans la rébellion, donna tous ſes biens à
„ *Siba* qui lui en aporta la nouvelle : *tua ſint*
„ *omnia quæ fuerunt Miphibozeth.*

Il s'agit de ſavoir qui héritera des biens de mademoiſelle de *Canillac*, biens autrefois confiſqués ſur ſon père, abandonnés par le roi à un garde du tréſor-royal, & donnés enſuite par le garde du tréſor-royal à la teſtatrice. Et c'eſt ſur ce procès d'une fille d'Auvergne qu'un avocat-général s'en raporte à *Achab* roi d'une partie de la Paleſtine, qui confiſqua la vigne de *Naboth* après avoir aſſaſſiné le propriétaire par le poignard de la juſtice ; action abominable qui eſt paſſée en proverbe, pour inſpirer aux hommes l'horreur de l'uſurpation. Aſſurément la vigne de *Naboth* n'avait aucun raport avec l'héritage de mademoiſelle de *Canillac*. Le meurtre & la confiſcation des biens de *Miphibozeth*, petit-fils du roi *Saül*, & fils de *Jonathas* ami & protecteur de *David*, n'ont pas une plus grande afinité avec le teſtament de cette demoiſelle.

C'eſt avec cette pédanterie, avec cette démence de citations étrangères au ſujet, avec cette ignorance des premiers principes de la nature humaine, avec ces préjugés mal conçus & mal apliqués, que la juriſprudence a été traitée par des hommes qui ont eu de la réputation dans leur ſphère. On laiſſe aux lecteurs à ſe dire ce qui eſt ſuperflu qu'on leur diſe.

XXII.

DE LA PROCÉDURE CRIMINELLE, ET DE QUELQUES AUTRES FORMES.

Si un jour des loix humaines adouciſſent en France quelques uſages trop rigoureux, ſans pourtant donner des facilités au crime ; il eſt à croire qu'on réformera auſſi la procédure dans les articles où les rédacteurs ont paru ſe livrer à un zèle trop ſévère. L'ordonnance criminelle en pluſieurs points ſemble n'avoir été dirigée qu'à la perte des acuſés. C'eſt la ſeule loi qui ſoit uniforme dans tout le royaume ; ne devrait-elle pas être auſſi favorable à l'innocent que terrible au coupable ? En Angleterre un ſimple empriſonnement fait mal à propos eſt réparé par le miniſtre qui l'a ordonné. Mais en France l'innocent qui a été plongé dans les cachots, qui a été apliqué à la torture, n'a nulle conſolation à eſpérer, nul dommage à répéter contre perſonne. Il reſte flétri pour jamais dans la ſocieté. L'innocent flétri ! & pourquoi ? parce qu'il a été diſloqué ! il ne devrait exciter que la pitié & le reſpect. La recherche des crimes exige des rigueurs : c'eſt une guerre que la juſtice humaine fait à la méchanceté : mais il y a de la généroſité & de la compaſſion juſques dans la guerre. Le brave eſt compatiſſant ; faudrait-il que l'homme de loi fût barbare ?

Comparons ſeulement ici en quelques points

la procédure criminelle des Romains avec la nôtre.

Chez les Romains les témoins étaient entendus publiquement en préſence de l'acuſé, qui pouvait leur répondre, les interroger lui-même, ou leur mettre en tête un avocat. Cette procédure était noble & franche, elle reſpirait la magnanimité romaine.

Chez nous tout ſe fait ſecrettement. Un ſeul juge avec ſon gréfier entend chaque témoin l'un après l'autre. Cette pratique, établie par *François I*, fut autoriſée par les commiſſaires qui rédigèrent l'ordonnance de *Louis XIV* en 1670. Une mépriſe ſeule en fut la cauſe.

On s'était imaginé en liſant le code *de teſtibus*, que ces mots (*a*), *teſtes intrare judicii ſecretum*, ſignifiaient que les témoins étaient interrogés en ſecret. Mais *ſecretum* ſignifie ici le cabinet du juge. *Intrare ſecretum*, pour dire, parler ſecrettement, ne ſerait pas latin. Ce fut un ſoléciſme qui fit cette partie de notre juriſprudence.

Les dépoſans ſont pour l'ordinaire des gens de la lie du peuple, & à qui le juge enfermé avec eux peut faire dire tout ce qu'il voudra. Ces témoins ſont entendus une ſeconde fois toujours en ſecret, ce qui s'apelle *récolement*. Et ſi après ce récolement ils ſe rétractent dans leurs dépoſitions, ou s'ils les changent dans des circonſtances eſſentielles, ils ſont punis

(*a*) Voyez *Bornier* titre VI article 11 des informations.

comme faux témoins. De ſorte que lorſqu'un homme d'un eſprit ſimple, & ne ſachant pas s'exprimer, mais ayant le cœur droit, & ſe ſouvenant qu'il en a dit trop ou trop peu, qu'il a mal entendu le juge, ou que le juge l'a mal entendu, révoque ce qu'il a dit par un principe de juſtice, il eſt puni comme un ſcélérat, & il eſt forcé ſouvent de ſoutenir un faux témoignage par la ſeule crainte d'être traité en faux témoin.

En fuyant, il s'expoſe à être condamné, ſoit que le crime ait été prouvé, ſoit qu'il ne l'ait pas été. Quelques juriſconſultes, à la vérité, ont aſſuré que le contumace ne devait pas être condamné, ſi le crime n'était pas clairement prouvé. Mais d'autres juriſconſultes moins éclairés, & peut-être plus ſuivis, ont eu une opinion contraire; ils ont oſé dire que la fuite de l'acuſé était une preuve du crime, que le mépris qu'il marquait pour la juſtice en refuſant de comparaître méritait le même châtiment que s'il était convaincu. Ainſi ſuivant la ſecte des juriſconſultes que le juge aura embraſſée, l'innocent ſera abſous ou condamné.

C'eſt un grand abus dans la juriſprudence françaiſe, que l'on prenne ſouvent pour loi, les rêveries, & les erreurs, quelquefois cruelles, d'hommes ſans aveu qui ont donné leurs ſentimens pour des loix.

Sous le régne de *Louis XIV* on a fait deux ordonnances, qui ſont uniformes dans tout le royaume. Dans la première qui a pour objet

la procédure civile, il eſt défendu aux juges de condamner en matière civile, ſur défaut, quand la demande n'eſt pas prouvée; mais dans la ſeconde qui règle la procédure criminelle, il n'eſt point dit, que faute de preuves l'acuſé ſera renvoyé. Choſe étrange! La loi dit qu'un homme, à qui on demande quelqu'argent, ne ſera condamné par défaut, qu'au cas que la dette ſoit avérée; mais s'il eſt queſtion de la vie, c'eſt une controverſe au bareau, ſavoir ſi l'on doit condamner le contumace, quand le crime n'eſt pas prouvé; & la loi ne réſout pas la dificulté.

Quand l'acuſé a pris la fuite, vous commencez par ſaiſir & annoter tous ſes biens; vous n'atendez pas ſeulement que la procédure ſoit achevée. Vous n'avez encor aucune preuve; vous ne ſavez pas encor s'il eſt innocent ou coupable; & vous commencez par lui faire des frais immenſes!

C'eſt une peine, dites-vous, dont vous puniſſez ſa déſobéiſſance au décret de priſe de corps. Mais l'extrême rigueur de votre pratique criminelle ne le force-t-elle pas à cette déſobéiſſance?

Un homme eſt-il acuſé d'un crime? vous l'enfermez d'abord dans un cachot afreux; vous ne lui permettez communication avec perſonne; vous le chargez de fers, comme ſi vous l'aviez déja jugé coupable. Les témoins, qui dépoſent contre lui, ſont entendus ſecrétement. Il ne les voit qu'un moment à la confrontation: avant d'entendre leurs dépoſi-

tions, il doit alléguer les moyens de reproches qu'il a contr'eux : il faut les circonstancier : il faut qu'il nomme au même instant toutes les personnes qui peuvent apuyer ces moyens ; il n'est plus admis aux reproches, après la lecture des dépositions. S'il montre aux témoins, ou qu'ils ont exagéré des faits, ou qu'ils en ont omis d'autres, ou qu'ils se sont trompés sur des détails, la crainte du suplice les fera persister dans leur parjure. Si des circonstances, que l'acusé aura énoncées dans son interrogatoire, sont raportées diféremment par les témoins, c'en sera assez à des juges, ou ignorans ou prévenus, pour condamner un innocent.

Quel est l'homme, que cette procédure n'épouvante pas ? quel est l'homme juste, qui puisse être sûr de n'y pas sucomber ? O juges ! voulez-vous que l'innocent acusé ne s'enfuye pas ? facilitez-lui les moyens de se défendre.

La loi semble obliger le magistrat à se conduire envers l'acusé plutôt en ennemi qu'en juge. Ce juge est le maître d'ordonner (a) la confrontation du prévenu avec le témoin, ou de l'omettre. Comment une chose aussi nécessaire que la confrontation peut-elle être arbitraire ?

L'usage semble en ce point contraire à la loi qui est équivoque ; il y a toujours confrontation, mais le juge ne confronte pas tou-

(a) Et *si besoin est confrontez*, dit l'ordonnance de 1670, art. 1. titre XV.

jours tous les témoins, il omet souvent ceux qui ne lui semblent pas faire une charge considérable : cependant tel témoin, qui n'a rien dit contre l'acusé dans l'information, peut déposer en sa faveur à la confrontation. Le témoin peut avoir oublié des circonstances favorables au prévenu ; le juge même peut n'avoir pas senti d'abord la valeur de ces circonstances & ne les avoir pas rédigées. Il est donc très important que l'on confronte tous les témoins avec le prévenu, & qu'en ce point la confrontation ne soit pas arbitraire.

S'il s'agit d'un crime, le prévenu ne peut avoir d'avocat ; alors il prend le parti de la fuite : c'est ce que toutes les maximes du bareau lui conseillent : mais en fuyant il peut être condamné, soit que le crime ait été prouvé, soit qu'il ne l'ait pas été. Ainsi donc un homme à qui on demande quelque argent n'est condamné par défaut qu'au cas que la dette soit avérée ; mais s'il est question de sa vie, on peut le condamner par défaut quand le crime n'est pas constaté. Quoi donc! la loi aurait fait plus de cas de l'argent que de la vie! O juges! consultez le pieux *Antonin* & le bon *Trajan* ; ils défendent que les absens soient (*a*) condamnés.

Quoi! votre loi permet qu'un concussionnaire, un banqueroutier frauduleux, ait recours au ministère d'un avocat ; & très souvent

(*a*) Digeste loi I. titre *de absentibus* & l. 5. *tit. de pænis*

vent un homme d'honneur est privé de ce secours! S'il peut se trouver une seule ocasion où un innocent serait justifié par le ministère d'un avocat; n'est-il pas clair que la loi qui l'en prive est injuste?

Le premier président de *Lamoignon* disait contre cette loi que "l'avocat, ou conseil qu'on „ avait acoutumé de donner aux acusés n'est „ point un privilège acordé par les ordon„nances, ni par les loix; c'est une liberté „ aquise par le droit naturel, qui est plus „ ancien que toutes les loix humaines. La „ nature enseigne à tout homme qu'il doit „ avoir recours aux lumières des autres quand „ il n'en a pas assez pour se conduire, & „ emprunter du secours quand il ne se sent „ pas assez fort pour se défendre. Nos ordon„nances ont retranché aux acusés tant d'a„vantages, qu'il est bien juste de leur con„server ce qui leur reste, & principalement „ l'avocat qui en fait la partie la plus essen„tielle. Que si l'on veut comparer notre pro„cédure à celle des Romains & des autres „ nations, on trouvera qu'il n'y en a point „ de si rigoureuse que celle qu'on observe en „ France, particuliérement depuis l'ordonnan„ce de 1539. *Procès verb. de l'ord.* p. 163.

Cette procédure est bien plus rigoureuse depuis l'ord. de 1670. Elle eût été plus douce, si le plus grand nombre des commissaires eût pensé comme monsieur de *Lamoignon*.

Le parlement de Toulouse a un usage bien singulier dans les preuves par témoins. On

admet ailleurs des demi-preuves, qui au fond ne sont que des doutes; car on sait qu'il n'y a point de demi-vérités. Mais à Toulouse on admet des quarts & des huitiémes de preuves. On y peut regarder, par exemple, un oui-dire comme un quart, un autre oui-dire plus vague comme un huitiéme; de sorte que huit rumeurs, qui ne sont qu'un écho d'un bruit mal fondé, peuvent devenir une preuve complette; & c'est à peu près sur ce principe que *Jean Calas* fut condamné à la roue. Les loix romaines exigeaient des preuves *luce meridiana clariores.*

XXIII.

IDÉE DE QUELQUE RÉFORME.

La magistrature est si respectable, que le seul pays de la terre où elle est vénale fait des vœux pour être délivré de cet usage. On souhaite que le jurisconsulte puisse parvenir par son mérite à rendre la justice qu'il a défendue par ses veilles, par sa voix, & par ses écrits. Peut-être alors on verrait naitre par d'heureux travaux une jurisprudence régulière & uniforme.

Jugera-t-on toujours diféremment la même cause en province & dans la capitale? Faut-il que le même homme ait raison en Bretagne & tort en Languedoc? Que dis-je? il y a autant de jurisprudences que de villes. Et dans

le même parlement la maxime d'une chambre n'est pas celle de la chambre voisine (*a*).

Quelle prodigieuse contrariété entre les loix du même royaume! A Paris un homme qui a été domicilié dans la ville un an & un jour est réputé bourgeois. En Franche-Comté un homme libre qui a demeuré un an & un jour dans une maison main-mortable devient esclave; ses collateraux n'hériteraient pas de ce qu'il aurait aquis ailleurs; & ses propres enfans sont réduits à la mendicité, s'ils ont passé un an loin de la maison où le père est mort. La province est nommée franche, mais quelle franchise!

Quand on veut poser des limites entre l'autorité civile & les usages ecclésiastiques, quelles disputes interminables! où sont ces limites? qui conciliera les éternelles contradictions du fisc & de la jurisprudence? Enfin pourquoi dans certains pays les arêts ne sont-ils jamais motivés? Y a-t-il quelque honte à rendre raison de son jugement? Pourquoi ceux qui jugent au nom du souverain ne présentent-ils pas au souverain leurs arêts de mort avant qu'on les exécute?

De quelque côté qu'on jette les yeux, on trouve la contrariété, la dureté, l'incertitude, l'arbitraire. Nous cherchons donc à perfectionner les loix dont nos vies & nos fortunes dépendent.

(*a*) Voyez sur cela le présdent *Boubier*.

AVERTISSEMENT ESSENTIEL OU INUTILE, SUR LA DÉFENSE DE MON ONCLE.

Lorſque je mis la plume à la main *pour défendre* unguibus & roſtro *la mémoire de mon cher oncle contre un libelle inconnu intitulé*, ſuplément à la philoſophie de l'hiſtoire (*), *je crus d'abord n'avoir à faire qu'à un jeune abbé diſſolu, qui pour s'égayer avait parlé dans ſa diatribe des filles de joie de Babilone, de l'uſage des garçons, de l'inceſte & de la beſtialité. Mais lorſque je travaillais en digne neveu, j'ai apris que le libelle anonyme eſt du ſieur* Larcher *ancien répétiteur de belles lettres au collège Mazarin. Je lui demande très humblement pardon de l'avoir pris pour un jeune homme, & j'eſpère qu'il me pardonnera d'avoir rempli mon devoir en écoutant le cri du ſang qui parlait à mon cœur, & la voix de la vérité qui m'a ordonné de* mettre la plume à la main.

Il eſt queſtion ici de grands objets, il ne s'a-

(*) Voyez la *philoſophie de l'hiſtoire*, ſous le titre de *diſcours préliminaire*, à la tête du tome I. de cette édition.

git pas moins que des mœurs & des loix depuis Pékin jusqu'à Rome, & même des avantures de l'océan & des montagnes. On trouvera aussi dans ce petit ouvrage une furieuse sortie contre l'évêque Warburton; *mais le lecteur judicieux pardonnera à la chaleur de mon zèle, quand il saura que cet évêque est un hérétique.*

J'aurais pu relever toutes les fautes de monsieur Larcher, *mais il aurait falu faire un livre aussi gros que le sien. Je n'insisterai que sur son impiété. Il est bien douloureux pour des yeux chrêtiens de lire dans son ouvrage page* 298, que les écrivains sacrés ont pu se tromper comme les autres. *Il est vrai qu'il ajoute pour déguiser le poison,* dans ce qui n'est pas du dogme.

Mais, notre ami, il n'y a presque point de dogme dans les livres hébreux, tout y est histoire, ou ordonnance légale, ou cantique, ou prophétie, ou morale. La genèse, l'exode, Josué, les juges, les rois, Esdras, les Maccabées sont historiques; le lévitique & le deuteronome sont des loix. Les psaumes sont des cantiques; les livres d'Isaïe, Jérémie &c. sont prophétiques; la sagesse, les proverbes, l'ecclésiaste, l'ecclésiastique, sont de la morale. Nul dogme dans tout cela. On ne peut même apeller dogme *les dix commandemens; ce sont des loix.* Dogme *est une* proposition *qu'il faut croire.* JÉSUS-CHRIST *est consubstantiel à* DIEU. Marie *est mère de* DIEU. *Le* CHRIST *a deux natures & deux volontés dans une personne. L'eucharistie est le corps & le sang de* JÉSUS-CHRIST *sous les aparences d'un pain qui*

n'existe plus : voila des dogmes. Le credo, *qui fut fait du tems de* Jérôme *&* *d'*Augustin, *est une profession de dogmes. A peine y a-t-il trois de ces dogmes dans le nouveau testament.* DIEU *a voulu qu'ils fussent tirés par notre sainte église du germe qui les contenait.*

Voi donc quel est ton blasphême ! Tu oses dire que les auteurs des livres sacrés ont pu se tromper dans tout ce qui n'est pas dogme.

Tu prétends donc que le St. Esprit qui a dicté ces livres a pu se tromper depuis le premier verset de la genèse jusqu'au dernier des actes des apôtres ; & après une telle impiété tu as l'insolence d'acuser d'impiété des citoyens dont tu n'as jamais aproché, chez qui tu ne peux être reçu, & qui ignoreraient ton existence si tu ne les avais pas outragés.

Que les gens de bien se réunissent pour imposer silence à ces malheureux qui dès qu'il parait un bon livre crient à l'impie, comme les fous des petites-maisons du fond de leurs loges se plaisent à jetter leur ordure aux nez des hommes les plus parés, par ce secret instinct de jalousie qui subsiste encor dans leur démence.

Et vous, pusille grex, *qui lirez* la défense de mon oncle, *daignez commencer par jetter des yeux atentifs sur la table des chapitres, & choisissez pour vous amuser le sujet qui sera le plus de votre goût.*

LA

DÉFENSE DE MON ONCLE.

EXORDE.

UN des premiers devoirs eſt d'aider ſon père ; & le ſecond eſt d'aider ſon oncle. Je ſuis neveu de feu monſieur l'abbé *Bazing*, à qui un éditeur ignorant a ôté impitoyablement un G qui le diſtinguait des *Bazin* de Thuringe à qui *Childeric* enleva la reine *Bazine* (*). Mon oncle était un profond théologien qui fut aumônier de l'ambaſſade que l'empereur *Charles VI* envoya à Conſtantinople, après la paix de Belgrade. Mon oncle ſavait parfaitement l'arabe & le cophte. Il voyagea en Egypte, & dans tout l'orient, & enfin s'établit à Pétersbourg en qualité d'interprète chinois. Mon grand amour pour la vérité ne me permet pas de diſſimuler que malgré ſa piété, il était quelquefois un peu railleur. Quand monſieur *Guignes* fit deſcendre les Chinois des Egyptiens, quand il prétendit que l'empereur

(*) Vous ſentez bien, mon cher lecteur, que *Bazin* eſt un nom celtique, & que la femme de *Bazin* ne pouvait s'apeller que *Bazine*: c'eſt ainſi qu'on a écrit l'hiſtoire.

de la Chine *Yu* était visiblement le roi d'Egypte *Ménes* en changeant *nes* en *u* & *mé* en *y*, (quoique *Ménes* ne soit pas un nom égyptien, mais grec) mon oncle alors se permit une petite raillerie innocente, laquelle d'ailleurs ne devait point afaiblir l'esprit de charité entre deux interprètes chinois. Car au fond mon oncle estimait fort monsieur *Guignes*.

L'abbé *Bazin* aimait passionnément la vérité & son prochain. Il avait écrit la *philosophie de l'histoire* dans un de ses voyages en orient; son grand but était de juger par le sens commun de toutes les fables de l'antiquité, fables pour la plûpart contradictoires. Tout ce qui n'est pas dans la nature lui paraissait absurde, excepté ce qui concerne la foi. Il respectait *St. Matthieu* autant qu'il se moquait de *Ctésias*, & quelquefois d'*Hérodote*; de plus très respectueux pour les dames, ami de la bienséance & zélé pour les loix. Tel était monsieur l'abbé *Ambroise Bazing*, nommé par l'erreur des typographes, *Bazin*.





CHAPITRE PREMIER.

De la providence.

UN cruel vient de troubler ſa cendre par un prétendu *ſuplément à la philoſophie de l'hiſtoire.* Il a intitulé ainſi ſa ſcandaleuſe ſatire, croyant que ce titre ſeul de *ſuplément aux idées de mon oncle* lui atirerait des lecteurs. Mais dès la page 33 de ſa préface, on découvre ſes intentions perverſes. Il acuſe le pieux abbé *Bazin* d'avoir dit que la providence envoye la famine & la peſte ſur la terre. Quoi ! mécréant, tu oſes le nier ! & de qui donc viennent les fléaux qui nous éprouvent & les châtimens qui nous puniſſent ? Di-moi, qui eſt le maître de la vie & de la mort ? di-moi donc qui donna le choix à *David*, de la peſte, de la guerre ou de la famine ? DIEU ne fit-il pas périr ſoixante & dix mille Juifs en un quart d'heure ? & ne mit-il pas ce frein à la fauſſe politique du fils de *Jeſſé* qui prétendait connaître à fond la population de ſon pays ? ne punit-il pas d'une mort ſubite cinquante mille ſoixante & dix Bethſamites qui avaient oſé regarder l'arche ? La révolte de *Coré*, *Dathan* & *Abiron*, ne coûta-t-elle pas la vie à quatorze mille ſept cents Iſraëlites, ſans compter deux cent cinquante engloutis

dans la terre avec leurs chefs? L'ange exterminateur ne defcend-il pas à la voix de l'Eternel, armé du glaive de la mort, tantôt pour fraper les premiers nés de toute l'Egypte, tantôt pour exterminer l'armée de *Sennakerib ?*

Que dis-je? il ne tombe pas un cheveu de nos têtes fans l'ordre du maître des chofes & des tems. La providence fait tout; providence tantôt terrible & tantôt favorable, devant laquelle il faut également fe profterner dans la gloire ou dans l'oprobre, dans la jouiffance délicieufe de la vie & fur le bord du tombeau. Ainfi penfait mon oncle, ainfi penfent tous les fages. Malheur au mécréant qui contredit ces grandes vérités dans fa fatale préface.

CHAPITRE II.

L'apologie des dames de Babilone.

L'Ennemi de mon oncle commence fon étrange livre par dire; *voila les raifons qui m'ont fait mettre la plume à la main.*

Mettre la plume à la main! mon ami, quelle expreffion! mon oncle, qui avait prefque oublié fa langue dans fes longs voyages, parlait mieux français que toi.

Je te laiſſe déraiſonner & dire des injures à propos de Khamos, & de Ninive, & d'Aſſur. Trompe-toi tant que tu voudras ſur la diſtance de Ninive à Babilone ; cela ne fait rien aux dames, pour qui mon oncle avait un ſi profond reſpect & que tu outrages ſi barbarement.

Tu veux abſolument que du tems d'*Hérodote* toutes les dames de la ville immenſe de Babilone vinſſent religieuſement ſe proſtituer dans le temple au premier venu, & même pour de l'argent. Et tu le crois parce qu'*Hérodote* l'a dit.

O que mon oncle était éloigné d'imputer aux dames une telle infamie ! Vraiment il ferait beau voir nos princeſſes, nos ducheſſes, madame la chancelière, madame la première préſidente, & toutes les dames de Paris, donner dans l'égliſe Notre-Dame leurs faveurs pour un écu au premier batelier, au premier fiacre qui ſe ſentirait du goût pour cette auguſte cérémonie !

Je ſais que les mœurs aſiatiques difèrent des nôtres, & je le ſais mieux que toi, puiſque j'ai acompagné mon oncle en Aſie. Mais la diférence en ce point eſt que les Orientaux ont toujours été plus ſévères que nous. Les femmes en orient ont toujours été renfermées, ou du moins elles ne ſont jamais ſorties de la maiſon qu'avec un voile. Plus les paſſions ſont vives dans ces climats, plus on a gêné les femmes. C'eſt pour les garder qu'on a imaginé les eunuques. La jalouſie inventa

l'art de mutiler les hommes pour s'assurer de la fidélité des femmes & de l'innocence des filles. Les eunuques étaient déja très communs dans le tems où les Juifs étaient en république. On voit que *Samuel*, voulant conserver son autorité & détourner les Juifs de prendre un roi, leur dit que ce roi aura des eunuques à son service.

Peut-on croire que dans Babilone, dans la ville la mieux policée de l'orient, des hommes si jaloux de leurs femmes les auront envoyées toutes se prostituer dans un temple aux plus vils étrangers ? que tous les époux & tous les pères ayent étoufé ainsi l'honneur & la jalousie ? que toutes les femmes & toutes les filles ayent foulé aux pieds la pudeur si naturelle à leur sexe ? Le faiseur de contes *Hérodote* a pu amuser les Grecs de cette extravagance, mais nul homme sensé n'a dû le croire.

Le détracteur de mon oncle & du beau sexe veut que la chose soit vraie ; & sa grande raison, c'est que quelquefois les Gaulois ou Welches ont immolé des hommes, (& probablement des captifs) à leur vilain dieu *Teutatès*. Mais de ce que des barbares ont fait des sacrifices de sang humain, de ce que les Juifs immolèrent douze pucelles au seigneur des trente-deux mille pucelles trouvées dans le camp des Madianites avec soixante & un mille ânes, & de ce qu'enfin dans nos derniers tems, nous avons immolé tant de Juifs dans nos auto-da-fé, ou plutôt dans

nos autos-de-fé, à Lisbonne, à Goa, à Madrid, s'ensuit-il que toutes les belles Babiloniennes couchassent avec des palfreniers étrangers dans la cathédrale de Babilone? La religion de *Zoroastre* ne permettait pas aux femmes de manger avec les étrangers; leur aurait-elle permis de coucher avec eux?

L'ennemi de mon oncle, qui me paraît avoir ses raisons pour que cette belle coutume s'établisse dans les grandes villes, apelle le prophête *Baruch* au secours d'*Hérodote*. Et il cite le sixiéme chapitre de la prophétie de ce sublime *Baruch*. Mais il ne sait peut-être pas que ce sixiéme chapitre est précisément celui de tout le livre qui est le plus évidemment supposé. C'est une lettre prétendue de *Jérémie* aux pauvres Juifs qu'on menait enchaînés à Babilone; *St. Jérôme* en parle avec le dernier mépris. Pour moi, je ne méprise rien de ce qui est inséré dans les livres des Juifs. Je fais tout le respect qu'on doit à cet admirable peuple, qui se convertira un jour & qui sera le maître de toute la terre.

Voici ce qui est dit dans cette lettre supposée: *on voit dans Babilone des femmes qui ont des ceintures de cordelettes (ou de rubans), assises dans les rues, & brûlant des noyaux d'olives. Les passans les choisissent; & celle qui a eu la préférence se moque de sa compagne qui a été négligée; & dont on n'a pas délié la ceinture.*

Je veux bien avouer qu'une mode à-peu-près semblable s'est établie à Madrid, & dans

le quartier du Palais-royal à Paris. Elle est fort en vogue dans les rues de Londres; & les musicaux d'Amsterdam ont eu une grande réputation.

L'histoire générale des bordels peut être fort curieuse. Les savans n'ont encor traité ce grand sujet que par parties détachées. Les bordels de Venise & de Rome commencent un peu à dégénérer, parce que tous les beaux arts tombent en décadence. C'était sans doute la plus belle institution de l'esprit humain avant le voyage de *Christophoro Colombo* aux isles Antilles. La vérole, que la providence avait reléguée dans ces isles, a inondé depuis toute la chrêtienté; & ces beaux bordels, consacrés à la déesse *Astarté*, ou *Dércerto*, ou *Milita*, ou *Aphrodise*, ou *Vénus*, ont perdu aujourd'hui toute leur splendeur; je crois bien que l'ennemi de mon oncle les fréquente encor comme des restes des mœurs antiques; mais enfin, ce n'est pas une raison pour qu'il afirme que la superbe ville de Babilone n'était qu'un vaste bordel, & que la loi du pays ordonnait aux femmes & aux filles des satrapes, voire même aux filles du roi, d'atendre les passans dans les rues. C'est bien pis que si on disait que les femmes & les filles des bourguemestres d'Amsterdam sont obligées par la religion calviniste de se donner dans les musicaux aux matelots hollandais qui reviennent des grandes Indes.

Voila comme les voyageurs prennent probablement tous les jours un abus de la loi

pour la loi même, une grossière coutume du bas peuple pour un usage de la cour. J'ai entendu souvent mon oncle parler sur ce grand sujet avec une extrême édification. Il disait que sur mille quintaux pesans de relations & d'anciennes histoires on ne trierait pas dix onces de vérités.

Remarquez, s'il vous plait, mon cher lecteur, la malice du paillard qui outrage si clandestinement la mémoire de mon oncle; il ajoute au texte sacré de *Baruch*; il le falsifie pour établir son bordel dans la cathédrale de Babilone même. Le texte sacré de l'apocryphe *Baruch* porte dans la vulgate, *mulieres autem circumdatæ funibus in viis sedent.* Notre ennemi sacrilège traduit: *des femmes environnées de cordes sont assises dans les allées du temple.* Le mot de *temple* n'est nulle part dans le texte.

Peut-on pousser la débauche au point de vouloir qu'on paillarde ainsi dans les églises? il faut que l'ennemi de mon oncle soit un bien vilain homme.

S'il avait voulu justifier la paillardise par de grands éxemples, il aurait pu choisir ce fameux droit de prélibation, de marquette, de jambage, de cuissage, que quelques seigneurs de châteaux s'étaient arogé dans la chrêtienté, dans les commencemens du beau gouvernement féodal. Des barons, des évêques, des abbés devinrent législateurs, & ordonnèrent que dans tous les mariages autour de leurs châteaux, la première nuit des noces serait

pour eux. Il est bien dificile de savoir jusqu'où ils poussaient leur législation, s'ils se contentaient de mettre une cuisse dans le lit de la mariée, comme quand on épousait une princesse par procureur, ou s'ils y mettaient les deux cuisses. Mais ce qui est avéré, c'est que ce droit de cuissage, qui était d'abord un droit de guerre, a été vendu enfin aux vassaux par les seigneurs soit séculiers soit réguliers, qui ont sagement compris qu'ils pouraient avec l'argent de ce rachat avoir des filles plus jolies.

Mais surtout remarquez, mon cher lecteur, que les coutumes bizares établies sur une frontière par quelques brigands n'ont rien de commun avec les loix des grandes nations; que jamais le droit de cuissage n'a été aprouvé par nos tribunaux; & jamais les ennemis de mon oncle, tout acharnés qu'ils sont, ne trouveront une loi babilonienne qui ait ordonné à toutes les dames de la cour de coucher avec les passans.



CHAPI-

CHAPITRE III.

De l'alcoran.

NOtre infame débauché cherche un subterfuge chez les Turcs pour justifier les dames de Babilone. Il prend la comédie d'*Arlequin Ulla* pour une loi des Turcs. *Dans l'orient*, dit-il, *si un mari répudie sa femme, il ne peut la reprendre que lorsqu'elle a épousé un autre homme qui passe la nuit avec elle*, &c. Mon paillard ne sait pas plus son alcoran que son baruch; qu'il lise le chapitre II du grand livre arabe donné par l'ange *Gabriel*; & le 45e paragraphe de la *sonna*; c'est dans ce chapitre II, intitulé *la vache*, que le prophête qui a toujours grand soin des dames donne des loix sur leur mariage & sur leur douaire; *ce ne sera pas un crime*, dit-il, *de faire divorce avec vos femmes, pourvu que vous ne les ayez pas encor touchées & que vous n'ayez pas encor assigné leur douaire; & si vous vous séparez d'elles avant de les avoir touchées, & après avoir établi leur douaire, vous serez obligé de leur payer la moitié de leur douaire &c. à moins que le nouveau mari ne veuille pas le recevoir.*

KISRON HECBALAT DOROMFET ERNAM RABOLA ISRON TAMON ERG BEMIN OULDEG EBORI CARAMOUFEN &c.

Il n'y a peut-être point de loi plus ſage: on en abuſe quelquefois chez les Turcs comme on abuſe de tout. Mais en général on peut dire que les loix des Arabes, adoptées par les Turcs leurs vainqueurs, ſont bien auſſi ſenſées pour le moins que les coutumes de nos provinces qui ſont toujours en opoſition les unes avec les autres.

Mon oncle faiſait grand cas de la juriſprudence turque. Je m'aperçus bien dans mon voyage à Conſtantinople, que nous connaiſſons très peu ce peuple dont nous ſommes ſi voiſins. Nos moines ignorans n'ont ceſſé de le calomnier. Ils apellent toujours ſa religion *ſenſuelle*; il n'y en a point qui mortifie plus les ſens. Une religion qui ordonne cinq prières par jour, l'abſtinence du vin, le jeûne le plus rigoureux, qui défend tous les jeux de hazard, qui ordonne ſous peine de damnation de donner deux & demi pour cent de ſon revenu aux pauvres, n'eſt certainement pas une religion voluptueuſe, & ne flate pas, comme on l'a tant dit, la cupidité & la molleſſe. On s'imagine chez nous que chaque bacha a un ſerrail de ſept cent femmes, de trois cent concubines, d'une centaine de jolis pages & d'autant d'eunuques noirs. Ce ſont des fables dignes de nous. Il faut jeter au feu tout ce qu'on a dit juſqu'ici ſur les muſulmans. Nous prétendons qu'ils ſont autant de *Sardanapales*, parce qu'ils ne croyent qu'un ſeul Dieu. Un ſavant Turc de mes amis, nommé *Notmig*, travaille à préſent à l'hiſtoire de ſon pays;

on la traduit à mesure; je public sera bientôt détrompé de toutes les erreurs débitées jusqu'à présent sur les fidèles croyans.

CHAPITRE IV.

Des Romains.

QUe monsieur l'abbé *Bazin* était chaste! qu'il avait la pudeur en recommandation! Il dit dans un endroit de son savant livre: *j'aimerais autant croire* Dion Cassius *qui assure que les graves sénateurs de Rome proposèrent un décret par lequel* César, *âgé de cinquante-sept ans, aurait le droit de jouir de toutes les femmes qu'il voudrait*, page 98.

Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire dans un tel décret, s'écrie nôtre éfronté censeur; il trouve cela tout simple; il présentera bientôt une pareille requête au parlement; je voudrais bien savoir quel âge il a. Tu-dieu quel homme! ce *Salomon* possesseur de sept cent femmes & trois cent concubines n'aprochait pas de lui.

CHAPITRE V.

De la sodomie.

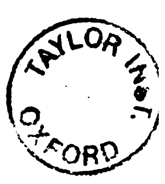
MOn oncle, toujours discret, toujours sage, toujours persuadé que jamais les loix n'ont pu violer les mœurs, s'exprime ainsi dans la philosophie de l'histoire; " je ne croirai pas
„ davantage *Sextus Empiricus*, qui prétend
„ que chez les Perses la pédérastie était or-
„ donnée. Quelle pitié! comment imaginer
„ que les hommes eussent fait une loi, qui,
„ si elle avait été exécutée, aurait détruit la
„ race des hommes? La pédérastie au con-
„ traire était expressément défendue dans le
„ livre du *Zand*, & c'est ce qu'on voit dans
„ l'abrégé du *Sadder*, où il est dit (porte 9.)
qu'il n'y a point de plus grand péché.

Qui croirait, mon cher lecteur, que l'ennemi de ma famille ne se contente pas de vouloir que toutes les femmes couchent avec le premier venu, mais qu'il veuille encor insinuer adroitement l'amour des garçons? *Les jésuites*, dit-il, *n'ont rien à démêler ici.* Eh mon cher enfant! mon oncle n'a point parlé des jésuites. Je sais bien qu'il était à Paris, lorsque le révérend père *Marsi* & le révérend père *Fréron* furent chassés du collège de *Louis le grand* pour leurs fredaines; mais cela n'a

rien de commun avec *Sextus Empiricus*; cet écrivain doutait de tout, mais personne ne doute de l'avanture de ces deux révérends pères.

Pourquoi troubler mal à propos leurs mânes? dis-tu dans l'apologie que tu fais du péché de Sodome. Il eſt vrai que frère *Marſi* eſt mort, mais frère *Fréron* vit encor. Il n'y a de lui que ſes ouvrages qui ſoient morts; & quand on dit de lui qu'il eſt *yvre-mort* preſque tous les jours, c'eſt par catacrèſe, ou ſi l'on veut par une eſpèce de métonimie.

Tu te complais à citer la diſſertation de feu monſieur *Jean Matthieu Geſner*, qui a pour titre, *Socrates ſanctus pederaſtes*, *Socrate le ſaint b* ... (*) En vérité cela eſt intolérable; il poura bien t'ariver pareille avanture qu'à feu monſieur *Deſchaufour*; l'abbé *Desfontaines* l'eſquiva.



C'eſt une choſe bien remarquable dans l'hiſtoire de l'eſprit humain, que tant d'écrivains folliculaires ſoient ſujets à caution. J'en ai cherché ſouvent la raiſon; il m'a paru que les folliculaires ſont pour la plûpart des craſſeux chaſſés des collèges, qui n'ont jamais pu parvenir à être reçus dans la compagnie des dames: ces pauvres gens preſſés de leurs vilains beſoins ſe ſatisfont avec les petits garçons qui leur aportent de l'imprimerie la feuiſle à coriger, ou avec les petits décroteurs du

(*) Qui le croirait, mon cher lecteur? cela eſt imprimé à la page 209 du livre de monſieur *Toxotès*, intitulé *Suplément à la philoſophie de l'hiſtoire*.

quartier; c'eſt ce qui était arivé à l'ex-jéſuite *Desfontaines* prédéceſſeur de l'ex-jéſuite *Fréron* (*).

N'es-tu pas honteux, notre ami, de rapeller toutes ces ordures dans un *ſuplément à la philoſophie de l'hiſtoire?* Quoi, tu veux faire l'hiſtoire de la ſodomie? *il aura*, dit-il, *ocaſion encor d'en parler dans un autre ouvrage.* Il va chercher juſqu'à un Syrien nommé *Bardezane*, qui a dit que chez les Welches tous les petits garçons faiſaient cette infamie, *para de gallois oi neoi gamontai.* Fi, vilain! oſes-tu bien mêler ces turpitudes à la ſage bienſéance dont mon oncle s'eſt tant piqué? oſes-tu outrager ainſi les dames, & manquer de reſpect à ce point à l'auguſte impératrice de Ruſſie à qui j'ai dédié le livre inſtructif & ſage de feu monſieur l'abbé *Bazin*?

Un ramoneur à face bazanée,
Le fer en main, les yeux ceints d'un bandeau,
S'allait gliſſant dans une cheminée,
Quand de Sodome un antique bedeau
Vint endoſſer ſa figure inclinée &c.

(*) Voyez dans l'*anthologie françaiſe* cette épigrame.

CHAPITRE VI.

De l'inceste.

IL ne fufit pas au cruel ennemi de mon oncle d'avoir nié la providence, d'avoir pris le parti des ridicules fables d'*Hérodote* contre la droite raison, d'avoir falsifié *Baruch* & l'*Alcoran*, d'avoir fait l'apologie des bordels & de la sodomie; il veut encor canoniser l'inceste. Monsieur l'abbé *Bazin* a toujours été convaincu que l'inceste au premier degré, c'est-à-dire entre le père & la fille, entre la mère & le fils, n'a jamais été permis chez les nations policées. L'autorité paternelle, le respect filial en soufriraient trop. La nature fortifiée par une éducation honnète se révolterait avec horreur.

On pouvait épouser sa sœur chez les Juifs, j'en conviens. Lorsqu'*Ammon* fils de *David* viola sa sœur *Thamar* fille de *David*, *Thamar* lui dit en propres mots; *ne me faites pas des sotises, car je ne pourais suporter cet oprobre, & vous passerez pour un fou; mais demandez-moi au roi mon père en mariage, & il ne vous refusera pas.*

Cette coutume est un peu contradictoire avec le lévitique. Mais les contradictoires se concilient souvent. Les Athéniens, les Egyptiens, les Perses épousaient leurs sœurs utérines.

Cela n'était pas permis aux Romains, ils ne pouvaient même se marier avec leurs nièces. L'empereur *Claude* fut le seul qui obtint cette grace du sénat. Chez nous autres remués des barbares on peut épouser sa nièce avec la permission du pape, moyennant la taxe ordinaire, qui va je crois à quarante mille petits écus en comptant les menus frais. J'ai toujours entendu dire qu'il n'en avait coûté que quatre-vingt mille francs à monsieur de *Montmartel*. J'en connais qui ont couché avec leurs nièces à bien meilleur marché. Enfin il est incontestable que le pape a de droit divin la puissance de dispenser de toutes les loix. Mon oncle croyait même que dans un cas pressant sa sainteté pouvait permettre à un frère d'épouser sa sœur, surtout s'il s'agissait évidemment de l'avantage de l'église; car mon oncle était très grand serviteur du pape.

A l'égard de la dispense pour épouser son père ou sa mère, il croyait le cas très embarassant: & il doutait, si j'ose le dire, que le droit divin du saint père pût s'étendre jusques-là. Nous n'en avons ce me semble aucun exemple dans l'histoire moderne.

Ovide à la vérité dit dans ses belles métamorphoses;

Gentes tamen esse feruntur
In quibus & nato genitrix, & nata parenti
Jungitur, & pietas geminato crescit amore.

Ovide avait sans doute en vue les Persans babi-

loniens que les Romains leurs ennemis acu-ſaient de cette infamie.

Le partiſan des péchés de la chair, qui a écrit contre mon oncle, le défie de trouver un autre paſſage que celui de *Catulle*. Eh bien qu'en réſulterait-il? qu'on n'aurait trouvé qu'un acuſateur contre les Perſes, & que par conſéquent on ne doit point les juger coupables. Mais c'eſt aſſez qu'un auteur ait donné crédit à une fauſſe rumeur pour que vingt auteurs en ſoient les échos. Les Hongrois aujourd'hui font aux Turcs mille reproches qui ne ſont pas mieux fondés.

Grotius lui-même, dans ſon aſſez mauvais livre ſur la religion chrêtienne, va juſqu'à citer la fable du pigeon de *Mahomet*. On tache toujours de rendre ſes ennemis odieux & ridicules.

Notre ennemi n'a pas lu ſans doute un extrait du *Zenda-veſta* de *Zoroaſtre*, communiqué dans Surate à *Lordius* par un de ces mages qui ſubſiſtent encor. Les ignicoles ont toujours eu la permiſſion d'avoir cinq femmes: mais il eſt dit expreſſément qu'il leur a toujours été défendu d'épouſer leurs couſines. Voila qui eſt poſitif. *Tavernier*, dans ſon livre IV, avoue que cette vérité lui a été confirmée par un autre mage.

Pourquoi donc notre inceſtueux adverſaire trouve-t-il mauvais que monſieur l'abbé *Bazin* ait défendu les anciens Perſes? Pourquoi, dit-il, qu'il était d'uſage de coucher avec ſa mère? que gagne-t-il à cela? veut-il introduire cet uſage dans nos familles? Ah! qu'il ſe contente des bonnes fortunes de Babilone.

CHAPITRE VII.

De la bestialité, & du bouc du Sabath.

IL ne manquait plus au barbare ennemi de mon oncle que le péché de bestialité; il en est enfin convaincu. Monsieur l'abbé *Bazin* avait étudié à fond l'histoire de la sorcellerie depuis *Jannès* & *Mambré* conseillers du roi, sorciers à la cour de *Pharaon*, jusqu'au révérend père *Girard* acusé juridiquement d'avoir endiablé la demoiselle *Cadière* en souflant sur elle. Il savait parfaitement tous les diférens degrés par lesquels le sabath & l'adoration du bouc avaient passé. C'est bien dommage que ses manuscrits soient perdus. Il dit un mot de ces grands secrets dans sa philosophie de l'histoire. *Le bouc, avec lequel les sorcières étaient supposées s'acoupler, vient de cet ancien commerce que les Juifs eurent avec les boucs dans le désert, ce qui leur est reproché dans le lévitique.*

Remarquez, s'il vous plait, la discrétion & la pudeur de mon oncle. Il ne dit pas que les sorcières s'acouplent avec un bouc, il dit qu'elles sont supposées s'acoupler.

Et là-dessus, voila mon homme qui s'échaufe comme un Calabrois pour sa chèvre,

& qui vous parle à tort & à travers de fornication avec des animaux, & qui vous cite *Pindare* & *Plutarque* pour vous prouver que les dames de la dinaſtie de Mendès couchaient publiquement avec des boucs. Voyez comme il veut juſtifier les Juifs par les Mendéſiennes. Juſqu'à quand outragera-t-il les dames? Ce n'eſt pas aſſez qu'il proſtitue les princeſſes de Babilone aux muletiers, il donne des boucs pour amans aux princeſſes de Mendès. Je l'atends aux Pariſiennes.

Il eſt très vrai, & je l'avoue en ſoupirant, que le lévitique fait ce reproche aux dames juives qui erraient dans le déſert. Je dirai pour leur juſtification, qu'elles ne pouvaient ſe laver dans un pays qui manque d'eau abſolument, & où l'on eſt encore obligé d'en faire venir à dos de chameau. Elles ne pouvaient changer d'habits, ni de ſouliers, puiſqu'elles conſervèrent quarante ans leurs mêmes habits par un miracle ſpécial. Elles n'avaient point de chemiſe. Les boucs du pays purent très bien les prendre pour des chèvres à leur odeur. Cette conformité put établir quelque galanterie entre les deux eſpèces; mon oncle prétendait que ce cas avait été très rare dans le déſert, comme il avait vérifié qu'il eſt aſſez rare en Calabre malgré tout ce qu'on en dit. Mais enfin il lui paraiſſait évident que quelques dames juives étaient tombées dans ce péché. Ce que dit le lévitique ne permet guères d'en douter. On ne leur aurait pas

reproché des intrigues amoureuses dont elles n'auraient pas été coupables.

Et qu'ils n'ofrent plus aux velus avec lesquels ils ont forniqué. Lévitique chap. XVII.

Les femmes ne forniqueront point avec les bêtes. Chap. XIX.

La femme qui aura servi de succube à une bête sera punie avec la bête, & leur sang retombera sur eux. Chap. XX.

Cette expression remarquable, *leur sang retombera sur eux*, prouve évidemment que les bêtes passaient alors pour avoir de l'intelligence. Non-seulement le serpent & l'ânesse avaient parlé; mais Dieu après le déluge avait fait un pacte, une alliance avec les bêtes. C'est pourquoi de très illustres commentateurs trouvent la punition des bêtes, qui avaient subjugué des femmes, très analogue à tout ce qui est dit des bêtes dans la sainte écriture. Elles étaient capables de bien & de mal. Quant aux velus, on croit dans tout l'orient que ce sont des singes. Mais il est sûr que les Orientaux se sont trompés en cela, car il n'y a point de singes dans l'Arabie déserte. Ils sont trop avisés pour venir dans un pays aride où il faut faire venir de loin le manger & le boire. Par les velus il faut absolument entendre les boucs.

Il est constant que la cohabitation des sorcières avec un bouc, la coutume de le baiser au derrière qui est passée en proverbe, la danse ronde qu'on exécute autour de lui, les

petits coups de verveine dont on le frape, & toutes les cérémonies de cette orgie viennent des Juifs qui les tenaient des Egyptiens; car les Juifs n'ont jamais rien inventé.

Je possède un manuscrit juif, qui a je crois plus de deux mille ans d'antiquité; il me paraît que l'original doit être du tems du premier ou du second *Ptolomée*; c'est un détail de toutes les cérémonies de l'adoration du bouc, & c'est probablement sur un exemplaire de cet ouvrage que ceux qui se sont adonnés à la magie ont composé ce qu'on apelle le *grimoire*. Un grand d'Espagne m'en a ofert cent louis d'or, je ne l'aurais pas donné pour deux cent. Jamais le bouc n'est apellé que le *velu* dans cet ouvrage. Il confondrait bien toutes les mauvaises critiques de l'ennemi de feu mon oncle.

Au reste je suis bien aise d'aprendre à la dernière postérité qu'un savant d'une grande sagacité ayant vu dans ce chapitre que Mr. *** est convaincu de *bestialité*, a mis en marge, lisez *bêtise*.



CHAPITRE VIII.

D'Abraham & de Ninon l'Enclos.

MOnsieur l'abbé *Bazin* était persuadé avec *Onkelos*, & avec tous les Juifs orientaux, qu'*Abraham* était âgé d'environ cent trente-cinq ans quand il quita la Caldée. Il importe fort peu de savoir précisément quel âge avait le père des croyans. Quand Dieu nous jugera tous dans la vallée de Josaphat, il est probable qu'il ne nous punira pas d'avoir été de mauvais chronologistes comme le détracteur de mon oncle. Il sera puni pour avoir été vain, insolent, grossier, & calomniateur, & non pour avoir manqué d'esprit & avoir ennuié les dames.

Il est bien vrai qu'il est dit dans la Genèse qu'*Abraham* sortit d'Aran en Mésopotamie, âgé de soixante & quinze ans, après la mort de son père *Tharé* le potier. Mais il est dit aussi dans la Genèse que *Tharé* son père, l'ayant engendré à soixante & dix ans, vécut jusqu'à deux cent cinq. Il faut donc absolument expliquer l'un des deux passages par l'autre. Si *Abraham* sortit de la Caldée après la mort de *Tharé* âgé de deux cent cinq ans, & si *Tharé* l'avait eu à l'âge de soixante & dix, il est clair qu'*Abraham* avait juste cent trente-cinq ans

lorsqu'il se mit à voyager. Notre lourd adversaire propose un autre systême pour esquiver la dificulté ; il apelle *Philon* le Juif à son secours, & il croit donner le change à mon cher lecteur en disant que la ville d'Aran est la même que Carrès. Je suis bien sûr du contraire, & je l'ai vérifié sur les lieux. Mais quel raport, je vous prie, la ville de Carrès a-t-elle avec l'âge d'*Abraham* & de *Sara* ?

On demandait encor à mon oncle comment *Abraham* venu de Mésopotamie pouvait se faire entendre à Memphis. Mon oncle répondait qu'il n'en savait rien, qu'il ne s'en embarassait guères, qu'il croyait tout ce qui se trouve dans la sainte écriture, sans vouloir l'expliquer, & que c'était l'afaire de messieurs de Sorbonne qui ne se sont jamais trompés.

Ce qui est bien plus important, c'est l'impiété avec laquelle notre mortel ennemi compare *Sara* la femme du père des croyans avec la fameuse *Ninon l'Enclos*. Il se demande comment il se peut faire que *Sara* âgée de soixante & quinze ans, allant de Sichem à Memphis sur son âne pour chercher du bled, enchantât le cœur du roi de la superbe Egypte, & fit ensuite le même éfet sur le petit roi de Gérar dans l'Arabie déserte. Il répond à cette dificulté par l'exemple de Ninon. *On sait*, dit-il, *qu'à l'âge de quatre-vingts ans* Ninon *sut inspirer à l'abbé* Gédoin *des sentimens qui ne sont faits que pour la jeunesse ou l'âge viril.* Avouez, mon cher lecteur, que voila une plaisante ma-

nière d'expliquer l'écriture ſainte ; il veut s'égayer, il croit que c'eſt là le bon ton. Il veut imiter mon oncle. Mais quand certain animal à longues oreilles veut donner la patte comme le petit chien, vous ſavez comme on le renvoye.

Il ſe trompe ſur l'hiſtoire moderne comme ſur l'ancienne. Perſonne n'eſt plus en état que moi de rendre compte des dernières années de mademoiſelle de l'*Enclos*, qui ne reſſemblait en rien à *Sara*. Je ſuis ſon légataire. Je l'ai vue les dernières années de ſa vie. Elle était ſéche comme une momie. Il eſt vrai qu'on lui préſenta l'abbé de *Gédoin* qui ſortait alors des jéſuites ; mais non pas pour les mêmes raiſons que les *Desfontaines* & les *Frérons* en ſont ſortis. J'allais quelquefois chez elle avec cet abbé qui n'avait d'autre maiſon que la nôtre. Il était fort éloigné de ſentir des déſirs pour une décrépite ridée qui n'avait ſur les os qu'une peau jaune tirant ſur le noir.

Ce n'était point l'abbé de *Gédoin* à qui on imputait cette folie ; c'était à l'abbé de *Châteauneuf* frère de celui qui avait été ambaſſadeur à Conſtantinople. *Châteauneuf* avait eu en éfet la fantaiſie de coucher avec elle vingt ans auparavant. Elle était encore aſſez belle à l'âge de près de ſoixante années. Elle lui donna en riant un rendez-vous pour un certain jour du mois. Et pourquoi ce jour-là plutôt qu'un autre ? lui dit l'abbé de *Châteauneuf*. C'eſt que j'aurai alors ſoixante ans

juſte ;

juste, lui dit-elle. Voila la vérité de cette historiette qui a tant couru, & que l'abbé de *Châteauneuf* mon bon parain, à qui je dois mon batême, m'a raconté souvent dans mon enfance, pour me former l'esprit & le cœur; mais mademoiselle l'*Enclos* ne s'atendait pas d'être un jour comparée à *Sara* dans un libelle fait contre mon oncle.

Quoi qu'*Abraham* ne m'ait point mis sur son testament, & que *Ninon l'Enclos* m'ait mis sur le sien, cependant je la quite ici pour le père des croyans. Je suis obligé d'aprendre à l'abbé *Fou*.... détracteur de mon oncle, ce que pensent d'*Abraham* tous les Guèbres que j'ai vus dans mes voyages. Ils l'apellent *Ebrahim*, & lui donnent le surnom de *Zér ateukt*; c'est notre *Zoroastre*. Il est constant, que ces Guèbres dispersés, & qui n'ont jamais été mêlés avec les autres nations, dominaient dans l'Asie avant l'établissement de la horde juive, & qu'*Abraham* était de Caldée, puisque le Pentateuque le dit. Monsieur l'abbé *Bazin* avait aprofondi cette matière. Il me disait souvent, mon neveu, on ne connait pas assez les Guèbres, on ne connaît pas assez *Ebrahim*; croyez-moi, lisez avec atention le *Zenda-Vesta*, & le *Védam*.

CHAPITRE IX.

De Thèbes, de Boſſuet & *de* Rollin.

MOn oncle, comme je l'ai déja dit, aimait le merveilleux, la fiction en poëſie; mais il les déteſtait dans l'hiſtoire; il ne pouvait ſoufrir qu'on mît des conteurs de fables à côté des *Tacites*, ni des *Grégoires de Tours* auprès des *Rapin Thoiras*. Il fut ſéduit dans ſa jeuneſſe par le ſtile brillant du diſcours de *Boſſuet* ſur l'*hiſtoire univerſelle*. Mais quand il eut un peu étudié l'hiſtoire & les hommes, il vit que la plûpart des auteurs n'avaient voulu écrire que des menſonges agréables, & étonner leurs lecteurs par d'incroyables avantures. Tout fut écrit comme les *Amadis*. Mon oncle riait quand il voyait *Rollin* copier *Boſſuet* mot à mot, & *Boſſuet* copier les anciens qui ont dit que dix mille combatans ſortaient par chacune des cent portes de Thèbes, & encore deux cent chariots armés en guerre par chaque porte, cela ferait un million de ſoldats dans une ſeule ville, ſans compter les cochers & les guerriers qui étaient ſur les chariots, ce qui ferait encore quarante mille hommes de plus, à deux perſonnes ſeulement par chariot.

Mon oncle remarquait très justement qu'il eût falu au moins cinq ou six millions d'habitans dans cette ville de Thèbes pour fournir ce nombre de guerriers; il savait qu'il n'y a pas aujourd'hui plus de trois millions de têtes en Egypte; il savait que *Diodore de Sicile* n'en admettait pas davantage de son tems: ainsi il rabatait beaucoup de toutes les exagérations de l'antiquité.

Il doutait qu'il y eût eu un *Sésostris* qui partit d'Egypte pour aller conquérir le monde entier avec six cent mille hommes & vingt-sept mille chars de guerre. Cela lui paraissait digne de *Picrocole* dans *Rabelais*. La manière dont cette conquête du monde entier fut préparée lui paraissait encor plus ridicule. Le père de *Sésostris* avait destiné son fils à cette belle expédition sur la foi d'un songe; car les songes alors étaient des avis certains envoyés par le ciel, & le fondement de toutes les entreprises. Le bon homme, dont on ne dit pas même le nom, s'avisa de destiner tous les enfans qui étaient nés le même jour que son fils à l'aider dans la conquête de la terre, & pour en faire autant de héros, il ne leur donnait à déjeuner, qu'après les avoir fait courir cent quatre-vingt stades tout d'une haleine; c'est bien courir dans un pays fangeux où l'on enfonce jusqu'à mi-jambe, & où presque tous les messages se font par bateau sur les canaux.

Que fait l'impitoyable censeur de mon oncle? au lieu de sentir tout le ridicule de cette

hiſtoire, il s'aviſe d'évaluer le grand & le petit ſtade, & il croit prouver que les petits enfans deſtinés à vaincre toute la terre, ne couraient que trois de nos grandes lieues & demie pour avoir à déjeuner.

Il s'agit bien vraiment de ſavoir au juſte ſi *Séſoſtris* comptait par grand ou petit ſtade, lui qui n'avait jamais entendu parler de ſtade qui eſt une meſure grecque. Voila le ridicule de preſque tous les commentateurs, & des ſcoliaſtes; ils s'atachent à l'explication arbitraire d'un mot inutile, & négligent le fond des choſes. Il eſt queſtion ici de détromper les hommes ſur les fables dont on les a bercés depuis tant de ſiécles. Mon oncle pèſe les probabilités dans la balance de la raiſon; il rapelle les lecteurs au bon ſens, & on vient nous parler de grands & de petits ſtades!

J'avouerai encore que mon oncle levait les épaules quand il liſait dans *Rollin* que *Xerxès* avait fait donner trois cent coups de fouet à la mer, qu'il avait fait jeter dans l'Helleſpont une paire de menotes pour l'enchaîner, qu'il avait écrit une lettre menaçante au mont Athos, & qu'enfin lors qu'il ariva au pas des Thermopiles (où deux hommes de front ne peuvent paſſer,) il était ſuivi de cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt perſonnes, comme le dit le véridique & exact *Hérodote*.

Mon oncle diſait toujours, ſerrez, ſerrez, en liſant ces contes de ma mère l'oye. Il diſait, *Hérodote* a bien fait d'amuſer & de fla-

ter des Grecs par ces romans, & *Rollin* a mal fait de ne les pas réduire à leur juſte valeur en écrivant pour des Français du dix-huitiéme ſiécle.

CHAPITRE X.

Des prêtres ou prophètes ou cohen d'Egypte.

OUi, barbare, les prêtres d'Egypte s'apellaient *cohen*, & la Genèſe ne leur donne pas d'autre nom, la vulgate même rend ce nom par *ſacerdos*. Mais qu'importe les noms ? Si tu avais ſu profiter de la philoſophie de mon oncle, tu aurais recherché quelles étaient les fonctions de ces cohen, leurs ſciences, leurs impoſtures; tu aurais tâché d'aprendre ſi un cohen était toujours en Egypte un homme conſtitué en dignité, comme parmi nous un évêque, & même un archidiacre, ou ſi quelquefois on s'arogeait le titre de *cohen*, comme on s'apelle parmi nous *monſieur l'abbé*, ſans avoir d'abbaye; ſi un cohen, pour avoir été précepteur d'un grand ſeigneur, & pour être nouri dans la maiſon, avait le droit d'ataquer impunément les vivans & les morts, & d'écrire ſans eſprit contre des Egyptiens qui paſſaient pour en avoir.

Je ne doute pas qu'il n'y ait eu des cohen

fort ſavans; par exemple, ceux qui firent aſſaut de prodiges avec *Moïſe*, qui changèrent toutes les eaux de l'Egypte en ſang, qui couvrirent tout le pays de grenouilles, qui firent naître juſqu'à des poux, mais qui ne purent les chaſſer; car il y a dans le texte hébreu, *ils firent ainſi, mais pour chaſſer les poux, ils ne le purent.* La vulgate les traite plus durement. Elle dit qu'ils ne purent même produire des poux.

Je ne ſais ſi tu es cohen, & ſi tu fais ces beaux prodiges, car on dit que tu es fort initié dans les myſtères des cohens de St. Médard; mais je préférerai toujours un cohen doux, modeſte, honnète, à un cohen qui dit des injures à ſon prochain, à un cohen qui cite ſouvent à faux & qui raiſonne comme il cite, à un cohen qui pouſſe l'horreur juſqu'à dire que monſieur l'abbé *Bazin* entendait mal le grec parce que ſon typographe a oublié un ſigma & a mis un *oi* pour un *ei*.

Ah! mon fils, quand on a calomnié ainſi les morts, il faut faire pénitence le reſte de ſa vie.

CHAPITRE XI.

Du temple de Tyr.

JE paſſe ſous ſilence une infinité de menues mépriſes du cohen enragé contre mon oncle;

mais je vous demande, mon cher lecteur, la permission de vous faire remarquer comme il est malin. Monsieur l'abbé *Bazin* avait dit que le temple d'*Hercule* à Tyr n'était pas des plus anciens. Les jeunes dames qui sortent de l'opéra comique pour aller chanter à table les jolies chansons de monsieur *Collet*, les jeunes oficiers, les conseillers même de grand chambre, messieurs les fermiers-généraux, enfin tout ce qu'on apelle à Paris la *bonne compagnie*, se soucieront peut-être fort peu de savoir en quelle année le temple d'*Hercule* fut bâti. Mon oncle le savait. Son implacable persécuteur se contente de dire vaguement qu'il était aussi ancien que la ville; ce n'est pas là répondre; il faut dire en quel tems la ville fut bâtie. C'est un point très intéressant dans la situation présente de l'Europe. Voici les propres paroles de l'abbé *Bazin*.

„ Il est dit dans les annales de la Chine „ que les premiers empereurs sacrifiaient dans „ un temple. Celui d'*Hercule* à Tyr ne paraît „ pas être des plus anciens. *Hercule* ne fut jamais chez aucun peuple qu'une divinité secondaire, cependant le temple de Tyr est „ très antérieur à celui de Judée. *Hiram* en „ avait un magnifique lorsque *Salomon* aidé „ par *Hiram* bâtit le sien. *Hérodote*, qui voyagea chez les Tyriens, dit que de son tems „ les archives de Tyr ne donnaient à ce temple que deux mille trois cents ans d'antiquité “.

Il eſt clair par-là que le temple de Tyr n'était antérieur à celui de *Salomon* que d'environ douze cents années. Ce n'eſt pas là une antiquité bien reculée, comme tous les ſages en conviendront. Hélas! preſque toutes nos antiquités ne ſont que d'hier; il n'y a que quatre mille ſix cents ans qu'on éleva un temple dans Tyr. Vous ſentez, ami lecteur, combien quatre mille ſix cents ans ſont peu de choſe dans l'étendue des ſiécles, combien nous ſommes peu de choſe, & ſurtout combien un pédant orgueilleux eſt peu de choſe.

Quant au divin *Hercule*, dieu de Tyr qui dépucela cinquante damoiſelles en une nuit, mon oncle ne l'apelle que *dieu ſecondaire.* Ce n'eſt pas qu'il eût trouvé quelque autre dieu des gentils qui en eût fait davantage, mais il avait de très bonnes raiſons pour croire que tous les dieux de l'antiquité, ceux mêmes *majorum gentium*, n'étaient que des dieux du ſecond ordre, auxquels préſidait le Dieu formateur, le maître de l'univers, le *Deus optimus* des Romains, le *Knef* des Egyptiens, l'*Iaho* des Phéniciens, le *Mitra* des Babiloniens, le *Zeus* des Grecs maître des dieux & des hommes, l'*Iezad* des anciens Perſans. Mon oncle, adorateur de la Divinité, ſe complaiſait à voir l'univers entier adorer un Dieu unique malgré les ſuperſtitions abominables dans leſquelles toutes les nations anciennes, excepté les lettrés chinois, ſe ſont plongées.

CHAPITRE XII.

Des Chinois.

QUel eſt donc cet acharnement de notre adverſaire contre les Chinois & contre tous les gens ſenſés de l'Europe qui rendent juſtice aux Chinois? Le barbare n'héſite point à dire, *que les petits philoſophes ne donnent une ſi haute antiquité à la Chine que pour décréditer l'Ecriture.*

Quoi! c'eſt pour décréditer l'Ecriture ſainte que l'archevèque *Navarette*, *Gonzales de Mendoza*, *Henningius*, *Louis de Guſman*, *Semmedo*, & tous les miſſionnaires ſans excepter un ſeul, s'acordent à faire voir que les Chinois doivent être raſſemblés en corps de peuple depuis plus de cinq mille années? Quoi! c'eſt pour inſulter à la religion chrétienne, qu'en dernier lieu le père *Parennin* a réfuté avec tant d'évidence la chimère d'une prétendue colonie envoyée d'Egypte à la Chine? Ne ſe laſſera-t-on jamais au bout de nos terres occidentales de conteſter aux peuples de l'orient leurs titres, leurs arts & leurs uſages. Mon oncle était fort irité contre cette témérité abſurde. Mais comment acorderons-nous le texte hébreu avec le ſamaritain? Eh morbleu comme vous pourez, diſait mon oncle; mais ne vous faites pas moquer des Chinois;

laissez-les en paix comme ils vous y laissent.

Écoute, cruel ennemi de feu mon cher oncle; tâche de répondre à l'argument qu'il poussa vigoureusement dans sa brochure en huit volumes sur l'*Histoire générale*. Mon oncle était aussi savant que toi, mais il était mieux savant, comme dit *Montaigne*, ou si tu veux il était aussi ignorant que toi, (car en vérité que savons-nous?) mais il raisonnait, il ne compilait pas. Or voici comme il raisonne puissamment dans le premier volume de cet *Essai sur l'histoire*, où il se moque de beaucoup d'histoires.

„ Qu'importe, après tout, que ces livres „ renferment, ou non, une chronologie tou- „ jours sûre? Je veux que nous ne sachions „ pas en quel tems précisément vécut *Char-* „ *lemagne:* dès qu'il est certain qu'il a fait „ de vastes conquêtes avec de grandes armées, „ il est clair qu'il est né chez une nation „ nombreuse, formée en corps de peuple par „ une longue suite de siécles. Puis donc que „ l'empereur *Hiao*, qui vivait incontestable- „ ment plus de deux mille quatre cents ans „ avant notre ère, conquit tout le pays de „ la Corée, il est indubitable que son peuple „ était de l'antiquité la plus reculée. De „ plus, les Chinois inventèrent un cicle, „ un comput, qui commence deux mille six „ cent deux ans avant le nôtre. Est-ce à „ nous à leur contester une chronologie una- „ nimement recue chez eux, à nous qui avons „ soixante systêmes diférens pour compter

„ les tems anciens, & qui ainsi n'en avons
„ pas un ?

„ Les hommes ne multiplient pas aussi aisé-
„ ment qu'on le pense. Le tiers des enfans
„ est mort au bout de dix ans. Les calcu-
„ lateurs de la propagation de l'espèce hu-
„ maine ont remarqué qu'il faut des circons-
„ tances favorables pour qu'une nation s'a-
„ croisse d'un vingtiéme au bout de cent an-
„ nées ; & très souvent il arive que la peu-
„ plade diminue, au lieu d'augmenter. De
„ savans chronologistes ont suputé qu'une
„ seule famille après le déluge, toujours ocu-
„ pée à peupler, & ses enfans s'étant ocupés
„ de même, il se trouva en deux cent cin-
„ quante ans beaucoup plus d'habitans que
„ n'en contient aujourd'hui l'univers. Il s'en
„ faut beaucoup que le *Talmud* & les *Mille*
„ *& une nuit* ayent inventé rien de plus absur-
„ de. On ne fait point ainsi des enfans à
„ coups de plume. Voyez nos colonies, voyez
„ ces archipels immenses de l'Asie dont il ne
„ sort personne ; les Maldives, les Philippines,
„ les Moluques n'ont pas le nombre d'habi-
„ tans nécessaire. Tout cela est encor une
„ nouvelle preuve de la prodigieuse antiquité
„ de la population de la Chine ".

Il n'y a rien à répondre, mon ami.

Voici encor comme mon oncle raisonnait. *Abraham* s'en va chercher du bled avec sa femme en Egypte l'année qu'on dit être la 1917me. avant notre ère, il y a tout juste trois mille sept cent quatorze ans ; c'était qua-

tre cent vingt-huit ans après le déluge universel. Il va trouver le pharaon, le roi d'Egypte; il trouve des rois partout, à Sodome, à Gomorre, à Gérar, à Salem; déja même on avait bâti la tour de Babel environ trois cent quatorze ans avant le voyage d'*Abraham* en Egypte. Or, pour qu'il y ait tant de rois, & qu'on bâtisse de si belles tours, il est clair qu'il faut bien des siécles. L'abbé *Bazin* s'en tenait là, il laissait le lecteur tirer ses conclusions.

O l'homme discret que feu monsieur l'abbé *Bazin!* aussi avait-il vécu familiérement avec *Jérôme Carré*, *Guillaume Vadé*, feu monsieur *Ralph* auteur de *Candide*, & plusieurs autres grands personnages du siécle. Di-moi qui tu hantes, & je te dirai qui tu es.



CHAPITRE XIII.

De l'Inde & du Védam.

L'Abbé *Bazin* avant de mourir envoya à la bibliothèque du roi le plus précieux manuscrit qui soit dans tout l'orient. C'est un ancien commentaire d'un brame nommé *Shumoutou* sur le *Védam*, qui est le livre sacré des anciens bracmanes. Ce manuscrit est incontestablement du tems où l'ancienne religion des gymnosophistes commençait à se corrompre; c'est après nos livres sacrés le mo-

nument le plus respectable de la créance de l'unité de DIEU; il est intitulé *Ezour-Védam*, comme qui dirait le vrai *Védam*, le *Védam* expliqué, le pur *Védam*. On ne peut pas douter qu'il n'ait été écrit avant l'expédition d'*Alexandre* dans les Indes, puisque longtems avant *Alexandre*, l'ancienne religion bramine ou abramine, l'ancien culte enseigné par *Brama*, avaient été corompus par des superstitions & par des fables. Ces superstitions même avaient pénétré jusqu'à la Chine du tems de *Confutzé* qui vivait environ trois cents ans avant *Alexandre*. L'auteur de l'*Ezour-Védam* combat toutes ces superstitions qui commençaient à naître de son tems. Or pour qu'elles ayent pu pénétrer de l'Inde à la Chine, il faut un assez grand nombre d'années: ainsi quand nous suposerons que ce rare manuscrit a été écrit environ quatre cents ans avant la conquête d'une partie de l'Inde par *Alexandre*, nous ne nous éloignerons pas beaucoup de la vérité. . . .

Shumontou combat toutes les espèces d'idolatrie dont les Indiens commençaient alors à être infectés; & ce qui est extrêmement important, c'est qu'il raporte les propres paroles du *Védam* dont aucun homme en Europe jusqu'à présent n'avait connu un seul passage. Voici donc ces propres paroles du *Védam* atribué à *Brama*, citées dans l'*Ezour-Védam*:

C'est l'Etre suprême qui a tout créé, le sensible & l'insensible; il y a eu quatre âges diférens: tout périt à la fin de chaque âge, tout est sub-

mergé, & le déluge est un passage d'un âge à l'autre &c.

Lorsque DIEU *existait seul, & que nul autre être n'existait avec lui, il forma le dessein de créer le monde; il créa d'abord le tems, ensuite l'eau & la terre: & du mélange des cinq élémens, à savoir, la terre, l'eau, le feu, l'air & la lumière, il en forma les diférens corps, & leur donna la terre pour leur base. Il fit ce globe que nous habitons en forme ovale comme un œuf. Au milieu de la terre est la plus haute de toutes les montagnes nommée* Mérou, *(c'est l'Immaüs).* Adimo *(c'est le nom du premier homme) sortit des mains de* DIEU. Pocriti *est le nom de son épouse.* D'Adimo *nâquit* Brama, *qui fut le législateur des nations & le père des brames.*

Une preuve non moins forte que ce livre fut écrit longtems avant *Alexandre*, c'est que les noms des fleuves & des montagnes de l'Inde sont les mêmes que dans le *Hanscrit*, qui est la langue sacrée des bracmanes. On ne trouve pas dans l'*Ezour-Védam* un seul des noms que les Grecs donnèrent aux pays qu'ils subjuguèrent. L'Inde s'apelle *Zomboudipo*, le Gange *Zanoubi*, le mont Immaüs *Mérou* &c.

Notre ennemi jaloux des services que l'abbé *Bazin* a rendus aux lettres, à la religion & à la patrie, se ligue avec le plus implacable ennemi de notre chère patrie, de nos lettres & de notre religion, le docteur *Warburton* (devenu je ne sais comment évêque de Glocester) commentateur de *Shakespear*, & auteur d'un

gros fatras contre l'immortalité de l'ame, sous le nom de la divine légation de *Moïsé*: il raporte une objection de ce brave prêtre hérétique contre l'opinion de l'abbé *Bazin* bon catholique, & contre l'évidence que l'*Ezour-Védam* a été écrit avant *Alexandre*. Voici l'objection de l'évêque.

„ Cela est aussi judicieux qu'il le ferait d'ob-
„ server que les annales des Sarrazins & des
„ Turcs ont été écrites avant les conquêtes
„ d'*Alexandre*, parce que nous n'y remar-
„ quons point les noms que les Grecs impo-
„ sèrent aux rivières, aux villes & aux con-
„ trées qu'ils conquirent dans l'Asie mineure,
„ & qu'on n'y lit que les noms anciens qu'el-
„ les avaient depuis les premiers tems. Il
„ n'est jamais entré dans la tête de ce poëte,
„ que les Indiens & les Arabes pouvaient exac-
„ tement avoir la même envie de rendre les
„ noms primitifs aux lieux d'où les Grecs
„ avaient été chassés.

Warburton ne connaît pas plus les vraisemblances que les bienséances. Les Turcs & les Grecs modernes ignorent aujourd'hui les anciens noms du pays que les uns habitent en vainqueurs & les autres en esclaves. Si nous déterrions un ancien manuscrit grec, dans lequel *Stamboul* fût apellé Constantinople, l'*Atméidam* Hippodrome, *Scutari* le fauxbourg de Calcédoine, le cap *Janissari* promontoire de Sigée, *Cara Denguis* le Pont-Euxin, &c. nous conclurions que ce manuscrit est d'un tems qui a précédé *Mahomet II*, & nous ju-

gerions ce manuſcrit très ancien s'il ne contenait que les dogmes de la primitive égliſe.

Il eſt donc très vraiſamblable que le bracmane qui écrivait dans le *Zomboudipo*, c'eſt-à-dire dans l'Inde, écrivait avant *Alexandre* qui donna un autre nom au *Zomboudipo*, & cette probabilité devient une certitude lorſque ce bracmane écrit dans les premiers tems de la coruption de ſa religion, époque évidemment antérieure à l'expédition d'*Alexandre*.

Warburton, de qui l'abbé *Bazin* avait relevé quelques fautes avec ſa circonſpection ordinaire, s'en eſt vengé avec toute l'acreté du pédantiſme. Il s'eſt imaginé, ſelon l'ancien uſage, que des injures étaient des raiſons, & il a pourſuivi l'abbé *Bazin* avec toute la fureur que l'Angleterre entière lui reproche. On n'a qu'à s'informer dans Paris à un ancien membre du parlement de Londres qui vient d'y fixer ſon ſéjour, du caractère de cet évêque *Warburton* commentateur de *Shakeſpear* & calomniateur de *Moïſe*; on ſaura ce qu'on doit penſer de cet homme; & l'on aprendra comment les ſavans d'Angleterre, & ſurtout le célèbre évêque *Lowth*, ont réprimé ſon orgueil & confondu ſes erreurs.



CHAPI-

CHAPITRE XIV.

Que les Juifs haïssaient toutes les nations.

L'Auteur du *suplément à la philosophie de l'histoire* croit acabler l'abbé *Bazin* en répétant les injures atroces que lui dit *Warburton* au sujet des Juifs. Mon oncle était lié avec les plus savans Juifs de l'Asie. Ils lui avouèrent qu'il avait été ordonné à leurs ancêtres d'avoir toutes les nations en horreur; & en éfet parmi tous les historiens qui ont parlé d'eux, il n'en est aucun qui ne soit convenu de cette vérité; & même pour peu qu'on ouvre les livres de leurs loix, vous trouverez au chap. IV du deuteronome; *il vous a conduits avec sa grande puissance, pour exterminer à votre entrée de très grandes nations.*

Au chap. VII; *il consumera peu à peu les nations devant vous, par parties; vous ne pourez les exterminer toutes ensemble de peur que les bêtes de la terre ne se multiplient trop.*

Il vous livrera leurs rois entre vos mains. Vous détruirez jusqu'à leur nom, rien ne poura vous résister.

On trouverait plus de cent passages qui indiquent cette horreur pour tous les peuples qu'ils connaissaient; il ne leur était pas permis de manger avec des Egyptiens, de même qu'il

était défendu aux Egyptiens de manger avec eux. Un Juif était souillé & le serait encor aujourd'hui, s'il avait tâté d'un mouton tué par un étranger, s'il s'était servi d'une marmite étrangère. Il est donc constant que leur loi les rendait nécessairement les ennemis du genre-humain. La genèse, il est vrai, fait descendre toutes les nations du même père. Les Persans, les Phéniciens, les Babiloniens, les Egyptiens, les Indiens venaient de *Noé* comme les Juifs; qu'est-ce que cela prouve, sinon que les Juifs haïssaient leurs frères? Les Anglais sont aussi les frères des Français. Cette consanguinité empêche-t-elle que *Warburton* ne nous haïsse? il hait jusqu'à ses compatriotes qui le lui rendent bien.

Il a beau dire que les Juifs ne haïssaient que l'idolatrie des autres nations; il ne sait absolument ce qu'il dit. Les Persans n'étaient point idolâtres, & ils étaient l'objet de la haine juive. Les Persans adoraient un seul DIEU, & n'avaient point alors de simulacres. Les Juifs adoraient un seul DIEU & avaient des simulacres, douze bœufs dans le temple, & deux chérubins dans le Saint des saints. Ils devaient regarder tous leurs voisins comme leurs ennemis, puisqu'on leur avait promis qu'ils domineraient d'une mer à l'autre, & depuis les bords du Nil jusqu'à ceux de l'Euphrate. Cette étendue de terrain leur aurait composé un empire immense. Leur loi qui leur promettait cet empire les rendait donc nécessairement ennemis de tous les peuples qui

habitaient depuis l'Euphrate jusqu'à la Méditerranée. Leur extrême ignorance ne leur permettait pas de connaître d'autres nations, & en détestant tout ce qu'ils connaissaient, ils croyaient détester toute la terre.

Voila l'exacte vérité. *Warburton* prétend que l'abbé *Bazin* ne s'est exprimé ainsi que parce qu'un Juif, qu'il apelle *grand babillard*, avait fait autrefois une banqueroute au dit abbé *Bazin*. Il est vrai que le Juif *Médina* fit une banqueroute considérable à mon oncle : mais cela empeche-t-il que *Josué* n'ait fait pendre trente & un rois selon les saintes écritures ? Je demande à *Warburton* si l'on aime les gens que l'on fait pendre ? *hang him*.



CHAPITRE XV.

De Warburton.

Contredites un homme qui se donne pour savant, & soyez sûr alors de vous atirer des volumes d'injures. Quand mon oncle aprit que *Warburton*, après avoir commenté *Shakespear*, commentait *Moïse*, & qu'il avait déja fait deux gros volumes pour démontrer que les Juifs, instruits par DIEU même, n'avaient aucune idée ni de l'immortalité de l'ame ni d'un jugement après la mort ; cette entreprise lui parut monstrueuse, ainsi qu'à toutes les consciences timorées de l'Angleterre. Il en

écrivit son sentiment à monsieur *S*... avec sa modération ordinaire. Voici ce que monsieur *S*... lui répondit.

Monsieur

C'est une entreprise merveilleusement scandaleuse dans un prêtre, *t'is an undertaking wonderfully scandalous in a priest*, de s'atacher à détruire l'opinion la plus ancienne & la plus utile aux hommes. Il vaudrait bien mieux que ce *Warburton* commentât l'opéra des gueux, *the beggars opera*, après avoir très mal commenté *Shakespear*, que d'entasser une érudition si mal digérée & si erronée pour détruire la religion. Car enfin notre sainte religion est fondée sur la juive. Si DIEU a laissé le peuple de l'ancien testament dans l'ignorance de l'immortalité de l'ame & des peines & des récompenses après la mort, il a trompé son peuple chéri: la religion juive est donc fausse; la chrétienne fondée sur la juive ne s'apuye donc que sur un tronc pouri. Quel est le but de cet homme audacieux? je n'en sais encor rien. Il flate le gouvernement: s'il obtient un évêché, il sera chrétien; s'il n'en obtient point, j'ignore ce qu'il sera. Il a déja fait deux gros volumes sur la légation de *Moïse*, dans lesquels il ne dit pas un seul mot de son sujet. Cela ressemble au chapitre des bottes, où *Montaigne* parle de tout, excepté de bottes; c'est un cahos de citations dont on ne peut tirer aucune lumière. Il a senti le danger de son audace, & il a voulu l'envelopper dans les obscurités de son stile. Il se

montre enfin plus à découvert dans ſon troiſiéme volume. C'eſt là qu'il entaſſe tous les paſſages favorables à ſon impiété, & qu'il écarte tous ceux qui apuyent l'opinion commune. Il va chercher dans *Job* qui n'était pas Hébreu ce paſſage équivoque ; *comme le nuage qui ſe diſſipe & s'évanouit, ainſi eſt au tombeau l'homme qui ne reviendra plus.*

Et ce vain diſcours d'une pauvre femme à David : *nous devons mourir : nous ſommes comme l'eau répandue ſur la terre qu'on ne peut plus ramaſſer.*

Et ces verſets du pſaume LXXXVIII, *les morts ne peuvent ſe ſouvenir de toi. Qui poura te rendre des actions de grace dans la tombe ? que me reviendra-t-il de mon ſang, quand je deſcendrai dans la foſſe ? La pouſſière t'adreſſera-t-elle des vœux ? déclarera-t-elle la vérité ?*

Montreras-tu tes merveilles aux morts ? les morts ſe léveront-ils ? auras-tu d'eux des prières ?

Le livre de l'Eccléſiaſte (dit-il page 170) eſt encor plus poſitif. *Les vivans ſavent qu'ils mouront, mais les morts ne ſavent rien ; point de récompenſe pour eux, leur mémoire périt à jamais.*

Il met ainſi à contribution *Ezéchiel*, *Jérémie* & tout ce qu'il peut trouver de favorable à ſon ſyſtème.

Cet acharnement à répandre le dogme funeſte de la mortalité de l'ame a ſoulevé contre lui tout le clergé. Il a tremblé que ſon patron, qui penſe comme lui, ne fût pas aſſez puiſſant pour lui faire avoir un évêché. Quel

parti a-t-il pris alors? celui de dire des injures à tous les philosophes. *Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?* il a élevé l'étendart du fanatisme dans une main, tandis que de l'autre il déployait celui de l'iréligion. Par là il a ébloui la cour, & en enseignant réellement la mortalité de l'ame, & feignant ensuite de l'admettre, il aura probablement l'évêché qu'il désire. Chez vous tout chemin mène à Rome; & chez nous tout chemin mène à l'évêché.

Voila ce que monsieur *S.* écrivait en 1758, & tout ce qu'il a prédit est arivé. *Warburton* jouit d'un bon évêché: il insulte les philosophes. En vain l'évêque *Lowth* a pulvérisé son livre, il n'en est que plus audacieux, il cherche même à persécuter. Et s'il pouvait, il ressemblerait au *peachum in the beggars opera* qui se donne le plaisir de faire pendre ses complices. La plûpart des hypocrites ont le regard doux du chat & cachent leurs grifes: celui-ci découvre les siennes en levant une tête hardie; il a été ouvertement délateur, & il voudrait être persécuteur.

Les philosophes d'Angleterre lui reprochent l'excès de la mauvaise foi, & celui de l'orgueil; l'église anglicane le regarde comme un homme dangereux, les gens de lettres comme un écrivain sans goût & sans méthode, qui ne sait qu'entasser citations sur citations, les politiques comme un brouillon qui ferait revivre s'il pouvait la chambre étoilée. Mais

il se moque de tout cela; *he writes about it goddess, and about it.*

Warburton me répondra peut-être qu'il n'a fait que suivre le sentiment de mon oncle & de plusieurs autres savans, qui ont tous avoué qu'il n'est pas parlé expressément de l'immortalité de l'ame dans la loi judaïque. Cela est vrai, il n'y a que des ignorans qui en doutent, & des gens de mauvaise foi qui affectent d'en douter: mais le pieux *Bazin* disait que cette doctrine, sans laquelle il n'est point de religion, n'étant pas expliquée dans l'ancien testament, y doit être sous-entendue, qu'elle y est virtuellement, que si on ne l'y trouve pas *totidem verbis*, elle y est *totidem litteris*, & qu'enfin si elle n'y est point du tout, ce n'est pas à un évêque à le dire.

Mais mon oncle a toujours soutenu que DIEU est bon, qu'il a donné l'intelligence à ceux qu'il a favorisés, qu'il a supléé à notre ignorance. Mon oncle n'a point dit d'injures aux savans; il n'a jamais cherché à persécuter personne; au contraire il a écrit contre l'intolérance le livre le plus honnête, le plus circonspect, le plus chrétien, le plus rempli de piété qu'on ait fait depuis *Thomas* à *Kempis*. Mon oncle quoiqu'un peu enclin à la raillerie était paîtri de douceur & d'indulgence. Il fit plusieurs piéces de théâtre dans sa jeunesse, tandis que l'évêque *Warburton* ne pouvait que commenter des comédies. Mon oncle, quand on siflait ses piéces, siflait comme les autres. Si *Warburton* a fait imprimer *Guil-*

laume Shakespear avec des notes, l'abbé *Bazin* a fait imprimer *Pierre Corneille* aussi avec des notes. Si *Warburton* gouverne une église, l'abbé *Bazin* en a fait bâtir une qui n'aproche pas à la vérité de la magnificence de monsieur *le F.... de P........*, mais enfin qui est assez propre. En un mot je prendrai toujours le parti de mon oncle.

CHAPITRE XVI.

Conclusion des chapitres précédens.

TOut le monde connaît cette réponse prudente d'un cocher à un batelier; si tu me dis que mon carosse est un bélitre, je te dirai que ton bateau est un maraut. Le batelier qui a écrit contre mon oncle a trouvé en moi un cocher qui le mène grand train. Ce sont là de ces honnêtetés littéraires dont on ne saurait fournir trop d'exemples pour former les jeunes gens à la politesse & au bon ton. Mais je préfère encor au beau discours de ce cocher l'apophtegme de Montaigne, *ne regarde pas qui est le plus savant, mais qui est le mieux savant.* La science ne consiste pas à répéter au hazard ce que les autres ont dit, à coudre à un passage hébreu qu'on n'entend point un passage grec qu'on entend mal, à mettre dans un nouvel

in-douze ce qu'on a trouvé dans un vieil in-folio; à crier,

Nous rédigeons au long de point en point
Ce qu'on pensa, mais nous ne pensons point.

Le vrai savant est celui qui n'a nouri son esprit que de bons livres & qui a su mépriser les mauvais, qui sait distinguer la vérité du mensonge & le vraisemblable du chimérique, qui juge d'une nation par ses mœurs plus que par ses loix, parce que les loix peuvent être bonnes & les mœurs mauvaises. Il n'apuye point un fait incroyable de l'autorité d'un ancien auteur. Il peut, s'il veut, faire voir le peu de foi qu'on doit à cet auteur par l'intérêt que cet écrivain a eu de mentir & par le goût de son pays pour les fables; il peut montrer que l'auteur même est suposé. Mais ce qui le détermine le plus, c'est quand le livre est plein d'extravagances, il les réprouve, il les regarde avec dédain, en quelque tems & par quelques mains qu'elles ayent été écrites.

S'il voit dans *Tite-Live* qu'un augure a coupé un caillou avec un rasoir, aux yeux d'un étranger nommé *Lucumon* devenu roi de Rome, il dit, ou *Tite-Live* a écrit une sotise, ou *Lucumon Tarquin*, & l'augure étaient deux fripons qui trompaient le peuple pour le mieux gouverner. En un mot le sot copie, le pédant cite, & le savant juge.

Monsieur *Toxotès* qui copie & qui cite &

qui est incapable de juger; qui ne fait que dire des injures de batelier à un homme qu'il n'a jamais vu, a donc eu afaire à un cocher qui lui donne les coups de fouet qu'il méritait; & le bout de son fouet a sanglé *Warburton.*

Tout mon chagrin dans cette afaire est que personne n'ayant lu la diatribe de monsieur *Toxotès* (*a*), très peu de gens liront la réponse du neveu de l'abbé *Bazin;* cependant le sujet est intéressant, il ne s'agit pas moins que des dames & des petits garçons de Babilone, des boucs, de Mendès, de *Warburton*, & de l'immortalité de l'ame. Mais tous ces objets sont épuisés. Nous avons tant de livres que la mode de lire est passée. Je compte qu'il s'imprime vingt mille feuilles au moins par mois en Europe. Moi qui suis grand lecteur je n'en lis pas la quarantiéme partie; que fera donc le reste du genre-humain? Je voudrais dans le fond de mon cœur que le collège des cardinaux me remerciât d'avoir anathématisé un évêque anglican, que l'impératrice de Russie, le roi de Pologne, le roi de Prusse, le hospodar de Valachie & le grand-visir me fissent des complimens sur ma pieuse tendresse pour l'abbé *Bazin* mon oncle qui a été fort connu d'eux. Mais ils ne m'en diront pas un mot, ils ne sauront rien de ma querelle. J'ai beau protester à la face de l'univers que monsieur *Toxotès* ne sait ce qu'il

(*a*) *Toxotès* est un mot grec qui signifie *Larcher.*

dit, on me demande qui eſt monſieur *Toxotès*, & on ne m'écoute pas. Je remarque dans l'amertume de mon cœur que toutes les diſputes litéraires ont une pareille deſtinée. Le monde eſt devenu bien tiède; une ſotiſe ne peut plus être célèbre; elle eſt étoufée le lendemain par cent ſotiſes qui cèdent la place à d'autres. Les jéſuites ſont heureux; on parlera d'eux longtems depuis la Rochelle juſqu'à Macao. *Vanitas vanitatum.*

CHAPITRE XVII.

Sur la modeſtie de Warburton, *& ſur ſon ſyſtême anti-moſaïque.*

LA nature de l'homme eſt ſi faible, & on a tant d'afaires dans cette vie que j'ai oublié, en parlant de ce cher *Warburton*, de remarquer combien cet évêque ſerait pernicieux à la religion chrétienne & à toute religion, ſi mon oncle ne s'était pas opoſé vigoureuſement à ſa hardieſſe.

Les anciens ſages, dit Warburton (*a*), *crurent légitime & utile au public de dire le contraire de ce qu'ils penſaient.*

(*b*) *L'utilité & non la vérité était le but de la religion.*

(*a*) Tome II. pag. 89.
(*b*) Pag. 91.

Il employe un chapitre entier à fortifier ce systême par tous les exemples qu'il peut acumuler.

Remarquez que pour prouver que les Juifs étaient une nation instruite par DIEU même, il dit que la doctrine de l'immortalité de l'ame & d'un jugement après la mort est d'une nécessité absolue, & que les Juifs ne la connaissaient pas. *Tout le monde*, dit-il, (*a*) *al man kind*, *& spécialement les nations les plus savantes & les plus sages de l'antiquité, sont convenues de ce principe.*

Voyez, mon cher lecteur, quelle horreur & quelle erreur dans ce peu de paroles qui font le sujet de son livre. Si tout l'univers, & particuliérement les nations les plus sages & les plus savantes, croyaient l'immortalité de l'ame, les Juifs qui ne la croyaient pas n'étaient donc qu'un peuple de brutes & d'insensés que DIEU ne conduisait pas. Voila l'horreur dans un prêtre qui insulte les pauvres laïques. Hélas, que n'eût-il point dit contre un laïque qui eut avancé les mêmes propositions! Voici maintenant l'erreur.

C'est que du tems que les Juifs étaient une petite horde de Bédouins errante dans les déserts de l'Arabie pétrée, on ne peut prouver que toutes les nations du monde crussent l'ame immortelle. L'abbé *Bazin* était persuadé à la vérité, que cette opinion était reçue chez les Caldéens, chez les Persans, chez les

(*a*) Tom. I. pag. 87.

Egyptiens, c'est-à-dire, chez les philosophes de ces nations; mais il est certain que les Chinois n'en avaient aucune connaissance, & qu'il n'en est point parlé dans les cinq Kings qui sont antérieurs de plusieurs siécles au tems de l'habitation des Juifs dans les déserts d'Oreb & de Cadès-Barné.

Comment donc ce *Warburton*, en avançant des choses si dangereuses & en se trompant si grossiérement, a-t-il pu ataquer les philosophes, & particuliérement l'abbé *Bazin* dont il aurait dû rechercher le sufrage?

N'atribuez cette inconséquence, mes frères, qu'à la vanité. C'est elle qui nous fait agir contre nos intérêts. La raison dit: nous hazardons une entreprise dificile, ayons des partisans. L'amour-propre crie: écrasons tout pour régner. On croit l'amour-propre. Alors on finit par être écrasé soi-même.

J'ajouterai encor à ce petit apendix que l'abbé *Bazin* est le premier qui ait prouvé que les Egyptiens sont un peuple très nouveau, quoiqu'ils soient beaucoup plus anciens que les Juifs. Nul savant n'a contredit la raison qu'il en aporte, c'est qu'un pays inondé quatre mois de l'année, depuis qu'il est coupé par des canaux, devait être inondé au moins huit mois de l'année avant que ces canaux eussent été faits. Or un pays toujours inondé était inhabitable. Il a falu des travaux immenses, & par conséquent une multitude de siécles pour former l'Egypte.

Par conséquent les Syriens, les Babiloniens,

les Perſans, les Indiens, les Chinois, les Japonois &c. dûrent être formés en corps de peuples très longtems avant que l'Egypte pût devenir une habitation tolérable. On tirera de cette vérité les concluſions qu'on voudra, cela ne me regarde pas. Mais y a-t-il bien des gens qui ſe ſoucient de l'antiquité égyptienne ?

CHAPITRE XVIII.

Des hommes de diférentes couleurs.

MOn devoir m'oblige de dire que l'abbé *Bazin* admirait la ſageſſe éternelle dans cette profuſion de variétés dont elle a couvert notre petit globe. Il ne penſait pas que les huîtres d'Angleterre fuſſent engendrées des crocodiles du Nil, ni que les gérofliers des iſles moluques tiraſſent leur origine des ſapins des Pyrénées. Il reſpectait également les barbes des orientaux, & les mentons dépourvus à jamais de poil folet que Dieu a donnés aux Américains. Les yeux de perdrix des Albinos, leurs cheveux qui ſont de la plus belle ſoye & du plus beau blond, la blancheur éclatante de leur peau, leurs longues oreilles, leur petite taille d'environ trois pieds & demi, le raviſſaient en extaſe quand il les com-

paraît aux Nègres leurs voisins qui ont de la laine sur la tète & de la barbe au menton que Dieu a refusée aux Albinos. Il avait vu des hommes rouges, il en avait vu de couleur de cuivre, il avait manié le tablier qui pend aux Hottentots & aux Hottentotes depuis le nombril jusqu'à la moitié des cuisses. O profusion de richesses! s'écriait-il. O que la nature est féconde!

Je suis bien aise de révéler ici aux cinq ou six lecteurs qui voudront s'instruire dans cette diatribe, que l'abbé *Bazin* a été violemment ataqué dans un journal nommé *œconomique* que j'ai acheté jusqu'à présent, & que je n'achéterai plus. J'ai été sensiblement afligé que cet œconome après m'avoir donné une recette infaillible contre les punaises & contre la rage, & après m'avoir apris le secret d'éteindre en un moment le feu d'une cheminée, s'exprime sur l'abbé *Bazin* avec la cruauté que vous allez voir.

„ (*a*) L'opinion de monsieur l'abbé *Bazin* „ qui croit, ou fait semblant de croire qu'il „ y a plusieurs espèces d'hommes, est aussi ab- „ surde que celle de quelques philosophes „ payens, qui ont imaginé des atômes blancs „ & des atômes noirs, dont la réunion for- „ tuite a produit divers hommes & divers „ animaux“.

Monsieur l'abbé *Bazin* avait vu dans ses voyages une partie du *réticulum mucosum* d'un

(*a*) Pag. 300. Recueil de 1745.

nègre, lequel est entiérement noir; c'est un fait connu de tous les anatomistes de l'Europe. Quiconque voudra faire disséquer un nègre (j'entends après sa mort) trouvera cette membrane muqueuse noire comme de l'encre de la tête aux pieds. Or si ce rézeau est noir chez les Nègres, & blanc chez nous, c'est donc une diférence spécifique. Or une diférence spécifique entre deux races forme assurément deux races diférentes. Cela n'a nul raport aux atômes blancs & rouges d'*Anaxagore* qui vivait il y a environ deux mille trois cents ans avant mon oncle.

Il vit non-seulement des Nègres & des Albinos qu'il examina très soigneusement, mais il vit aussi quatre rouges qui vinrent en France en 1725. Le même œconome lui a nié ces rouges. Il prétend que les habitans des isles Caraïbes ne sont rouges que lorsqu'ils sont peints. On voit bien que cet homme là n'a pas voyagé en Amérique. Je ne dirai pas que mon oncle y ait été; car je suis vrai; mais voici une lettre que je viens de recevoir d'un homme qui a résidé longtems à la Guadaloupe, en qualité d'oficier du roi.

Il y a réellement à la Guadaloupe dans un quartier de la grande terre nommé le Pistolet, *dépendant de la paroisse de l'anse Bertrand, cinq ou six familles de Caraïbes dont la peau est de la couleur de notre cuivre rouge; ils sont bien faits & ont de longs cheveux. Je les ai vus deux fois. Ils se gouvernent par leurs propres loix & ne sont point chrétiens. Tous les*

Caraïbes

Caraïbes sont rougeâtres &c. signé *Rieu* 20 Mai 1767.

Le jésuite *Laffiteau*, qui avait vécu aussi chez les Caraïbes; convient que ces peuples sont rouges (*a*), mais il atribue en homme judicieux cette couleur à la passion qu'ont eu leurs mères de se peindre en rouge; comme il atribue la couleur des Nègres au goût que les dames de Congo & d'Angola ont eu de se peindre en noir. Voici les paroles remarquables du jésuite.

„ Ce goût général dans toute la nation & „ la vue continuelle de semblables objets a dû „ faire impression sur les femmes enceintes „ comme les baguettes de diverses couleurs sur „ les brebis de *Jacob*; & c'est ce qui doit „ avoir contribué en premier lieu à rendre „ les uns noirs par nature, & les autres rou- „ geâtres tels qu'ils le sont aujourd'hui.

Ajoutez à cette belle raison que le jésuite *Laffiteau* prétend que les Caraïbes descendent en droite ligne des peuples de Carie; vous m'avouerez que c'est puissamment raisonner; comme dit l'abbé *Grizel*.

(*a*) *Mœurs des Sauvages* page 68. Tom. I.





CHAPITRE XIX.

Des montagnes & des coquilles.

J'Avouerai ingénument que mon oncle avait le malheur d'être d'un sentiment oposé à celui d'un grand naturaliste qui prétendait que c'est la mer qui a fait les montagnes, qu'après les avoir formées par son flux & son reflux, elle les a couvertes de ses flots, & qu'elle les a laissées toutes semées de ses poissons pétrifiés.

Voici, mon cher neveu, me disait-il, quelles sont mes raisons. 1°. Si la mer par son flux avait d'abord fait un petit monticule de quelques pieds de sable depuis l'endroit où est aujourd'hui le cap de Bonne-Espérance jusqu'aux dernières branches du mont Immaüs ou *Mérou*, j'ai grand peur que le reflux n'eût détruit ce que le flux aurait formé.

2°. Le flux de l'océan a certainement amoncelé dans une longue suite de siécles les sables qui forment les dunes de Dunkerke & de l'Angleterre, mais elle n'a pu en faire des rochers, & ces dunes sont fort peu élevées.

3°. Si en six mille ans elle a élevé des monticules de sable hauts de quarante pieds, il lui aura falu juste trente millions d'années pour former la plus haute montagne des Al-

pes qui a vingt mille pieds de hauteur; supofé encore qu'il ne se soit point trouvé d'obstacles à cet arangement, & qu'il y ait toujours eu du sable à point nommé.

4°. Comment le flux de la mer, qui s'élève tout au plus à huit pieds de haut sur nos côtes, aura-t-il formé des montagnes hautes de vingt mille pieds? Et comment les aura-t-il couvertes pour laisser des poissons sur les cîmes?

5°. Comment les marées & les courans auront-ils formé des enceintes presque circulaires de montagnes telles que celles qui entourent le royaume de Cachemire, le grand-duché de Toscane, la Savoie & le pays de Vaud?

6°. Si la mer avait été pendant tant de siécles au-dessus des montagnes, il aurait donc falu que tout le reste du globe eût été couvert d'un autre océan égal en hauteur, sans quoi les eaux seraient retombées par leur propre poids. Or un océan qui pendant tant de siécles aurait couvert les montagnes des quatre parties du monde aurait été égal à plus de quarante de nos océans d'aujourd'hui. Ainsi il faudrait nécessairement qu'il y eût trente-neuf océans au moins d'évanouis depuis le tems où ces messieurs prétendent qu'il y a des poissons de mer pétrifiés sur le sommet des Alpes & du mont Ararat.

7°. Considérez, mon cher neveu, que dans cette suposition des montagnes formées & couvertes par la mer, notre globe n'aurait été

habité que par des poissons. C'est je crois l'opinion de *Téliamed.* Il est dificile de comprendre que des marsouins ayent produit des hommes.

8°. Il est évident que si par impossible la mer eût si longtems couvert les Pyrénées, les Alpes, le Caucase, il n'y aurait pas eu d'eau douce pour les bipèdes & les quadrupèdes. Le Rhin, le Rhône, la Saone, le Danube, le Pô, l'Euphrate, le Tigre, dont j'ai vu les sources, ne doivent leurs eaux qu'aux neiges & aux pluies qui tombent sur les cimes de ces rochers. Ainsi vous voyez que la nature entière réclame contre cette opinion.

9°. Ne perdez point de vue cette grande vérité, que la nature ne se dément jamais. Toutes les espèces restent toujours les mêmes. Animaux, végétaux, mineraux, métaux, tout est invariable dans cette prodigieuse variété. Tout conserve son essence. L'essence de la terre est d'avoir des montagnes, sans quoi elle serait sans rivières; donc il est impossible que les montagnes ne soient pas aussi anciennes que la terre. Autant vaudrait-il dire que nos corps ont été longtems sans têtes. Je sais qu'on parle beaucoup de coquilles. J'en ai vu tout comme un autre. Les bords escarpés de plusieurs fleuves & de quelques lacs en sont tapissés; mais je n'y ai jamais remarqué qu'elles fussent les dépouilles des monstres marins; elles ressemblent plutôt aux habits déchirés des moules & d'autres petits crustacées de lacs & de rivières. Il y en a

qui ne ſont viſiblement que du talc qui a pris des formes diférentes dans la terre. Enfin nous avons mille productions terreſtres qu'on prend pour des productions marines.

Je ne nie pas que la mer ne ſe ſoit avancée trente & quarante lieues dans le continent, & que des aterriſſemens ne l'ayent contrainte de reculer. Je ſais qu'elle baignait autrefois Ravenne, Fréjus, Aigues-mortes, Alexandrie, Roſette, & qu'elle en eſt à préſent fort éloignée. Mais de ce qu'elle a inondé & quité tour-à-tour quelques lieues de terre, il ne faut pas en conclure qu'elle ait été partout. Ces pétrifications dont on parle tant, ces prétendues médailles de ſon long règne me ſont fort ſuſpectes. J'ai vu plus de mille cornes d'Ammon dans les champs vers les Alpes. Je n'ai jamais pu concevoir qu'elles ayent renfermé autrefois un poiſſon nommé *Indien Nautilus*, qui par parenthèſe n'exiſte pas. Elles m'ont paru de ſimples foſſiles tournés en volutes, & je n'ai pas été plus tenté de croire qu'elles avaient été le logement d'un poiſſon des mers de Surate que je n'ai pris les *conchas Veneris* pour des chapelles de Vénus, & les pierres étoilées pour des étoiles. J'ai penſé avec pluſieurs bons obſervateurs que la nature inépuiſable dans ſes ouvrages a pu très bien former une grande quantité de foſſiles, que nous prenons mal-à-propos pour des productions marines. Si la mer avait dans la ſucceſſion des ſiécles formé des montagnes de couches de ſable & de coquilles, on en trouverait

des lits d'un bout de la terre à l'autre, & c'est assurément ce qui n'est pas vrai, la chaine des hautes montagnes de l'Amérique en est absolument dépourvue. Savez-vous ce qu'on répond à cette objection terrible? *qu'on en trouvera un jour*. Atendons donc au moins qu'on en trouve.

Je suis même tenté de croire que ce fameux *fallun* de Touraine n'est autre chose qu'une espèce de minière; car si c'était un amas de vraies dépouilles de poissons que la mer eût déposé par couches successivement & doucement dans ce canton, pendant quarante ou cinquante mille siècles, pourquoi n'en aurait-elle pas laissé autant en Bretagne & en Normandie? certainement si elle a submergé la Touraine si longtems, elle a couvert à plus forte raison les pays qui sont au delà. Pourquoi donc ces prétendues coquilles dans un seul canton d'une seule province? qu'on réponde à cette dificulté.

J'ai trouvé des pétrifications en cent endroits; j'ai vu quelques écailles d'huitres pétrifiées à cent lieues de la mer. Mais j'ai vu aussi sous vingt pieds de terre des monnaies romaines, des anneaux de chevaliers, à plus de neuf cent milles de Rome, & je n'ai point dit; ces anneaux, ces espèces d'or & d'argent, ont été fabriqués ici. Je n'ai point dit non plus; ces huitres sont nées ici. J'ai dit; des voyageurs ont aporté ici des anneaux, de l'argent & des huitres.

Quand je lus il y a quarante ans qu'on avait trouvé dans les Alpes des coquilles de Syrie, je dis, je l'avoue, d'un ton un peu goguenard, que ces coquilles avaient été aparemment aportées par des pélerins qui revenaient de Jérusalem. Monsieur de *Buffon* m'en reprit très vertement dans sa théorie de la terre page 281. Je n'ai pas voulu me brouiller avec lui pour des coquilles, mais je suis demeuré dans mon opinion, parce que l'impossibilité que la mer ait formé les montagnes m'est démontrée. On a beau me dire que le porphire est fait de pointes d'oursin, je le croirai quand je verrai que le marbre blanc est fait de plumes d'autruche.

Il y a plusieurs années qu'un Irlandais, jésuite secret, nommé *Néedham*, qui disait avoir d'excellens microscopes, crut s'apercevoir qu'il avait fait naître des anguilles avec de l'infusion de bled ergoté dans des bouteilles. Aussi-tôt voila des philosophes qui se persuadent que si un jésuite a fait des anguilles sans germe, on poura faire de même des hommes. On n'a plus besoin de la main du grand *Demiurgos*; le maitre de la nature n'est plus bon à rien. De la farine grossière produit des anguilles, une farine plus pure produira des singes, des hommes & des ânes. Les germes sont inutiles: tout naîtra de soi-même. On bâtit sur cette expérience prétendue un nouvel univers, comme nous faisions un monde il y a cent ans avec la matière subtile, la globuleuse & la

cannelée. Un mauvais plaisant, mais qui raisonnait bien, dit qu'il y avait là anguille sous roche, & que la fausseté se découvrirait bientôt. En éfet il fut constaté que les anguilles n'étaient autre chose que des parties de la farine corompue qui fermentait ; & le nouvel univers disparut.

Il en avait été de même autrefois. Les vers se formaient par coruption dans la viande exposée à l'air ; les philosophes ne soupçonnaient pas que ces vers pouvaient venir des mouches qui déposaient leurs œufs sur cette viande, & que ces œufs deviennent des vers avant d'avoir des ailes. Les cuisiniers enfermèrent leurs viandes dans des treillis de toiles, alors plus de vers, plus de génération par coruption.

J'ai combatu quelquefois de pareilles chimères, & surtout celle du jésuite *Néedham*. Un des grands agrémens de ce monde, est que chacun puisse avoir son sentiment sans altérer l'union fraternelle. Je puis estimer la vaste érudition de monsieur *Guignes*, sans lui sacrifier les Chinois que je croirai toujours la première nation de la terre qui ait été civilisée après les Indiens. Je sais rendre justice aux vastes connaissances & au génie de monsieur de *Buffon*, en étant fortement persuadé que les montagnes sont de la date de notre globe & de toutes les choses, & même en ne croyant point aux molécules organiques. Je puis avouer que le jésuite *Néedham*, déguisé heureusement en laïque, a eu des mi-

croſcopes, mais je n'ai point prétendu le bleſſer en doutant qu'il eût créé des anguilles avec de la farine.

Je conſerve l'eſprit de charité avec tous les doctes, juſqu'à ce qu'ils me diſent des injures, ou qu'ils me jouent quelque mauvais tour. Car l'homme eſt fait de façon qu'il n'aime point du tout à être vilipendé & vexé. Si j'ai été un peu goguenard, & ſi j'ai par là déplu autrefois à un philoſophe lapon qui voulait qu'on perçât un trou juſqu'au centre de la terre, qu'on diſſéquât des cervelles de géans pour connaître l'eſſence de la penſée, qu'on exaltât ſon ame pour prédire l'avenir, & qu'on enduisît tous les malades de poix réſine ; c'eſt que ce Lapon m'avait horriblement moleſté, & cependant j'ai bien demandé pardon à Dieu de l'avoir tourné en ridicule ; car il ne faut pas afliger ſon prochain, c'eſt manquer à la raiſon univerſelle.

Au reſte, j'ai toujours pris le parti des pauvres gens de lettres quand ils ont été injuſtement perſécutés : quand par exemple on a juridiquement acuſé les auteurs d'un dictionnaire en vingt volumes in-folio d'avoir compoſé ce dictionnaire pour faire enchérir le pain, j'ai beaucoup crié à l'injuſtice.

Ce diſcours de mon bon oncle me fit verſer des larmes de tendreſſe.



CHAPITRE XX.

Des tribulations de ces pauvres gens de lettres.

QUand mon oncle m'eut ainſi atendri, je pris la liberté de lui dire ; vous avez couru une carière bien épineuſe ; je ſens qu'il vaut mieux être receveur des finances, ou fermier-général, ou évèque, qu'homme de lettres ; car enfin, quand vous eutes apris le premier aux Français que les Anglais & les Turcs donnaient la petite vérole à leurs enfans pour les en préſerver, vous ſavez que tout le monde ſe moqua de vous. Les uns vous prirent pour un hérétique, les autres pour un muſulman. Ce fut bien pis lorſque vous vous mèlâtes d'expliquer les découvertes de *Newton* dont les écoles welches n'avaient pas encor entendu parler ; on vous fit paſſer pour un ennemi de la France. Vous hazardâtes de faire quelques tragédies. *Zaïre*, *Oreſte*, *Sémiramis*, *Mahomet*, tombèrent à la première repréſentation. Vous ſouvenez-vous, mon cher oncle, comme votre *Adélaïde Du Gueſclin* fut ſiflée d'un bout à l'autre? quel plaiſir c'était! Je me trouvai à la chûte de *Tancrède* ; on diſait en pleurant & en ſanglotant,

ce pauvre homme n'a jamais rien fait de si mauvais.

Vous futes assailli en divers tems d'environ sept cent cinquante brochures, dans lesquelles les uns disaient, pour prouver que *Mérope* & *Alzire* sont des tragédies détestables, que monsieur votre père, qui fut mon grand-père, était un paysan, & d'autres qu'il était revêtu de la dignité de guichetier porte-clefs du parlement de Paris, charge importante dans l'état, mais de laquelle je n'ai jamais entendu parler, & qui n'aurait d'ailleurs que peu de raport avec *Alzire* & *Mérope*, ni avec le reste de l'univers, que tout faiseur de brochure doit, comme vous l'avez dit, avoir toujours devant les yeux.

On vous atribuait l'excellent livre intitulé *les hommes* (je ne sais ce que c'est que ce livre, ni vous non plus) & plusieurs poëmes immortels, comme la *chandelle d'Arras*, & la *poule à ma tante*, & le second tome de *Candide*, & le *compère Matthieu*. Combien de lettres anonimes avez-vous reçues? combien de fois vous a-t-on écrit, *donnez-moi de l'argent, ou je ferai contre vous une brochure.* Ceux même à qui vous avez fait l'aumône n'ont-ils pas quelquefois témoigné leur reconnaissance par quelque satyre bien mordante?

Ayant ainsi passé par toutes les épreuves, dites-moi, je vous prie, mon cher oncle, quels sont les ennemis les plus implacables,

les plus bas, les plus lâches dans la litérature, & les plus capables de nuire?

Le bon abbé *Bazin* me répondit en soupirant, mon neveu, après les théologiens les chiens les plus acharnés à suivre leur proie sont les folliculaires; & après les folliculaires marchent les faiseurs de cabale au théâtre. Les critiques en histoire & en physique ne font pas grand bruit. Gardez-vous surtout, mon neveu, du métier de *Sophocle* & d'*Euripide*, à moins que vous ne fassiez vos tragédies en latin, comme *Grotius* qui nous a laissé ces belles piéces entiérement ignorées, d'*Adam chassé*, de *Jésus patient* & de *Joseph* sous le nom de *Sofonfoné* qu'il croit un mot égyptien.

Eh pourquoi, mon oncle, ne voulez-vous pas que je fasse des tragédies si j'en ai le talent? Tout homme peut aprendre le latin & le grec, ou la géométrie, ou l'anatomie; tout homme peut écrire l'histoire, mais il est très rare, comme vous savez, de trouver un bon poëte. Ne serait-ce pas un vrai plaisir de faire de grands vers boursouflés dans lesquels des *héros déplorables* rimeraient avec des *exemples mémorables*, & les *forfaits* & *les crimes* avec les *cœurs magnanimes*, & les *justes dieux* avec les *exploits glorieux*? Une fière actrice ferait ronfler ce galimatias, elle ferait aplaudie par deux cent jeunes courtaux de boutique, & elle me dirait après la piéce, sans moi vous auriez été siflé, vous me devez vo-

tre gloire. J'avoue qu'un pareil ſuccès tourne la tête quand on a une noble ambition.

O mon neveu, me répliqua l'abbé *Bazin*, je conviens que rien n'eſt plus beau! mais ſouvenez-vous comment l'auteur de *Cinna*, qui avait apris à la nation à penſer & à s'exprimer, fut traité par *Claveret*, par *Chapelain*, par *Scudéri* gouverneur de notre-dame de la garde, & par l'abbé d'*Aubignac* prédicateur du roi.

Songez que le prédicateur auteur de la plus mauvaiſe tragédie de ce tems, & qui pis eſt d'une tragédie en proſe, apelle Corneille *Maſcarille*; il n'eſt fait, ſelon le prédicateur, que pour vivre avec les portiers de comédie; *Corneille piaille toujours, ricane toujours, & ne dit jamais rien qui vaille.*

Ce ſont là les honneurs qu'on rendait à celui qui avait tiré la France de la barbarie: il était réduit pour vivre à recevoir une penſion du cardinal de *Richelieu* qu'il nomme *ſon maître*. Il était forcé de rechercher la protection de *Montauron*, à lui dédier *Cinna*, à comparer dans ſon épître dédicatoire *Montauron* à *Auguſte*; & *Montauron* avait la préférence.

Jean Racine égal à *Virgile* pour l'harmonie & la beauté du langage, ſupérieur à *Euripide* & à *Sophocle*, *Racine* le poëte du cœur, & d'autant plus ſublime qu'il ne l'eſt que quand il faut l'être, *Racine* le ſeul poëte tragique de ſon tems dont le génie ait été conduit par le goût, *Racine* le premier homme du ſiécle de *Louis XIV* dans les beaux arts,

& la gloire éternelle de la France, a-t-il essuyé moins de dégoût & d'oprobre ? tous ses chefs-d'œuvre ne furent-ils pas parodiés à la farce dite *italienne* ?

Visé, l'auteur du *mercure galant*, ne se déchaina-t-il pas toujours contre lui ? *Subligni* ne prétendit-il pas le tourner en ridicule ? vingt cabales ne s'élevèrent-elles pas contre tous ses ouvrages ? n'eut-il pas toujouts des ennemis, jusqu'à ce qu'enfin le jésuite *la Chaise* le rendit suspect de jansénisme auprès du roi, & le fit mourir de chagrin ? Mon neveu, la mode n'est plus d'acuser de jansénisme ; mais si vous avez le malheur de travailler pour le théâtre & de réussir, on vous acusera d'être athée.

Ces paroles de mon bon oncle se gravèrent dans mon cœur. J'avais déja commencé une tragédie ; je l'ai jettée au feu, & je conseille à tous ceux qui ont la manie de travailler en ce genre d'en faire autant.



CHAPITRE XXI.

Des ſentimens théologiques de feu l'abbé Bazin. *De la juſtice qu'il rendait à l'antiquité, & de quatre diatribes compoſées par lui à cet éfet.*

POur mieux faire connaître la piété & l'équité de l'abbé *Bazin*, je ſuis bien aiſe de publier ici quatre diatribes de ſa façon, compoſées ſeulement pour ſa ſatisfaction particulière. La première eſt ſur la cauſe & les éfets. La ſeconde traite de *Sanchoniaton*, l'un des plus anciens écrivains qui ayent *mis la plume à la main* pour écrire gravement des ſotiſes. La troiſiéme eſt ſur l'Egypte, dont il faiſait aſſez peu de cas; (ce n'eſt pas de ſa diatribe dont il faiſait peu de cas, c'eſt de l'Egypte.) Dans la quatriéme il s'agit d'un ancien peuple à qui on coupa le nez, & qu'on envoya dans le déſert. Cette dernière élucubration eſt très curieuſe & très inſtructive.

PREMIERE DIATRIBE DE Mr. L'ABBÉ BAZIN.

SUR LA CAUSE PREMIERE.

UN jour le jeune *Madétès* ſe promenait vers le port de Pirée ; il rencontra *Platon* qu'il n'avait point encor vu. *Platon* lui trouvant une phyſionomie heureuſe lia converſation avec lui ; il découvrit en lui un ſens aſſez droit. *Madétès* avait été inſtruit dans les belles-lettres, mais il ne ſavait rien, ni en phyſique, ni en géométrie, ni en aſtronomie. Cependant il avoua à *Platon* qu'il était épicurien.

Mon fils, lui dit *Platon*, *Epicure* était un fort honnête homme, il vécut & il mourut en ſage ; ſa volupté, dont on a parlé ſi diverſement, conſiſtait à éviter les excès ; il recommanda l'amitié à ſes diſciples, & jamais précepte n'a été mieux obſervé. Je voudrais faire autant de cas de ſa philoſophie que de ſes mœurs. Connaiſſez-vous bien à fond la doctrine d'*Epicure* ? *Madétès* lui répondit ingénument qu'il ne l'avait point étudiée. Je ſais ſeulement, dit-il, que les dieux ne ſe ſont jamais mêlés de rien, & que le principe de toutes

toutes choses est dans les atômes qui se sont arangés d'eux-mêmes, de façon qu'ils ont produit ce monde tel qu'il est.

PLATON.

Ainsi donc, mon fils, vous ne croyez pas que ce soit une intelligence qui ait présidé à cet univers dans lequel il y a tant d'êtres intelligens ? voudriez-vous bien me dire quelle est votre raison d'adopter cette philosophie ?

MADÉTÉS.

Ma raison est que je l'ai toujours entendu dire à mes amis & à leurs maîtresses avec qui je soupe; je m'acommode fort de leurs atômes. Je vous avoue que je n'y entends rien; mais cette doctrine m'a paru aussi bonne qu'une autre; & il faut bien avoir une opinion quand on commence à fréquenter la bonne compagnie; j'ai beaucoup d'envie de m'instruire, mais il m'a paru jusqu'ici plus commode de penser, sans rien savoir.

Platon lui dit; si vous avez quelque désir de vous éclairer, je suis magicien, & je vous ferai voir des choses fort extraordinaires; ayez seulement la bonté de m'acompagner à ma maison de campagne qui est à cinq cent pas d'ici, & peut-être ne vous repentirez-vous pas de votre complaisance. *Madétès* le suivit avec transport. Dès qu'ils furent arivés, *Platon* lui montra un squelette; le jeune homme recula d'horreur à ce spectacle nouveau pour lui. *Platon* lui parla en ces termes.

Considérez bien cette forme hideuse qui semble être le rebut de la nature, & jugez de mon art par tout ce que je vais opérer avec cet assemblage informe qui vous a paru si abominable.

Premiérement, vous voyez cette espèce de boule qui semble couronner tout ce vilain assemblage. Je vais faire passer par la parole dans le creux de cette boule une substance moëlleuse & douce partagée en mille petites ramifications, que je ferai descendre imperceptiblement par cette espèce de long bâton à plusieurs nœuds que vous voyez ataché à cette boule, & qui se termine en pointe dans un creux. J'adapterai au haut de ce bâton un tuyau par lequel je ferai entrer l'air, au moyen d'une soupape qui poura jouer sans cesse; & bientôt après vous verrez cette fabrique se remuer d'elle-même.

A l'égard de tous ces autres morceaux informes qui vous paraissent comme des restes d'un bois pouri, & qui semblent être sans utilité comme sans force & sans grace, je n'aurai qu'à parler & ils seront mis en mouvement par des espèces de cordes d'une structure inconcevable. Je placerai au milieu de ces cordes une infinité de canaux remplis d'une liqueur qui, en passant par des tamis, se changera en plusieurs liqueurs diférentes, & coulera dans toute la machine vingt fois par heure. Le tout sera recouvert d'une étofe blanche, moëlleuse & fine. Chaque partie de cette machine aura un mouvement particulier

qui ne se démentira point. Je placerai entre ces demi-cerceaux, qui ne semblent bons à rien, un gros réservoir fait à peu près comme une pomme de pin; ce réservoir se contractera & se dilatera chaque moment avec une force étonnante. Il changera la couleur de la liqueur qui passera dans toute la machine. Je placerai non loin de lui un sac percé en deux endroits qui ressemblera au tonneau des Danaïdes; il se remplira & se vuidera sans cesse; mais il ne se remplira que de ce qui est nécessaire, & ne se vuidera que du superflu. Cette machine sera un si étonnant laboratoire de chymie; un si profond ouvrage de méchanique & d'hydraulique, que ceux qui l'auront étudié ne pouront jamais le comprendre. De petits mouvemens y produiront une force prodigieuse; il sera impossible à l'art humain d'imiter l'artifice qui dirigera cet automate. Mais ce qui vous surprendra davantage, c'est que cet automate s'étant aproché d'une figure à peu près semblable, il s'en formera une troisiéme figure. Ces machines auront des idées, elles raisonneront, elles parleront comme vous, elles pouront mesurer le ciel & la terre. Mais je ne vous ferai point voir cette rareté, si vous ne me promettez que quand vous l'aurez vue, vous avouerez que j'ai beaucoup d'esprit & de puissance.

MADÉTÉS.

Si la chose est ainsi, j'avouerai que vous

en ſavez plus qu'*Epicure* & que tous les philoſophes de la Grèce.

PLATON.

Eh bien tout ce que je vous ai promis eſt fait. Vous êtes cette machine, c'eſt ainſi que vous êtes formé, & je ne vous ai pas montré la milliéme partie des reſſorts qui compoſent votre exiſtence; tous ces reſſorts ſont exactement proportionnés les uns aux autres; tous s'aident réciproquement: les uns conſervent la vie, les autres la donnent, & l'eſpèce ſe perpétue de ſiécle en ſiécle par un artifice qu'il n'eſt pas poſſible de découvrir. Les plus vils animaux ſont formés avec un apareil non moins admirable, & les ſphères céleſtes ſe meuvent dans l'eſpace avec une méchanique encor plus ſublime; jugez après cela ſi un être intelligent n'a pas formé le monde, & ſi vos atômes n'ont pas eu beſoin de cette cauſe intelligente.

Madétès étonné demanda au magicien qui il était. *Platon* lui dit ſon nom: le jeune homme tomba à genoux, adora DIEU, & aima *Platon* toute ſa vie.

Ce qu'il y a de très remarquable pour nous, c'eſt qu'il vécut avec les épicuriens comme auparavant. Ils ne furent point ſcandaliſés qu'il eût changé d'avis. Il les aima, il en fut toujours aimé. Les gens de ſectes diférentes ſoupaient enſemble gaiement chez les Grecs & chez les Romains. C'était le bon tems.

SECONDE DIATRIBE DE L'ABBÉ BAZIN.

DE SANCHONIATON.

Sanchoniaton ne peut être un auteur supofé. On ne supofe un ancien livre que dans le même efprit qu'on forge d'anciens titres pour fonder quelque prétention difputée. On employa autrefois des fraudes pieufes pour apuyer des vérités qui n'avaient pas befoin de ce malheureux fecours. De zélés indifcrets forgèrent de très mauvais vers grecs atribués aux fibylles, des lettres de *Pilate*, & l'hiftoire du magicien *Simon* qui tomba du haut des airs aux yeux de *Néron*. C'eft dans le même efprit qu'on imagina la donation de *Conftantin* & les fauffes décrétales. Mais ceux dont nous tenons les fragmens de *Sanchoniaton* ne pouvaient avoir aucun intérêt à faire cette lourde friponnerie. Que pouvait gagner *Philon de Biblos*, qui traduifit en grec *Sanchoniaton*, à mettre cette hiftoire & cette cofmogonie fous le nom de ce Phénicien? c'eft à peu près comme fi on difait qu'*Héfiode* eft un auteur fupofé.

Eufèbe de Céfarée, qui raporte plufieurs fragmens de cette traduction faite par *Philon de*

Biblos, ne s'avisa jamais de soupçonner que *Sanchoniaton* fût un auteur apocryphe. Il n'y a donc nulle raison de douter que sa cosmogonie ne lui apartienne.

Ce *Sanchoniaton* vivait à peu près dans le tems où nous plaçons les dernières années de *Moïse*. Il n'avait probablement aucune connaissance de *Moïse*, puisqu'il n'en parle pas, quoiqu'il fût dans son voisinage. S'il en avait parlé, *Eusèbe* n'eût pas manqué de le citer comme un témoignage autentique des prodiges opérés par *Moïse*. *Eusèbe* aurait insisté d'autant plus sur ce témoignage, que ni *Manéthon*, ni *Cheremon*, auteurs égyptiens, ni *Eratosthènes*, ni *Hérodote*, ni *Diodore de Sicile* qui ont tant écrit sur l'Egypte, trop ocupés d'autres objets, n'ont jamais dit un seul mot de ces fameux & terribles miracles qui durent laisser d'eux une mémoire durable, & éfrayer les hommes de siécle en siécle. Ce silence de *Sanchoniaton* a même fait soupçonner très justement à plusieurs docteurs qu'il vivait avant *Moïse*.

Ceux qui le font contemporain de *Gédéon* n'apuient leur sentiment que sur un abus des paroles de *Sanchoniaton* même. Il avoue qu'il a consulté le grand prêtre *Jérombal*. Or ce *Jérombal*, disent nos critiques, est vraisemblablement *Gédéon*. Mais pourquoi, s'il vous plaît, ce *Jérombal* était-il *Gédéon*? Il n'est point dit que *Gédéon* fût prêtre. Si le Phénicien avait consulté le Juif, il aurait parlé de *Moïse* & des conquêtes de *Josué*. Il n'aurait

pas admis une cosmogonie absolument contraire à la genèse, il aurait parlé d'*Adam*, il n'aurait pas imaginé des générations entiérement diférentes de celles que la genèse a consacrées.

Cet ancien auteur phénicien avoue en propres mots qu'il a tiré une partie de son histoire des écrits de *Thot* qui florissait huit cents ans avant lui. Cet aveu, auquel on ne fait pas assez d'atention, est un des plus curieux témoignages que l'antiquité nous ait transmis. Il prouve qu'il y avait donc déja huit cents ans qu'on avait des livres écrits avec le secours de l'alphabet, que les nations cultivées pouvaient par ce secours s'entendre les unes les autres, & traduire réciproquement leurs ouvrages. *Sanchoniaton* entendait les livres de *Thot* écrits en langue égyptienne. Le premier *Zoroastre* était beaucoup plus ancien, & ses livres étaient la catéchèse des Persans. Les Caldéens, les Syriens, les Persans, les Phéniciens, les Egyptiens, les Indiens, devaient néçessairement avoir commerce ensemble; & l'écriture alphabétique devait faciliter ce commerce. Je ne parle pas des Chinois qui étaient depuis longtems un grand peuple, & composaient un monde séparé.

Chacun de ces peuples avait déja son histoire. Lorsque les Juifs entrèrent dans le pays voisin de la Phénicie, ils pénétrèrent jusqu'à la ville de Dabir, qui s'apellait autrefois la ville des lettres: *alors* Caleb *dit, je donnerai ma fille* Axa *pour femme à celui qui prendra*

Eta, *& qui ruinera la ville des lettres. Et* Othoniel *fils de* Cenès, *frère puîné de* Caleb, *l'ayant prise, il lui donna pour femme sa fille* Axa.

Il paraît par ce passage que *Caleb* n'aimait pas les gens de lettres : mais si on cultivait les sciences anciennement dans cette petite ville de Dabir, combien devaient-elles être en honneur dans la Phénicie, dans Sidon & dans Tyr, qui étaient apellés *le pays des livres*, *le pays des archives*, & qui enseignèrent leur alphabet aux Grecs ?

Ce qui est fort étrange, c'est que *Sanchoniaton* qui commence son histoire au même tems où commence la genèse, & qui compte le même nombre de générations, ne fait pas cependant plus de mention du déluge que les Chinois. Comment la Phénicie, ce pays si renommé par ses expéditions maritimes, ignorait-elle ce grand événement ?

Cependant l'antiquité le croyait, & la magnifique description qu'en fait *Ovide* est une preuve que cette idée était bien générale; car de tous les récits qu'on trouve dans les métamorphoses d'*Ovide*, il n'en est aucun qui soit de son invention. On prétend même que les Indiens avaient déja parlé d'un déluge universel avant celui de Deucalion. Plusieurs bracmanes croyaient (dit-on) que la terre avait essuié trois déluges.

Il n'en est rien dit dans l'*ézour-védam*, ni dans le *cormo-védam* que j'ai lus avec une grande atention; mais plusieurs missionnaires

envoyés dans l'Inde s'acordent à croire que les brames reconnaiſſent pluſieurs déluges. Il eſt vrai que chez les Grecs on ne connaiſſait que les deux déluges particuliers d'Ogigès & de Deucalion. Le ſeul auteur grec connu qui ait parlé d'un déluge univerſel eſt *Apollodore*, qui n'eſt antérieur à notre ère que d'environ cent quarante ans. Ni *Homère*, ni *Héſiode*, ni *Hérodote* n'ont fait mention du déluge de Noé, & le nom de *Noé* ne ſe trouve chez aucun ancien auteur profane.

La mention de ce déluge univerſel faite en détail, & avec toutes ſes circonſtances, n'eſt que dans nos livres ſacrés. Quoique *Voſſius* & pluſieurs autres ſavans ayent prétendu que cette inondation n'a pu être univerſelle, il ne nous eſt pas permis d'en douter. Je ne raporte la coſmogonie de *Sanchoniaton* que comme un ouvrage profane. L'auteur de la genèſe était inſpiré, & *Sanchoniaton* ne l'était pas. L'ouvrage de ce Phénicien n'eſt qu'un monument précieux des anciennes erreurs des hommes.

C'eſt lui qui nous aprend qu'un des premiers cultes établis ſur la terre fut celui des productions de la terre même ; & qu'ainſi les oignons étaient conſacrés en Egypte bien longtems avant les ſiécles auxquels nous raportons l'établiſſement de cette coutume. Voici les paroles de *Sanchoniaton*. " Ces anciens
„ hommes conſacrèrent des plantes que la
„ terre avait produites ; ils les crurent divi-
„ nes : eux & leur poſtérité & leurs ancètres
„ révérèrent les choſes qui les faiſaient vivre,

„ ils leur ofrirent leur boire & leur manger.
„ Ces inventions & ce culte étaient conformes à leur faiblesse & à la pusillanimité de leur esprit.

Ce passage si curieux prouve invinciblement que les Egyptiens adoraient leurs oignons longtems avant *Moïse*; & il est étonnant qu'aucun livre hébraïque ne reproche ce culte aux Egyptiens. Mais voici ce qu'il faut considérer. *Sanchoniaton* ne parle point expressément d'un DIEU dans sa cosmogonie; tout chez lui semble avoir son origine dans le cahos, & ce cahos est débrouillé par l'esprit vivifiant qui se mêle avec les principes de la nature. Il pousse la hardiesse de son sistême jusqu'à dire, *que des animaux qui n'avaient point de sens engendrèrent des animaux intelligens.*

Il n'est pas étonnant après cela qu'il reproche aux Egyptiens d'avoir consacré des plantes. Pour moi je crois que ce culte des plantes utiles à l'homme n'était pas d'abord si ridicule que *Sanchoniaton* se l'imagine. *Thot* qui gouvernait une partie de l'Egypte, & qui avait établi la théocratie huit cents ans avant l'écrivain phénicien, était à la fois prêtre & roi. Il était impossible qu'il adorât un oignon comme le maître du monde; & il était impossible qu'il présentât des ofrandes d'oignons à un oignon, cela eût été trop absurde, trop contradictoire; mais il est très naturel qu'on remerciât les dieux du soin qu'ils prenaient de substanter notre vie, qu'on leur consacrât longtems les plantes les plus délicieuses de

l'Egypte, & qu'on révérât dans ces plantes les bienfaits des dieux. C'eſt ce qu'on pratiquait de tems immémorial dans la Chine & dans les Indes.

J'ai déja dit ailleurs qu'il y a une grande diférence entre un oignon conſacré & un oignon dieu. Les Egyptiens après *Thot* conſacrèrent des animaux, mais certainement ils ne croyaient pas que ces animaux euſſent formé le ciel & la terre. Le ſerpent d'airain élevé par *Moïſe* était conſacré, mais on ne le regardait pas comme une divinité. Le térébinthe d'*Abraham*, le chène de *Membré* étaient conſacrés, & on fit des ſacrifices dans la place même où avaient été ces arbres juſqu'au tems de *Conſtantin*; mais ils n'étaient point des dieux. Les chérubins de l'arche étaient ſacrés & n'étaient pas adorés.

Les prêtres égyptiens au milieu de toutes leurs ſuperſtitions reconnurent un maître ſouverain de la nature; ils l'apellaient *Knef* ou *Knuſi*, ils le repréſentaient par un globe. Les Grecs traduiſirent le mot *Knef* par celui de *Démiurgos*, *artiſan ſuprême*, *faiſeur du monde*.

Ce que je crois très vraiſemblable & très vrai, c'eſt que les premiers légiſlateurs étaient des hommes d'un grand ſens. Il faut deux choſes pour inſtituer un gouvernement, un courage & un bon ſens ſupérieurs à ceux des autres hommes. Ils imaginent rarement des choſes abſurdes & ridicules qui les expoſeraient au mépris & à l'inſulte. Mais qu'eſt-il arivé chez preſque toutes les nations de la

terre, & ſurtout chez les Egyptiens? Le ſage commence par conſacrer à DIEU le bœuf qui laboure la terre, le ſot peuple adore à la fin le bœuf & les fruits mêmes que la nature a produits. Quand cette ſuperſtition eſt enracinée dans l'eſprit du vulgaire, il eſt bien dificile au ſage de l'extirper.

Je ne doute pas même que quelque cohen d'Egypte n'ait perſuadé aux femmes & aux filles des bateliers du Nil, que les chats & les oignons étaient de vrais dieux. Quelques philoſophes en auront douté; & ſûrement ces philoſophes auront été traités de petits eſprits inſolens & de blaſphémateurs; ils auront été anathématiſés & perſécutés. Le peuple égyptien regarda comme un athée le Perſan *Cambyſe* adorateur d'un ſeul DIEU, lorſqu'il fit mettre le bœuf *Apis* à la broche. Quand *Mahomet* s'éleva dans la Mecque contre le culte des étoiles, quand il dit qu'il ne falait adorer qu'un DIEU unique dont les étoiles étaient l'ouvrage, il fut chaſſé comme un athée & ſa tête fut miſe à prix. Il avait tort avec nous, mais il avait raiſon avec les Mecquois.

Que conclurons-nous de cette petite excurſion ſur *Sanchoniaton*? qu'il y a longtems qu'on ſe moque de nous, mais qu'en fouillant dans les débris de l'antiquité on peut encor trouver ſous ces ruines quelques monumens précieux, utiles à qui veut s'inſtruire des ſotiſes de l'eſprit humain.

TROISIÉME DIATRIBE DE L'ABBÉ BAZIN.

SUR L'EGYPTE.

J'Ai vu les pyramides, & je n'en ai point été émerveillé. J'aime mieux les fours à poulets dont l'invention est, dit-on, aussi ancienne que les pyramides. Une petite chose utile me plait; une monstruosité qui n'est qu'étonnante n'a nul mérite à mes yeux. Je regarde ces monumens comme des jeux de grands enfans qui ont voulu faire quelque chose d'extraordinaire sans imaginer d'en tirer le moindre avantage. Les établissemens des invalides, de saint Cyr, de l'école militaire, sont des monumens d'hommes.

Quand on m'a voulu faire admirer les restes de ce fameux labyrinthe, de ces palais, de ces temples dont on parle avec tant d'emphase, j'ai levé les épaules de pitié; je n'ai vu que des piliers sans proportions qui soutenaient de grandes pierres plates; nul goût d'architecture, nulle beauté; du vaste, il est vrai, mais du grossier. Et j'ai remarqué (je l'ai dit ailleurs) que les Egyptiens n'ont jamais eu rien

de beau que de la main des Grecs. Alexandrie ſeule bâtie par les Grecs a fait la gloire véritable de l'Egypte.

A l'égard de leurs ſciences, ſi dans leur vaſte bibliothèque ils avaient eu quelque bon livre d'érudition, les Grecs & les Romains les auraient traduits. Non ſeulement nous n'avons aucune traduction, aucun extrait de leurs livres de philoſophie, de morale, de belles lettres, mais rien ne nous aprend qu'on ait jamais daigné en faire.

Quelle idée peut-on ſe former de la ſcience & de la ſagacité d'un peuple qui ne connaiſſait pas même la ſource de ſon fleuve nourricier? Les Ethiopiens qui ſubjuguèrent deux fois ce peuple mou, lâche & ſuperſtitieux, auraient bien dû lui aprendre au moins que les ſources du Nil étaient en Ethiopie. Il eſt plaiſant que ce ſoit un jéſuite portugais qui ait découvert ces ſources.

Ce qu'on a vanté du gouvernement égyptien me paraît abſurde & abominable. Les terres, dit-on, étaient diviſées en trois portions. La première apartenait aux prêtres, la ſeconde aux rois, & la troiſiéme aux ſoldats. Si cela eſt, il eſt clair que le gouvernement avait été d'abord & très longtems théocratique, puiſque les prêtres avaient pris pour eux la meilleure part. Mais comment les rois ſoufraient-ils cette diſtribution? aparemment ils reſſemblaient aux rois fainéans; & comment les ſoldats ne détruiſirent-ils pas cette adminiſtration ridicule? Je me flate que les

Perſans, & après eux les *Ptolomées*, y mirent bon ordre; & je ſuis bien aiſe qu'après les *Ptolomées*, les Romains qui réduiſirent l'Egypte en province de l'empire ayent rogné la portion ſacerdotale.

Tout le reſte de cette petite nation, qui n'a jamais monté à plus de trois ou quatre millions d'hommes, n'était donc qu'une foule de ſots eſclaves. On loue beaucoup la loi par laquelle chacun était obligé d'exercer la profeſſion de ſon père. C'était le vrai ſecret d'anéantir tous les talens. Il falait que celui qui aurait été un bon médecin, ou un ſculpteur habile, reſtât berger ou vigneron, que le poltron, le faible reſtât ſoldat, & qu'un ſacriſtain qui ſerait devenu un bon général d'armée paſſât ſa vie à balayer un temple.

La ſuperſtition de ce peuple eſt ſans contredit ce qu'il y a jamais eu de plus mépriſable. Je ne ſoupçonne point ſes rois & ſes prêtres d'avoir été aſſez imbéciles pour adorer ſérieuſement des crocodiles, des boucs, des ſinges, & des chats; mais ils laiſſèrent le peuple s'abrutir dans un culte qui le mettait fort au-deſſous des animaux qu'il adorait. Les *Ptolomées* ne purent déraciner cette ſuperſtition abominable, ou ne s'en ſoucièrent pas. Les grands abandonnent le peuple à ſa ſotiſe pourvu qu'il obéiſſe. *Cléopatre* ne s'inquiétait pas plus des ſuperſtitions de l'Egypte qu'*Hérodote* de celles de la Judée.

Diodore raporte que du tems de *Ptolomée Auletes*, il vit le peuple maſſacrer un Romain

qui avait tué un chat par mégarde. La mort de ce Romain fut bien vengée quand les Romains dominèrent. Il ne reste, DIEU merci, de ces malheureux prêtres d'Egypte qu'une mémoire qui doit être à jamais odieuse. Aprenons à ne pas prodiguer notre estime.

QUATRIÉME DIATRIBE DE L'ABBÉ BAZIN.

SUR UN PEUPLE À QUI ON A COUPÉ LE NEZ ET LAISSÉ LES OREILLES.

IL y a bien des sortes de fables; quelques unes ne sont que l'histoire défigurée comme tous les anciens récits de batailles & les faits gigantesques dont il a plu à presque tous les historiens d'embellir leurs chroniques. D'autres fables sont des allégories ingénieuses; ainsi *Janus* a un double visage qui représente l'année passée & l'année commençante. *Saturne* qui dévore ses enfans est le tems qui détruit tout ce qu'il a fait naître. Les muses filles de la mémoire vous enseignent que sans mémoire on n'a point d'esprit, & que pour combiner des idées il faut commencer par retenir des idées. *Minerve* formée dans le cerveau du maître des dieux n'a pas besoin d'explication

plication. *Vénus* la déesse de la beauté acompagnée des graces & mère de l'amour, la ceinture de la mère, les flèches & le bandeau du fils, tout cela parle assez de soi-même.

Des fables qui ne disent rien du tout; comme *barbe bleue* & les *contes* d'*Hérodote*, sont le fruit d'une imagination grossière & déréglée qui veut amuser des enfans, & même malheureusement des hommes: l'*histoire des deux voleurs* qui venaient toutes les nuits prendre l'argent du roi *Rampsinitus* & de la fille du roi qui épousa un des deux voleurs, l'*anneau de Gigès* & cent autres facéties, sont indignes d'une atention sérieuse.

Mais il faut avouer qu'on trouve dans l'ancienne histoire des traits assez vraisemblables qui ont été négligés dans la foule, & dont on pourait tirer quelques lumières. *Diodore de Sicile*, qui avait consulté les anciens historiens d'Egypte, nous raporte que ce pays fut conquis par des Ethiopiens; je n'ai pas de peine à le croire, car j'ai déja remarqué que quiconque s'est présenté pour conquérir l'Egypte en est venu à bout en une campagne, excepté nos extravagans croisés qui y furent tous tués ou réduits en captivité, parce qu'ils avaient à faire, non aux Egyptiens qui n'ont jamais su se batre, mais aux Mammelucs, vainqueurs de l'Egypte & meilleurs soldats que les croisés. Je n'ai donc nulle répugnance à croire qu'un roi d'Egypte nommé par les Grecs *Amasis*, cruel & éféminé, fut vaincu lui & ses ridicules prêtres par un chef éthio-

pien nommé *Actisan*, qui avait aparemment de l'esprit & du courage.

Les Egyptiens étaient de grands voleurs, tout le monde en convient. Il est fort naturel que le nombre des voleurs ait augmenté dans le tems de la guerre d'*Actisan* & d'*Amasis*. *Diodore* raporte d'après les historiens du pays, que ce vainqueur voulut purger l'Egypte de ces brigands, & qu'il les envoya vers les déserts de Sinaï & d'Oreb, après leur avoir préalablement fait couper le bout du nez, afin qu'on les reconnût aisément s'ils s'avisaient de venir encor voler en Egypte. Tout cela est très probable.

Diodore remarque avec raison que le pays où on les envoya ne fournit aucune des commodités de la vie, & qu'il est très dificile d'y trouver de l'eau & de la nouriture. Telle est en éfet cette malheureuse contrée depuis le désert de Pharam jusqu'auprès d'Eber.

Les nez coupés purent se procurer à force de soins quelques eaux de citernes, ou se servir de quelques puits qui fournissaient de l'eau saumache & mal saine, laquelle donne communément une espèce de scorbut & de lèpre. Ils purent encor, ainsi que le dit *Diodore*, se faire des filets avec lesquels ils prirent des cailles. On remarque en éfet que tous les ans des troupes innombrables de cailles passent au-dessus de la mer rouge & viennent dans ce désert. Jusques-là cette histoire n'a rien qui révolte l'esprit, rien qui ne soit vraisemblable.

Mais si on veut en inférer que ces nez coupés sont les pères des Juifs, & que leurs enfans acoutumés au brigandage s'avancèrent peu à peu dans la Palestine & en conquirent une partie, c'est ce qui n'est pas permis à des chrétiens. Je sais que c'est le sentiment du consul *Maillet*, du savant *Fréret*, de *Boulanger*, des *Herbert*, des *Bolingbroke*, des *Toland*. Mais quoique leur conjecture soit dans l'ordre commun des choses de ce monde, nos livres sacrés donnent une toute autre origine aux Juifs, & les font descendre des Caldéens par *Abraham*, *Tharé*, *Nachor*, *Sarug*, *Rebu* & *Phaleg*.

Il est bien vrai que l'exode nous aprend que les Israëlites avant d'avoir habité ce désert avaient emporté les robes & les utenciles des Egyptiens, & qu'ils se nourirent de cailles dans le désert; mais cette légère ressemblance avec le raport de *Diodore de Sicile*, tiré des livres d'Egypte, ne nous mettra jamais en droit d'assurer que les Juifs descendent d'une horde de voleurs à qui on avait coupé le nez. Plusieurs auteurs ont en vain tâché d'apuyer cette profane conjecture sur le psaume LXXX, où il est dit, *que la fête des trompettes a été instituée pour faire souvenir le peuple saint du tems où il sortit d'Egypte, & où il entendit alors parler une langue qui lui était inconnue.*

Ces Juifs, dit-on, étaient donc des Egyptiens qui furent étonnés d'entendre parler au delà de la mer rouge un langage qui n'était

pas celui d'Egypte; & de là on conclut qu'il n'eſt pas hors de vraiſemblance que les Juifs ſoient les deſcendans de ces brigands que le roi *Actiſanès* avaient chaſſés.

Un tel ſoupçon n'eſt pas admiſſible: premiérement parce que s'il eſt dit dans l'exode que les Juifs enlevèrent les utenciles des Egyptiens avant d'aller dans le déſert, il n'eſt point dit qu'ils y ayent été relégués pour avoir volé. Secondement, ſoit qu'ils fuſſent des voleurs ou non, ſoit qu'ils fuſſent Egyptiens ou Juifs, ils ne pouvaient guère entendre la langue des petites hordes d'Arabes Bédouins qui erraient dans l'Arabie déſerte au nord de la mer rouge; & on ne peut tirer aucune induction du pſaume LXXX, ni en faveur des Juifs ni contre eux. Toutes les conjectures d'*Hérodote*, de *Diodore de Sicile*, de *Manéthon*, d'*Eratoſthènes* ſur les Juifs, doivent céder ſans contredit aux vérités qui ſont conſacrées dans les livres ſaints. Si ces vérités qui ſont d'un ordre ſupérieur ont de grandes dificultés, ſi elles aterrent nos eſprits, c'eſt préciſément parce qu'elles ſont d'un ordre ſupérieur. Moins nous pouvons y ateindre, plus nous devons les reſpecter.

Quelques écrivains ont ſoupçonné que ces voleurs chaſſés ſont les mêmes que les Juifs qui errèrent dans le déſert, parce que le lieu où ils reſtèrent quelque tems s'apella depuis *Rhinocolure*, *nez coupé*, & qu'il n'eſt pas fort éloigné du mont Carmel, des déſerts de Sur, d'Ethan, de Sin, d'Oreb & de Cadès-Barné.

On croit encor que les Juifs étaient ces mêmes brigands, parce qu'ils n'avaient pas de religion fixe, ce qui convient très bien, dit-on, à des voleurs; & on croit prouver qu'ils n'avaient pas de religion fixe par plusieurs passages de l'écriture même.

L'abbé de *Tilladet*, dans sa dissertation sur les Juifs, prétend que la religion juive ne fut établie que très longtems après. Examinons ses raisons.

1°. Selon l'exode, *Moïse* épousa la fille d'un prêtre de Madian nommé *Jétro*; & il n'est point dit que les Madianites reconnussent le même DIEU qui aparut ensuite à *Moïse* dans un buisson vers le mont Oreb.

2°. *Josué* qui fut le chef des fugitifs d'Egypte après *Moïse*, & sous lequel ils mirent à feu & à sang une partie du petit pays qui est entre le Jourdain & la mer, leur dit au chap. XXIV. *Otez du milieu de vous les dieux que vos pères ont adorés dans la Mésopotamie & dans l'Egypte, & servez* Adonaï... *choisissez ce qu'il vous plaira d'adorer, ou les dieux qu'ont servi vos pères dans la Mésopotamie, ou les dieux des Amorrhéens dans la terre desquels vous habitez.*

3°. Une autre preuve, ajoute-t-on, que leur religion n'était pas encor fixée, c'est qu'il est dit au livre des juges chapitre I. *Adonaï* (le Seigneur) *conduisit Juda & se rendit maître des montagnes, mais il ne put se rendre maître des vallées.*

L'abbé de *Tilladet* & *Boulanger* infèrent de

là que ces brigands, dont les repaires étaient dans les creux des rochers dont la Palestine est pleine, reconnaissaient un dieu des rochers, & un des vallées.

4°. Ils ajoutent à ces prétendues preuves ce que *Jephté* dit aux chefs des Ammonites au chap. II. *Ce que* Chamos *votre dieu possède ne vous est-il pas dû de droit? de même ce que notre dieu vainqueur a obtenu doit être en notre possession.*

Monsieur *Fréret* infère de ces paroles que les Juifs reconnaissaient *Chamos* pour dieu aussi bien qu'*Adonaï*, & qu'ils pensaient que chaque nation avait sa divinité locale.

5°. On fortifie encor cette opinion dangereuse par ce discours de *Jérémie* au commencement du chap. XLIX. *Pourquoi le dieu* Melchom *s'est-il emparé du pays de Gad?* & on en conclut que les Juifs avouaient la divinité du dieu *Melchom*.

Le même *Jérémie* dit au chap. VII, en faisant parler DIEU aux Juifs, *je n'ai point ordonné à vos pères au jour que je les tirai d'Egypte de m'offrir des holocaustes & des victimes.*

6°. *Isaïe* se plaint au chap. XLVII que les Juifs adoraient plusieurs dieux. *Vous cherchez votre consolation dans vos dieux au milieu des bocages, vous leur sacrifiez des petits enfans dans des torrens sous des grandes pierres.* Il n'est pas vraisemblable, dit-on, que les Juifs eussent immolé leurs enfans à des dieux dans des torrens sous de grandes pierres, s'ils avaient eu

alors leur loi qui leur défend de sacrifier aux dieux.

7°. On cite encor en preuve le prophète *Amos* qui assure au chap. V, que jamais les Juifs n'ont sacrifié au Seigneur pendant quarante ans dans le désert; au contraire, dit Amos, *vous y avez porté le tabernacle de votre dieu* Moloc, *les images de vos idoles, & l'étoile de votre dieu* (Remphan.)

8°. C'était, dit-on, une opinion si constante que *saint Etienne*, le premier martyr, dit au chap. VII des *actes des apôtres*, que les Juifs dans le désert adoraient la milice du ciel, c'est-à-dire les étoiles, & qu'ils portèrent le tabernacle de *Moloc*, & l'astre du dieu *Remphan* pour les adorer.

Des savans, tels que messieurs *Maillet* & *Dumarsais*, ont conclu des recherches de l'abbé de *Tilladet*, que les Juifs ne commencèrent à former leur religion telle qu'ils l'ont encor aujourd'hui, qu'au retour de la captivité de Babilone. Ils s'obstinent dans l'idée que ces Juifs si longtems esclaves, & si longtems privés d'une religion bien nettement reconnue, ne pouvaient être que les descendans d'une troupe de voleurs sans mœurs & sans loix. Cette opinion paraît d'autant plus vraisemblable, que le tems, auquel le roi d'Ethiopie & d'Egypte *Actisan* bannit dans le désert une troupe de brigands qu'il avait fait mutiler, se raporte au tems auquel on place la fuite des Israélites conduits par *Moïse*; car *Flavien Joseph* dit que *Moïse* fit la guerre aux

Ethiopiens; & ce que *Joseph* apelle *guerre* pouvait très bien être réputé brigandage par les historiens d'Egypte.

Ce qui achève d'éblouir ces savans, c'est la conformité qu'ils trouvent entre les mœurs des Israelites & celles d'un peuple de voleurs; ne se souvenant pas assez que DIEU lui-même dirigeait ces Israélites, & qu'il punit par leurs mains les peuples de Canaan. Il paraît à ces critiques que les Hébreux n'avaient aucun droit sur ce pays de Canaan, & que s'ils en avaient ils n'auraient pas dû mettre à feu & à sang un pays qu'ils auraient cru leur héritage.

Ces audacieux critiques supposent donc que les Hébreux firent toujours leur premier métier de brigands. Ils pensent trouver des témoignages de l'origine de ce peuple dans sa haine constante pour l'Egypte, où l'on avait coupé les nez de ses pères, & dans la conformité de plusieurs pratiques égyptiennes qu'il retint, comme le sacrifice de la vache rousse, le bouc émissaire, les ablutions, les habillemens des prêtres, la circoncision, l'abstinence du porc, les viandes pures & impures. Il n'est pas rare, disent-ils, qu'une nation haïsse un peuple voisin dont elle a imité les coutumes & les loix. La populace d'Angleterre & de France en est un exemple frapant.

Enfin, ces doctes trop confians en leurs propres lumières dont il faut toujours se défier ont prétendu que l'origine qu'ils atri-

buent aux Hébreux est plus vraisemblable que celle dont les Hébreux se glorifient. *Vous convenez avec nous*, leur dit monsieur Toland, *que vous avez volé les Egyptiens en vous enfuyant de l'Egypte, que vous leur avez pris des vases d'or & d'argent, & des habits. Toute la différence entre votre aveu & notre opinion, c'est que vous prétendez n'avoir commis ce larcin que par ordre de* DIEU. *Mais à ne juger que par la raison il n'y a point de voleur qui n'en puisse dire autant. Est-il bien ordinaire que* DIEU *fasse tant de miracles en faveur d'une troupe de fuyards qui avoue qu'elle a volé ses maîtres? dans quel pays de la terre laisserait-on une telle rapine impunie? Suposons que les Grecs de Constantinople prennent toutes les garderobes des Turcs & toute leur vaisselle pour aller dire la messe dans un désert, en bonne foi, croirez-vous que* DIEU *noyera tous les Turcs dans la Propontide pour favoriser ce vol quoiqu'il soit fait à bonne intention?*

Ces détracteurs ne se contentent pas de ces assertions auxquelles il est si aisé de répondre, ils vont jusqu'à dire que le pentateuque n'a pu être écrit que dans le tems où les Juifs commencèrent à fixer leur culte qui avait été jusques là fort incertain. Ce fut, disent-ils, au tems d'*Esdras* & de *Néhémie*. Ils aportent pour preuve le quatrième livre d'*Esdras* long-tems reçu pour canonique; mais ils oublient que ce livre a été rejetté par le concile de Trente. Ils s'apuyent du sentiment d'*Aben-Esra*, & d'une foule de théologiens tous hé-

rétiques ; ils s'apuyent enfin de la décision de *Newton* lui-même. Mais que peuvent tous ces cris de l'héréfie & de l'infidélité contre un concile œcuménique ?

De plus, ils se trompent en croyant que *Newton* atribue le pentateuque à *Esdras*. *Newton* croit que *Samuel* en fut l'auteur ou plutôt le rédacteur.

C'est encor un grand blasphème de dire avec quelques savans que *Moïse*, tel qu'on nous le dépeint, n'a jamais existé ; que toute sa vie est fabuleuse depuis son berceau jusqu'à sa mort ; que ce n'est qu'une imitation de l'ancienne fable arabe de *Bacchus* transmise aux Grecs & ensuite adoptée par les Hébreux. *Bacchus*, disent-ils, avait été sauvé des eaux ; *Bacchus* avait passé la mer rouge à pied sec ; une colonne de feu conduisait son armée ; il écrivit ses loix sur deux tables de pierres ; des rayons sortaient de sa tête. Ces conformités leur font soupçonner que les Juifs atribuèrent cette ancienne tradition de *Bacchus* à leur *Moïse*. Les écrits des Grecs étaient connus dans toute l'Asie, & les écrits des Juifs étaient soigneusement cachés aux autres nations. Il est vraisemblable, selon ces téméraires, que la métamorphose d'*Edith* femme de *Loth* en statue de sel est prise de la fable d'*Euridice*, que *Samson* est la copie d'*Hercule*, & le sacrifice de la fille de *Jephté* imité de celui d'*Iphigénie*. Ils prétendent que le peuple grossier, qui n'a jamais inventé aucun art,

doit avoir tout puisé chez les peuples inventeurs.

Il est aisé de ruiner tous ces systêmes en montrant seulement que les auteurs grecs, excepté *Homère*, sont postérieurs à *Esdras* qui rassembla & restaura les livres canoniques.

Dès que ces livres sont restaurés du tems de *Cyrus* & d'*Artaxerxes*, ils ont précédé *Hérodote*, le premier historien des Grecs. Non-seulement ils sont antérieurs à *Hérodote*, mais le pentateuque est beaucoup plus ancien qu'*Homère*.

Si on demande pourquoi ces livres si anciens & si divins ont été inconnus aux nations jusqu'au tems où les premiers chrétiens répandirent la traduction faite en grec sous *Ptolomée Philadelphe*, je répondrai qu'il ne nous apartient pas d'interroger la providence. Elle a voulu que ces anciens monumens, reconnus pour autentiques, annonçassent des merveilles, & que ces merveilles fussent ignorées de tous les peuples, jusqu'au tems où une nouvelle lumière vint se manifester. Le christianisme a rendu témoignage à la loi mosaïque au dessus de laquelle il s'est élevé, & par laquelle il fut prédit. Soumettons-nous, prions, adorons, & ne disputons pas.

ÉPILOGUE.

Ce sont là les dernières lignes qu'écrivit mon oncle; il mourut avec cette résignation à l'Etre suprême, persuadé que tous les savans

peuvent ſe tromper, & reconnaiſſant que l'égliſe romaine eſt ſeule infaillible. L'égliſe grecque lui en ſut très mauvais gré, & lui en fit de vifs reproches à ſes derniers momens. Mon oncle en fut afligé; & pour mourir en paix, il dit à l'archevèque d'Aſtracan, allez, ne vous atriſtez pas, ne voyez-vous pas que je vous crois infaillible auſſi? c'eſt du moins ce qui m'a été raconté dans mon dernier voyage à Moſcou. Mais je doute toujours de ces anecdotes qu'on débite ſur les vivans & ſur les mourans.





CHAPITRE XXII.

Défense d'un général d'armée ataqué par des cuistres.

APrès avoir vengé la mémoire d'un honnête prêtre, je cède au noble désir de venger celle de *Bélisaire.* Ce n'est pas que je croye *Bélisaire* exemt des faiblesses humaines. J'ai avoué avec candeur que l'abbé *Bazin* avait été trop goguenard, & j'ai quelque pente à croire que *Bélisaire* fut très ambitieux, grand pillard, & quelquefois cruel, courtisan, tantôt adroit, & tantôt mal-adroit. Ce qui n'est point du tout rare.

Je ne veux rien dissimuler à mon cher lecteur. Il sait que l'évêque de Rome *Silverius*, fils de l'évêque de Rome *Hormisdas*, avait acheté sa papauté du roi des Goths *Théodat.* Il sait que *Bélisaire*, se croyant trahi par ce pape, le dépouilla de sa simmare épiscopale, le fit revêtir d'un habit de palfrenier, & l'envoya en prison à Patare en Licie. Il sait que ce même *Bélisaire* vendit la papauté à un sous-diacre nommé *Vigile*, pour quatre cent marcs d'or de douze onces à la livre, & qu'à la fin ce sage *Justinien* fit mourir ce bon pape *Silvère* dans l'isle Palmaria. Ce ne sont là que

de petites tracasseries de cour dont les panégyristes ne tiennent point de compte.

Justinien & *Bélisaire* avaient pour femmes les deux plus impudentes carognes qui fussent dans tout l'empire. La plus grande faute de *Bélisaire*, à mon sens, fut de ne savoir pas être cocu. *Justinien* son maître était bien plus habile que lui en cette partie. Il avait épousé une baladine des rues, une gueuse qui s'était prostituée en plein théâtre; & cela ne me donne pas grande opinion de la sagesse de cet empereur, malgré les loix qu'il fit compiler ou plutôt abréger par son fripon de *Trébonien*. Il était d'ailleurs poltron & vain, avare & prodigue, défiant & sanguinaire; mais enfin il sut fermer les yeux sur la lubricité énorme de *Théodora*; & *Bélisaire* voulut faire assassiner l'amant d'*Antonine*. On acuse aussi *Bélisaire* de beaucoup de rapines.

Quoi qu'il en soit, il est certain que le vieux *Bélisaire*, qui n'était pas si aveugle que le vieux *Justinien*, lui donna sur la fin de sa vie de très bons conseils dont l'empereur ne profita guères. Un Grec très ingénieux, & qui avait conservé le véritable goût de l'éloquence dans la décadence de la litérature, nous a transmis ces conversations de *Bélisaire* avec *Justinien*. Dès qu'elles parurent, tout Constantinople en fut charmé. La quinziéme conversation surtout enchanta tous les esprits raisonnables.

Pour avoir une parfaite connaissance de cette anecdote, il faut savoir que *Justinien* était

un vieux fou qui se mêlait de théologie. Il s'avisa de déclarer par un édit, en 564, que le corps de JESUS-CHRIST avait été impassible & incoruptible, & qu'il n'avait jamais eu besoin de manger ni pendant sa vie ni après sa résurection.

Plusieurs évêques trouvèrent son édit fort scandaleux. Il leur annonça qu'ils seraient damnés dans l'autre monde & persécutés dans celui-ci; & pour le prouver par les faits, il exila le patriarche de Constantinople & plusieurs autres prélats, comme il avait exilé le pape *Silvère.*

C'est à ce sujet que *Bélisaire* fait à l'empereur de très sages remontrances. Il lui dit, qu'il ne faut pas damner si légérement son prochain, encor moins le persécuter; que Dieu est le père des hommes; que ceux qui sont en quelque façon ses images sur la terre (si on ose le dire) doivent imiter sa clémence, & qu'il ne falait pas faire mourir de faim le patriarche de Constantinople, sous prétexte que Jésus-Christ n'avait pas eu besoin de manger. Rien n'est plus tolérant, plus humain, plus divin peut-être que cet admirable discours de *Bélisaire.* Je l'aime beaucoup mieux que sa dernière campagne en Italie, dans laquelle on lui reprocha de n'avoir fait que des sotises.

Les savans, il est vrai, pensent que ce discours n'est pas de lui, qu'il ne parlait pas si bien, & qu'un homme qui avait mis le pape *Silvère* dans un cu de basse-fosse, & vendu

ſa place quatre cent marcs d'or de douze onces à la livre, n'était pas homme à parler de clémence & de tolérance; ils ſoupçonnent que tout ce diſcours eſt de l'éloquent grec *Marmontelos* qui le publia. Cela peut être. Mais conſidérez, mon cher lecteur, que *Béliſaire* était vieux & malheureux: alors on change d'avis, on devient compatiſſant.

Il y avait alors quelques petits grecs envieux, pédans ignorans, & qui faiſaient des brochures pour gagner du pain. Un des ces animaux, nommé *Cogeos*, eut l'impudence d'écrire contre *Béliſaire*, parce qu'il croyait que ce vieux général était mal en cour.

Béliſaire, depuis ſa diſgrace, était devenu dévot; c'eſt ſouvent la reſſource des vieux courtiſans diſgraciés, & même encor aujourd'hui les grands-viſirs prennent le parti de la dévotion, quand au lieu de les étrangler avec un cordon de ſoie on les relègue dans l'iſle de Mitilêne. Les belles dames auſſi ſe font dévotes comme on ſait, vers les cinquante ans, ſurtout ſi elles ſont bien enlaidies; & plus elles ſont laides, plus elles ſont ferventes. La dévotion de *Béliſaire* était très humaine; il croyait que Jéſus-Chriſt était mort pour tous, & non pas pour pluſieurs. Il diſait à *Juſtinien* que Dieu voulait le bonheur de tous les hommes: & cela même tenait encor un peu du courtiſan; car *Juſtinien* avait bien des péchés à ſe reprocher; & *Béliſaire* dans la converſation lui fit une peinture ſi touchante de la miſéricorde divine, que la conſcience du

malin

malin vieillard couronné en devait être rassurée.

Les ennemis secrets de *Justinien* & de *Bélisaire* suscitèrent donc quelques pédans qui écrivirent violemment contre la bonté de Dieu. Le folliculaire *Cogeos* entr'autres s'écria dans sa brochure page 63, *il n'y aura donc plus de réprouvés!* Si fait, lui répondit-on, tu seras très réprouvé: console-toi, l'ami; sois réprouvé toi & tes semblables, & sois sûr que tout Constantinople en rira. Ah! cuistres de collège, que vous êtes loin de soupçonner ce qui se passe dans la bonne compagnie de Constantinople!



POSTSCRIPTUM.

DÉFENSE D'UN JARDINIER.

LE même *Cogeos* ataqua non moins cruellement un pauvre jardinier d'une province de Cappadoce, & l'acusa page 54 d'avoir écrit ces propres mots, *notre religion avec toute sa révélation n'est, & ne peut être que la religion naturelle perfectionnée.*

Voyez, mon cher lecteur, la malignité & la calomnie! Ce bon jardinier était un des meilleurs chrétiens du canton, qui nourissait les pauvres des légumes qu'il avait semés, &

qui pendant l'hyver s'amusait à écrire pour édifier son prochain qu'il aimait. Il n'avait jamais écrit ces paroles ridicules & presque impies, *avec toute sa révélation* (une telle expression est toujours méprisante:) cet homme *avec tout son latin*, ce *critique avec tout son fatras*. Il n'y a pas un seul mot dans ce passage du jardinier qui ait le moindre raport à cette imputation. Ses œuvres ont été recueillies, & dans la dernière édition de 1764, page 252, ainsi que dans toutes les autres éditions, on trouve le passage que *Cogeos* ou *Cogé* a si lâchement falsifié. Le voici en français tel qu'il a été fidélement traduit du grec.

„ Celui qui pense que Dieu a daigné mettre un raport entre lui & les hommes, qu'il „ les a faits libres, capables du bien & du „ mal, & qu'il leur a donné à tous ce bon „ sens qui est l'instinct de l'homme, & sur „ lequel est fondée la loi naturelle, celui-là „ sans doute a une religion beaucoup meilleure que toutes les sectes qui sont hors „ de notre église: car toutes ces sectes sont „ fausses, & la loi naturelle est vraie. Notre „ religion révélée n'est même, & ne pouvait „ être que cette loi naturelle perfectionnée. „ Ainsi le théisme est le bon sens qui n'est „ pas encor instruit de la révélation, & les „ autres religions sont le bon sens perverti „ par la superstition ".

Ce morceau avait été honoré de l'aprobation du patriarche de Constantinople & de

plusieurs évêques; il n'y a rien de plus chrêtien, de plus catholique, de plus sage.

Comment donc ce *Cogé* osa-t-il mêler son venin aux eaux pures de ce jardinier? Pourquoi voulut-il perdre ce bon homme & faire condamner *Bélisaire?* N'est-ce pas assez d'être dans la dernière classe des derniers écrivains? faut-il encor être faussaire? Ne savais-tu pas, ô *Cogé*, quels châtimens étaient ordonnés pour les crimes de faux? Tes pareils sont d'ordinaire aussi mal instruits des loix que des principes de l'honneur. Que ne lisais-tu les instituts de *Justinien* au titre de *publicis judiciis*, & la loi *Cornelia?*

Ami *Cogé*, la falsification est comme la poligamie; *c'est un cas, un cas pendable.*

Écoute, misérable, voi combien je suis bon, je te pardonne.

DERNIER AVIS AU LECTEUR.

Ami lecteur, je vous ai entretenu des plus grands objets qui puissent intéresser les doctes, de la formation du monde selon les Phéniciens, du déluge, des dames de Babilone, de l'Egypte, des Juifs, des montagnes & de *Ninon.* Vous aimez mieux une bonne comédie, un bon opéra comique, & moi aussi. Réjouissez-vous, & laissez ergoter les pédans. La vie est courte. Il n'y a rien de bon, dit *Salomon*, que de vivre avec son amie & de se réjouir dans ses œuvres.

FIN.

Dr. D. Potts
26. 11. 91
[VOLT.]





